

1925.25 PQ 1928
ack-Brentano, Fran
if de La Bretonne; portrait
040101 000
0 1977 0019687 0
Carl A. Rudisill Library

PQ
2025
.Z5
F8
1928

29896

DATE DUE

[illegible]

RETIF
DE
LA BRETONNE

✓

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Librairie Arthème FAYARD

L'Ancien Régime.

Librairie HACHETTE

Dans la collection de l'Histoire de France racontée
à tous :

Les origines.

Le Moyen-âge.

Même Librairie

Le Roi.

Légendes et archives de la Bastille.

La Bastille des comédiens.

Les lettres de cachet.

Le drame des poisons.

L'affaire du collier.

La mort de la reine.

Les nouvellistes, en collaboration avec M. Paul d'Estrée.

Figaro et ses devanciers, en collaboration avec M. Paul
d'Estrée.

Mandrin.

Les Brigands.



*Un esprit libre et pur, sans guide, sans modèle. | Amant de la lecture, il lui doit ses provinces
 Mais s'il est qu'il s'en tienne à ses vœux ; | Et fut, malgré saux et saux, comme elle.*

*Paris chez la Citoyenne Bernier, au coin de la rue de la Harpe, vis-à-vis de l'Église de la Harpe.
 À Paris chez la Citoyenne Bernier, au coin de la rue de la Harpe, vis-à-vis de l'Église de la Harpe.*

RETIF DE LA BRETONNE A CINQUANTE ET UN AN
 Dessin de Biret, grave par Berthel.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

RETIF
DE
LA BRETONNE

Portraits et documents inédits.



Carl A. Rudisill Library
LENOIR RHYNE COLLEGE

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22 — PARIS

20
175
100
100

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires sur Hollande Van Gelder,
numérotés de 1 à 20.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by Albin Michel 1928.

CHAPITRE PREMIER

A SACY. — UN PETIT PATRE

Sur les confins de la Champagne et de la Bourgogne, à trois lieues d'Auxerre, à huit kilomètres de Vermenton, se groupe le village de Sacy, que les vignobles dominaient au XVIII^e siècle, avec un horizon de bois et de collines verdoyantes. Une rue unique le traverse, bordée de chaque côté d'une centaine de maisons. Entouré d'une enceinte en pierres libres, dont on retrouve encore des traces, le village était fermé, aux deux extrémités de la rue unique, à l'occident par la porte « Là-bas » (1), à l'orient par la porte « Là-haut » (2). Prise dans le fond de l'étroite vallée comme dans un étau, la localité ne s'était développée qu'en longueur. Les maisons en étaient, pour la plupart, couvertes en « laves », c'est-à-dire en larges pierres plates disposées en écailles, à la façon des tuiles. L'entrée des cours était commandée par un haut portail, un « porteau »

(1) Aussi dite « porte de Vermenton ». Testament de Barbe Ferlet, 2 juillet 1771, entre les mains de M. Adrien Champeaux, à Sacy

(2) *Monseigneur Nicolas*, p. 80 et 104-105. Dans les citations qui suivent, les titres d'ouvrages sans noms d'auteur renvoient tous à des livres de Retif de La Bretonne. Charles MONSELET, *Retif de La Bretonne* (Paris, 1854), et Paul LACROIX (P.-L. Jacob, bibliophile, Paris, 1875) ont donné la bibliographie critique des œuvres de Retif, complétée, pour les éditions postérieures, par le catalogue de la bibliothèque de Bordes de Fortage, 3^e partie, Bordeaux, 1927.

disent les Saxiates, et celle des demeures abritée sous des auvents de bois, nommés « chapitiaux ». Quelques maisons cependant étaient couvertes de chaume et d'autres, plus rares encore, en tuiles de Bourgogne, les occupants de ces dernières considérés comme une manière d'aristocratie dont les filles étaient titrées « demoiselles ».

Au delà de la porte « Là-haut », « par-dessus les murs », c'est-à-dire hors de l'enceinte du village, dont le séparait un ruisseau nommé la Farge, sans eau dans les temps de sécheresse, torrentiel dans la saison des crues, se dressait un groupe de bâtiments, la ferme de « La Bretonne », aux blanches murailles, aux toits de tuiles rouges, dont une des pièces est conservée en son état ancien : la « salle », au parquet de larges dalles, les murs en torchis, le plafond aux solives apparentes, soutenues par une énorme poutre transversale. La pièce prend jour sur le jardin et l'enclos. On y a placé le portrait de l'écrivain célèbre, Retif de La Bretonne. C'est là que, vers le milieu du XVIII^e siècle, sous l'image de son père Pierre Retif, dit le Fier, fixée au-dessus de la cheminée (1), siégeait à table, le dos au feu, Edme Retif, le vigneron-laboureur, assisté de sa femme Barbe Ferlet, avec ses vingt-deux convives, enfants, servantes, valets de ferme et bergers.

On entrait dans la cour par un haut « porteau » cintré. Le corps de logis comprenait, au rez-de-chaussée, les « voûtes », partiellement en sous-sol, le parquet fait de pierres hérissonnées, c'est-à-dire placées « debout » l'une contre l'autre. Une porte à linteau de pierre taillé en dos d'âne, dans le style du XV^e siècle, commandait l'entrée de la maison, sur le perron qui donnait accès aux deux chambres « hautes » et d'où l'on montait par un escalier sous auvent au « chaffaud », ce qui veut dire au grenier.

L'ancienne ferme des Retif a perdu son nom de « La Bretonne », c'est aujourd'hui « La métairie », la « métêie »

(1) *La Paysane pervertie*, p. 1 et 18.



LA FERME DE LA BRETONNE A SACY

L'escalier sous auvent conduisant aux "chambres hautes" et au "chauffaud"

Photo de M. Gilbert Rouger.

disent les habitants de Sacy. Des partages entre héritiers ont morcelé le domaine; mais il appartient toujours à des descendants de la famille que l'auteur de *Monsieur Nicolas* a rendue fameuse (1).

On sait quelle admirable peinture de la vie rustique en Bourgogne présentent *La Vie de mon père*, *Monsieur Nicolas*, *Le Paysan et la paysane perversis*, *L'Ecole des pères* et quelques nouvelles des *Contemporaines*. On peut dire que, sans Retif, la vie de l'homme des champs sous l'ancien régime nous serait inconnue :

« Je suis né dans un village libre, écrit Nicolas Retif, où jamais la vue n'est affligée par la présence d'un maître, où la chasse est libre à qui sait porter un fusil, où l'on possède des bois communaux, où le peuple tient des assemblées pour élire ses syndics, ses collecteurs, ses pâtres publics, pour nommer son maître d'école, disposer du revenu public (2). »

Ce fut en 1742 qu'Edme Retif et sa femme Barbe Ferlet, quittant leur maison de la porte « Là-bas », voisine de l'église, allèrent s'installer dans le domaine de « La Bretonne » avec leur nombreuse famille. Leur fils Nicolas avait huit ans (3). Le futur écrivain naquit en effet le 23 octobre 1734, ainsi qu'en témoigne l'acte original conservé dans les registres de la mairie de Sacy, et non le 22 novembre comme il l'écrira par erreur. Il était l'aîné des sept enfants qu'Edme Retif eut de son second mariage avec Barbe Ferlet, après avoir eu sept enfants d'un pre-

(1) Sylvain PUYCHÉVRIER, p. 491; — VALLERY-RADOT, p. 233-234; — L. DE BORDES DE FORTAGE, *Une visite à la ferme de La Bretonne*, septembre 1873. On trouvera plus loin, à la fin de ce volume, une bibliographie de tous les livres cités, classés par noms d'auteur. Le propriétaire de « La Bretonne » se nomme aujourd'hui M. Adrien Champeaux.

(2) *La Dédaigneuse provinciale*, ap. *Contemporaines du commun*, éd. Assézat, p. 293.

(3) *Monsieur Nicolas*, I, 87.

mier mariage avec Marie, fille de Thomas Dondeine, syndic de la commune de Sacy (1). L'enfant reçut au baptême les prénoms de Nicolas-Anne-Edme. Nicolas était le prénom de son grand-père maternel et celui de son frère aîné, du premier lit, qui lui servit de parrain (2).

Edme Retif lui-même est qualifié de « marchand » dans l'acte de baptême de son fils Nicolas (3); il est appelé « notaire et tabellion au bailliage de Sacy » en des contrats dressés par lui (4); en d'autres actes « lieutenant de bailli et tabellion ». Son acte de décès le qualifie de « lieutenant de la paroisse » (5). Il laissera des biens qui s'élèveront à 60.000 ou 70.000 lb, — près d'un million de valeur actuelle, — dont 50.000 lb. de terres tant à Sacy qu'à Nitry et à Accolai (6). Ainsi Edme Retif était un vigneron-agriculteur largement à son aise, et les filles qu'il eut de sa première femme se marieront aisément. A ce propos l'auteur de *Monsieur Nicolas* donne des détails précis sur les conditions matérielles de l'existence rurale en Basse-Bourgogne vers le milieu du XVIII^e siècle. La généralité des paysans possédaient pour 500 lb. environ de biens fonds. En ces conditions, un travail actif leur permettait de vivre convenablement. 500 lb. de biens fonds représentaient communément une douzaine d'arpents de terres labourables, un arpent de vignes et quelques quartiers de prés. L'arpent de vigne devait payer la taille, abreuver et mettre quelques sous dans la poche du mari; la femme avait le profit de

(1) Acte du 27 avril 1713 conservé au greffe du Tribunal civil d'Auxerre.

(2) *La Femme du laboureur*, éd. Assézat, p. 237.

(3) Acte du 23 octobre 1734. Mairie de Sacy, registres de la paroisse.

(4) Contrat de mariage d'Edme Cornevin et de Jeanne Gauthier, du 10 janvier 1745, entre les mains de M. Adrien Champeaux, à Sacy.

(5) Acte du 17 décembre 1763 conservé au greffe du Tribunal civil d'Auxerre.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 449-450.

son filage, la laine de sept à huit brebis et le lait d'une vache avec le beurre et le fromage qu'elle pouvait en tirer (1).

En sa qualité de lieutenant de la paroisse, Edme Retif représentait le bailli qui tenait la commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem héritier des Templiers et partageait avec le bailli de l'évêque et du chapitre d'Auxerre la seigneurie de Sacy (2). Ses fonctions étaient comparables à celles de nos juges de paix jointes à celles d'un notaire de village. Il n'en restait pas moins un paysan dont l'occupation principale était l'agriculture. Son fils Nicolas écrira sa vie en un livre admirable (3). Par la noblesse de son caractère et par ses vertus, Edme Retif avait acquis le surnom de l'« Honnête homme ». Son fils en parlera en termes émouvants.

Le nom de Retif se prononçait Reti (e muet). Quand, dans ses livres, l'auteur de *Monsieur Nicolas* met le nom de son père sur les lèvres des Saxiates, dont il s'efforce de reproduire le langage, il imprime Reuti (4) ou Reti (5). De nos jours, à Sacy, on dit « Réti ». L'orthographe correcte du nom est donc Retif, sans accent sur l'e; et c'est ainsi que signent, au XVIII^e siècle, tous les membres de la famille (6). Retif lui-même, en ses premiers ouvrages et jusqu'à l'époque de la Révolution, signe « Retif » ou

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 449-450.

(2) Testament de Barbe Ferlet, 2 juillet 1771, conservé par M. Adrien Champeaux, à Sacy. La « justice » exercée par l'évêque d'Auxerre était appelée « bailliage hors le Croix » et celle du commandeur de Saint-Jean « bailliage de la commanderie ». Actes conservés par M. Adrien Champeaux.

(3) Il en a été publié une édition nouvelle sous le titre *Le Village*, dans la collection des *Mémoires et souvenirs*, de la librairie Fayard.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 779.

(5) *Année des dames nationales*, I, 13.

(6) Actes conservés par M. Adrien Champeaux à La Bretonne et Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 11878, doss. Jeanne Retif.

« Rétif ». Dans la suite il adoptera la graphie « Restif », forme qu'il avait trouvée en l'*Hisloire d'Auxerre*, par l'abbé Lebeuf (1). Le nom de La Bretonne, — l'auteur écrit *La Brelone*, — est le pseudonyme dont il signera son premier ouvrage, *La Famille vertueuse*, et qu'il ajoutera dans la suite à son nom.

Barbe Ferlet, qui appartenait à une bonne famille bourguignonne, apparentée à la maison parlementaire des Cœurderoi, avait été femme de chambre de la princesse d'Auvergne, à Paris (2). Ce détail est important : elle n'était plus une paysanne comme Marie Dondeine, la première femme d'Edme Retif. Elle élèvera son fils Nicolas en des soins de toilette et d'éducation qui le distingueront de ses camarades rustiques, d'où le surnom « Monsieur Nicolas » qui lui sera donné au village, dès son enfance, et dont il fera le titre de son principal ouvrage.

Barbe Ferlet était une petite personne blonde, au joli minois, vive jusqu'à la pétulance, malicieuse, espiègle, voire un peu méchante, dit son fils Nicolas. Le testament qu'elle dicta au notaire de Sacy donne une haute idée de son intelligence et de l'élévation de son esprit. Retif a tracé le portrait de sa mère en trois œuvres différentes : *La Femme du laboureur*, *Le Paysan pervers*, enfin *La Vie de mon père*. *La Femme du laboureur* est comme sa monographie (3).

La scène de la demande en mariage par Edme Retif (4) y est admirable de réalisme et de naturel. « Pour Barbe, elle était rouge comme la lune pleine, lorsqu'au sortir de l'horizon elle se montre entre deux petits nuages bleuâtres

(1) Lettre du 9 juillet 1797 au citoyen Fontaine, à Grenoble, *Lettres inédites de Restif de La Bretonne*, Nantes, 1883, p. 27.

(2) *Ibid.*

(3) Il y faut remplacer le nom de Rameau par celui de Retif.

(4) *La Femme du laboureur*, ap. les *Contemporaines du commun*, éd. Assézat, p. 226-227.

qui voilent son lever. » La demande avait été faite et agréée le dimanche avant l'heure de la messe. Après avoir vidé, avec son futur gendre et ses enfants, une tasse de vin, le père Ferlet se rend à l'église. Edme Retif accompagna Barbe, « ce qui est une marque de mariage » et se plaça dans le banc des femmes, à côté d'elle (1).

La jeune femme était veuve d'un nommé Boujat (2), dont elle avait un fils, qu'Edme Retif aimera comme l'un de ses propres enfants (3).

Barbe Ferlet sera pour son mari l'épouse humble et dévouée dans sa tendresse, mettant sa joie à le seconder en sa dure tâche de vigneron-laboureur.

« En arrivant chez lui, Edme Retif était un roi, un dieu, au-devant de qui tout volait; les soins les plus empressés l'accueillaient, en été dans un lieu frais, en hiver auprès du feu : des chaussures chaudes, un bonnet fourré, un siège mollet, un grand verre de vin chaud lui étaient présentés avant de l'embrasser... On le laissait se chauffer tranquille ce père, ce mari si aimé, tandis que l'on achevait de servir le souper; la table était approchée auprès de lui et on attendait qu'il se retournât pour commencer; ce n'était pas comme ici (à Paris) dit Retif, *Madame est servie* ! là, Madame servait son chef laborieux; elle attendait respectueusement, tendrement qu'il fût en état de manger et alors elle se plaçait à côté de lui, à la seconde place (4). »

Retif croit devoir « déclarer bonnement » qu'il était le plus bel enfant qu'on eût jamais vu (5), avec ses grands yeux noirs, ses boucles naturelles et son teint d'une blancheur de lis.

(1) *La Femme du laboureur*, p. 228.

(2) Mort en 1732. Barbe Ferlet épousa Edme Retif en 1733. *Vie de mon père*, p. 31.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 325.

(4) *La Femme du laboureur*, éd. Assézat, p. 234-235.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 33, note.

L'enfant couchait dans la chambre de ses parents, entre deux armoires, sous un tableau représentant la Vierge portant l'enfant divin (1). Le voisinage de ses parents était impuissant à calmer ses frayeurs nocturnes, les terreurs dont il frissonnait en s'éveillant, le front mouillé d'une sueur froide :

« J'appelais ma mère, que j'éveillais.

— J'ai peur !

— Grand nigaud, me disait mon père, pourquoi nous éveiller, de quoi as-tu peur dans une chambre, couché au pied de notre lit ?

— Je vois le démon qui me fait des grimaces (2). »

Cette nervosité d'une imagination surexcitée est un des traits de son enfance et que l'âge n'effacera pas. Par ces soubresauts d'une pensée qui s'exalte sur elle-même, s'expliquent en grande partie l'œuvre et la vie même de Nicolas Retif.

« La vue du sang me faisait tomber sans connaissance... J'étais d'une extrême sensibilité devant les récits de voleurs ou de revenants, trouvant un horrible plaisir à écouter les contes qu'on faisait le soir aux veillées, en teillant le chanvre ; et, si quelque besoin naturel m'obligeait de sortir à la porte, mes cheveux se hérissaient. Je voyais dans la cour des monstres hideux avec des yeux de feu, qui vomissaient des flammes et qui me montraient les dents. »

Épouvanté, le petit Nicolas revenait tout tremblant parmi les veilleurs qui se moquaient de lui ; mais l'enfant, loin de se laisser convaincre, se demandait, en voyant sortir quelque autre personne, comment elle pouvait avoir l'audace de se risquer parmi les êtres effrayants qu'il avait vus s'agiter et grimacer dans les ténèbres de la cour (3).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 43.

(2) *Nuits de Paris*, p. 2663 ; — *Monsieur Nicolas*, p. 3225-3226.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3224-3225.

Peu avant les vendanges, par les temps doux, le soir, à Sacy, gars et filles se réunissaient à la veillée pour teiller le chanvre sur la place du Terreau. C'était le chanvre de la première cueillette qu'on nommait « la femelle », car il ne porte que des fleurs sans graine : le chanvre le meilleur pour tisser la toile fine. Au centre du groupe était allumé un feu de chènevottes, « seulement pour éclairer ». Et tandis que la jeunesse travaillait, sous la distraction que semait de ci de là le petit dieu d'amour, quelque vieille disait un conte de revenant ou bien une histoire de brigands, ou remémorait les exploits de « la bête qui mange le monde », un excommunié qui avait revêtu la peau du diable. Par moments, le travail s'arrêtait, les auditeurs écoutant bouche bée (1).

Dès l'âge de cinq ans, il avait fallu aller à l'école de Sacy, tenue par M^e Jacques Bérault, dont les cheveux étaient rouges et frisés. Le maître siégeait sous un tableau représentant le Christ en croix, entre la Vierge et saint Jean, face à ses jeunes élèves assis en rangs d'oignons sur de longs bancs, les garçons à droite, les filles à gauche. Notre magister aux cheveux rouges faisait lire ses élèves, tout en fendant de l'osier ou en taillant des pisseaux pour la vigne ; il les faisait lire dans des livres latins, dont il savait le texte par cœur. La belle réforme de Jean-Baptiste de la Salle n'avait pas encore pénétré jusqu'à Sacy. Le premier, Jean-Baptiste de la Salle résolut de faire apprendre à lire aux petits Français dans des livres français, allant jusqu'à exiger que ses Frères enseignants ignorassent le latin. Et quelle peine le génial novateur n'eut-il pas à faire triompher sa réforme ! comme en témoigne le surnom « Frères ignorantins » donné en dérision à ses collaborateurs et qui leur est un titre de gloire.

Jacques Bérault reprenait les petits écoliers quand ils

(1) *La Baillive et la procureuse fiscale*, ap. *Contemporaines du commun*, éd. Assézat, p. 317.

faisaient une faute, et s'ils en faisaient une quantité qui lui semblait trop considérable, il interrompait la confection de ses pisseaux pour leur donner le fouet (1).

Cette première instruction ne produisit d'ailleurs que de médiocres résultats. A onze ans, le petit Nicolas ne savait pas signer son nom. Ce n'était cependant pas faute d'avoir reçu le fouet. Il avait deux frères du premier lit qui étaient entrés dans les ordres et dont l'aîné lui avait servi de parrain. Austères jansénistes, comme la plus grande partie du clergé à cette époque dans le diocèse d'Auxerre sous l'épiscopat de M^{sr} de Caylus, ils joueront un rôle important dans l'éducation du petit Nicolas. Comme la plupart des disciples de saint Augustin, ils estimaient que la vie n'était pas faite pour s'amuser et que l'on ne pouvait s'y comporter trop sévèrement pour se maintenir dans cette voie étroite que le Christ aux bras fermés avait réservée à ses élus vers les portes du paradis. « A chaque visite que mon frère aîné faisait à la maison paternelle, écrira le petit bonhomme, il s'informait à ma mère de mes petites fautes et me donnait pieusement le fouet, sous prétexte qu'étant mon parrain il avait répondu de mes fautes au baptême (2). »

Ce frère aîné, curé de Courgis, était d'ailleurs un fort bon homme, aimé de ses ouailles, et dont Retif parlera dans la suite avec une affectueuse admiration (3).

Monsieur Nicolas arrive à l'âge de neuf ans. Si nous l'en croyons, sa beauté n'avait fait que s'affirmer : les longues boucles châtain-doré qui lui encadraient le visage lui donnaient l'air d'un ange ; sa figure au teint de lait était ennoblie par un nez aquilin du dessin le plus fin, par ses grands yeux d'un bleu profond, par ses lèvres appétissantes.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 63.

(2) *Ibid.*, p. 131-132 et 3227-3228.

(3) Voyez ses lettres dans les *Contemporaines*, 2^e éd., XXI (1786) lettre 144 et XXII (1786), lettre 166.



EDME RETIF, AYANT SA FEMME BARBE FERLET A SA DROITE,
ET SES QUATORZE ENFANTS

Monsieur Nicolas (Retif de la Bretonne) est vu de profil à gauche. Au mur,
le portrait de Pierre Retif, dit le Fier, père d'Edme.

Dessin de Binet, gravé par Berthet (Extrait de la " Paysane pervertie ")



Sa taille était bien prise, « futée », comme on disait au pays (1).

Aussi, combien sa mère était fière quand, le dimanche, elle l'avait fait « brave » pour aller à l'église, lui mettant son chapeau neuf, sa chemise à manchettes, son habit rouge, sa veste et ses culottes bleu-céleste; chaussé qu'il était de bas de coton fin avec des escarpins aux boucles fort antiques mais très éblouissantes (2).

Dans les heures de liberté que lui laissait l'école, l'enfant s'occupait des abeilles, des brebis, des volailles de la basse-cour; il allait sarcler les allées et les carrés du jardin pour en porter aux vaches les mauvaises herbes. Une grande joie lui était de chanter à l'église, car il avait une voix pure et agréable et qu'il conservera toute sa vie. Puis il se remettait à ânonner sur les livres latins qu'il n'entendait pas. Il aurait eu si grand plaisir à lire en des livres français, mais par « une saine politique », dit Retif, on n'en laissait aucun à sa disposition (3).

Nicolas sentait avec une vivacité extrême les charmes de la nature. Les lieux qu'il préférait étaient les prés et les bois de Sacy, dont il recherchait les endroits solitaires.

L'écrivain rappellera, en des pages délicieuses de parfum agreste, ces impressions enfantines. Nicolas accompagnait Jaquot, le berbitier (berger) de « La Bretonne ». « Un site agreste, une colline inculte, une vallée profonde, où la vue était bornée par un bois qui avait quelque chose d'effrayant, m'inspiraient par là même une sorte d'ivresse concentrée qui s'égayait lorsque nous montions sur les collines. Alors je me trouvais plus léger, l'audace remplaçait l'effroi. Si, pour accroître le charme, nous venions à voir un lièvre

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 91-92.

(2) *Ibid.*, p. 235.

(3) *Ibid.*, p. 139.

ou à trouver un nid, mon bonheur était à son comble; je nageais dans la volupté. Jaquot était doux, désintéressé; il ne me contrariait jamais; j'étais, au contraire, vif, emporté, avide, possédé du démon de la propriété : nous devions être amis, aussi l'aimai-je tendrement (1). »

Et voici qu'en l'automne de l'année 1745, Jaquot partit pour le pèlerinage du Mont-Saint-Michel, coutumier aux garçons du pays, comme aux filles celui de sainte Reine, sur les hauteurs d'Alise. Un gars, qui n'eût pas fait le pèlerinage du Mont, n'eût pas semblé en sa maturité un homme complet (2).

Le départ de l'ami Jaquot fut un sujet de tristesse pour le petit Nicolas, mais comme il obtint de ses parents qu'il le remplacerait dans ses fonctions de berger pendant son absence, sa peine se calma. Avec quelle émotion, dès le jour suivant, à l'aurore crevée, il quitte le clos de « La Bretonne » avec son troupeau et les trois chiens, Pingard, Robillard et Friquette, cette dernière, — une chienne, — la préférée, pour sa fidélité et sa vigilance. Au dos des deux plus forts moutons étaient attachés les provisions pour la journée, la bouteille d'eau rougie et le pain pour les chiens. Ses parents lui avaient recommandé de ne pas trop s'éloigner de la métairie, par crainte des loups. Il se tint à la recommandation les premiers jours, conduisant ses moutons dans le pré des Rôs (3). « Je me trouvais seul à côté des ruines d'un ancien hôpital qu'on nommait encore la Grange à la Sœur; j'éprouvai le sentiment de la liberté, de la solitude, sensation délicieuse... Les nuages volants, le chant de l'œnante ou cul-blanc solitaire, concentrant par sa monotonie, les fleurettes d'automne sans

(1) *Monsieur Nicolas*, I, 156-157.

(2) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 586.

(3) Dans le testament de Barbe Ferlet, conservé par M. Adrien Champeaux, le pré des Rôs est nommé pré du Ru (ruisseau), ce qui confirme le sens de pré des ruisselets, des rigoles.

feuilles qui garnissent tristement ces prés, tout cela m'affectait, me remuait... »

Dans son émotion, l'enfant se trouve subitement poète et le souvenir de son ami Jaquot lui inspire des vers qu'il chante sur un air improvisé. Nous ne savons ce que valait la mélodie, mais les vers de l'enfant paraissent bien les meilleurs qu'il ait faits en sa vie.

Jaquot est en pèlerinage
A Saint-Michel,
Qu'il soit guidé dans son voyage
Par Rafaël,
Par ici nous gardions ensemble
Les blancs moutons :
Jaquot va par le pont qui tremble
Chercher pardons (1).

Les jours suivants, le gamin s'enhardit. Oublieux des recommandations maternelles, il mène son troupeau plus loin, plus loin encore, en des endroits inconnus de lui, lieux silencieux, solitaires, jusqu'au delà du Bout-Parc, par delà le finage du Vaux-du-Puits, jusque sous les vignes de Mongré, au territoire de Nitry.

« Vis-à-vis les vignes de Mongré, derrière le Bout-Parc, était un vallon plus solitaire où je n'avais pas encore osé pénétrer; la haute lisière du bois lui donnait quelque chose de sombre qui m'effrayait. Le quatrième jour après les vendanges de Nitry, je me hasardai à y passer avec tout mon troupeau. Il y avait au fond du vallon, sur le bord d'un ravin, des buissons pour mes chèvres avec une pelouse où mes génisses pouvaient paître comme dans le grand pré. En me voyant là, j'éprouvai une secrète horreur causée par les contes d'excommuniés changés en bêtes que me faisait Jaquot; mais cette horreur n'était pas sans

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 159-160.

plaisir. Mon quadruple troupeau paissait; les cochons trouvaient en abondance une espèce de carotte sauvage que les paysans nomment échavie (1) et ils labouraient la terre tandis que les plus gros, et surtout leur mère, avançaient du côté du bois... » Arrivèrent un lièvre et un chevreuil : « Je respirais à peine. Un loup parut. Je fus obligé de lâcher mes chiens qui effrayèrent le lièvre et le chevreuil. Tout disparut, mais le charme resta. Il fut même augmenté par une belle huppe qui vint se poser sur des poiriers dont les paysans appellent les fruits poires de miel, parce qu'elles sont si douces et si sucrées que les abeilles les dévorent... J'en remplis mes poches (2). »

Pour reprendre son expression, notre ami Nicolas s'enivrait de liberté. Dans sa belle solitude il chantait à pleins poumons les *Deo-laus* (louange à Dieu) qu'il avait appris au village. Il en rapporte quelques-uns. Voici un *Deo-laus* de charrue, on veut dire que le laboureur chantait en retournant la lourde glèbe sur les bruns sillons :

V'lai l' soulei qui se leuve biau,
 I' fai raimaiger les osiaus :
 Tretous ditoint en leu' langaige
 S'i se breuillait, ho ! queu doumaige !
 Quan je monté su' ces coutas (coteaux)
 Je m' sens pûs léger à tout pas :
 'Les floriot' av' tout' la verdure
 Flatont mes yeux et ma flairure...

De retour à la maison, le petit pâtre sentait le poids de la subordination, la contrainte des liens où il se retrouvait. Il en prit une expression d'humeur sombre, concentrée. La maman le crut malade :

(1) Aussi nommée dans le pays « échauviotte ». C'est bien la carotte sauvage dont la fleur blanche, haute sur tige, est de la famille des ombelles.

2) *Monsieur Nicolas*, p. 165-167.

— Je me porte bien, répondit l'enfant d'un mouvement d'humeur, mais je voudrais être chevreuil ou sanglier !

Le Bout-Parc, — prononcez *boupar*, — et le Vallon se trouvent sur la route de Sacy à Joux. L'aspect de la côte de Mongré s'est modifié, car les sapinières ont remplacé les vignes, dont il ne subsiste, de-ci de-là, que quelques perchées. Mais parmi les jeunes pins et sapins et les générriers se détachent encore, de place en place, les mergers formés des pierres que les vigneronns retiraient des vignes pour les entasser en des points déterminés où ils forment de clairs monticules (1). Jouxte la route, dans le fond du val, entre la côte de Mongré et le Bout-Parc, au temps des pluies, coule un ruisseaulet jalonné de vernes et de peupliers. La route, au XVIII^e siècle, n'offrait pas à l'œil la blancheur des chemins d'aujourd'hui et l'on peut se rendre compte, en en faisant abstraction, de l'impression de calme et de majestueuse solitude, dans la grande harmonie de la nature, qui devait remplir l'âme de l'enfant quand il parcourait, avec son troupeau, la paisible vallée, foulant les blanches ombelles, la jaune aigremoine, la potentille rampante, les fraisiers sauvages, parmi les prés. Il longeait les vignes que dominait la crête des côtes « dessus » le Bout-Parc et le Vallon, où s'écrasent en masses sombres les boqueteaux de charmes et de chênes, entremêlés d'aubépine et de noisetiers.

Retif entre dans les moindres détails concernant la vie à « La Bretonne » : le jardin abondait en épinards, en choux, en salade, en cerfeuil, en pourpier, en bettes, en navets, en oseille ; les fraisiers, les groseilliers, les framboisiers, les cerisiers, les pruniers, les pommiers y donnaient des fruits ; au bord d'une mare, aux eaux mordorées, prospéraient les oies et les canards ; la basse-cour comptait de cent cinquante à deux cents poules et poulets ; le colombier abritait les pigeons patus ; vingt-quatre vaches rumi-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 169.

naient dans l'écurie et de nombreuses brebis se pressaient dans l'étable (1). En sa « réserve », Barbe Ferlet conservait le porc salé, les œufs de réserve, les fruits secs, le vin de râpé « car il faut que la boisson des paysans leur gratte le gosier pour qu'ils la sentent passer », le vinaigre, les fromages séchés (2). On chauffait le four à pain deux fois la semaine et comme la ménagère était bonne pâtissière, elle en profitait pour faire cuire des tartes aux épinards destinées à sa famille et des tartes aux poireaux pour les gens de la ferme, « parce que le paysan aime les choses fortes ». « Elle faisait des fouaces très minces avec du beurre et de la pâte levée tandis que le four chauffait, et elle envoyait cela tout brûlant par les servantes aux hommes qui travaillaient (3). »

Un seul plat composait le dîner auquel présidait le père de famille entouré de ses enfants et des serviteurs présents à la métairie. Il était servi par sa femme, assistée des filles aînées.

Après le repas du soir, la ménagère veillait à la desserte, puis à la nourriture des animaux domestiques, cependant que la famille, enfants et serviteurs, se groupait en cercle autour de la vaste cheminée, où l'on avait allumé quelques javelles de sarments de vigne, une grosse bourrée de oranchages de chêne et quelques bâtons de charbonnage : un beau feu flambant, lumineux, « un feu de reculée » afin que le grand cercle des paysans « vêtus de toile comme un moulin à vent » fût également chauffé.

Voici les veillées d'hiver. Le chef de famille donne à chacun ses instructions, puis il entame les récits écoutés avec attention : c'étaient des contes ou des « histoires vraies », le souvenir des lectures qu'il avait faites, des

(1) *La Femme du laboureur*, éd. Assézat, *Contemporaines du Commun*, p. 231-233.

(2) *Ibid.*, p. 229.

(3) *Ibid.*, p. 236-237.

traditions de famille ou bien des anecdotes, fruits d'une expérience personnelle. Parfois, sur l'invitation de son mari, la mère de maison prenait la parole. Les récits terminés, Edme Retif lisait un chapitre de la vieille « bible gauloise » héréditaire dans la famille. A ce propos, Nicolas fait une observation intéressante quand il attribue en partie le langage archaïque, qui distinguait les gens de son pays, à cet usage de lire en famille, dans les maisons paysannes, le texte des livres saints en des éditions anciennes — celle des Retif datait de 1551 (1).

Durant l'Avent, le père de famille, sur un gros volume in-8° imprimé à Paris, chantait des « noëls » que tous reprenaient en chœur; après quoi chacun se mettait à genoux pour réciter en français le *Pater*, le *Credo* et une petite prière qui demandait au bon Dieu une bonne nuit; enfin l'on chantait le psaume : *Nunc dimittis servum* et le chef de la maison, après avoir souhaité à chacun le bonsoir, allait se mettre dans son lit, que sa femme avait bassiné (2).

Sur la fin de 1745, le petit Nicolas fut éloigné de son cher village, de ses ouailles et de son vallon pour être mis en pension chez sa sœur Anne, sa marraine, à Vermenton, où elle était mariée à un nommé Miché (Michel) Linard (3); mais le mal du pays y prenait l'enfant avec tant de violence que ses parents furent obligés de le faire revenir tous les samedis soir chez eux, où ils le gardaient jusqu'au lundi matin.

Comparé à Sacy, Vermenton pouvait passer pour une ville. « Quand le samedi me ramenait dans ma patrie, que, du haut du Tartre (coteau qui sépare Sacy de Vermenton) je découvrais les collines de ce cher village et, plus loin, les murs nouvellement blanchis de « La Bretonne », sur les côtés les bois de Nitry et de Sacy, au milieu le

(1) *La Paysane pervertie*, II, 113.

(2) *La Femme du laboureur*, éd. Assézat, p. 235-236.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 110.

Bout-Parc, mon cœur se dilatait, il bondissait; des cris de joie s'échappaient. Je volais... Mais en descendant le Terrapion, — raidillon qui mène à Vermenton, — je ressemblais à un homme qui marche au supplice. »

A Vermenton, l'enfant venait cependant de faire la connaissance d'une gracieuse jeune fille qui, devenue femme, devait avoir sur lui une singulière influence. Nicolas allait avec quelques camarades chez le notaire du pays, M. Collet. Là, il rencontrait quatre ou cinq demoiselles dont l'une lui paraissait délicieuse : la fille aînée du notaire. Elle avait seize ans, quelques années de plus que Nicolas, et s'appelait Marguerite, mais on la nommait Colette suivant l'usage d'Auxerre, en féminisant le nom de famille.

Colette prit l'enfant en amitié. Elle le défendait quand ses compagnons riaient de son air rustique, de sa sauvagerie, de sa naïveté.

Monsieur Nicolas pleurait :

— Des larmes, petit ami?

— Je m'ennuie de mon pays... Je me déplaïs ici.

— Chez nous?

— Chez mon frère Linard.

— Et chez nous?

— Ce n'est pas Sacy... Ici tout me déplaît.

— Moi?

Colette tenait les mains du petit bonhomme.

— Non, pas vous, répondait l'enfant tout en sanglotant.

Après avoir laissé leur fils pendant quelque temps à Vermenton, ses parents le reprirent chez eux.

Revenu à Sacy, sous un pressant désir de s'instruire, Nicolas s'efforçait d'apprendre par ses seuls moyens à lire en français. Il y fallait non seulement du bon vouloir, mais de l'adresse et de la ruse. Il commandait au petit bataillon de ses plus jeunes frères et sœurs, nés après lui de Barbe Ferlet. Ils étaient six : Javotte, Catherine, Baptiste, Charles, Élisabeth et Pierre. Il les menait, l'été, dans l'enclos du pré, où les enfants étaient en sûreté sur la

pelouse; l'hiver dans un endroit chaud et propre comme l'étable des brebis. Il donnait des leçons de lecture à ses sœurs puînées les plus grandes, dans un livre latin, naturellement, qu'on lui avait confié à cette intention (1). D'autre part l'enfant avait reçu de sa mère une *Vie de Jésus-Christ*, en versets latins avec le français en regard. C'était un in-4^o avec de belles images. Deux bâtons fichés dans le mur de l'étable aux brebis formaient pupitre, et Nicolas divertissait ses frères et sœurs à chanter les versets latins sur le ton et avec la burlesque gravité du chantre à l'église.

Margot, sœur aînée du premier lit, et qui savait lire en français, — mais sans vouloir l'apprendre à son jeune frère, — écoutait amusée :

— Ha ! Margot, tu ne lirais pas le français comme je lis le latin.

Margot tint à prouver le contraire, tandis que, d'un œil attentif, Nicolas s'attachait au texte qu'il suivait avidement. Margot ne se doutait pas de la leçon qu'elle donnait à son cadet.

Nicolas avait trouvé par ailleurs un vieux psautier latin-français. Au jardin il grimpait dans un grand pommier touffu, où il se blotissait pour apprendre en cachette à lire sa langue maternelle (2).

Grâce à son ardeur au travail et grâce à son intelligence, l'enfant ne tarda pas à faire des progrès rapides. Certain jour qu'il lisait, niché en son arbre, le psautier latin-français, il tomba sur le psaume *Super flumina Babylonis*. Il le lisait couramment... en français !

Dans sa joie, il saute à terre, court chez sa mère :

— Maman, quel beau psaume ! Je vais vous le lire !

— Je n'entends pas le latin.

— Je vais vous le lire en français.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 178-179.

(2) *Ibid.*, p. 183.

— Tu sais lire en français?

— Ho, que oui, maman!

Et, se rengorgeant, l'enfant lut à sa mère, dont les yeux se mouillaient de larmes en sa douce surprise :

« Etant sur les bords des fleuves de Babylone... »

— Tu lis bien, mon enfant.

— J'ai appris tout seul, dans *La Vie de Jésus-Christ*, où il y a de jolies lettres frisées (1).

A douze ans, l'enfant eut la petite vérole (2). Les soins assidus de sa mère ne l'empêchèrent pas de demeurer grêlé. Son beau visage, « le plus beau que l'on eût jamais vu », en fut marqué; mais, en son admirable vanité, Retif déclarera que cette « gravure », loin de le défigurer, se changea en beauté, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, assure-t-il, à ceux qui ont le teint clair, et il l'avait d'une clarté incomparable.

Quand Nicolas fut rétabli, ses parents le placèrent chez un autre de ses beaux-frères, Marsigny, qui avait épousé Marianne Retif et demeurait au village de Joux (3). Il y fut accueilli avec affection, logé en chambre commune avec deux grandes filles au premier étage, en la pièce que l'on nommait « la chambre haute », tandis que le père et la mère occupaient le rez-de-chaussée. Au village de Joux l'école était tenue plus sérieusement et l'enfant allait apprendre enfin à écrire et à compter.

En ses pages si charmantes consacrées à son enfance Retif a déjà indiqué les principaux traits qui, dans la suite, iront se développant et formeront son caractère. Avant même de savoir lire le français, il feuilletait un *Syllabaire* que distribuaient les Capucins quêteurs, où l'on voyait

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 184.

(2) *Ibid.*, p. 215-216.

(3) *Ibid.*, p. 193-194.

les images de saints et de martyrs. La pensée de l'enfant s'exaltait dans l'ardeur de devenir quelque jour, lui aussi, un saint, un martyr, non que la sainteté et le martyre le séduisissent particulièrement, mais parce que ses camarades et tous ceux qui le connaissaient l'admiraient et parleraient de lui (1). Puis il lut *Les Fleurs des saints* et le désir s'éveilla, non d'imiter les vies édifiantes dont il suivait le récit, mais d'écrire un jour, lui aussi, quelque beau livre où son nom se lirait en première page.

Une autre passion, qui s'éveilla dès les premières années, fut son amour des jolis pieds, en de fines chaussures sur hauts talons (2), qu'il poussera plus tard jusqu'à la manie, au point qu'on l'en accusera, de nos jours, de fétichisme (3). Dès sa plus tendre enfance (4), Monsieur Nicolas tombait en extase devant les pieds menus, chaussés couleur de rose ou couleur d'azur, d'Agathe Tilhien, de Reine Miné, de Madeleine Champeaux, beautés rustiques.

Et l'on a déjà signalé les terreurs qui éclataient en son imagination exaltée. Elles auront dans la suite une grande influence sur sa conduite, voire sur ses écrits, surexcitant ses craintes à la moindre menace qu'il croira peser sur lui. Pour le moment, elles le remplissaient d'épouvante à la vue d'un chien, crainte qui hantera Retif jusqu'à la fin de sa vie (5).

Un dernier trait pour clore cette esquisse des années d'enfance : la sympathie compatissante qu'il éprouvait pour les pauvres gens. Il leur donnait tout ce qu'il pou-

(1) *Faits servant de base à la Prévention nationale*, p. 42.

(2) DUHREN, p. 45.

(3) D^r AVALON, *Restif de La Bretonne fétichiste*, 1912; — L. CHARPENTIER, *Restif de La Bretonne, son fétichisme*, Bordeaux, 1912; — L. BARRAS, *Restif de La Bretonne fut-il fétichiste?* 1913; — John GRAND-CARTERET, *Restif fut-il fétichiste?* préface au tome II de la réimpression abrégée de *Monsieur Nicolas*, 1926.

(4) *Mon calendrier*, p. 3606.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 45.

vait, se privant maintes fois pour eux, sur le chemin du pâturage, des victuailles dont sa mère avait garni son bissac (1); et de là aussi cette pitié agissante envers les malheureux qui, parmi des vices affreux et une vie de crapuleuse débauche, ne laissera pas de l'ennoblir.

En pensant aux lieux champêtres où s'étaient écoulées les premières années de sa vie, Monsieur Nicolas notera plus tard, en un petit cahier de réflexions intimes, demeuré inédit :

« Voilà la source du bonheur : ils (les paysans du village natal) ne font que la même chose, nuls soins, nulles inquiétudes. Les tourments de la vie des hommes leur sont inconnus; une douce habitude est leur seule règle, un instinct uniforme leur seul désir (2). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 133.

(2) *Le Memento de Retif de La Bretonne*, Bibliothèque de l'Arsenal Archives de la Bastille, ms. 12469 bis, f. 135 bis.

II

A BICÊTRE. — L'ENFANT DE CHŒUR

Le 28 août 1746, les habitants de « La Bretonne » virent arriver M. Jean Retif, avocat à Noyers, homme sage, disert, instruit et qui était considéré comme la lumière de la famille (1). Il était cousin germain de Pierre Retif, grand-père du petit Nicolas (2). Celui-ci n'avait jamais vu ce vénérable personnage. Il apparut vêtu d'un vieil habit de drap gris, les pieds dans de gros souliers poudreux, coupés sur le devant à cause des cors (3). L'avocat Retif avait été mandé pour examiner Nicolas. L'interrogatoire porta sur la Bible, et l'enfant parut répondre à la satisfaction de l'examineur. Après quoi, l'on se rendit de compagnie à l'église. Au retour, le gamin marchait derrière son père et le cousin, prêtant l'oreille à ce qui se disait.

— Eh bien? demanda le père.

— Je vais vous dire ce que j'en pense.

— Mais enfin, en ferai-je un laboureur?

— Non.

« Ce fut le mot fatal, dit l'auteur de *Monsieur Nicolas*, qui décida de mon sort (4). »

(1) *Lettres inédites*, p. 6.

(2) *Ibid.*, p. 27.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 298.

(4) *Ibid.*, p. 307.

C'est ainsi qu'Edme Retif fut amené à la résolution de faire donner à son fils une instruction aussi développée que possible. L'abbé Thomas, un des frères aînés de Nicolas, venait d'être choisi comme directeur de la petite congrégation des enfants de chœur de Bicêtre; c'est à lui que le gamin serait confié.

Le 15 octobre 1746, notre jeune homme arrivait à Courgis, au presbytère de son frère aîné, le curé; le père vint le lendemain pour mener Nicolas coucher à Auxerre, d'où l'on devait prendre le coche d'eau qui descendait le cours de l'Yonne, puis celui de la Seine jusqu'à Paris (1).

Retif a laissé un charmant récit de son voyage.

Auxerre s'élève en amphithéâtre sur les bords de l'Yonne. En fait de ville, Nicolas n'avait vu que Vermenton. Quel émerveillement! et le port où se pressent les bateaux, et la cathédrale qui lui paraît l'ouvrage des fées; mais l'énorme saint Christophe auprès du porche le remplit d'épouvante, et son étonnement grandit au pied de l'horloge fameuse, à l'une des portes de la ville. Une boule, figurant la lune, y fait son évolution en suivant celle de l'astre des nuits.

— Il n'y a donc ici que des messieurs, demandait l'enfant, surpris d'une élégance insoupçonnée (2).

Edme Retif et son fils quittèrent Auxerre par la voiture d'eau dans la matinée du jeudi 20 octobre. Il fallait trois ou quatre jours pour aller en bateau d'Auxerre à Paris (3); mais Nicolas ne put supporter les mouvements de l'embarcation, à cause des coups de perche que donnaient les nautoniers pour éviter les bancs de sable.

Edme Retif dut mettre pied à terre avec l'enfant et monter en carriole; mais ici, nouvel embarras : les cahots semblaient à Nicolas plus pénibles encore que les secousses du coche d'eau. On mit pied à terre et voici le lent voyage

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 317.

(2) *Ibid.*, p. 322-323.

(3) CHALLE, p. 321.

« d'un petit paysan de Basse-Bourgogne allant à pied pour être enfant de chœur à Bicêtre (1) ».

En approchant de Fontainebleau, les deux voyageurs entendirent un bruit qui effraya l'enfant, comme un tonnerre roulant.

— Mon père, mon père, c'est une troupe de voleurs !

— Ce sont les carrosses sur le pavé du roi (2).

Les charmants environs de Paris, célèbres en leur grâce séduisante, ravirent le jeune voyageur. Villejuif marquait la dernière station avant la capitale. On loge chez de bonnes gens qui vendaient le vin de leur récolte. On soupe, on y passe la nuit, on déjeune le lendemain matin avant de repartir. La note d'auberge, pour les deux compagnons, s'élève à sept sous (3).

Et voici Paris : un amas immense de maisons surmonté d'un nuage de vapeurs.

— Oh ! que Paris est grand ! ho ! que de monde.

— Il y en a tant, dit le père, que personne ne s'y connaît, même dans le voisinage, même dans la propre maison.

— On ne prend pas garde l'un à l'autre ?

— Non, non.

— Mon père, je veux y demeurer toute ma vie (4) !

En entrant dans la cour de Bicêtre, la première chose qui frappa le petit homme fut une gracieuse théorie d'une trentaine d'enfants de chœur, marchant deux à deux, en soutane et en camail.

— Ho ! que de petits curés (5).

Nicolas Retif était appelé à devenir l'un de ces petits curés.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, l'Hôpital général était

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 328.

(2) *Ibid.*, p. 324.

(3) *Ibid.*, p. 329-330.

(4) *Ibid.*, p. 331.

(5) *Ibid.*, p. 332.

devenu un foyer de jansénisme (1). Sous l'influence de l'abbé Fusier, un homme actif, intelligent, riche et dévoué à la bonne cause, on y avait organisé une petite congrégation de cinquante enfants de chœur, élevés dans la pure doctrine de saint Augustin, de l'évêque Jansénius et du grand Arnauld. Les petits bonshommes assistaient aux offices dans les basses stalles, en camail et surplis blancs, calottés de rouge, une large ceinture rouge leur ceignant la taille (2). L'abbé Thomas, le second fils d'Edme Retif, directeur de ce séminaire enfantin, venait d'y faire agréger le jeune Nicolas. Chacun des enfants était qualifié de « Frère », comme en toute respectable confrérie : il y avait un Frère Paul et un Frère Jean-Baptiste, mais comme il y avait également un Frère Edme et un Frère Nicolas, prénoms du nouvel arrivant, l'abbé Thomas lui attribua le nom de Frère Augustin en souvenir de l'illustre évêque d'Hippone, patron des Jansénistes (3).

Grand, maigre, robuste, la figure âpre et allongée, le teint couleur de bois, avec les sourcils épais et broussilleux des Retif, tombant sur des yeux au regard dur, la peau luisante, mouchetée de taches de rousseur, sur la joue droite une loupe grosse comme une noix, en son premier aspect l'abbé Thomas n'avait rien de séduisant. Janséniste absolu dans la doctrine, dans la pensée, dans la conduite, il mettait au service de ses rudes convictions l'énergie ardente et obstinée par laquelle il avait discipliné les fougues de son caractère (4).

La vie des enfants de chœur avait été réglée par l'abbé Fusier : prière du matin, après laquelle on se rinçait la bouche avec de l'eau de vinaigre, déjeuner, — le Frère Étienne, camarade de Nicolas, coupait et distribuait le

(1) H. Carré, ap. LAVISSE, *Histoire de France*, VIII^e, 237.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 316.

(3) *Ibid.*, p. 341.

(4) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes* août 1850, p. 589.

pain, — leçon d'écriture jusqu'à dix heures, puis lecture à haute voix, suivie d'une demi-heure de chant. Le dîner était servi à midi, puis venait une heure de récréation. De deux heures à trois, étude des livres saints : le *Nouveau Testament*, le catéchisme ; à trois heures, leçon de calcul, à quatre heures le goûter, après lequel venaient les heures de lectures particulières, heures d'instruction et d'amusement. Elles faisaient la joie quotidienne de Monsieur Nicolas, heures de béatitude et d'émerveillement. Frère Jean-Baptiste tenait registre des livres prêtés de manière que chacun retrouvât son volume jusqu'à ce qu'il en eût achevé la lecture. Le fond de la bibliothèque se composait assurément d'ouvrages austères ; les œuvres de saint Augustin, les *Essais*, de Nicole, *La Vie et les miracles du diacre Paris*, *La Vie de M. Tissard* ; mais il y avait aussi *Les Provinciales*, de Pascal, et des œuvres d'imagination. Un des maîtres de la maison surveillait « l'étude » et, à la requête d'un enfant qu'embarrassait l'un ou l'autre passage de sa lecture, il venait résoudre la difficulté. « Ce furent ces trois heures d'extase, dit Nicolas, qui m'habituèrent à la maison de Bicêtre et m'en firent chérir le séjour ; je me le rappelle encore avec attendrissement (1). »

Assurément Nicolas eut le mal du pays, rêvant, parfois les larmes aux yeux, à la blanche métairie, au Bout-Parc, au Vallon ; mais, en somme, il se plia aisément à la règle de la maison. Trente ans plus tard, en 1776, il reviendra la visiter en compagnie d'une de ses maîtresses. Les enfants de chœur, calottés de rouge, n'étaient plus que sept ou huit, mais à leur vue Monsieur Nicolas sentira, en la tendresse de son cœur, reflourir les vieux souvenirs (2).

On soupe à huit heures, récréation jusqu'à neuf, où tout le monde allait se coucher.

Les enfants étaient répartis par dortoirs, celui de Nicolas

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 364-365.

(2) *Ibid.*, p. 2880.

était sous le vocable de saint Mayeul; dortoirs dont chacun avait sa fête patronale, marquée par l'anniversaire du saint qui lui avait donné son nom. Ce jour, les enfants entendaient le prêche d'un laïc, un « honnête homme », comme disaient les Jansénistes, et d'un jansénisme plus raide encore que celui des abbés (1).

L'infirmerie était bien tenue, dirigée par des Sœurs. Sur la cheminée, une statuette de l'Enfant-Jésus avec cette inscription : *Venite, Filii mei, audite me et limorem Domini docebo vos.* (Venez, écoutez-moi et je vous enseignerai la crainte du Seigneur.)

Après le Christ aux bras fermés, l'Enfant-Jésus professeur de terreur; le jansénisme se complétait.

Nous touchons encore à l'un des points où l'œuvre de Retif répand une vive lumière.

La question de savoir si les « cinq propositions » étaient dans Jansénius, ou n'y étaient pas, eût été impuissante à bouleverser la France, comme le fit la bulle *Unigenitus*; divisions profondes qui ne pouvaient être produites que par des divergences également profondes dans les mœurs, dans la conception même de la vie, entre les « honnêtes gens », c'est-à-dire les jansénistes, et les molinistes on veut dire la majorité des Français qui suivaient la morale des Jésuites. Retif, après avoir été instruit dans le jansénisme à Bicêtre, passa sa jeunesse dans le diocèse d'Auxerre, sous le gouvernement de l'évêque janséniste, M^{sr} de Caylus. Il rend justice aux méthodes intellectuelles de ses maîtres, qui continuaient à s'inspirer des logiciens de Port-Royal. Pascal et Racine, observe-t-il, ont dû à la discipline janséniste leur sagacité, la rectitude de leur jugement, la précision de leur pensée, tandis que l'éducation donnée par les jésuites, plus souple, plus agréable et fleurie, partant superficielle, formait des Annat et des Caussin. Retif aurait pu ajouter : des Voltaire.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 351.

Le dimanche, par le beau temps, on allait dîner hors la maison. Jolies courses en gaie compagnie, à travers champs, en ces temps heureux où la criminelle enceinte des fermiers généraux n'emprisonnait pas encore la ville. On grimpait sur les coteaux d'où s'envolaient les chansons joyeuses. La descente menait vers Gentilly, sur les bords verdoyants de la Bièvre. Chaque semaine, la bande rieuse des enfants de chœur allait passer une après-dîner à Vitry, dans les beaux jardins de la propriété que l'abbé Fusier y avait acquise pour sa petite communauté. Les légumes frais du potager formaient une partie du dîner, les fruits du verger composaient le dessert. Provisions d'air et de santé (1).

Durant l'octave de la fête de sainte Geneviève, le petit bataillon de l'abbé Fusier se rendait en pèlerinage vers la châsse de la bienheureuse patronne de Paris. Chacun des petits bonshommes se vêtait de ses plus beaux atours, surplis blanc bordé de fine dentelle, calotte et large ceinture rouges. Les Parisiens se rangeaient pour les regarder passer. Au départ, la Mère Saint-Augustin avait remis à chacun des enfants un bon gâteau en provision de route.

Durant la neuvaine, l'église Sainte-Geneviève était encombrée de gens qui se pressaient pour faire toucher à la châsse les linges de personnes malades, pieuse formalité qui coûtait six sous au profit de l'abbaye. Nombre de fidèles du second ou du troisième rang attachaient leurs linges à de longues perches qu'ils tendaient par-dessus la tête de ceux qui étaient agenouillés devant eux. L'abbé Thomas, en prière, fut troublé par un homme à longue perche qui le bouscula :

— Mon ami, dit-il avec une douce gravité à l'homme qui avait versé six sous, ce n'est pas une chemise qui aura touché la châsse qui guérira votre malade, mais des

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 365-367.

prières ferventes et vous ne vous êtes pas encore mis à genoux.

En entendant ce blasphème, le bon moine, qui recueillait les sous, entra contre l'abbé Thomas dans la plus grande fureur (1).

Du 29 mai au 14 juin 1747 Nicolas alla passer une quinzaine chez un autre beau-frère qu'il avait à Vitry, un nommé Beaucousin, qui avait épousé sa sœur Marie. Beaucousin en profita pour faire visiter Paris à son jeune beau-frère, mais le ménage était, lui aussi, profondément enfoncé dans la piété janséniste et cette visite de Paris consista surtout en multiples stations dans les églises (2).

Comme on demandait ensuite au gamin ce qui l'avait le plus étonné dans la grande ville :

— Ha ! ha ! ha !... c'est une jeune fille moitié nue ; elle avait des jupons en loques jusqu'aux genoux, des souliers percés, des bas de boue, avec un casaquin au travers duquel on voyait les trous de sa chemise ; elle portait devant elle un van (éventaire) et elle chantait : « Crocuïtes, crocuïtes au fouhour !... » Elle était aussi gaie que si elle avait été bien habillée. Elle riait à tout le monde. J'aurais cependant eu pitié d'elle si elle ne s'était moquée de moi quand je me suis approché tout contre pour regarder ce qu'elle vendait :

— Pou' combén en voulez-vous, l' p'tit garsôn ? Je vou' en ferai pour deux yards.

« Je n'ai rien dit, et elle m'a fait des yeux ! en disant à une de ses camarades :

— R'garde dônc, quiens, Marie-Louise, ce p'tit Jocriss qui mèneles poules pisser !

« Et puis elle s'est remise à chanter : « Crocuïtes !... crocuïtes !... », ses deux poings sur les hanches... Je ne

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 377.

(2) *Ibid.*, p. 396.

sais ce que c'était, car c'était recouvert d'une vieille étoffe noire et ça sentait la poire cuite (1). »

A vrai dire, la marchande de pommes cuites que nous présente le jeune Retif ressemble si fidèlement au dessin-gravé, — et avec sa légende, — de Bouchardon en ses *Cris de Paris*, que l'on serait tenté de soupçonner l'auteur de *Monsieur Nicolas* de s'en être inspiré.

Sur la fin de 1747 devait se produire un grand changement et dans l'administration de Bicêtre et dans la vie de l'enfant. Le 20 juillet 1746 était mort l'archevêque Gigault de Bellefonds, tolérant au jansénisme, pour être remplacé par Christophe de Beaumont, zélé moliniste. Celui-ci s'empressa de nommer un nouveau recteur à Bicêtre, lequel ne tarda pas à regarder de travers le directeur des enfants de chœur, l'abbé Thomas, et son sous-directeur, M. Maurice.

Le 15 novembre 1747 le nouveau recteur inspecta la bibliothèque où la communauté des petits curés puisait ses lectures :

— Oh ho ! qu'est cela ! Voilà des livres qui ne devraient pas se trouver dans une bibliothèque d'enfants.

— On ne peut trop tôt connaître la vérité, répliqua l'abbé Thomas, grave, sévère, arc-bouté à sa foi.

— Simple clerc tonsuré qui prétendez nous apprendre à connaître la religion ! dit le recteur d'un ton d'autorité.

Les enfants, qui entouraient leur directeur, n'étaient pas fâchés de voir donner une petite leçon à celui qui leur en avait donné si souvent de grandes, quand le nouveau recteur mit la main sur le Nouveau Testament annoté par Quesnel.

— Pour celui-là, protesta-t-il avec colère, c'est aller contre le jugement spécial de l'Église.

Et il jeta le livre à terre d'un geste de dépit.

L'abbé Thomas, toujours grave et tranquille, se mit à

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 337-339.

genoux, ramassa le livre et baisa la place où il était tombé :

— Songez-vous, monsieur, fit-il à son supérieur, que le texte de l'évangile y est tout entier ?

Mais le recteur, dans son indignation croissante, ordonnait à ceux qui l'accompagnaient d'emporter tous les exemplaires du Nouveau Testament mis entre les mains des jeunes élèves, et l'abbé-Thomas, sur un ton de profond désespoir :

— Oh ! mon Dieu ! on ôte ta parole à nos enfants !

Alors la foule des petits curés, qui aimaient en somme leur maître, dont ils sentaient le dévouement, de se prononcer pour lui en un vif tumulte de cris et de protestations. Monsieur Nicolas s'était placé au premier rang et criait au recteur :

— Je tiens de mon père, que j'en crois mieux que vous, que voilà le Testament de Jésus-Christ.

— Ton père est un huguenot, répliqua le recteur dans le brouhaha...

Thomas Retif comprit qu'il ne lui était pas possible de conserver ses fonctions à Bicêtre. Il fut d'ailleurs informé que les jansénistes allaient être expulsés de l'Hôpital général (1). Le 22 novembre 1747, l'abbé Thomas, M. Maurice, suivis de Frère Augustin, — notre jeune Nicolas, — quittaient la maison, l'âme paisible, tranquillement, comme s'ils fussent allés en promenade. Les enfants de chœur furent rendus à leurs familles. L'œuvre de l'abbé Fusier était anéantie (2). Les trois confesseurs du Christ, l'abbé Thomas, M. Maurice et Frère Augustin vinrent

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 390-391 ; — Gérard DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 590. — Par déclaration royale du 24 mars 1751, l'Hôpital général fut soumis à l'autorité de l'archevêque de Paris, mais le Parlement en refusa l'enregistrement et contraignit le gouvernement à y renoncer. H. Carré, ap. LAVISSE, *Histoire de France*, VIII^e, 237.

(2) *Monseigneur Nicolas*, p. 389.

se réfugier à Vitry, chez de vieilles dévotes du jansénisme, très fières de les recueillir. Frère Augustin en avait pris un grand air de dignité. Il avait conscience de la beauté, de la grandeur de son rôle, persécuté qu'il était pour la pureté de sa foi (1). Ses premiers rêves, qui l'avaient porté vers le martyre, commençaient, lui semblait-il, de se réaliser. Aux rigueurs du martyre, le jeune confesseur du Christ allait d'ailleurs trouver des adoucissements.

Les bonnes dévotes avaient une petite nièce, Paulette, elle aussi confite en piété, mais toute gracieuse et gentille. Du jardin où il se promenait, Nicolas l'apercevait douce et rieuse à sa fenêtre.

L'abbé Thomas et M. Maurice allaient à Paris visiter les « honnêtes gens », cependant que Nicolas et Paulette se rencontraient dans le jardin, y couraient, jouaient, s'amusaient avec naïveté. Ce furent des heures délicieuses, dira plus tard l'écrivain, et qui coulaient en innocence (2), constatation qui ne doit pas sembler superfétatoire quand il s'agit d'un écrivain qui prétendra, par la suite, avoir été père à l'âge de neuf ans.

Le 20 décembre, l'abbé Thomas et son jeune frère reprirent, au port Saint-Paul, la voiture d'eau pour Auxerre. L'Yonne était très haute en cette saison, en sorte qu'on n'eut pas à donner les fâcheux coups de perche pour éviter les bancs de sable, néanmoins le curé de Sainte-Colombe-de-Sens ayant été précipité dans l'eau par une maladresse du timonier, l'abbé Thomas crut opportun de quitter l'embarcation périlleuse et les deux voyageurs firent le chemin en carriole depuis Sens jusqu'à Auxerre où ils arrivèrent le jour de Noël. Et c'est le retour au cher village. A mesure qu'il en approchait, le cœur de l'enfant bondissait, ses larmes coulaient. Voici Vaudenjan,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 396.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3615.

la Farge, Triomfraid et le Bout-Parc et le Vallon ! Dans son émotion, Nicolas se répandait en propos enthousiastes, voulant faire partager à l'abbé une partie de son bonheur :

— Monsieur, voilà le Pilet, voilà Maurepos ! C'est là que Jaquot me montra un nid d'alouettes !...

— Je conçois que tout cela est fort touchant, dit l'abbé Thomas, puisque vous pleurez ; mais nous approchons de Sacy, récitons *sextes* avant que d'y entrer...

« L'abbé Thomas commença *sextes* et je lui répondis (1). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 416-419.



LE PRESBYTÈRE DE COURGIS ET SON JARDIN

Photo de M. Gilbert Rouger.

A COURGIS. — JEANNETTE ROUSSEAU

On imagine toute la joie de l'enfant rendu à ses chers moutons, à ses amis Pingard et Friquette, à ses abeilles, dans le grand jardin, au bord de la mare où barbottaient canes et canards, dans le pré des Rôls, ou bien grimpé sur l'arbre chéri qui donnait les douces poires de miel. « Sensations délicieuses, toujours renouvelées, même dans l'âge mûr, à chaque voyage que j'ai fait à Sacy (1). » Il fit des excursions aux lieux aimés, mais ne put rester à « La Bretonne » que deux jours, son redoutable frère, l'abbé Thomas, ne s'y plaisait pas. La manière dont Barbe Ferlet, la seconde femme d'Edme Retif, dirigeait la famille et tenait la maison ne répondait pas à sa manière de voir, mais à sa belle-mère l'abbé Thomas n'osait faire d'observation. Dès le lendemain de la fête de Noël, le 26 décembre 1727, l'enfant partit pour Courgis, emmené par Marguerite Pâris, la gouvernante du curé de ce lieu, parrain du petit Nicolas. Le curé de Courgis lui enseignerait le latin, de concert avec l'abbé Thomas qui allait demeurer avec lui. Ce curé de Courgis, Nicolas-Edme, fils aîné d'Edme Retif et de Marie Dondeine, était un homme de bien, mais très fêru, lui aussi, d'idées et de raideur jansénistes. Retif

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 419-420.

n'en fera pas moins toujours son éloge (1). L'abbé Nicolas-Edme resta curé de son humble paroisse rurale plus d'un demi-siècle, aimé, vénéré de ses paroissiens, qui ne lui reprochaient que la longueur des offices qu'il célébrait (2).

On citait les traits les plus édifiants témoignant de sa bienfaisance (3). « Il vit encore aujourd'hui, 19 fructidor (5 sept. 1796), écrira son filleul; il est devenu doux et tolérant (4). » Hélas ! il ne l'était pas au temps où il contraignait son petit pensionnaire à réciter ses pénitences de confession, agenouillé en hiver dans la neige, en été sur du gravier (5). L'enfant en prit la religion en haine. Nicolas-Edme mourra en sa cure de Courgis, le 28 mars 1800, âgé de quatre-vingt cinq ans (6).

Courgis était un village à trois lieues d'Auxerre, composé de vigneronns peu fortunés. La localité était privée d'eau, qu'on allait quérir à la fontaine d'Ecueilly, distante de deux kilomètres (7).

Nicolas devait avoir pour camarades deux gamins de son âge, Huet et Melin, enfants d'humble condition dont quelques « honnêtes gens » payaient la pension chez le curé de Courgis afin qu'ils fussent élevés dans les principes jansénistes (8).

(1) Nicolas-Edme Retif, né en 1715, était vicaire de Vermenton quand, en 1744, il fut nommé curé de Courgis, en remplacement de l'abbé Julliot, fervent janséniste contre lequel les Jésuites avaient obtenu une lettre de cachet qui le forçait à se tenir caché onze années durant pendant lesquelles il imprima clandestinement des *Nouvelles ecclésiastiques*, MONCEAUX, p. 104-105.

(2) *Les Nuits de Paris*, XI 2644.

(3) MONCEAUX, p. 105.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2455-2456. Il a paru un *Précis de la vie de M. Retif, curé de Courgis*, Paris, Baudelot et Eberhart, s. d., in-8° de 16 pages.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 610.

(6) MONCEAUX, p. 117.

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 412.

(8) *Ibid.*, p. 458-459.

Le curé de Courgis avait un chapelain, l'abbé Foynat, qui, de concert avec la gentille gouvernante de la cure, Marguerite Pâris, contribua à adoucir le sort du jeune colier. Foynat prenait de l'intérêt aux efforts de Nicolas, et applaudissait à ses rapides progrès dans l'étude du latin et le comblait d'éloges qui déplaisaient aux deux frères, le curé et l'abbé. Ceux-ci auraient poussé des cris d'horreur à lire Jean-Jacques, mais ils partageaient son enthousiasme pour la menuiserie, qui leur semblait, à eux aussi, l'idéal d'une carrière humaine. Ils avaient le vif désir d'y confier le jeune pupille confié à leurs soins.

Le presbytère de Courgis est conservé, à peu de chose près sans doute, tel qu'il était au temps du curé Retif : séparé de l'église par la largeur de la route et celle du cimetière qu'ombrage l'orme de Sully, un arbre centenaire que l'on disait planté sous Henri IV. Le bâtiment ne comprend qu'un rez-de-chaussée où l'on retrouve précisément les dispositions indiquées par Monsieur Nicolas : la grande pièce où il couchait avec l'abbé Thomas et ses deux camarades, et d'où l'on passait dans la cuisine où était placé le lit de « Sœur Marguerite ». De la cuisine un escalier monte au grenier. Derrière les bâtiments du presbytère, le jardin entouré de son mur en pierres sèches, entre lesquelles le petit Nicolas cachait ceux de ses manuscrits dont il voulait, — et pour cause, — dérober la connaissance à ses frères aînés.

Ardent au travail, Nicolas faisait de rapides progrès. Il ne tardera pas à comprendre le texte des fables de Phèdre et des églogues de Virgile (1). Et le bon curé, son professeur, d'être saisi d'épouvante à la pensée que l'étude des maîtres classiques pourrait faire un païen de son jeune frère dont l'âme lui était confiée (2).

Nous arrivons au jour radieux, au plus grand, au plus

(1) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 591.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 461.

beau jour de la vie de Monsieur Nicolas, au 14 avril 1748, jour de Pâques. Cette fête de Pâques de l'année 1748 brillera dans sa vie comme la fête de Pâques de l'année 1327, — 6 avril, — dans celle de Pétrarque : enivrante aurore de l'unique, du vrai, du splendide amour qui remplira son cœur. Ce que Laure de Noves fut pour Pétrarque âgé de vingt-trois ans, Retif le trouva, sur ses treize ans, en Jeanette Rousseau de Courgis.

Les jours de grandes fêtes en l'église de Courgis, comme en celles de Sacy et de Nitry, les filles âgées de plus de quinze ans allaient à l'offerte, où chacune donnait un liard (1). Les hommes occupaient le chœur et les deux bras du transept, tandis que les femmes étaient groupées dans la nef (2), en sorte que, du chœur, on pouvait aisément suivre des yeux la douce théorie se rendant à l'autel, fort lentement à cause du baiser de la patène.

Mais laissons la parole à Monsieur Nicolas :

« Le jour de Pâques (14 avril 1748), mon âme était exaltée par la grandeur de la solennité. Les jeunes filles avaient leurs plus beaux atours. Le temple était parfumé d'encens; la grand'messe, célébrée avec diacre et sous-diacre, avait une majesté imposante. J'étais dans une sorte d'ivresse... Enfin, le moment de la communion arrivé, je vis, après que les hommes se furent retirés, avancer les femmes, puis les jeunes filles, et, parmi celles-ci, une que je n'avais pas encore vue et qui les effaçait toutes. Elle était modeste, belle, grande; elle était mise avec plus de goût que ses compagnes et, surtout, elle avait ce charme tout puissant auquel je ne pouvais résister, un joli pied. Son maintien, sa beauté, son goût, sa parure, son teint virginal : tout me présenta la réalité de l'adorable chimère

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 240. note.

(2) Nous avons entendu dire à des habitants de Sacy qu'ils avaient encore vu la même disposition en l'église de leur village.

de mon imagination : « C'est elle ! » dis-je assez haut, me parlant à moi-même... »

C'était elle !... Celle qui incarnait d'une manière complète tout ce qu'avait rêvé sa pensée juvénile déjà avide de beauté féminine et d'amour.

« Elle s'empara de toute mon attention, poursuit Retif, elle s'empara de tout mon cœur, de toute mon âme... Je ne voyais plus qu'elle... J'ignorais son nom... »

On sortit de la messe. La divine apparition marchait devant l'enfant ébloui. Marguerite Pâris, la gouvernante du curé, l'aborda et lui dit :

— Bonjour, mademoiselle Rousseau !

Elle l'embrassa en ajoutant :

— Ma chère Jeannette, vous n'étiez pas à l'offerte ?

— J'étais allée donner à boire à ma grand'mère.

« Concitoyen lecteur, s'écrie Retif rapportant ces faits cinquante ans plus tard, cette Jeannette Rousseau, cet ange ! sans le savoir a décidé mon sort... Je me suis appliqué, j'ai dévoré des dégoûts, surmonté tous les obstacles, parce que Jeannette Rousseau venait de mettre dans mon sein un amour immortel ! »

Nicolas ne pense plus qu'à elle tout le reste de la journée ; au catéchisme, à vêpres, il la cherchait des yeux ; il la trouva enfin à l'encensement du *Magnificat*, quand ceux du chœur, où il était placé, se retournaient vers la nef. Ses beaux yeux modestement baissés sous ses longs cils, Jeannette se tenait à côté du bénitier de la porte latérale qui donnait sur le presbytère (1). Le soir, à la prière commune, il y avait une exhortation : du chœur, se tournant vers le prédicateur, Nicolas ne voyait que Jeannette (2).

(1) Le bénitier, taillé dans un bloc de pierre, existe toujours, mais a été déplacé, posé, en manière de débarras, dans le fond de l'église, et remplacé par un bénitier de moindre dimension fixé au mur, à gauche de la porte latérale donnant sur le presbytère.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 431-432.

Désireux de se procurer toutes les indications possibles sur la reine de son cœur, Nicolas s'empara du registre des baptêmes conservé à la cure. Il le feuilleta d'une main fébrile et ses yeux tombèrent sur les lignes suivantes :

L'an mil sept cent trente-un, le dix-septième décembre, par moi, Prêtre soussigné, desservant pour l'absence de M. le Curé, a été baptisée Jeanne Rousseau, fille de M^e Rousseau, notaire et recteur des écoles de Courgy, et de Mariane Stallin, son épouse, née en légitime mariage d'aujourd'hui et a eue (*sic*) pour parrain M^e Pierre Droin, procureur fiscal de ce lieu, et pour marraine Jeanne Simon, femme de M^e Germain Stallin, grand-père de l'enfant, laquelle ne signe de ce en guise (*sic*).

Signé : P. DROIN,

JACQUOT, prêtre desservant (1).

Le père de Jeannette cumulait, à Courgis, les fonctions de notaire et de maître d'école. Nicolas s'enquit de sa demeure, qui devint pour lui le temple de sa divinité. Elle est conservée, petite maisonnette, accueillante et poétique, entre ses deux pavillons d'angles aux toitures brunies par le temps.

On y accède par une courette fleurie; à droite, dans l'angle du mur, se trouvait le puits avec sa margelle de pierre bise et le bâtis de fer où grinçait la poulie. Au milieu de la maison s'ouvraient deux portes jumelles où l'on accédait par deux ou trois marches, celle de droite donnant entrée à la salle commune, celle de gauche à l'étude de

(1) Mairie de Courgis (Yonne), registres de l'état civil, à la date. — Nicolas avait appris cet acte par cœur; mais il ne l'imprima que près d'un demi-siècle plus tard, tel qu'il était resté dans sa mémoire :

• Le 19 décembre 1731, est née Jeanne Rousseau, fille légitime de Jean et de Marguerite Stallin, ses père et mère : laquelle a été batisée le même jour par moi, prêtre soussigné, curé de Courgis, diocèse d'Aucerre, juridiction de Villeneuve-le-Roi. Le parrain Jean-Ambroise Stallin, ayeul maternel; la marraine Jeanne-Geneviève Denèvres, grand'mère paternelle, lesquels ont signé : Jullot, prêtre-curé, J.-A. Stallin, J.-G. Denèvres (*Monsieur Nicolas*, p. 438-439).

1^{re} Rousseau, encombrée de grandes armoires où étaient lassées les archives notariales. Le jour était donné par les hautes fenêtres étroites, à petits croisillons, dans le goût du temps. Dans la salle s'écoulait la vie de famille. Le parquet en était formé de grandes dalles de pierre, le plafond soutenu par une énorme poutre carrée où posaient les lambourdes apparentes. Des deux petits pavillons, en saillie sur le devant de la maison, celui de droite abritait le four et la cave, celui de gauche servait vraisemblablement de débarras; ni l'un ni l'autre ne sont ajourés. La maison s'élève entre cour et jardin : le tout surprend par ses dimensions restreintes, surtout la maison et la courette. Les bâtiments sont aujourd'hui occupés par un serrurier (1).

Vers la maison de Jeannette, Nicolas accourait dès qu'il pouvait s'échapper du presbytère; il y passait et repassait sans cesse, c'était pour lui l'enclos du paradis.

Nicolas s'était composé une phrase latine qu'il se répétait en ses élans de foi et d'amour : « *Unam petii a Domino et hanc requiram omnibus diebus vitæ meæ.* » (J'ai demandé une femme au Seigneur et la lui demanderai tous les jours de ma vie.)

Le « marillier », ou sonneur de la paroisse, était fréquemment occupé, aux heures des cloches, par les travaux de la vigne. Il demandait à l'abbé Thomas de le faire remplacer par l'un de ses jeunes élèves. L'abbé en chargea Nicolas qui en marqua son humeur par une légère grimace :

— Vous sonnerez midi tous les jours », insista l'abbé d'un ton qui accentuait son rude désir de maintenir son frère dans la voie de la perfection; mais, dès le second jour, la sonnerie devint pour Nicolas une source de bonheur. Seul

(1) La blanche maison couverte « en dur », entourée de peupliers dans le vallon de Fontainefroide, décrite par Gérard de Nerval (*Revue des Deux-Mondes*, août 1859, p. 591-592), appartenait au père de Jeannette, mais il n'y demeurait pas.

dans l'église à midi, il lui semblait y respirer un grand air de liberté. La maison du Seigneur était pour lui toute parfumée par Jeannette. Il courait vers le banc où elle avait coutume de prier, s'y agenouillait, le cœur en émoi; il s'efforçait d'imiter la position qu'il avait vu prendre à la jeune fille, touchait d'une main tremblante la place qu'elle avait occupée et baisait amoureusement le sol à l'endroit où s'étaient posés ses pieds menus. « Étais-je heureux, écrira Retif encore cinquante ans plus tard, étais-je heureux, moi, qui, chaque jour, avais un délicieux midi à sonner ! moi qui, chaque dimanche, avais un délicieux matin, — à contempler Jeannette à l'église, — et voyais lever le soleil (1) ! »

Nicolas était naturellement timide. Un de ses cousins disait de lui que c'était une fille modeste (2). Prononçait-on devant lui le nom de Jeannette, il perdait contenance. « Je me serais trouvé mal si l'on m'eût observé (3). » Certain jour, Jeannette était assise devant la porte de son oncle Stallin avec Agathe, sa cousine. Celle-ci la cachait aux yeux de Nicolas; il n'apercevait que ses pieds, le bas de la jupe. Mais ces pieds divins ne pouvaient le tromper : c'était elle ! Nicolas s'arrêta, interdit, et il revint sur ses pas, n'osant passer devant celle à qui il avait donné son cœur (4).

Au fort de l'été, l'eau du puits récoltée dans la « grande pierre » du jardin de la cure se trouva épuisée. L'abbé Thomas, jardinier en chef, envoya Nicolas, avec son camarade Huet, chercher de l'eau chez M. Rousseau. Arrivés au puits, les camarades constatèrent que la corde en était absente. A ce moment, Jeannette apparut au fond de la courette :

(1) « Le premier amour », *Contemporaines*, III, 462; — *Monsieur Nicolas*, p. 470-472.

(2) *Contemporaines*, III, 461.

(3) *Ibid.*, III, p. 461.

(4) *Ibid.*, III, 462.



L'ÉGLISE DE COURGIS

petite bougie blanche, au deuxième banc à droite, marque la place qu'occupait
Jeannette Rousseau.

Photo de M. Gilbert Rouger.

— Je vais lui demander la corde, dit Huet.

Saisi d'une vive émotion, Nicolas retenait son camarade par son habit : « Il ose lui parler ! »

Jeannette apporta la corde et montra aux jeunes compagnons la manière de s'en servir.

« Je baissais les yeux, dit Nicolas, immobile, à demi caché derrière la poulie, tandis que Huet disposait la corde. Je voyais ses mains toucher celles de Jeannette qui aidait; ma respiration était comprimée, je n'aurais pu parler... et cependant le son mélodieux de quelques paroles prononcées par elle charmait mon oreille, j'entrevois sa taille. Je ne fus capable d'aider mon camarade que lorsque elle qui me troublait se fut éloignée (1). »

Ainsi les mois passèrent. Puisqu'il n'osait parler à sa amie, Nicolas prit la résolution de lui écrire. Il avait remarqué, au banc que les Rousseau occupaient à l'église, une petite cheville. Il pensa qu'en la retirant il se procurerait la place nécessaire à introduire un rôlet de papier. Et c'était précisément la place où Jeannette s'asseyait.

Et Nicolas se mit à rédiger son épître, la composant, recopiant, corrigeant, raturant et recopiant dix fois.

« Lorsque je vais en campagne, en sortant de la maison, vous entrez dans ma pensée pour n'en plus sortir tout le long du chemin. Je ne vois que vous. Je me figure que j'ai le bonheur d'être uni avec vous. Je vous tiens les plus tendres discours et je me figure que vous me répondez. Je tressaille quelquefois de plaisir et je bondis au milieu de la campagne croyant tout cela une vérité; mais, hélas !... l'illusion se détruit (2). »

Et le joli message, soigneusement roulé, fut introduit dans le trou de la cheville. Il y resta quinze jours, après quoi Nicolas, que son audace remplissait d'un effroi grandissant, le reprit un midi qu'il allait sonner les cloches.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 472-473.

(2) *Contemporaines*, III, 465.

Vers la Pentecôte de l'année 1750 (17 mai), Nicolas revenait de Sacy, où il avait été voir ses parents. Il approchait de Courgis. Arrivé aux peupliers, il aperçut Jeannette en compagnie de sa mère, de son frère et de sa petite sœur, à laquelle elle donnait la main. La famille Rousseau avait été visiter une chenevière voisine de ses prés. Le jeune Rousseau aborda Nicolas. M^{me} Rousseau et ses filles allaient devant. De temps à autre, Jeannette se retournait, souriant à son frère. Jamais Nicolas ne l'avait vue sourire. C'était un rayonnement de grâce enchantresse. Son cœur « fondait comme de la cire ». Mais il n'osait toujours lui parler. Quand on se sépara, Nicolas crut remarquer que le frère de Jeannette avait, à son trouble, démêlé un peu de ce qui se passait en lui (1).

Enfin arriva le jour, — jour « mémorable », — où Monsieur Nicolas adressa la parole à la bien-aimée. Ce fut le surlendemain de la rencontre aux peupliers. Le petit gars se trouvait seul au presbytère. Jeannette frappe à la porte de la cure. Nicolas va ouvrir. Il rougit, pâlit, s'appuie au tronc de l'arbre dont la cour était ombragée.

— Monsieur, dit Jeannette, mon père m'envoie demander si M^{lle} de Courtives n'est pas aujourd'hui chez M. le curé.

— Non, mademoiselle.

Et Jeannette s'éloigna après une jolie révérence.

Nicolas la suivit des yeux jusqu'au détour.

Ce furent les seuls mots que Monsieur Nicolas ait jamais adressés à l'objet du plus ardent, du plus constant amour — il est vrai que Dante à Béatrice, et Pétrarque à Laure en ont dit moins encore.

En 1749, à l'âge de quinze ans, Nicolas Retif composa un poème en l'honneur de ses douze premières maîtresses (2) des maîtresses très effectives; quand il aura atteint soixant

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 633.

(2) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 7.

ns, aux jours où il écrira *Monsieur Nicolas*, le chiffre en aura dépassé, — et de beaucoup, — la centaine; mais n'allez pas accuser Nicolas d'infidélité! S'il a aimé tant de femmes, c'est que, en elles, la seule et unique Jeannette était toujours adorée. L'une avait son genre de beauté, l'autre son doux regard, la troisième son sourire, la quatrième la forme de son pied, celle-ci sa vertu, celle-là son caractère... Loin de faire acte d'infidélité, c'était, au contraire, des témoignages d'une fidélité inébranlable qu'il marquait ainsi coup sur coup, en donnant si souvent son cœur à tant de femmes, et si diverses, puisque c'était toujours à Jeannette, exclusivement à Jeannette, qu'il le donnait. A plus d'une reprise, l'auteur de *Monsieur Nicolas* deviendra sur cette simple doctrine; aussi, passé la soixantaine, apprenant que Jeannette était demeurée fille, — une fille de soixante-trois ou soixante-quatre ans, — fort d'une fidélité, si longtemps et si souvent éprouvée, Retif résoudra-t-il de la demander en mariage, mais ce beau projet ne put s'exécuter.

Au moment de la vie de Nicolas Retif où nous sommes parvenus, se place une des pages les plus charmantes, une de celles que l'écrivain conte avec le plus d'agrément. Par son ardeur à l'étude, l'écolier avait fait de grands progrès dans la langue de Cicéron. En une précieuse cassette l'abbé Thomas renfermait ses textes latins avec traduction en regard : les fables de Phèdre, Tibulle, Catulle, Martial, Ovide, Juvénal, les pièces de Térence enfin. Il lui arriva de laisser la cassette entr'ouverte. Nicolas mit la main sur les comédies de Térence. Le voilà plongé dans la lecture de *l'Andrienne*. Quelle différence avec *Les Anecdotes de la Constitution Unigenitus* et *Les Miracles du Vicaire Pâris*! Nicolas retrouvait, en quel langage! les sentiments dont Jeannette avait rempli son cœur.

L'intérêt que le gamin prenait à sa lecture croissait avec le développement du drame. Une vive ardeur l'enflammait :

— J'en ferai autant, s'écriait-il, étudions ! Ah ! si j'avais fait une pièce pareille, je ne serais plus honteux, ni sauvage ! J'irais trouver le père et la mère de Jeannette et je leur dirais : « Tenez ! voilà ce que j'ai fait ! je vous demande votre fille. Je l'aime comme Pamphile aimait Glycérie ; elle sera heureuse avec moi et je vous ferai honneur ! »

Le pauvre Nicolas en était là de son exaltation quand, par derrière, survint l'abbé Thomas :

— Ha ! ha ! vous savez trouver les livres que je serre !

L'abbé emporta le volume. Nicolas restait immobile de douleur. On lui enlevait l'auteur sur lequel il comptait pour se former, pour devenir un écrivain célèbre, pour obtenir la main de Jeannette, et cela au plus fort de l'intérêt (1).

Jeannette Rousseau avait cependant une rivale, et à Courgis et dans le presbytère même, Marguerite Pâris, la gouvernante du curé. Elle frisait la quarantaine, mais était fraîche encore, accorte, très appétissante, toujours proprement, blanchement vêtue ; enfin elle se coiffait comme Jeannette. Elle faisait venir de Paris ses chaussures, de fines chaussures à hauts talons qui faisaient valoir la jambe vêtue d'un bas de coton à coins bleus toujours bien tiré. « Les femmes sur le retour, quand elles ont été jolies, savent prendre à merveille leur avantage et repousser dix ou quinze de leurs années (2). »

Le jour de l'Assomption, 15 août 1749, dans l'après-dîner, il faisait très chaud. Les enfants de chœur prenaient leurs ébats dans la cour du presbytère, tandis que, dans la cuisine, à une petite table placée dans l'embrasure de la fenêtre, Nicolas travaillait. Auprès de lui Sœur Marguerite épluchait une laitue.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 463-465.

(2) *Ibid.*, p. 494,

— Sœur Marguerite, est-ce que M^{lle} Rousseau est très riche?

— Pourquoi demandez-vous cela?

— Parce que mes parents seraient bien contents si j'épousais une demoiselle riche.

Une vive émotion s'empara de la gouvernante. Le notaire Rousseau l'avait jadis recherchée en mariage. Elle n'aimait tendrement Jeannette, à la pensée qu'elle aurait pu être sa mère.

Sur quoi Nicolas vint se jeter à son cou et se mit à pleurer, ce qui fit pleurer Sœur Marguerite. Ils pleuraient tous deux quand Nicolas, qui se serrait à elle, tout à coup s'évanouit. La gouvernante, effrayée, lui jeta de l'eau froide au visage; l'enfant revint à lui.

— Que vous est-il arrivé?

— Je ne sais... en vous embrassant, le cœur m'a manqué. Sœur Marguerite votre cou si blanc...

Sœur Marguerite sortit de la cuisine, un peu émue elle aussi (1).

Le surlendemain Sœur Marguerite dut aller à Auxerre. L'âne de M. le curé n'entendait ni à dia ni à huhau. Nicolas fut désigné pour le conduire. Sur son baudet, Sœur Marguerite semblait plus aimable que jamais : un baignolet de fine mousseline sur la tête, la taille prise en un souple corsage de coton blanc. Sur la jupe de soie gorge de pigeon tombait le tablier à carreaux rouges. Elle balançait au flanc du roussin les jolis souliers en maroquin vert aux fins talons, aux boucles reluisantes (2). Marchant à côté d'elle, Nicolas prenait soin d'accommoder au mieux la position et les vêtements de l'accorte cavalière, ordonnant des plis de la jupe, affermissant les pieds sur l'étrier. Et, tout en cheminant, l'on se mit à parler de Jeannette, ce

(1) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 594-595.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 494.

qui devait amener de nouvelles effusions auxquelles Sœur Marguerite mit fin très opportunément en rappelant qu'il était l'heure canonique de prime. Nicolas, qui était l'homme de l'association, se recueillit et commença. Sœur Marguerite répondit par le verset suivant, ainsi défilèrent le capitule, l'oraison et, tout en achevant en un pieux duo les prières rituelles, les deux compagnons arrivèrent aux portes d'Auxerre; Nicolas priaït attentivement tout en admirant les jolis pieds dans les mules de maroquin vert aux boucles luisantes et les bras de Sœur Marguerite, car « elle les avait plus beaux que ceux de Jeannette, qui ne les avait pas encore formés (1) ».

Sous le gouvernement de M^{sr} de Caylus, le diocèse d'Auxerre était donc devenu terre bénie pour le jansénisme, au point que les archers du roi avaient dû y faire quelques rafles d'ecclésiastiques; les curés de Treigny et de Ronchères, notamment, venaient d'être enfermés au donjon de Vincennes, où ils subirent une longue détention (2).

Après avoir fait en ville les courses et commissions dont l'avait chargée le presbytère, Sœur Marguerite, suivie de son âne et de Monsieur Nicolas, vint demander à dîner à une mercière, fervente janséniste, M^{me} Jeudi, chez laquelle le curé de Courgis avait coutume d'acheter les dentelles et passementeries que réclamait le service de son église. M^{me} Jeudi avait une fille très jolie qui venait d'être mariée, pour des raisons d'intérêt, à un jeune janséniste de Clamecy; elle avait aussi auprès d'elle une grande nièce, âgée de vingt-six ans, bien faite, qui l'assistait dans la tâche, impérieuse mais très ardue, de surveiller le jeune ménage. La nouvelle mariée continuait d'ailleurs d'être appelée M^{lle} Jeudi ou M^{lle} Sophie, selon l'usage, assure Retif, des

(1) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 596.

(2) RIBIÈRE, p. 59.

honnêtes gens ». « Le mariage, disait Sœur Marguerite, ur semble un péché et cependant c'est un sacrement (1). »

De la table, dans l'arrière-boutique, où Retif avait pris
ace avec Sœur Marguerite, avec M^{me} Jeudi, avec la nièce
les jeunes époux, on découvrait la rue. Voilà Nicolas
il s'écrie tout à coup :

— Que les filles sont jolies à Auxerre !

Ce cri satanique produisit tout autour de la table une
rrrible émotion : M^{me} Jeudi leva les bras au ciel, sa nièce,
evenue couleur pourpre, y leva les yeux ; le gendre était
evenu rouge coquelicot et sa femme, M^{lle} Jeudi, qui n'était
evenue que rose tendre, sourit légèrement. Quant à
œur Marguerite, elle était en proie à une extrême agita-
on, s'efforçant de manifester, sans y réussir parfaitement,
me indignation véhémence.

— C'est le frère du curé ? demanda M^{me} Jeudi, quand
le fut un peu rétablie.

— Oui, madame, et de l'abbé Thomas ; mais on ne le
estine pas à l'Église.

— Je conseillerai à ses frères de le surveiller (2).

On quitta Auxerre sur les quatre heures afin de regagner
ourgis avant nuit close. A l'entrée du val de Montaleri,
Marguerite mit pied à terre. L'herbe y semblait douce et
ngageante, des saules pliaient leurs branches sur l'eau
une fontaine, de hauts peupliers bruissaient au vent du
oir. Sur la nappe verdoyante, les provisions furent étalées,
ne bonne bouteille mise à rafraîchir dans l'eau de la
ontaine. Quel agréable repas !

Retif s'était assis tout contre la gouvernante et il conti-
uait de fixer les mules de maroquin vert.

— On ne saurait avoir un plus joli pied.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 498-499. — Retif a conté une seconde
ois, avec de plus amples détails, l'histoire de M^{lle} Jeudi en ses
contemporaines, XIII, *Le Mariage enfantin*.

(2) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 595-597.

- Allons-nous-en, dit Marguerite.
- Un moment encore, on est si bien ici.
- Alors causons.

Nicolas crut devoir entamer la conversation par un baiser passionné.

- Monsieur Nicolas, allons-nous-en !
- Cette fois, ce fut un baiser « véhément ».
- Que faites-vous, que voulez-vous?...
- Je veux...
- Non, monsieur Nicolas, c'est un péché.
- Mais non, mais non...
- Allons-nous-en !...

Et Sœur Marguerite de sauter sur la bourrique qui partit au petit trot, Nicolas courant par derrière (1).

Quelques mois plus tard Nicolas revint à Auxerre avec Sœur Marguerite et prit place, pour la seconde fois, à la table de M^{me} Jeudi; mais le coup d'œil s'était modifié. La jeune épouse était assise, avec interdiction de prendre la parole, entre la mère et la grande nièce. Elle était affublée d'une coiffe burlesque, munie de grandes cornes de papier : un énorme bonnet d'âne. De concert avec son mari, elle s'était soustraite à la surveillance janséniste comme en témoignaient ses jupes devenues trop courtes sur le devant. M^{me} Jeudi répétait en pleurant :

— Elle s'est souillée pour la seconde fois du péché originel !

Quant au gendre, il avait été renvoyé, comme corrupteur, dans sa famille, d'où il réclamait, avec une énergie persistante, sa femme et... la dot.

Peu de temps après, Sœur Marguerite quitta le presbytère pour se rendre à Paris auprès de l'un de ses frères. Le motif en aurait été une scène nocturne, où M. Nicolas aurait obtenu, par surprise, ce qui lui avait été refusé au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 552-553. — G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 599.



LA MAISON DE JEANNETTE ROUSSEAU A COURGIS
Photo de M. Gilbert Rouger.

retour d'Auxerre, sur l'herbe, au pied des peupliers, — et ce qui en serait résulté. Exploit juvénile auquel il serait prudent de n'accorder qu'une faible créance.

Cependant le désir de conquérir Jeannette et son admiration pour Térence éveillaient en Nicolas la vocation d'écrivain. Il a seize ans. Sa première œuvre est une comédie en prose latine. Les personnages en sont pris à Sacy et l'auteur se met lui-même en scène; mais les caractères sont copiés sur le théâtre de Térence, à l'exception d'un seul, qui lui est inspiré par une manière de sacripant qu'il avait connu à la ferme paternelle, un nommé Courtcou, dont il fit une figure qui n'aurait son pendant sur aucun théâtre. « On ne peut en prendre une idée, dit Retif, qu'en se rappelant l'anthropophage de Toulouse; le désordre de mon imagination dans ce rôle était extrême. » Déjà il s'abandonnait aux pires obscénités (1).

A la comédie imitée de Térence succéda un poème burlesque où il se met en scène avec douze jolies filles, toutes du pays de Sacy, Nitry, Courgis, et dont il aurait triomphé. Victoires entourées des détails les plus libertins. Les œuvres composées par Retif, un demi-siècle plus tard, rappelleront d'une manière frappante ses conceptions de la première jeunesse.

Mais le poème tomba entre les mains de l'abbé Thomas qui, pris d'épouvante devant une pareille littérature, à laquelle ne l'avaient préparé ni les œuvres du père Quesnel, ni celles de Pierre Nicole ni celles du grand Arnauld, avertit Edme Retif. Le surlendemain, l'honnête laboureur arrivait au presbytère et, après un conciliabule d'une heure avec ses fils aînés, emmenait Monsieur Nicolas avec lui (2).

Retif a décrit en termes émouvants les reproches que lui fit son père sur la route de Sacy. Nicolas s'excusait,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 524-525.

(2) *Ibid.*, p. 574.

— Vous parlez bien, disait Edme Retif à son fils, vous n'en êtes que plus coupable; mais je suis père. Si vous l'êtes un jour, je remets là votre punition : vous sentirez ce que j'ai dû souffrir (1).

L'enfant fut cependant ramené au presbytère. Il revenait le cœur ulcéré, la pensée aigrie. Son âme se révoltait contre l'étroitesse, la dureté de la discipline janséniste qui avait empêché ses frères aînés de comprendre sa nature primesautière. Au lieu d'être ses éducateurs, ils avaient été ses bourreaux. Il prit sa plume pour rédiger une lettre au directeur des enfants de chœur de Bicêtre qui avait remplacé l'abbé Thomas. Répudiant les idées jansénistes et se déclarant partisan des jésuites, Nicolas offrait au nouveau directeur d'être son second (2).

Cette lettre encore tomba entre les mains du curé et de son rude vicaire. La coupe était pleine. Nicolas n'était pas seulement un libertin; ce qui sembla beaucoup plus affreux, il était un renégat. Las, découragés, car les deux prêtres avaient sincèrement désiré le bien de leur jeune frère, ils renoncèrent à la tâche qu'ils avaient cru pouvoir assumer; mais ils reculaient encore devant la décision définitive. Nicolas, de son côté, se sentait retenu à Courgis, où demeurait Jeannette, quand éclata le terrible incendie qui dévora la plus grande partie du village. Les toitures de chaume portaient le feu d'un logis à l'autre. Cent quarante maisons flambaient avec les récoltes serrées dans les granges. On voyait courir dans la rue les mères serrant leurs enfants sur leur sein, et les fouines, les belettes, les rats qui sortaient des chaumines avec des cris aigus. Le curé de Courgis fit paraître toute la bonté et la grandeur de son cœur. L'évêque d'Auxerre envoya du riz et du blé; le seigneur suzerain du village avança les sommes nécessaires pour les constructions nouvelles; Nicolas et ses deux camarades

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 576-577.

(2) *Ibid.*, p. 587-592.

passaient leurs journées à rédiger des lettres de quête qui étaient portées à vingt lieues à la ronde. Le curé se rendit à Paris, d'où il ramena d'autres secours. Le désastre fut réparé; mais il avait sonné le départ de Monsieur Nicolas.

Il fallait prendre congé, non des hommes, note Retif, mais des lieux et des choses. « Tout ce que je voyais, dit-il, avait un air d'adieu attendrissant (1). » Le mot est d'un sentiment délicieux.

Une dernière fois Nicolas visita La Garenne, le champ curial, l'église enfin. Tremblant, incapable de maîtriser les sanglots qui le secouaient, il alla s'agenouiller à la place où se tenait Jeannette, une dernière fois il baisa les dalles que foulaient ses pieds charmants.

Et, dans la suite, l'écrivain ne parlera avec aigreur, ni des douloureuses pénitences dans la neige, ni de tant de dureté dont ses frères l'avaient accablé; mais rappellera avec colère ce que ne cessait de lui répéter son frère aîné, le curé bon et bienfaisant :

— Vous croyez avoir de l'esprit, Nicolas, vous n'avez que des bluettes d'imagination.

« Je le crus, dit Retif, et ce fut mon malheur. O mon lecteur ! n'abattez jamais le courage de vos enfants. Je crus le curé de Courgis et je perdis les quinze plus belles années de ma jeunesse, depuis 1750 jusqu'en 1765. Je ne suis sorti de mon engourdissement qu'à trente-deux ans (2). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 643-644. Sur cet incendie, voy. les *Souvenirs d'un maire de village*, publiés par M.-H. MONCEAUX, dans l'*Annuaire de l'Yonne*, 1892, confirmant le récit de Retif de La Bretonne.

(2) *Ibid.*, p. 609.

IV

A " LA BRETONNE "

DERNIERS MOIS DE VIE CHAMPÊTRE

Après avoir quitté Courgis, Retif passa huit mois à Sacy, dans la ferme de « La Bretonne », occupé aux plus rudes travaux : battre le grain, défricher des terrains incultes, planter la vigne. Il avait seize ans. C'est alors que se place la scène charmante, contée en une page devenue célèbre, et qu'on peut dater précisément du 9 juin 1751, en combinant les données du *Paysan-paysane* avec celles des *Nuits de Paris* (1).

« Ce matin, mes larmes coulaient de mes yeux en me remémorant une veille de Fête-Dieu, où je fenais seul du sainfoin dans notre vallée du Vau-de-Lannard. Que j'étais heureux ! Tout était pour moi un sujet de plaisir : le temps demi-sombre qu'il faisait, le cri du cul-blanc solitaire ; l'herbe même, l'herbe des coteaux avait une âme qui parlait à la mienne. Le fruit de la ronce sauvage me semblait délicieux ; j'en mangeai pour me rafraîchir la bouche... Ah ! si le bonheur était là, pourquoi donc être venu le chercher ici (à Paris) ? Pendant que je chantais, j'entendis une marche comme d'une jeune fille : je m'arrêtai, prêtant l'oreille et je l'entrevis derrière les noyers... Elle s'est

(1) « Une veille de Fête-Dieu », *Paysan-paysane*, I, 35 ; « Une soirée grise en 1751 », *Nuits de Paris*, p. 2060.

approchée; à sa taille légère, je l'ai prise pour Fanchon Berthier, ou pour Marie-Jeanne Lévêque, ou pour Madelon Polvé; c'était Fanchon qui venait des vignes :

« — Edmond, dit-elle, auriez-vous de l'eau? j'étrangle la soif.

« — Oui, Fanchon, en voici sous les noyers.

« Je m'en privai pour elle, car j'avais soif aussi, et je lui tins le baril pendant qu'elle buvait (1). »

Après avoir transcrit ces lignes, Monselet ajoute :
« Savez-vous une page de *Galatée* ou de Gesner qui vaille ce petit tableau plein de senteurs agrestes (2)? »

Le voilà jeune homme : Monsieur Nicolas a l'œil ouvert aux amours rustiques.

« On ne semble guère y penser de jour, mais quand on se rencontre on se dit, l'air niais :

— Bonjour, Gaudine, ou Martine...

— Bonjour donc, Piarrot ou Toumas, répond la fille, rougissant, marchant de travers, un peu plus vite qu'elle me faisait. »

Mais à l'heure où le vol des chauves-souris festonne l'air assombri, où perce le cri des chats-huants, les gars rôdent dans les rues, ils rôdent autour des filles bien avant de s'ouvrir aux parents, pour voir si l'on se conviendrait. Le gars tourne autour de la fille parfois des mois entiers avant de lui parler. La fille apprend que Jaquot ou Piarrot vague autour du logis, pour elle. Un soir, curieuse, elle dit qu'elle a oublié de fermer le poulailier ou l'écurie aux vaches. Les parents ne sont pas dupes, ils sourient; mais si le gars ne leur convient pas, le père ou la mère repoussent Fanchon sur sa chaise :

— Tiens té là, j'y vas moi-même.

Le gars, ne voyant pas sortir celle qu'il attend, se décide à entrer :

(1) *Paysan-paysane*, I, 35-36.

(2) MONSELET, *Oubliés...*, p. 162.

— V'lez-vous m' permett' d'approcher de vo' fille?

On ne le refuse jamais. Il se met à côté d'elle, mais un beau jour il attrape une rebuffade :

— Tins té chés vous !...

Que si, au contraire, on laisse sortir Fanchon, le jeune homme l'approche en câlinant :

— Où qu' vou' allez donc?

— Donner de la paille aux vaches...

— J' vas don vou' aider.

— Ce n'est pas de refus.

Et le lendemain, les jours suivants, le soir, elle trouve Jaquot. On va s'asseoir dans un coin obscur; là, Fanchon file ou teille le chanvre, on cause. Aux jours froids, le jeune homme est invité d'entrer.

Mais tout cela n'est encore qu' « amour d'essai », car la recherche dure deux ou trois ans. Le premier hiver, il n'est pas encore question de mariage, à moins que le gars ne parte pour la milice. Le second hiver seulement les parents demandent :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, Jaquot (1)?

Ainsi se fit le mariage de Marguerite Miné. L'auteur de *Monsieur Nicolas* le place en 1748. Retif aurait eu quatorze ans. Le mariage eut lieu le 15 janvier 1750 (2). Retif avait seize ans, ce qui rend la scène vraisemblable; bien qu'il ne faille accepter qu'avec réserve les récits de scènes amoureuses faits par Monsieur Nicolas en son autobiographie, par ailleurs si digne de confiance. Marguerite Miné s'était mariée en noir, suivant l'usage des campagnes, la robe de noces devant servir, dans la suite, pour le deuil; mais elle portait rubans de couleur à sa bavette et une large ceinture rose lui entourait la taille (3).

Quelques jours auparavant Nicolas avait obtenu de la

(1) *La Paysane pervertie*, I, 33-36.

(2) Mairie de Sacy, registres de la paroisse.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 451.

rustique fiancée qu'après le mariage elle lui en ferait connaître le détail :

— Je ne le dirais pas à un autre, répondit Marguerite, mais à vous, je le dirai.

Le dimanche suivant on serrait les foin dans les chaufauds. Un moment, Nicolas s'y trouva seul avec la jeune femme, qui en profita pour donner au jeune homme, sur ce qui l'intéressait, l'enseignement le plus pratique.

« Je fus transporté de joie, dit Retif, en songeant à Jeannette ! Je suis homme enfin et n'aurai plus à rougir de moi. » Quant à Marguerite Miné, après avoir renseigné Nicolas, elle s'en alla le plus tranquillement du monde, car elle en avait agi bonnement et, depuis lors, il ne fut plus question de rien.

Nicolas avait rencontré chez le notaire de Vermenton, cousin de son père, un imprimeur d'Auxerre, Michel-François Fournier (1). Fournier avait épousé la fille du notaire, cette Marguerite Collet qui, jadis, témoignait une si gracieuse sympathie à l'enfant, malheureux à Vermenton, chez son beau-frère Linard.

Nicolas, toujours timide, avait l'air effarouché parmi les fils du notaire et les clercs de l'étude, quand entra M^{me} Fournier. Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs années :

Il ne l'avait pas revue depuis plusieurs années et voilà que, subitement, il avait devant lui... la beauté de Jeannette, sa taille... Elle parla : c'était le même son de voix, le même charme (2)... Nicolas en demeura perdu dans un rêve...

(1) RIBIÈRE, p. 47.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 638-639.

A AUXERRE. — L'APPRENTI TYPOGRAPHE

Peu après cette rencontre, — où Nicolas retrouvait l'image de Jeannette en la personne de M^{me} Fournier, — un huissier de Vermenton, M. Ladrée, conseillait à Edme Retif de placer son fils chez l'imprimeur d'Auxerre (1).

Le 13 juillet 1751, la famille se trouvait réunie comme de coutume autour du chef pour la prière du soir. Edme Retif alla quérir la Bible familiale, l'ouvrit au chapitre de la Genèse où l'on voit Isaac bénir Jacob, en donna lecture et, se tournant vers Nicolas :

— Mon fils, qui vas nous quitter demain matin, je te donne, autant qu'il est au pouvoir d'un père, ma paternelle bénédiction, afin que tu prospères dans le monde, sans perdre l'honneur, la vertu ni la religion. Ainsi Dieu te bénisse comme je te bénis. *Amen*.

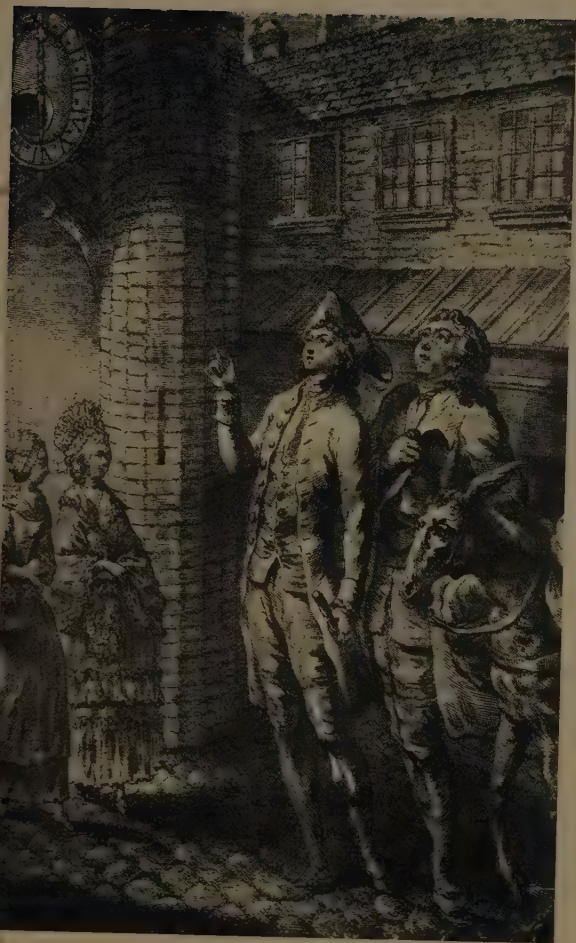
La famille, à genoux, répéta : *Amen*. On s'embrassa l'un l'autre et chacun fut se coucher (2).

Nicolas devait partir pour Auxerre le 14 juillet 1751, à l'aube crevée; l'âne de la tante Mairat porterait son bagage (3). Quelques jours auparavant sa mère l'avait

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 652.

(2) *Ibid.*, p. 684.

(3) *Ibid.*, p. 677.

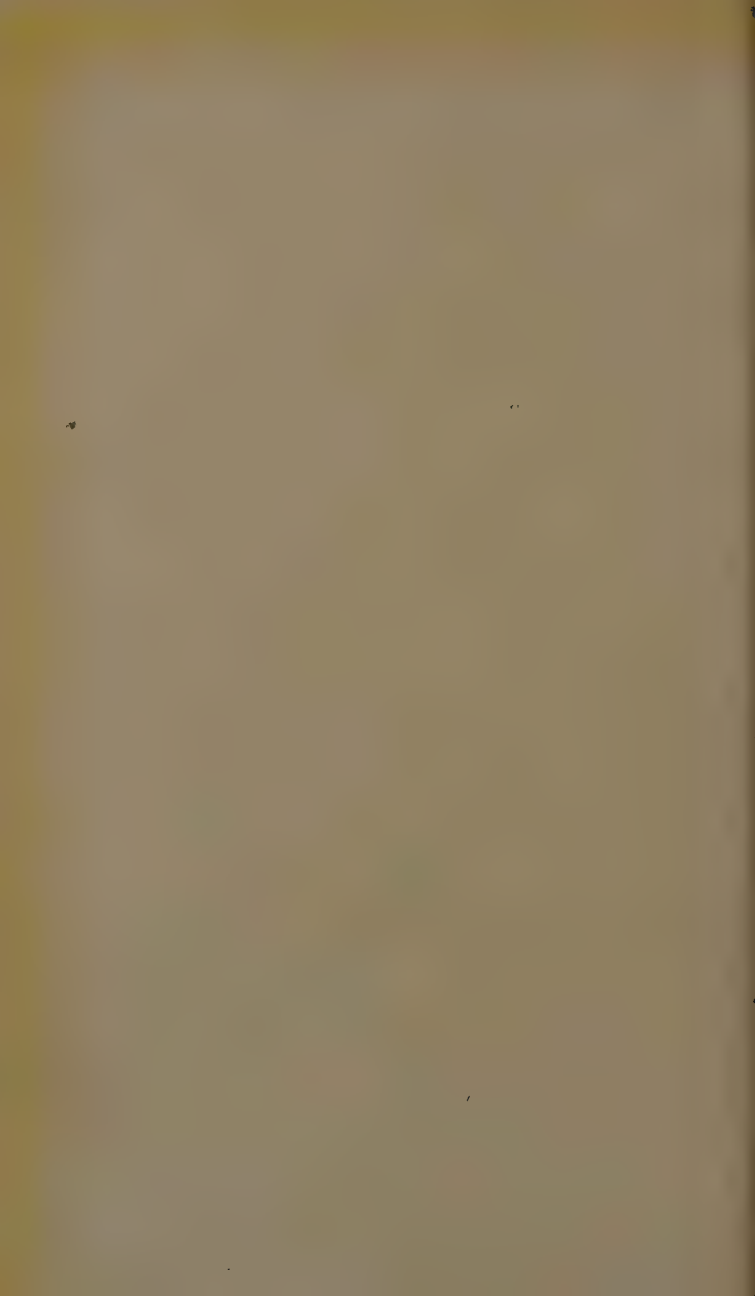


ARRIVÉE DE RETIF A AUXERRE, LE 14 JUILLET 1751.
AVEC SON FRÈRE GEORGES

Ils sont arrêtés devant la porte de l'horloge, côté romain. On aperçoit, sur l'horloge, l'image de la lune en son dernier quartier.

Dessin de Binet, grave par Jean Le Roy (Extrait du " Paysan perversi ").

Retif déclare que cette image le représente exactement.



mené à Vermenton où elle lui avait acheté un habit brun, complet, fort propre et qui, en forme de redingote à pans allongés, lui donnait un air de magister de village, des bas de filoselle, un chapeau et des souliers de ville. Pour le linge, la pratique et économe paysanne se contenta de lui coudre des manchettes de mousseline au bout de courtes manches revêtant les avant-bras et qui s'adaptèrent les dimanches et fêtes à une chemise non garnie (1).

Le 14 juillet, sur les trois heures du matin, son père l'appelle :

— Nicolas !

— Mon père ?

— Je vois la petite pointe du jour.

— Je me lève.

Le cœur lui battait. La maman lui fit avaler deux œufs frais et boire un gobelet de vin blanc, cependant que le père sellait le grison.

« Il faut partir de bonne heure, disait la mère. Il évitera la grande chaleur, le pauvre enfant, et l'âne de sa tante sera moins fatigué (2). »

Edme Retif accompagna son fils jusqu'à la crête de Vezehaut. Il faisait grand jour. Après de nouvelles recommandations, le père embrassa son gars et rebroussa chemin.

Tout en poussant Martin baudet, Nicolas contemplait le paysage, les terres de la Loge, de Courtenai ; il entra dans le bois des Hôpitaux où il cueillit des fraises. Au débouché de la forêt, le bel horizon que formaient les terres blanches derrière les Vauxgermain, les sites solitaires et agrestes dont il était environné, le remplirent d'émotion. Nicolas pensait à Courgis, à Jeannette. Dans la vallée des Féés, à la lisière du bois, croissaient des genêts en fleurs.

A onze heures du matin le jeune voyageur arrivait à

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 677.

(2) *Ibid.*, p. 686.

Auxerre (1). Un ami de la famille, M. Chabonnet, qui demeurait sur son passage, lui indiqua l'imprimerie Fournier et lui donna son fils pour le conduire.

Retif a tracé de lui-même, à cette époque, un vivant portrait (2) : jeune homme de dix-sept ans, impétueux, fougueux, ardent, d'une conversation vivante et spirituelle, mais d'une étrange sauvagerie. Il fuit la société où l'on doit le retenir de force. A table, devant des étrangers, il tient le regard baissé, écoutant avec soin ce qui se dit et, sans lever les yeux, répondant en rougissant, de la manière la plus brève possible, quand il est interpellé. Son langage offre une grande singularité. Il s'est préservé du rude patois de Sacy, mais, sous l'influence des livres qu'il avait à sa disposition et qu'il lisait passionnément : une Bible « gauloise » de 1551, la traduction de Plutarque par Amyot, et des Vies de saints et de martyrs non moins archaïques, il emploie incessamment des expressions du xvi^e siècle, dont il se sert naturellement et qui donnent beaucoup de grâce à son élocution. Il est doué d'une mémoire prodigieuse.

Sa sensibilité est extrême, son imagination exaltée, prompte à se déployer. D'une grande force physique, léger à la course, il lui arrive d'échapper par son agilité à un chien qui le poursuit.

Il n'est ni grand ni petit, ni beau, ni laid. Il porte de longs cheveux châtons, bouclés. Sous des sourcils singulièrement épais, de grands yeux, d'un bleu profond, jettent des éclairs d'intelligence. Un nez aquilin, une grande bouche aux lèvres rouges, appétissantes. Il plaît aux femmes en son ardente jeunesse, attirées qu'elles sont par ce qu'il a d'étrange et d'agréablement mystérieux.

Tel, avec sa sensibilité aiguë, son tempérament passionné, ses aspirations irréfléchies, une pensée inculte, désordonnée, Monsieur Nicolas allait entrer dans une vie nouvelle.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 692-693.

(2) *L'Ecole des pères*, II, 181-182.

L'imprimerie Fournier était située rue de l'Horloge, primitivement rue de Lormerie, entre l'impasse des Cordeliers et la porte de l'Horloge, la fameuse horloge d'Auxerre à une boule suit les quartiers changeants de la lune par sa parties noires ou dorées. Sur une face de la porte, les chiffres étaient marqués en caractères romains, sur l'autre en caractères arabes de style gothique. La porte délimitait les paroisses. « Tout le monde, du côté gothique allait à Saint-Renoquert, et, du côté romain, à Saint-Eusèbe (1). » L'impasse venait buter contre les murs gallo-romains de la cité, le couvent des Cordeliers, en dehors de l'ancienne cité, était attenant aux murs en cet endroit (2).

Ce voisinage devait faire naître bien des conflits. L'imprimerie appuyait son premier étage à ladite enceinte venant jour sur la ruelle qui menait à l'église des moines. Le dortoir des apprentis se trouvait au second, avec des fenêtres sur la ruelle. Les Cordeliers se plaignaient de ce que les jeunes ouvriers leur adressassent des injures du haut de leur logis et que des eaux noirâtres, provenant de la tannerie où se lavaient les papiers, infectassent le passage conduisant à leur église. Cette ruelle, assuraient-ils, étaient une voie privée, leur propriété; en outre, la porte qui donnait en ce passage sur le derrière de l'imprimerie, était en contravention avec la déclaration royale du 10 mai 1728 qui ne permettait aux typographes que les entrées et sorties sur le devant de leurs maisons, les issues sur l'arrière favorisant les impressions clandestines (3).

A quoi Fournier répondait que les choses étaient en l'état depuis quatre siècles. Nulle plainte n'avait jamais été élevée. De son imprimerie sont sortis ses mémoires justificatifs au cours du procès que lui intentèrent les Corde-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 856.

(2) Indications de M. Porée, archiviste de l'Yonne.

(3) *RIBIÈRE*, p. 54-55;

liers (1). Fournier obtint gain de cause devant le bailliage d'Auxerre; mais les moines en appelèrent au Parlement de Paris où, suivant l'usage, l'affaire s'éternisa (2).

Les locaux de l'ancienne imprimerie Fournier existent encore : ils ne sont pas occupés par la maison Garreau-Durr, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais, de l'autre côté de la porte de l'Horloge, façade « gothique », sur le même côté de la rue, par la pharmacie Cuzin et, sur l'arrière, par la boucherie Dejust, où l'on voit encore les hautes et étroites fenêtres qui donnaient sur les Cordeliers (3).

En ses traits essentiels la disposition des lieux est restée telle que Retif l'a décrite : en entrant par la pharmacie Cuzin on pénètre dans la boutique de M. Fournier, d'où l'on accède dans la salle qui servait à sa famille; on arrive ensuite dans la cour, avec à gauche, l'escalier qui conduisait à la chambre, au dessus des latrines, où Nicolas fut logé tout d'abord.

L'imprimeur François Fournier, qui recevait Retif en qualité d'apprenti, était un gros homme de trente-cinq ans, quelque peu gouaillieur, d'un caractère rude, mais franc et loyal. Habile en son art et fort instruit, il a été le plus renommé des anciens imprimeurs d'Auxerre, où il avait le privilège de l'imprimerie, nul concurrent n'étant autorisé à s'installer dans la ville (4). Fournier dirigea sa maison pendant quarante ans (1742-1782) (5). Ses travaux mar-

(1) *Précis pour le sieur Fr. Fournier, imprimeur-libraire de la ville d'Auxerre, y demeurant, contre les Frères mineurs du couvent d'Auxerre.* In-4° de l'imprimerie Fournier, 1756. — *Mémoire servant de réponse à celui des Frères mineurs, pour le sieur Fr. Fournier.* In-4° de l'imprimerie Fournier, 1756.

(2) Elle n'était pas encore jugée en 1760, quinze ans après avoir été commencée.

(3) Topographie qui résulte des récentes recherches de M. Henri Garreau.

(4) Déclaration royale de 1704, RIBIÈRE, p. 49.

(5) GRAND-CARTERET, t. I, p. XXI.

quèrent un progrès notable sur ceux de ses prédécesseurs. Il avait pour « enseigne » un perroquet. L'estime de ses concitoyens lui avait confié les fonctions de juge-consul. Il avait créé des périodiques d'un caractère scientifique et littéraire comme *L'Almanach* et *Les Affiches* d'Auxerre, et, l'époque même où Nicolas Retif entra chez lui, Fournier contribuait libéralement à la création de la bibliothèque scientifique d'Auxerre par « les maîtres de l'art et science et chirurgie ».

Fournier avait épousé en premières noces Geneviève Salmon qui mourut au début de 1745, sans lui avoir donné enfant. Dès le 10 mai 1745, il se remariait avec la fille d'un notaire de Vermenton, Marguerite Collet (1), la divine poulxette de Retif. De Marguerite Collet, Fournier aura deux garçons et deux filles. Le plus jeune de ses fils lui succédera à la tête de son imprimerie (2).

Le parti janséniste prédominant à Auxerre, trouvait en l'imprimerie Fournier un appui précieux. Tandis qu'à Sens la typographie était dévouée aux molinistes, les impressions du « perroquet » d'Auxerre étaient devenues chères aux « honnêtes gens ». L'esprit des libelles ou placards qui paraissaient dans la région en arrivait ainsi à s'accuser par la seule étiquette, selon qu'ils sortaient de la « fabrique d'Auxerre » ou de « la boutique de Sens ». (3)

En arrivant chez Fournier, le jeune Retif fut accueilli par une jolie personne :

— Je vais vous donner à boire un coup, puis vous montrerez dans votre chambre (4).

C'était la servante de la maison, M^{lle} Aimée.

(1) RIBIÈRE, p. 49-50.

(2) RIBIÈRE, p. 49.

(3) RIBIÈRE, p. 57. — Un descendant des Fournier, l'imprimeur allot, a été député d'Auxerre. VALLÉRY-RADOT, p. 243. Son imprimerie n'occupait plus l'ancien emplacement.

(4) *Le Drame de la vie*, I, 56.

La chambre du nouvel apprenti était très exiguë. Dans la suite on lui en aménagera une autre dans le grenier : une manière de « guérite » en planches, meublée d'un lit (1). La fenêtre en donnait sur la cour et le jardin extérieur des Cordeliers dont il pouvait contempler les plates-bandes fleuries (2). L'apparition du jeune Nicolas parmi ses futurs camarades ne fut pas non plus des plus triomphales. Son costume de paysan endimanché prêtait à rire; et puis l'usage était de brimer les nouveaux venus. La première tâche qu'on lui confia fut de « faire les ordures », c'est-à-dire de trier les balayures et d'en retirer les caractères d'imprimerie, — lettres, cadrats et cadratins échappés des compositeurs, — afin de les recaser. « Pour mon début j'eus le nez dans la poussière, à peu près comme les cendriers de Paris (3). » Par surcroît, il avait à faire les commissions des trente-deux ouvriers, « pressiers » et « casiers », de la maison, à aller puiser de l'eau à la fontaine et autres besognes similaires (4).

Cette partie de *Monsieur Nicolas* est intéressante par la description d'un atelier d'ouvriers en une ville de province au XVIII^e siècle. Ces pages ont moins d'attrait assurément, elles ont moins de poésie que celles qui précèdent et qui sont consacrées aux paysans de Sacy et de Courgis; elles ne sont pas moins précieuses pour l'historien.

Une agréable distraction vint adoucir les débuts assez rudes de M. Nicolas dans l'art typographique : la passion que lui inspira une jeune vigneronne au teint hâlé, Edmée Servigné. Il la rencontra le 1^{er} septembre aux danses de la fête patronale de Saint-Loup-en-Vaux; puis à « l'apport », — les Bretons diraient « l'assemblée », — qui se tenait le « beau dimanche » de la fête, en cette année 1751, le 5 sep-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 834. „

(2) *Ibid.*, p. 1591. La fenêtre existe encore.

(3) *Ibid.*, p. 702-703.

(4) G. DE NERVAL, *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 600.

semble. Les Auxerrois s'y rendaient en foule. Nicolas parle en termes pittoresques de sa jeune maîtresse logée près du rempart, dans la petite rue Saint-Germain, et dont le vieux père, le vigneron, prenait le frais en veste blanche et bonnet de coton à l'entrée de son jardin (1). Aussi bien va-t-il sans dire que Nicolas ne s'était pris d'amour pour Edmée Servigné que parce qu'elle ressemblait à Jeannette Rousseau (2). « C'est encore M^{lle} Rousseau que j'aimais en M^{lle} Servigné, comme un amant chérit le portrait qui lui retrace sa maîtresse. » Sa passion pour Jeannette en devint même plus vive : « Singularité surprenante ! dit notre amoureux, mais effet naturel quand une passion est vraie et que le tempérament est brûlant (3). »

Retif, sur ses dix-sept ans, plaisait aux filles. Ses longs cheveux châtain-doré avaient retrouvé les boucles perdues après la petite vérole. Ses lèvres vermeilles semblaient faites pour la volupté ! C'est lui-même qui parle. Il vante ensuite sa voix « au son très doux, flatteur dans ses inflexions (4) ». Et, sur ce point, nous pouvons l'en croire. Quelques années plus tard, le directeur de l'Opéra-comique, séduit par le timbre de cette voix chaude et caressante, offrit à Retif de l'engager parmi ses chanteurs (5).

Quelques volumes trouvés en la bibliothèque de M^e Fournier fournirent à Retif une autre distraction. C'étaient les romans de M^{me} de Villedieu. Le cabinet du maître imprimeur était chauffé au charbon en un poêle de faïence. On y portait à sécher des feuilles d'imprimerie. Retif en avait ainsi l'entrée. Jamais l'apprenti typographe n'avait lu de roman. Son imagination en fut enflammée. En ces belles histoires, les amoureux écrivaient à la bien-aimée

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1608.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3625.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 771.

(4) *Les Contemporaines*, XXIX, 513.

(5) DUHREN, p. 349.

des lettres qui gagnaient son cœur. Ce qui fit concevoir à Nicolas un projet sublime : il écrivait à Jeannette. Le lundi 18 octobre (1751) au soir, les ouvriers typographes étaient sortis. Il ne restait à la maison que le « pressier » Clizot. Nicolas s'assit auprès de la presse, pour profiter de la lumière qui l'éclairait, et se mit à rimer une belle épître à Jeannette en vers de quatre, six et huit pieds. Il en remplit quatre pages qui se terminaient ainsi :

Non, de fortune,
Il n'en est qu'une :
C'est de vous posséder.

Et, après avoir écrit froidement, sur le pli, le nom et l'adresse de M^{lle} Rousseau, il alla porter le paquet à la boutique de l'épicier où la poste recueillait les dépôts pour Courgis.

La tête pleine des belles pages de M^{me} de Villedieu, Nicolas ne doutait pas que son épître ne dût produire un effet admirable, loin qu'il était de s'imaginer qu'elle pût tomber en premier lieu entre les mains du père de sa mie. Et il attendait de jour en jour, d'heure en heure, la réponse à sa missive. Ce beau projet réalisé, le jeune poète en conçut un autre plus beau encore : il irait lui-même à Courgis se rendre compte de l'effet produit par ses vers. Il se mit en route avec Tourangeot, domestique-apprenti de l'imprimerie Fournier. Les compagnons partirent le dimanche 31 octobre après dîner (1). Ils profitaient des trois jours de chômage, le dimanche 31, la Toussaint et le jour des Morts. Nicolas allait, le cœur à l'aise, dans l'état d'esprit de ce jeune paysan son compatriote qui, revenant du pèlerinage de Saint-Michel, après s'être arrêté trois semaines à Paris, grisé par la vue de tant de luxe et d'opu-

(1) Ces dates, et les précédentes, sont exactes : en 1751, le 31 octobre tombait bien un dimanche.

ence, s'imaginait qu'en son patelin tout devait être transformé à l'avenant.

Approchant du village, il questionne le premier laboureur rencontré :

— Dites, l'homme, mon père laboure-t-il toujours avec des ânes ?

— Toujours.

— Sacy est toujours couvert en chaume ?

— Toujours.

— Et l'on y mange toujours du pain bis ?

— Toujours.

En de semblables dispositions, Nicolas arrive à Courgis avec son ami Tourangeot. La procession parcourait le cimetière autour de l'église. Nicolas aperçut Jeannette et lui adressa son plus beau sourire ; mais en le voyant Mlle Rousseau pâlit, détourna la tête. A ce moment accourut Sœur Pinon qui avait remplacé Sœur Marguerite au presbytère :

— Hé, mon Dieu ! vous osez paraître après votre lettre ! M. Rousseau voulait se plaindre en justice, M. Stallin l'a retenu.

Survint l'abbé Thomas :

— Partez, dit-il à Nicolas, partez après avoir bu un coup. Mon frère (le curé de Courgis) ne vous menace pas de moins que de coups de bâton.

Et les deux compagnons de prendre le chemin de Sacy où les parents du jeune apprenti typographe et poète furent si contents de le revoir qu'ils ne le grondèrent pas trop. Le 3 novembre, les deux amis reprenaient le chemin d'Auxerre.

VI

MADAME PARANGON

Le 22 novembre 1751, Nicolas était occupé à chercher, dans la poussière des balayures, les lettres et les cadratins que ses compagnons avaient dispersés, quand on le demanda de la part de M^{me} Fournier. Il passa son habit et se rendit dans la salle du rez-de-chaussée, attenante au magasin où se vendaient et se prêtaient les livres :

— Vous êtes le fils d'un ami de mon père, lui dit la jeune femme... Mon mari est content de vous, le prote aussi... C'est moi qui ai fait proposer à vos parents de vous mettre en apprentissage ici...

Elle cherchait quelque chose : une montre d'argent qu'elle offrit au jeune homme.

« J'étais ivre de joie », dit Nicolas.

M^{me} Parangon, car nous lui donnerons désormais le nom que Retif a rendu fameux, fille du notaire de Vermenton, femme de l'imprimeur Fournier d'Auxerre (1), était née le 22 octobre 1729 (2), âgée de vingt-deux ans au moment du récit où nous sommes parvenus, cinq ans de plus que Retif. « Parangon » est un terme d'imprimerie indiquant un caractère intermédiaire entre la *palestine* et le *gros romain*. Au propre, le mot signifiait « modèle, idéal », ce que les Anglais nomment *standart*. En joaillerie, les dia-

(1) *Mes inscriptions*, § 1035.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 938.

nants parangons étaient ceux qui se distinguaient par leur beauté, une perle parangon se disait d'une perle d'une qualité exceptionnelle. Dans la pensée de Retif, M^{me} Parangon était le modèle des femmes. On a vu qu'il la nommait aussi Colette, ce qui lui plaisait comme dérivé de Nicolas et suivant l'usage des Auxerrois, avons-nous dit, de féminiser les noms des jeunes filles sur le nom paternel : les filles de M. Prudhot devenaient les Prudhotes, M^{lle} Hollier, la petite Hollière (1) et M^{lle} Collet, Colette.

Monsieur Nicolas a tracé le portrait de M^{me} Parangon, merveille de son sexe, puisque aussi bien elle était la réplique de Jeannette :

Elle avait l'air grand; elle avait « une blancheur animée plutôt que des couleurs; des cheveux fins, cendrés et soyeux; des sourcils arqués, fournis et paraissant noirs; un bel œil bleu qui, voilé par de longs cils, lui donnait cet air angélique et modeste, le plus grand charme de la beauté, un son de voix timide, doux, sonore, allant à l'âme; la démarche voluptueuse et décente; une belle gorge, dont chaque demi-globe était presque horizontal avec ses épaules; la main douce, sans être potelée; le bras parfait, la jambe aussi bien que la plus belle jambe d'homme et le pied le plus délicat, le mieux conformé qui jamais ait porté une jolie femme... Elle se mettait avec un goût exquis (2)... »

Grisé, étourdi, accablé par sa passion pour M^{me} Parangon, Retif éprouvait devant elle « le singulier sentiment » que lui avait aussi inspiré Jeannette de la désirer moins belle (3). « C'était en beau, dira-t-il plus tard « la tête de la Méduse » (4). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3243.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 795-796. Gérard de Nerval a reproduit ces lignes où Retif présente M^{me} Parangon, mais en supprimant quelques détails qui ne lui parurent pas convenables dans la *Revue des Deux-Mondes*, août 1850, p. 661.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2991.

(4) « Ce mot est sublime », ajoute MONSELET, *Oubliés...*, p. 173.

M^{me} Parangon était une femme d'un esprit cultivé, de goûts délicats, d'une sensibilité franche et spontanée : elle a laissé dans la pensée de tous ceux qui l'ont approchée des souvenirs faits de bonté et de charme (1).

Du jour où M^{me} Parangon fut revenue à l'imprimerie, le sort de Nicolas changea. Les compagnons lui témoignèrent plus d'égards. Nicolas occupait ses loisirs à lire et, sur les indications de M^{me} Parangon, à lire de bons auteurs : Corneille, Molière, Boileau, La Fontaine, Racine, — Racine surtout. Nous ne nous rendons plus compte, blasés que nous sommes par les exagérations romantiques et par les violences du naturalisme, de l'impression prodigieuse que les tragédies de Racine faisaient sur les esprits du XVIII^e siècle. Aux représentations données par Adrienne Lecouvreur, des personnes s'évanouissaient dans la salle. « Racine, dit Retif, est l'auteur qui m'a fait le plus de mal, comme si tout ce qui tenait au jansénisme devait m'être funeste... La première pièce que je lus, un soir, fut *Phèdre*. J'avais ouvert le livre sans dessein. La pièce me frappa (par le titre). Je ne connaissais que Phèdre le fabuliste. Je lus ces vers :

N'allons point plus avant. Demeurons, chère Cœnone.
Je ne me soutiens plus, ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi
Et les genoux tremblants se dérobent sous moi...

« Je cherchai le commencement de la pièce et, debout, tel que j'étais en tirant le livre du rayon, je lus tout d'une haleine (2). »

Retif trouvait, exprimé dans Racine, l'amour tel qu'il l'éprouvait alors, « tendre, respectueux, violent » ; mais les *Plaideurs* lui déplurent. Quand il lira Racine pour la seconde fois, il ne sera plus seulement sensible aux émotions qui

(1) RIBIÈRE, p. 55.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 808-810

se dégagent du drame, mais à la beauté de la forme. Dans l'intervalle il s'était efforcé de faire des vers; mais voici que Racine l'accablait d'une « admiration humiliante » et le décourageait. « Je me trouvais dégoûté de mon travail, et surtout de mes vers; je détruisis tout ce que j'en avais fait jusqu'alors et me privai ainsi de mémoires utiles pour cette histoire. Si l'amour n'était pas venu à mon secours, je n'écrivais plus (1). »

Certain soir, le 6 septembre (1752), Nicolas, de sa fenêtre, guettait le retour de M^{me} Parangon. Sa chambre était dans l'obscurité, tandis que dans le bâtiment d'en face une fille de dix-huit ans, M^{lle} Berdon, « sans avoir pensé à tirer les rideaux, cherchait ses puces à la lumière de deux chandelles. » Sans rien omettre, elle me montrait successivement des charmes arrondis et d'une perfection achevée ». M^{me} Parangon rentra et, pour aller la rejoindre, Nicolas s'arracha à un spectacle « bien séduisant pour un jeune homme de son âge ». Le lendemain, Nicolas écrivit :

A M^{lle} Berdon cherchant ses puces le 6 septembre,

Hier je te voyais, jeune et charmante Iris,
Ces puces rechercher qui, rougissant tes lis,
Bigarrant ta blancheur de subites piqûres,
Vont parsemant ta peau de leurs rouges blessures...
Ha ! tu ne savais pas, jeune divinité,
Que d'avidés regards dévoraient ta beauté... (2)

L'imprimerie, où Retif travaillait, vendait des livres de toutes provenances et en prêtait. Le jeune apprenti restait le dimanche à la maison pour lire et s'occuper de ce qui l'intéressait, par quoi il comblait d'aise Tiennette, la fille de boutique, dont il remplissait la tâche ce jour-là. M^{me} Parangon, en rentrant sur le tard, le trouvait au magasin répondant aux villageois qui venaient chercher des livres; puis il

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 810.

(2) *Ibid.*, p. 968-969.

rendait compte à la maîtresse de la recette de la journée (1).

M^{me} Parangon prenait grand intérêt aux efforts du jeune apprenti :

— De quoi vous occupez-vous ?

— J'ai entrepris une traduction de Térence et j'étudie la prosodie de Port-Royal.

— Voulez-vous me lire quelque chose de votre traduction ?

Retif lut les deux premiers actes de *l'Andrienne*.

« Jamais encore je ne m'étais trouvé aussi heureux ; mais M^{me} Parangon était trop voluptueusement belle et j'avais les sens trop inflammables pour qu'une pareille familiarité ne devînt pas extrêmement dangereuse ».

Il fallut prendre ensuite *Zaïre*. On a vu que Retif avait une voix douce et chaude, aux sonores inflexions. Il lisait avec d'autant plus d'expression qu'il sentait plus vivement. On était au milieu de la pièce, quand entra Manon Bourgoin, la plus intime amie de M^{me} Parangon.

— Je suis encore toute attendrie. M. Nicolas vient de me lire *Zaïre*.

— Il lit donc bien ?

Nicolas en donna la preuve sur les premiers actes du *Cid*.

« Il nous lira un petit poème manuscrit dont papa vient de recevoir six chants, dit M^{lle} Bourgoin. Il est de l'auteur de *Zaïre*, il se nomme *La Pucelle* (2). »

M. Parangon avait près de vingt ans de plus que sa jeune femme. Celle-ci était sans doute pénétrée d'estime pour l'homme de grande valeur qu'était son mari, auquel elle donnera quatre enfants ; mais il semble qu'aucune intimité n'ait existé entre les époux, tandis que Colette se sentait, — sans qu'elle se rendit compte du sentiment qui l'y inclinait,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 815.

(2) *Ibid.*, p. 819.

attirée vers le jeune typographe, enthousiaste, avec dans les yeux la flamme de ses désirs ardents, avides de toute nouveauté, et qui l'adorait en une émotion faite de vénération et d'amour. Quant à Nicolas, il devenait la proie d'une insaisissable passion. Il se dissipait, cherchait un abri dans les aventures vulgaires, où il s'abandonnait sans réflexion ; mais, semblable au jeune taureau que l'on met au piquet dans un paturage, je ne pouvais que tourner autour de son centre et, dupe de mes propres efforts, à chaque tour, en lien, en entourant sa base, raccourcissais l'espace de ma vaine et impuissante liberté (1) ».

Parmi les grisettes qu'il fréquenta et qui furent ses maîtresses à cette époque, il en est une qui laissera en lui de précieux souvenirs émus : Madeleine Baron, fille d'un marchand de papier d'Auxerre, « la plus aimable des filles, la plus tendre, la plus voluptueuse (2) ».

L'intimité de leurs relations date du 21 janvier 1753 (3). En des années plus tard, Retif parlera encore de la tendresse dont elle l'avait comblé, d'autant que, tout en continuant et en fréquentant Madeleine Baron, il ne laissait pas d'aimer et de fréquenter une jeune Parisienne fixée à Auxerre, Emilie Laloge. « Elle augmentait le charme de ma liaison avec M^{lle} Baron », dit tranquillement Nicolas et il se vante en son honneur le *Séjour des Grâces* (4). Mais il est probable bien que Madeleine avait fini par capter son cœur quand il songeait à l'épouser quand elle mourut brusquement le 19 mars 1753 (5). Quand un demi-siècle se sera écoulé, le souvenir de cette mort remplira Retif du plus violent désespoir (6) ; à l'époque, ce désespoir dura huit jours, et

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 835.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3627.

(3) *Mes inscriptions*, p. 6.

(4) *Mon kalendrier*, p. 3629.

(5) *Mes inscriptions*, p. 69.

(6) P. COTTIN, p. XXXV.

Retif de revenir à M^{me} Parangon, chantant son amour en des vers « effrenés » (1).

Certain soir du mois de mai, tous les hôtes de l'imprimerie étaient sortis. Manon Bourgoin était venue causer avec Nicolas quand on frappa vivement à la porte de derrière :

— Adieu ! adieu ! si on me trouvait seule avec un jeune homme ! lui cria la jeune femme en se sauvant.

Retif courut ouvrir : c'était un Frère cordelier, Gaudet d'Arras, qui se présentait sans robe, sans veste, couvert de sueur et de poussière. Il avait été surpris dans un champ de blé.

— Etes-vous bon enfant ? Je suis mal avec le Frère portier, introduisez-moi par votre tremperie.

Retif ouvrit la porte de la tremperie qui donnait accès au couvent, et le scandale fut évité (2).

Ce moine, qui allait d'ailleurs être relevé des vœux qu'il avait prononcés par contrainte, deviendra un des intimes de Nicolas. Esprit étrange, d'une rare intelligence, mais aigri, dévoyé par cette vocation que sa famille avait voulu lui imposer. Il proclamait les doctrines morales les plus hardies, le droit absolu au plaisir, à la jouissance et par tous les moyens. Nicolas l'écouta d'abord avec surprise, puis avec avidité. C'était la contrepartie audacieuse et séduisante des principes étroits et rigides de ses frères jansénistes. Le cordelier ne croyait ni à Dieu ni à l'immortalité de l'âme. La joie, disait-il, la volupté, le bonheur sont la fin dernière de l'homme.

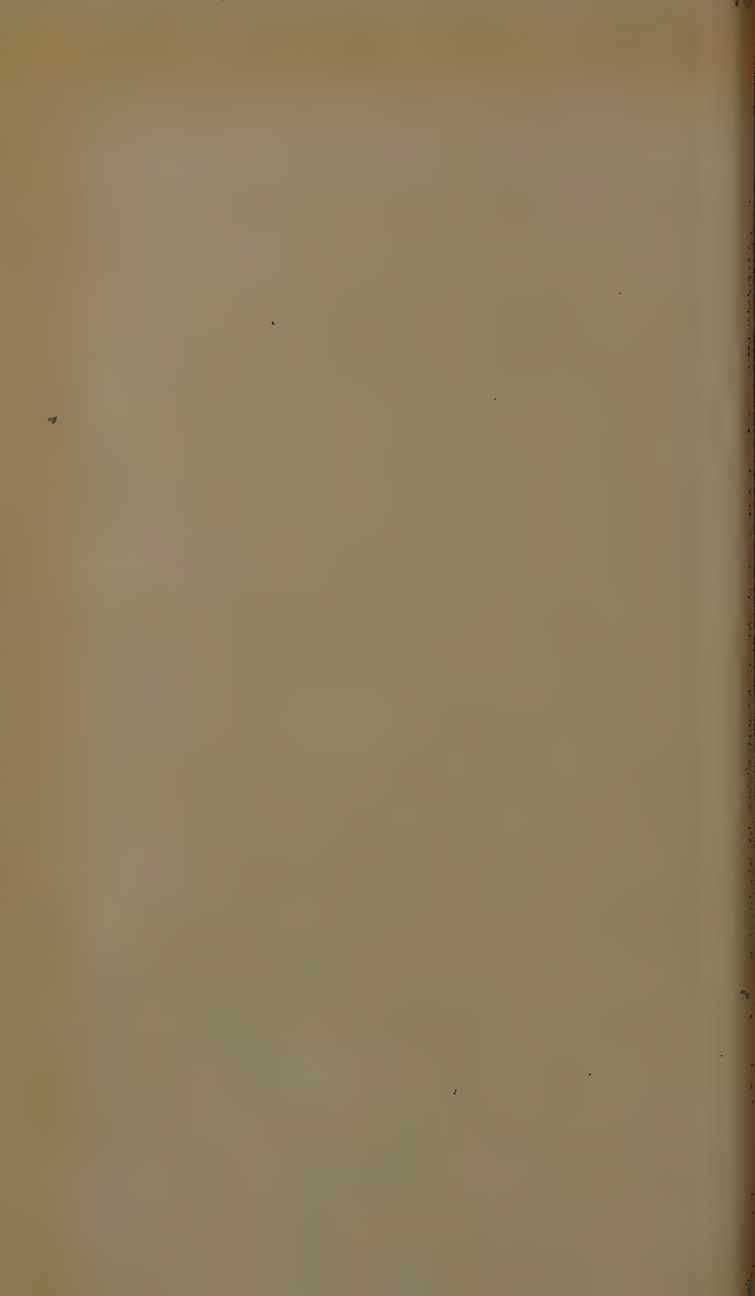
Retif tracera, du moine Gaudet, un inoubliable portrait en son *Paysan perversi*, une de ses plus puissantes créations et des plus originales. Il le nommait Gaudet d'Arras pour le distinguer de son homonyme Gaudet de Varzi (ei

(1) 27 mai 1753, *Monsieur Nicolas*, p. 1110. — Les vers sont imprimés dans *Le Drame de la vie*, V^e partie, pièces justif., p. 1215-1217.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 870.



Madame PARANGON OFFRANT A RETIF UNE MONTRE D'ARGENT
Dans le fond Toinette
dessin de Binet, gravé par Jean Le Roy (Extrait du "Paysan perverti").



isaye) qui était, vers la même époque, clerc en l'étude M^e Minon, à Auxerre, et qui joua, dans la vie de Nicolas, un rôle parallèle à celui du cordelier. Tandis que Gaudet tendait à détruire dans l'âme du jeune homme tout sentiment de vertu morale, à étouffer ses aspirations idéalistes, Gaudet de Varzi, une manière de brute bornée, l'entraînait dans des orgies grossières.

Le moine invitait son jeune ami à déjeuner en sa cellule monastique où il avait retrouvé une robe de bure; Nicolas lui parlait de son amour, fait de rêves juvéniles, pour Annette, pour M^{me} Parangon :

— Jeune homme, disait Gaudet, l'amour idéal est la dangereuse boisson qui perle au bord de la coupe, ne te contente pas d'en admirer la teinte vermeille...

Et comme, certain jour, Nicolas lui disait en le quittant que M. Parangon était en voyage :

— Voilà une belle veuve, insinuait Gaudet en prenant plaisir à lui.

Sans mon amour du travail, écrira Retif de La Bretonne, j'aurais devenu un scélérat. »

Nicolas peint l'état de son cœur. Son amour pour sa maîtresse se manifestait tantôt d'une manière tumultueuse, tantôt avec calme et sérénité; mais le tumulte prenait de plus en plus le dessus. « J'adorais fanatiquement sa perfection. »

Pour s'étourdir, Retif se mit à fréquenter les dancings d'Auxerre, très florissants, où l'on rencontrait des compagnons bourreliers-selliers, des serruriers, des tanneurs, des mariniers, des apprentis imprimeurs, des clercs de notaires et des procureurs (1). Le personnel féminin se composait de midinettes et de grisettes, de filles d'artisans, de chambrières. On désignait ces dernières par leurs noms de baptême suivis du nom des maisons où elles servaient :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1651.

Nannette Prévôt, Naturelle Borne, Percinette Beaudesson, Chiffonne Pincemaille, filles paysannes, la plupart nices et timides. L'ami Gaudet apparaissait de temps à autre, mais les gens éclataient de rire à la manière dont il dansait. Parfois il amenait toute une bande de servantes, suivies d'autant de laquemons, ce qui faisait désertir la salle par les demoiselles à bonnet monté.

Les cavaliers payaient deux sous pour deux menuets, ou pour un menuet et une danse à deux. On dansait à son tour, par ordre d'entrée, le maître du dancing distribuant des numéros. Les danses étaient des plus diverses, quelques-unes d'une forme délicate et compliquée : le menuet, le passe-pied, la Bretonne, l'Allemande, la matorlote, la sabotière, l'aimable vainqueur et l'infidèle.

Après la danse, on allait souvent, en gaie compagnie, au faubourg Saint-Martin, sur le chemin de Vaux, où l'on se régalaient sur l'herbe de fromage à la crème et de salades fraîchement cueillies dans les jardins ; le bon vin d'Auxerre était mis à refroidir dans l'eau limpide du ruisseau de Vanvres, au bord duquel on prenait place sous les arbres verdoyants. L'hiver, la bande joyeuse se rendait chez les pâtisseries-charcutiers-traiteurs : pâtés de cinq sous, saucisses, jambons, fricassées de poulets composaient le menu. Jusqu'alors rassis et modeste, d'aspect timide, un peu farouche, Retif devint étourdi, dissipé et faraud ; mais, de cette fréquentation d'une société où l'on dansait fort bien, il prit une allure dégagée, souple, élégante, des gestes harmonieux qui le feront valoir (1).

Il allait aussi au théâtre, spectacles, il est vrai, des plus édifiants, car l'austérité de l'évêque janséniste, M^r de Caylus, ne tolérât aucune représentation profane (2). Retif vit jouer pour la première fois une pièce de théâtre, le 17 décembre 1752. Elle était intitulée *La Crèche*, avec

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1197-1201 et 1780.

(2) CHALLE, p. 328.

l'adoration des rois mages, drame religieux tel qu'on représentait encore chaque année à Paris, à la porte du pont de l'Hôtel-Dieu, car elle était encore vivante la tradition des grands *Mystères* du moyen âge, dont la mise en scène a exercé une si grande influence sur l'art des cathédrales, sur les fresques d'un Giotto.

Je fuyais M^{me} Parangon, dit Retif, bien que ma passion pour elle fût toujours la même (1). »

Quant à M^{me} Parangon, pour « rencogner » ses sentiments pressants « dans les derniers replis de son cœur », elle avait d'autres moyens que des amours vulgaires et le tumulte des dancings. Elle dit à Nicolas :

— Connaissiez-vous ma sœur Fanchette?
— Oui, madame, je l'ai vue à Vermenton.
— Comment la trouvez-vous?
— Charmante, j'oserais dire adorable comme vous.
— Elle est bien jeune encore; mais il ne serait pas à propos qu'elle fût plus âgée... Vous savez que j'ai beaucoup de crédit dans ma famille... Je crois qu'il ne me serait pas difficile de vous faire agréer...

A cette perspective d'un mariage inespéré, Retif éprouva un mouvement de joie très vive. Il lui semblait aussi qu'il allait arracher de son cœur une passion qui devenait d'un poids fatigant. « Je ressemblais à un homme mollement assis sur la pelouse, regardant une mer orageuse à laquelle vient d'échapper (2). »

Ce fut à cette époque également, en 1752, que Retif commença la rédaction de ses cahiers, où il écrivait au jour le jour les événements de sa vie, ses sentiments, les vers qu'il adressait aux belles d'Auxerre. Jusqu'alors il mettait sur des feuilles volantes qui se perdaient. Il intitula ces cahiers, qui ne continrent à l'origine que des

1) *Monsieur Nicolas*, p. 1206.

2) *Ibid.*, p. 888-890.

« Vers composés par Nicolas-Edme-Anne-Augustin Retif Saxiate, dans les infortunes de sa vie (1). »

Une partie de ces cahiers, depuis l'origine jusqu'au 25 mars 1754, seront détruits en 1760 par M^{me} Lebègue, la belle-mère de Retif (2); ce qui en subsista servit à l'auteur pour la rédaction de ses autobiographies : *Le Drame de la vie, Monsieur Nicolas*. Il rédigeait quand et quand un poème sur la nature des choses, où il était question de Dieu, de la religion, du bien et du mal, et qui paraît avoir été l'écho des idées de Gaudet d'Arras; enfin il travaillait à son *Séjour des grâces*, où il célébrait celles des filles d'Auxerre, qu'il aimait de la manière la plus « désireuse » : M^{lles} Laloge, Lalois, Dugravier, Hollier, Madeleine Baron, Maine Blonde, Carouge, Annette Douï, Bourdillat, Léger, Grémmerai, Nombret, Gendot, Dhall, Morillon, Meslot, Tangis, Mailly, Edmée Servigné, Marianne Roullot, Ferrand, Linard aînée, Imbert aînée, Bourdignon, les sœurs Duchamp, M^{lles} Hélène Luidvine, Valois, Laconche, Rose Lambelin, Edmée Julien, Erisson, Médérique Maufront, Sophie Xavagni, Goton la chambrière, Marotte et Toinette, cette dernière femme de chambre de M^{me} Parangon.

« En disant à toutes ces filles que je les aimais, je disais ce que je pensais; mes déclarations étaient autant de vérités. Et si je n'avais pas sous les yeux les originaux datés, cet enchevêtrement de goûts, de passions même extrêmes, j'aurais peine à me persuader que je ne confonds pas les événements (3). »

Le 8 décembre 1752 est qualifié par Retif d'un des plus beaux jours de sa vie, « le plus heureux, le plus romantique peut-être (4) ». C'était jour de fête. M^{me} Parangon

(1) *Nicolai-Edmundi-Annae-Augustini Restifti Saxiacensis carmina quae cecinil in vilae suae infortuniis. Primus codex, anno 1752. Mes inscriptions*, p. XXVIII.

(2) *Le Drame de la vie*, V. pièces justif., 1217.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 1026-1027.

(4) *Ibid.*, p. 1035.

ait parée avec élégance et avait chaussé de jolis souliers
ut neufs, à languettes, bordures et talons verts, attachés
r des rosettes de brillants. Il gelait à pierre fendre.
près le dîner, la jeune femme sortit. Nicolas, demeuré au
gis, se mit à faire grand feu dans la salle. Il était plongé
ns les œuvres de Corneille quand il entendit ouvrir la
rte du magasin. M^{me} Parangon rentrait. Nicolas débar-
ssa à la hâte un fauteuil en velours cramoisi, encombré
bouquins, et l'avança.

— Vous avez bon feu, dit Colette, je suis transie.

Nicolas pensa que M^{me} Parangon devait avoir froid aux
eds. Il se jeta à genoux et lui ôta ses souliers, les jolis
uliers aux rosettes brillantes, sans les déboucler.

— Au moins donnez-moi mes mules, dit la jeune femme
souriant.

Elles étaient sur une tablette voisine. Nicolas les pré-
nta.

— Asseyez-vous donc... Vous lisiez ?

— Je venais d'achever *Le Cid*. Que Chimène fut malheu-
reuse !

— Oui... dans une cruelle position...

— Bien cruelle.

— Mais je crois que ces cruelles positions augmentent
l'amour.

— Sûrement, madame.

— Comment le savez-vous ?

Nicolas rougit :

— Je le sais aussi bien que Rodrigue, dit-il.

— Mais vous êtes un enfant.

— Non par le cœur.

— Pauvre garçon ! il dit cela d'un air pénétré... Qui vous
plu davantage, de Rodrigue ou de Chimène ?

— Chimène, madame !... Je lui donne votre air, votre
on, vos traits, votre parure... votre beauté... Que ne
resemblé-je à Rodrigue !...

— Je vous souhaite les vertus de Rodrigue... Mon

Dieu, qu'il fait chaud ici!... (*Se levant*). Écoutez-moi, monsieur Nicolas, il faut être appliqué, économe, laborieux...

M^{me} Parangon monta rapidement dans sa chambre en laissant son manchon. Au pied du fauteuil étaient demeurés les petits souliers aux talons verts. Nicolas s'en empara d'un geste fiévreux puis, à l'intérieur de l'un d'eux, il écrivit en traits menus : « Je vous adore. »

Et quand Toinette, la femme de chambre, entra dans la pièce, il lui donna les jolies chaussures en lui disant de les remettre en place (1).

Au mois de juin 1753, Nicolas notait sur ses carnets : « Que je suis torturé par mon amour malheureux pour ma belle patronne; mais je montrerai du cœur, je parlerai (2). »

Et, le 6 octobre suivant :

« Que je suis donc en mauvais état ! malade, triste ! Je médite cependant de dire mon amour à ma patronne. Qu'elle est belle ! que j'aspire au jour heureux où je lui dirai mon amour ardent (3) ! »

Nous parvenons ainsi à la date terrible du dimanche 24 mars 1754 (4).

On a vu que Retif demeurerait fréquemment à l'imprimerie les dimanches et fêtes. Il était occupé à sa traduction de Tércence quand il entendit rentrer M^{me} Parangon. Son cœur battit plus fort. Colette parut.

— Vous ici, par ce temps-là !

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1039-1041.

(2) « *O quam nunc heræ meæ formosissimæ amore excrucior infelicit. Animum ostendere conor. Dicam certe* », *Inscriptions*, p. XXX.

(3) « *Quam male me gero ! Aegrotō, mæreo. Allamen amorem heræ dicere cogito. Quam formosa ! quam hanc felicem diem opto, quā illi dicam amorem ardoremque !* » *Ibid.*

(4) Retif écrit par erreur « 26 mars ». Le 26 mars 1754 était un mardi. La journée du dimanche est certaine par les circonstances du récit. Au reste, en écriture mal formée, et Retif écrivait très mal, les chiffres 4 et 6 se confondent aisément.

C'était une journée de printemps radieuse.

— Je traduis mon Térance.

M^{me} Parangon était délicieuse en ce beau soleil qui semblait l'envelopper. Elle s'assit un moment auprès du jeune apprenti, puis, se levant brusquement :

— J'ai là haut du fil que la poussière mange.

Elle monta. Bientôt Retif entendit sa voix :

— Monsieur Nicolas, venez me tendre le fil !

Colette était montée sur une chaise. Nicolas lui remit une après l'autre les pelotes de fil qu'elle rangeait au haut rayon de l'armoire. A chaque fois que M^{me} Parangon, se haussant sur la pointe du pied, posait sur la planche un paquet de fil, elle tendait l'autre jambe en arrière. C'était, dit Retif, une mèche brûlante

Sur le salpêtre en poudre préparé (1).

Il tendit enfin le dernier paquet. Colette, pour descendre, appuya sur l'épaule du jeune homme et glissa contre lui. Dans un mouvement de tempête, il la saisit, la jeta sur le lit qui se trouvait à deux pas. Penché sur elle et s'enfonçant dans la mollesse d'un lit de plumes, il la maintenait.

— Monsieur Nicolas, que faites-vous ?

Elle lui nomma son père, sa mère. Nicolas était fou de luxure et d'amour. « Je la meurtrissais, au lieu de la caresser. » Affolée, Colette croyait que son brutal dominateur en voulait à sa vie : elle priait, suppliait, pleurait, s'efforçait de l'attendrir... Elle sourit, puis s'évanouit...

Nicolas, aux genoux de Colette, couvrait ses mains de baisers. Quand elle revint à elle, le visage décoloré, d'une pâleur éteinte :

— Épargnez-moi, ne me tuez pas...

Elle pleurait, elle voulait descendre, mais ne pouvait se

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1239.

lever. Retif l'enleva et la porta dans ses bras comme une plume.

— Quoi, si fort ! murmurait la jeune femme.

Quand il l'eut posée dans la salle, elle le regarda avec un profond soupir :

— Qui l'aurait pensé !... Le fils de tant d'honnêtes gens...

A présent Colette pleurait abondamment. A ses pieds Retif murmurait :

— Pardonnez-moi !... Je vous aime, je vous adore. Que n'ai-je fait pour vous éloigner de ma pensée ! J'ai livré mon cœur... mais je n'ai pu affaiblir l'impérieux sentiment... Je n'ai pas été maître de moi... Dites que vous me pardonnez !...

Elle le regardait les yeux fixes.

— Infortuné ! tu n'as pas voulu du bonheur !... (Elle pensait au projet d'unir Nicolas à sa jeune sœur Fanchette.) Il n'y faut plus penser...

Nicolas se leva. Colette lui prit la main :

— Restez auprès de moi.

Elle lui dit qu'ils avaient été coupables l'un et l'autre ; elle, du moins, imprudente. Désormais le remords devait les pénétrer tous deux. Et le remords devait les unir.

Puis, après un long silence :

— Ne nous tourmentons pas l'un l'autre ; vivons dans l'innocence ; nous le pouvons peut-être encore... Ne commettez aucune imprudence qui puisse me déshonorer, donner du chagrin à la vieillesse de mon père... et vous perdre...

Il se faisait tard.

— Séparons-nous, lui dit Colette, on peut rentrer.

Nicolas remonta à l'imprimerie, qui se trouvait au premier étage. M^{me} Parangon alla se mettre au lit. Elle ne descendit pas pour souper. Son mari exigea qu'elle prit quelque chose et ce fut son jeune apprenti, Nicolas lui-même, qu'il envoya lui porter un bouillon.

« Je la soulevais, écrit Nicolas. Elle le prit lentement

et presque dans mes bras... Colette m'aimait, je le voyais, je le sentais; mais je voyais que c'était malgré elle... »

Le jeune homme l'arrangeait sur son lit, de manière qu'elle y pût mieux reposer :

— Allez ! allez !

— Ma vue vous fait-elle de la peine ?

— Non, mais allez, je vous en prie.

— Je vais vous envoyer Toinette.

— Non, personne. Dites que je repose.

« Elle s'endort, dit Retif en rentrant dans la salle; elle ne veut voir personne. »

— Bon, dit M. Parangon. Toinette ! Avant de vous toucher vous irez voir comment se trouve votre maîtresse.

Peu après, Toinette prépara pour sa maîtresse un bain qu'elle lui avait demandé, mais elle ne voulut pas que Toinette y assistât.

Là-dessus, Nicolas passa une très bonne nuit. Il dormit parfaitement. « J'en fus dans l'étonnement », écrit-il (1).

Il se leva de bonne heure et courut éveiller Toinette. Dans la salle il trouva Parangon.

— Je viens d'éveiller Toinette, la santé de Madame m'inquiète.

— Vous avez bien fait, montez-y.

Le cœur palpitant, retenant son haleine, Nicolas entra sur la pointe des pieds :

— Est-ce vous, Toinette ?

— C'est moi, madame.

Colette eut un léger mouvement de frayeur.

— Votre santé nous inquiète. M. Parangon m'a fait signe de monter.

Colette lui tendit la main :

— Je vais mieux, envoyez-moi Toinette.

Comme le jeune homme se retirait :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1267.

— Écoutez, lui dit-elle d'une voix douce et paisible, songez à me conserver un ami vertueux, dont je ne doive jamais rougir... Me le promettez-vous?

Retif, à genoux, les joues ruisselantes de larmes, promettait tout ce qu'on pouvait désirer.

— Allez, mon ami... Appelez-moi « mon amie ».

— Ma divine amie...

— Non, « mon amie ».

Il sortit.

Trois jours plus tard, le 27 mars, Nicolas se promenait avec Colette. La jeune femme lui donnait des conseils maternels.

— J'ai acquis le malheureux droit de vous parler avec franchise.

De ce moment, leurs relations, loin de se familiariser, devinrent plus distantes. M^{me} Parangon l'évitait. Un jour, cependant, elle lui dit :

— Ne vous concentrez pas trop. Vous aimez la danse, livrez-vous à cet amusement.

Mais un soir où dans la « salle », — la pièce la mieux meublée, attenante au magasin, — Nicolas lisait des épreuves avec M. Parangon, il remarqua, à la dérobée, que Colette avait les yeux fixés sur lui, prête à laisser couler des larmes (1).

Les mois passaient.

La santé de la jeune femme semblait atteinte. Le dimanche 11 août (1754), elle annonça à Retif qu'elle allait partir pour Paris, où se trouvait sa jeune sœur Fanchette.

— J'ai besoin de solitude... Je suis bien aise de vous éviter quelque temps... La vertu s'indigne de cet aveu... Je vous ai pardonné... une violence; jamais je ne vous aurais pardonné une séduction et ma complicité...

Et comme Retif lui redisait son amour :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1267-1269, 1299 et 1347.

— Je n'en ai jamais douté. Je ne me suis pas gendarmé contre ce sentiment que je partageais malgré moi; pour éteindre dans mon cœur il eût fallu l'anéantir..., mais je me suis promis d'être fidèle à mon devoir.

Le jeudi 15 août, M^{me} Parangon partit pour Paris par le coche de Sens qui levait l'ancre à cinq heures du matin. À trois heures et demie, Nicolas éveilla Toinette. Il aida la toilette de sa patronne. En costume de voyage, Colette se coiffa d'un grand bonnet noué d'un ruban blanc et rose. Parangon dormait à poings fermés. Suivie de Nicolas, de ses serviteurs, du prote et de quelques compagnons typographes, M^{me} Parangon se rendit à l'embarcadère. Elle connaissait le bras au prote Bourgoin, qui portait le sac de nuit; l'apprenti Bardet s'était chargé des bouteilles, le domestique Tourangeot du linge, et Lelong des robes; quant à Nicolas, il portait les affaires d'un bébé dont Jeanon Bourgoin venait de gratifier son ami Gaudet d'Arras, car le bébé et la nourrice devaient prendre également la voiture d'eau.

Arrivé au coche, on y chercha la meilleure cabine, où M^{me} Parangon fut installée.

« Adieu! adieu... mais on démarre... Adieu! »

M^{me} Parangon devait vivre trois années encore, languissante. La vie de plus en plus dévergondée où va se perdre celui qui l'avait surprise dans sa pudeur, et plus gravement dans ses sentiments, contribua à miner sa santé. Elle fut atteinte d'une langueur que rien ne put dominer (1). La chute qu'elle aurait faite à Auxerre, un jour de verglas, en allant porter une lettre à la poste, aurait hâté sa fin, si nous en croyons Retif, qui se rend justice quand il écrit : « Mes crimes l'obligèrent à quitter la terre (2). M^{me} Parangon mourra à Auxerre le 28 décembre

(1) RIBIÈRE, p. 55.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3657.

1757, à l'âge de vingt-huit ans (1). Nous avons dit qu'elle avait donné quatre enfants à son mari.

Les Goncourt ont appelé M^{me} Parangon « un lis maculé (2) ».

Telle qu'elle apparaît dans *Monsieur Nicolas*, elle reste une des plus pures figures et des plus attachantes de notre histoire littéraire, une des plus originales aussi, sans doute parce que ses traits sont pris dans la réalité (3).

Tout en poussant des cris désespérés dans son amour pour Colette, et tout en comptant toujours sur la main de Fanchette, Retif continuait de courir de la brune à la blonde, de l'aimable Léger à l'engageante Marianne Tartre, de la belle Maufront à la provocante Douï, de la vive Laurent à la piquante Aglaé et, « d'un cran au-dessus », il courtisait Colombe, la fille de boutique du marchand de drap Sautereau, très grande, avec un cœur excellent.

Le 29 juin 1754, après avoir dansé un menuet chez la Mâris, une tenancière de dancing, qui composait elle-même son orchestre en jouant du violon, Colombe et Nicolas, par le sentier de la Madeleine, gagnèrent la Vaux-aux-fraises.

Que de fraises ! Pour en cueillir, Colombe se baissait en laissant voir une jambe parfaite. On mangea les fraises, assis sur l'herbe, au fond d'un petit vallon qu'abritaient des haies vives. Colombe avait un air languissant, ce qui remplit son compagnon d'audace. « Je triomphai... Je

(1) RIBIÈRE, p. 55; — GRAND-CARTERET, t. I, p. XXII, n. 5. — Retif fixe inexactement, au décès de M^{me} Parangon, la date du 13 mars. La prétendue lettre de Parangon où cette date est indiquée a certainement été forgée par Retif. La date mise au début du paragraphe est inexacte également : en 1757 le jeudi saint tombait, non le 15, mais le 7 avril.

(2) Edme et J. DE GONCOURT, *La Femme au XVIII^e siècle*, édition de 1878, p. 278.

(3) On trouve encore sa monographie, quelque peu romancée, dans *Les Contemporaines*, t. XXXIX, « La Belle Imprimeuse ».

us que Colombe allait être désolée; point du tout (1). » Les deux amoureux rentrèrent à Auxerre à six heures et demie. Nicolas était « sans remords, sans honte ». Après souper, il s'entretint avec sa belle, près de la porte appuyée qui donnait accès à la boutique de Parangon, où avait porté un petit banc (2).

Le 7 juillet, partie de plaisir avec Colombe, la belle enclos et sa sœur Tonton, dans les jardins qui bordaient la ville, au cours de laquelle Nicolas « succomba » encore avec... Tonton. Il est vrai que Tonton l'avait provoqué de façon si vive qu'il n'avait pas été possible, dit-il, de résister (3).

Le 13 juillet, Colombe partit pour Joigny, son pays. Retif l'accompagna une partie du chemin, assis en carole auprès d'elle. Il descendit. La voiture s'éloignait. Appuyée à la closelle d'arrière, Colombe, les yeux en larmes, agitait son mouchoir... La distance, en s'accroissant, réduisait l'image de la jeune fille, qui ne parut bientôt plus qu'un point à l'horizon et que Retif continua de contempler longtemps encore après qu'il eut disparu (4).

Dans cette vie tourmentée, déchiquetée, vulgairement ébauchée, Nicolas restait morne, sombre, avec une expression de pédant de village. Tel on le voyait assis au seuil de son imprimerie, quand lui apparut son ami Gaudet, transformé, en habits séculiers. Son procès était jugé et ses vœux rompus (5); et quelques jours plus tard, Nicolas voyait passer, rue de l'Horloge, accompagnée de sa mère et de son frère, Jeannette Rousseau. En son émotion, il ne se sentit pas la force de sortir de l'imprimerie. Jeannette lui

(1) *Mes inscriptions*, p. XXXIII; — *Monsieur Nicolas*, p. 1313-314.

(2) *Ibid.*, p. 1315.

(3) *Ibid.*, p. 1321.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 1332.

(5) *Ibid.*, p. 1434.

parut plus délicieuse que jamais, en son simple costume de paysanne : en petit juste, — corsage sans garniture, — d'étamine violet-bleu, jupe rayée rouge et blanc et coiffée en demoiselle de village, avec un battant l'œil à petits plis. C'était la dernière fois qu'il devait voir sa Jeannette, vision suprême dont il conservera le souvenir jusqu'au dernier jour de sa vie (1).

Le cœur tout plein de Jeannette, de Colette, de Fanchette, de Colombe et de Madelon Baron dont il visitait la chambre mortuaire (2) pour en emporter, les yeux tout en larmes, une paire de chaussures roses à talons verts, Monsieur Nicolas se prit d'une passion nouvelle, l'une de celles qui paraissent avoir agi sur lui le plus fortement et le plus longtemps. Rose Lambelin était une grande fille vigoureuse, de dix-sept à dix-huit ans, la taille bien prise, mais très laide : elle avait un goître. Comme ses parents avaient quelque fortune, elle ne travaillait que d'amusement (3).

Elle avait beaucoup d'esprit, écrivait et parlait fort bien et, grande nouveauté, c'est par son esprit qu'elle attrapa le cœur de Retif. Le jeu commença sur les débuts de septembre 1754, par des conversations à la porte de Mme Chouin, la charcutière (4); puis on allait goûter en compagnie aux environs d'Auxerre, ou sur l'île d'Amour que l'Yonne baignait en vue de la ville. A l'ombre des bruisants peupliers, l'herbe verte recevait le couvert : du lait, du fromage à la crème, des gâteaux aux épinards.

Rose Lambelin jeta Retif dans une forme de fureur amoureuse qui n'était pas nouvelle en lui, mais qui ne l'avait jamais agité avec un tel emportement, la fureur de la rime et de la prose. Chaque matin, il composait une pièce de vers en l'honneur de sa mie et il lui écrivait une lettre

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1469. „

(2) *Ibid.*, p. 1461-1462.

(3) *Ibid.*, p. 1677-1678.

(4) *Mes inscriptions*, p. XXXIII.

as les soirs. Il lui remettait le tout quotidiennement
rès le souper et souvent grossi encore d'une chanson
elle lui avait demandée (1).

Le 1^{er} juin 1755, les jeunes gens échangèrent, à la porte
la charcutière, les paroles concluantes que Retif célé-
bra en son *Kalendrier* (2), et le 15 juin, Rose répondait
son tour par écrit au déluge poétique et épistolaire dont
son amant ne cessait de l'inonder. Parmi tant d'aventures
lantes, Monsieur Nicolas recevait sa première lettre
d'amour.

Quel saisissement ! « Une lettre d'Elle était une véritable
mothéose (3). » En son enthousiasme, oublieux des prin-
cipes de son ami Gaudet, qu'il savait d'ailleurs si bien
mettre en pratique, Nicolas va jusqu'à déclarer : « La
première lettre d'amour d'une maîtresse est une faveur
qui surpasse toutes les autres (4).

Cette grande passion toute littéraire, renforcée à vrai-
semblance de manifestations plus positives, n'empêchait pas
Monsieur Nicolas, le 27 décembre 1754, après avoir violé la
maîtresse, M^{me} Parangon, de violer également la servante,
cette bonne Toinette (5). Et il songeait toujours à Fan-
nette. Retif en voudra à M. Parangon, qui se serait mis en
vers du mariage de son apprenti avec sa jeune belle-
sœur ; peut-être le maître imprimeur y avait-il quelques
motifs. Et puis Nicolas se sentit subitement un vif penchant
pour Manon Baron, la sœur de la pauvre Madelon ; et il
avait toujours Rose ; mais, comme il le dit d'un mot
licieux, « je l'aimais commodément (6) ». Grisettes et
dinettes, lève-nez et trotte-menu d'Auxerre y passaient

1) *Monsieur Nicolas*, p. 1674.

2) *Mon kalendrier*, p. 3656.

3) *Monsieur Nicolas*, p. 1686.

4) *Ibid.*, p. 1708.

5) *Ibid.*, p. 1481-1482.

6) *Ibid.*, p. 1480.

l'une après l'autre (1). « La multitude de filles que je voyais me tenaient dans un état d'effervescence généralisée, moins d'un amant d'une femme que des femmes, plus épris du sexe que de l'individu (2). »

Mais Retif ne tarda pas à voir briser les liens qui l'attachaient à M^{lle} Lambelin. Celle-ci apprit une de ses infidélités :

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y a plus rien entre vous et moi.

« Une toile d'araignée qui me fit souffrir quand il fallut la rompre (3). »

Il fut irrité surtout d'être congédié. C'était la première fois qu'une de ses maîtresses lui signifiait de passer son chemin. « Je versais des larmes de rage, mon orgueil était blessé (4). »

Rose se consola en épousant un marchand tripier d'Auxerre. Elle mourra à Paris en 1765, en suite de couches.

Le 17 janvier 1755, M^{me} Parangon était rentrée de Paris à Auxerre (5) et, le 2 février, M^{sr} de Condorcet était venu prendre possession du siège épiscopal (6) que M^{sr} de Caylus avait occupé pendant un demi siècle. L'orientation du janséniste diocèse en serait modifiée. Quant à Nicolas, il allait voir se transformer son existence avec la fin de son apprentissage.

Le 8 mai, jour de l'Ascension, Edme Retif et sa femme arrivaient de Sacy à Auxerre pour fêter l'entrée de leur fils dans l'existence indépendante d'un ouvrier maître de lui-même. Ils lui apportaient, en l'honneur de son compagnonnage, un complet d'été en baracan gris à boutons de fil.

(1) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 9.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1451.

(3) *Ibid.*, p. 1497.

(4) *Ibid.*, p. 1781.

(5) *Ibid.*, p. 1500.

(6) *Ibid.*, p. 1565.

or (1). La bonne Toinette venait féliciter Nicolas les
mes aux yeux :

— Ha ! bonne et estimable fille, lui répondait celui-ci,
regretterai bientôt de ne plus vivre dans la même maison
e vous.

En ces temps de mœurs familiales, la coutume voulait
e les apprentis logeassent sous le même toit que le patron,
nme des enfants. Passés compagnons, les jeunes gens
aient demeurer en ville. Retif, à qui nous devons tant
détails précieux sur la vie des artisans au XVIII^e siècle,
e que, sur ce point comme sur tant d'autres, les usages
modifièrent dans les temps qui précédèrent la Révo-
ion, pour se rapprocher, — et bien avant 89, — de la
industrielle moderne (2).

Le 9 mai, M. Parangon monta à la petite imprimerie
tallée au premier étage de sa maison, pour y saluer
ciellement Nicolas Retif du titre de « compagnon », ne
nquant pas d'avertir Bardet et Tourangeot, ses cama-
es d'apprentissage, d'avoir à le traiter dorénavant de
onsieur ».

Nicolas quitta donc la maison de Colette pour aller
astaller chez des cousins, où il eut une petite chambre
anant sur des jardins : un endroit charmant, assure-t-il,
que, par la suite, il regrettera plus d'une fois (3).

Et voici que, brusquement, Retif va s'éloigner d'Auxerre
as des conditions sur lesquelles il n'a pas cru devoir
expliquer en sa volumineuse autobiographie, mais qui
paraissent clairement quand on lit avec attention les
avais vers composés par lui à cette époque et qu'il a
rimés à la fin du *Drame de la Vie*. La vérité est qu'au
ut du mois d'août 1755, il y eut une scène très vive
re M^{me} Parangon et Monsieur Nicolas. Celle qui lui avait

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1655.

(2) *Ibid.*, p. 1658.

(3) *Ibid.*, p. 1733.

témoigné la plus charitable et touchante indulgence et qui après son attentat même, avait continué de songer à lui pour sa sœur Fanchette, apprit les relations amoureuses que Nicolas avait nouées à ce même moment avec une jeune bouchère d'Auxerre (1), Marie-Anne Tangis, « le chef-d'œuvre, dit-il, de la douceur, de la naïveté, de la sensibilité » (2). On imagine la douleur, l'amertume, l'indignation qui durent entrer dans l'âme de la noble femme et le congé qu'elle signifia à Retif en cette dernière entrevue qu'il appelle un « entretien funeste » et à la suite duquel le galant « prit la fuite » (3).

« Ho ! ho ! s'écriera-t-il dans la suite, je fonds en larmes en relisant ce trait, le 27 mai 1788 ! au bout de trente-trois ans ! Je fonds en larmes ce 12 août 1790 ! le 12 mai 1791 ! le 5 décembre 1794, en casant (en composant typographiquement cette partie du récit), le 12 février 1795 en lisant la tierce (la dernière épreuve, ce que nous nommons aujourd'hui *la verte*) (4).

Fuyant Auxerre le 11 août 1755, Monsieur Nicolas vint à Sacy revoir ses parents et « arroser de larmes amères les lieux solitaires » où s'étaient écoulés les heures heureuses de son enfance, errant de-ci de-là, « les soupirs entrecoupés de ses pleurs (5) ». C'est là qu'il écrivit les 20 et 22 août 1755 les vers détestables, mais très clairs, où se lit la cause de sa rupture avec la céleste Colette et de son départ pour Paris (6).

Le 30 août il revint à Auxerre, mais avant de s'embarquer pour la capitale il voulut encore aller contempler la demeure où il avait connu des moments de si douce ou de si violente ivresse :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1566, 1571-1572 et 1792.

(2) *Mon Kalendrier*, p. 3646.

(3) *Le Drame de la vie*, V. pièces justif., 1227.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 1831, note.

(5) *Le Drame de la vie*, V. pièces justif., 1228.

(6) *Ibid.*, V, 1226.

eaux lieux qui me charmaient, témoins de mon bonheur (1).

Voici le coche d'eau amarré à la grève :

Le cœur gros de soupirs, sans parler davantage
Je me hâte, en pleurant, de gagner le rivage
Et là, jetant les yeux sur ces bords verdoyants
Dont la tranquille Yonne orne ses bords charmants,
Pour la dernière fois j'en ressentis le charme (2)...

Avant de quitter Auxerre, Nicolas y vit encore sa sœur
cette Geneviève « la malheureuse qui, depuis, a causé
et de chagrin à sa famille ». Elle venait de Paris. « Je fus
opé de son air, dit Nicolas. Il ne me convint pas, mais je
nai de m'aveugler. » Retif en fera Ursule, la lamentable
dîne de *La Paysane pervertie* (3).

Le trajet en voiture d'eau, depuis Auxerre jusqu'à Paris,
était six livres et durait trois jours. Les passagers
aient en sus leur nourriture qui consistait en deux
pes au beurre par jour, dont chacune leur était comptée
s sous. On débarquait au port Saint-Paul, en amont
pont Marie (4).

Auxerre, dit Nicolas, cessa d'être ma patrie le 1^{er} sep-
tembre 1755 et Paris le devint le 3 (5). »

) *Le Drame de la vie*, V, pièces justif. 1229.

) *Ibid.* — La scène des adieux avec M^{me} Parangon et Fanchette,
à *Monsieur Nicolas*, est de pure invention.

) *Monsieur Nicolas*, p. 1684-1685.

) *Le Drame de la vie*, I, 209.

) *Monsieur Nicolas*, p. 1840.

VII

A PARIS. — LE COMPAGNON IMPRIMEUR

Dès le 4 septembre, Retif se mit à la recherche de Boudard, un ancien camarade de l'imprimerie Fournier à Auxerre, sans faire grand fonds sur lui, car il en avait gardé souvenir comme d'un polisson. A sa vive surprise, il trouva un grand garçon de six pieds, sérieux, avisé, dévoué (1). M. Fournier (Parangon) était alors à Paris chez sa mère. Il accueillit froidement son ancien apprenti, mais avec des marques d'amitié et promesse de s'occuper de lui. Le 22 septembre Boudard fit engager Retif à l'imprimerie royale du Louvre où il travaillait lui-même (2). Les deux amis s'installèrent rue des Poulies, à l'hôtel du Saint-Esprit, où ils firent ménage commun avec un jeune horloger nommé Chambon qu'ils avaient connu à Auxerre (3). Les compagnons dépensaient pour leur nourriture 3 livres par semaine, Boudard achetait la boucherie, Retif les légumes, le charbon et le bois, Chambon, qui demeurait au logis où le retenait son travail d'horlogerie, soignait le pot-au-feu. Le soir, le menu se composait d'un rôti acheté chez le rôtisseur. Le dimanche l'après-dîner, on lavait la vaisselle de la semaine (4).

Les ouvriers de l'Imprimerie royale gagnaient cinquante

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1840-1841.

(2) *Ibid.*, p. 1844.

(3) *Assézat*, p. XV.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 1853.

as par jour, sur les cent sous alloués par le gouvernement. Retif accuse Anisson-Duperron, le directeur de l'imprimerie du Louvre, d'avoir fait une fortune immense en volant le personnel. « Il avait fait de l'imprimerie royale une taverne où tous les ouvriers étaient enfermés comme des animaux, pour être lâchés aux heures de repas (1). »

Nicolas se fit faire un habit noir, avec lequel le jeune homme des dancings d'Auxerre put se présenter dans le monde; mais il demeurait le soir enfermé dans sa chambre à lire et relire les cahiers où il avait noté ses souvenirs, pleurant, riant, se désespérant, se réjouissant selon les sentiments et les faits qui lui passaient sous les yeux (2); mais le dimanche, 1^{er} février 1756, il eut l'idée d'aller à la Comédie-Française où l'on jouait *le Méchant* et *la Pupille* (3) peu après il y voyait représenter *Andromaque*.

« J'y allais, jeune villageois, nouvellement arrivé à Paris, ayant un corps robuste, des sensations neuves et une âme pure (4). »

Grandval et Lekain, M^{lles} Gaussin et Dumesnil tenaient les principaux rôles. « Dumesnil, Dieu ! qu'elle était admirable ! comme elle jouait Hermione ! Je croyais voir cette princesse furibonde : la vérité de son expression n'ôtait rien à la beauté de Racine; le vers embellissait le langage sans le rendre moins naturel. J'étais en extase... Dans un dernier acte, j'écoutais les vénérables piliers (vieux habitués) qui, avant le parterre raccourci, venaient s'asseoir sur les bancs, sous les loges du roi et de la reine. Je m'approchai de ces bons vieillards pour les entendre (5). »

Rue des Poulies, à l'hôtel du Saint-Esprit, le ménage Retif-Boudard-Chambon alla le mieux du monde jusqu'au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1854-1855.

(2) *Ibid.*, p. 1857.

(3) DUHREN, p. 123.

(4) *Nuits de Paris*, XII, 2834-2835.

(5) *Ibid.*

jour où deux femmes vinrent occuper un cabinet voisin de leur chambre. C'étaient des prostituées. Il fut convenu que les trois amis les auraient en commun à eux trois, mais l'une d'elles, Sibylle Argeville, était très jolie, tandis que sa compagne était fort laide. Chacun voulait avoir Sibylle.

Le 11 janvier, elle échut à Retif.

« Le 11... Je m'arrête épouvanté... Ne me lis pas puriste !... Implacable puriste, ne me lis pas !... Je ne veux ni de ton estime, ni de ton approbation, ni de ta pitié. Je ne connais rien au monde, après l'assassin, de plus odieux que toi !... Mais ô, vous ! indulgent, honnête, compatissant lecteur, lisez-moi pour me plaindre, pour répandre des larmes de compassion en voyant l'homme s'égarer (1)...

Retif répand cependant lui-même suffisamment de larmes pour que le lecteur n'ait pas encore à y mêler les siennes : « Oh ! les larmes coulent !... Je n'y vois plus les traits informes que trace ma main sont à peine lisibles pour moi-même. » Ainsi va le récit.

A la description, d'un réalisme désagréable, du ménage composé de cinq personnes qui formaient, à l'hôtel du Saint-Esprit, Retif, Bonnard, Chambon, Sibylle et sa compagne, par un contraste fréquent dans l'œuvre de Monsieur Nicolas, va succéder un épisode d'une grâce et d'une fraîcheur exquises et présenté avec cet art simple, captivant, délicieux de naturel et de tranquillité dont, seul peut-être au XVIII^e siècle, Retif a le secret.

Ainsi donc trois coqs vivaient d'une amitié parfaite quand deux poules survinrent...

On se sépara bons amis. Retif alla prendre pension chez une dame Lallemand, rue Saint-Julien-le-Pauvre, et quitta l'Imprimerie royale pour entrer, rue Notre-Dame, chez Claude Hérissant, où ses gains montèrent presque double.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1861-1862.

Car il est juste de dire que, au milieu de sa vie de dissipation, Retif fut toujours un ouvrier travailleur, consciencieux, appliqué, et qui était devenu très habile dans son art. Sa connaissance du latin, à laquelle ne tardera pas à se joindre celle de l'espagnol et de l'italien, des notions élémentaires en grec, mais suffisantes à un typographe, le faisaient rechercher par les maîtres imprimeurs.

En février 1756, Nicolas était dans sa vingt-deuxième année. Il venait de prendre pension chez la dame allemande, quand il fit rencontre d'une jeune fille qu'il avait connue à Auxerre, Jeanneton Demailly, une orpheline d'une bonne maison, qui avait été privée de son héritage. Elle venait de magasin chez une bijoutière du quai de l'Horloge, elle venait d'être congédiée par la patronne qui était aperçue du goût que son mari avait pris pour elle. La jeune fille errait, triste, préoccupée. Où aller, que devenir?

— Venez loger chez moi, lui dit Retif étourdiment.

Il fut pris au mot. M^{lle} Demailly arriva portant sa cassette et s'installa avec le jeune homme dans la chambre d'ami. On y couchait dans le même lit de la manière la plus enfantine et la plus innocente du monde; mais l'ami Nicolas ne se sentait pas homme à demeurer dans cette innocence pendant bien longtemps. Pour une fois, il sut se dominer. On mit l'un des deux matelas à terre, où l'un des compagnons coucherait au pied du lit.

Jeanneton voulait que ce fût elle :

— Vous avez plus de peine que moi qui travaille à l'aiguille.

— Je suis le plus fort.

Chaque soir on se disait :

— Bonsoir, petit frère.

— Bonsoir, sœur.

Et de faire nuit d'une pièce.

Dans la journée, Retif allait à son imprimerie; Jeanneton restait au logis où elle travaillait à l'aiguille pour des mo-

distes et des fourreurs. En rentrant, Nicolas l'embrassait fraternellement. Il était tout surpris de trouver un charme insoupçonné à ce genre de vie si nouveau pour lui.

Jeanneton était délicieusement jolie. Le huitième jour de leur communauté, elle fit la connaissance d'une jeune voisine, M^{me} Leprince, qui fuyait un affreux mari. Invitée à venir faire son ouvrage dans la chambre de Nicolas et de sa « sœur » :

— Quoi ! vous couchez ensemble !

— Il met l'un des matelas par terre et prend l'un des draps. Nous nous ménageons sur tout.

Le lendemain, M^{me} Leprince offrit à Jeanneton de partager son lit :

— Ah ! madame, j'accepte ! dit Nicolas en lui baisant les mains.

M^{me} Leprince se raccommoda avec son mari, et céda sa chambre à Jeanneton qui l'occupa, mais la nuit seulement, car elle venait travailler de jour dans celle de Retif.

Un riche marchand de la rue Saint-Antoine, veuf et sans enfants, cherchait une fille de boutique. Le dimanche 21 mars 1756, il vit M^{lle} Demailly chez M^{me} Lallemand, au moment où elle sortait avec son « frère ». La jeune fille attira son attention par son charme et sa bonne tenue. M^{me} Lallemand lui en fit le plus grand éloge. Les jeunes gens furent se promener du côté de la Haute-Borne. Bien qu'en robe de soie, Jeanneton avait l'air d'une grisette. Quant à Monsieur Nicolas, en berg-op-zoom à glands et à brandebourgs, avec un gros manchon et une large ceinture en peau d'ours, on l'eût pris pour un cocher de bonne maison, s'il eût porté les crocs réglementaires. Chez un traitant de la Haute-Borne, Jeanneton et Nicolas goûtèrent d'une carpe frite. Ils furent de retour à sept heures.

— Bonne nouvelle ! leur cria M^{me} Lallemand, en pénétrant dans la chambre : une bonne place pour Mademoiselle, peut-être un établissement.

Le lendemain arriva le marchand mercier. Jeanneton

uit seule dans la chambre de Nicolas à raccommoder les
ets du jeune homme, car elle leur consacrait réguliè-
ment le premier jour de la semaine.

— La voilà comme elle est toujours, dit M^{me} Lallemand.
Jeanneton était en bonnet rond, un petit bonnet blanc,
r les épaules un fichu de soie qui lui venait de sa mère;
e était vêtue d'une camisole et d'une jupe de satin bleu
'elle s'était faites des morceaux d'une vieille robe; elle
rtait des bas de coton blanc à coins rouges et était
aussée de jolis petits sabots, bien panoufflés, que Retif
avait achetés à la Galerie du Palais.

Le marchand de la rue Saint-Antoine était émerveillé.
lui parla de son compagnon :

— C'est mon frère unique... depuis quelque temps. Je lui
nservirai le cœur d'une sœur jusqu'à mon dernier soupir.
M^{lle} Demailly fut agréée pour tenir le magasin de la
e Saint-Antoine et, six mois passés, son patron l'épou-
it (1).

Retif se sentait heureux du bien qu'il avait fait. Il
itta la pension de la dame Lallemand le 9 juin 1756, pour
nir s'installer rue Galande, en une maison qui apparte-
it à Sophie Grandjean, dite la Belle pâtissière, qu'un
ntilhomme picard, M. de Courbuisson, venait d'épouser
r inclination. La femme d'un compagnon imprimeur à la
esse, Bonne Sellier, y tenait au quatrième une pension où
e recevait surtout des jeunes gens. Son mari était un
rogne fieffé : mais très dévôt. Retif fait un grand éloge

Bonne Sellier : « un cœur comme on n'en trouve pas (2) ».
le veillait passionnément au bien-être de ses pensionnaires
point de leur servir, non seulement d'hôtesse, mais
épouse. « Elle avait le plus grand soin de nous ; il semblait
e chacun fût son unique mari (3). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1887-1891.

(2) *Le Drame de la vie*, I, 232.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 1917-1918.

Le 15 août, Nicolas recevait des nouvelles de M^{me} Parangon. Sur le Petit-Pont, il rencontrait Thérèse Bézanger, cousine de Madeleine Baron. « M^{me} Parangon, lui dit-elle, n'est plus reconnaissable. Depuis longtemps on ne la voyait plus que triste, toujours triste, vêtue de brun, et depuis la mort de son père, le mois dernier, son chagrin s'est accru, encadré de ces vêtements de deuil (1). »

La « femme divine » devait mourir le 28 décembre de l'année suivante (2), et Retif ne l'apprendrait par Tourangeot que le jeudi saint, 23 mars 1758.

Retif continuait de travailler activement de son métier d'imprimeur chez Claude Hérissant. Il donne l'emploi de ses journées : « J'étais ce qu'un maître imprimeur pouvait appeler « rangé ».

Dans les moments de presse, Hérissant venait à l'atelier travailler avec les compagnons. Il avait installé Retif dans un petit cabinet, caché par un rideau de papier :

— Voulez-vous voir mon solitaire? demandait-il aux visiteurs (3).

Sur la fin de 1757, Retif quitta l'Imprimerie Hérissant pour entrer dans celle d'André Knapen (4), Imprimerie de la Cour des aides et spécialisée dans les factures, placards, libelles et pamphlets (5).

Les années qui s'écoulèrent de 1755 à 1766 sont appelées

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1926.

(2) 1758, RIBIÈRE, p. 55; — GRAND-CARTERET, t. I, p. XXI. — Retif brouille les dates. Il dit que M^{me} Parangon mourut le 13 mars et ailleurs le 23 mars et qu'il apprit l'événement par Tourangeot le jeudi saint qui suivit le 28 décembre 1757 et qui tomba le 23 mars. Ailleurs (*Mon Kalendrier*, p. 3658), Monsieur Nicolas dit qu'il apprit l'événement le 27 mars. Retif avoue qu'à l'époque du récit où nous sommes parvenus, il ne datait presque rien dans ses « cahiers ». *Mes inscriptions*, p. XXXII.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2024.

(4) *Ibid.*, p. 2025.

(5) *Les Nuils de Paris*, p. 1658.

r Retif ses « années de mort (1) »; il veut dire qu'elles
rent perdues pour sa production littéraire :

« Sans force, sans énergie, devenu simplement ouvrier,
m'occupant que du mécanisme de mon art, j'avais
rdu ma personnalité pour n'être plus qu'un garçon
dinaire... Et je trouverai des gens qui m'en loueront (2) ! »

Carl A. Rudisill Li
LENOIR RHYNE COL

(1) *Mes inscriptions*, p. XXXII.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1858-1859.

VIII

ZÉFIRE

En cette année 1757, Retif comptait quatre amis : Louis-Thimothée Loiseau, un ouvrier typographe qu'il avait connu à Auxerre et qu'il retrouvait à Paris, « Loiseau était un ami pour la vertu »; — Renaud, autre ouvrier typographe, dont Retif avait fait la connaissance à l'Imprimerie du Louvre, « c'était un ami pour les disputes métaphysiques et les discussions morales »; — Boudard, le camarade d'Auxerre qui fit entrer Retif chez Anisson-Duperron, « Boudard, qui gagnait gros, était pour les parties fines, les choses de nécessité, comme les achats d'habits », que Monsieur Nicolas se résignait à laisser payer par ses amis; — Gaudet, enfin, pour le libertinage (1).

De Loiseau, Retif a tracé, dans plusieurs de ses ouvrages, un admirable portrait. Loiseau fut son bon génie, l'ami sage, bienveillant, éclairé, qui s'efforçait de le maintenir dans le droit chemin, d'où, par inclination et sous l'influence de Gaudet d'Arras, il n'était que trop disposé à s'écarter. En 1757, Loiseau avait vingt-huit ou vingt-neuf ans. Il allait toujours vêtu de bure, portant ses cheveux courts. De loin on eût dit d'un abbé (2). Il avait été élevé à Dijon avec les enfants d'un magistrat, puis avec ceux

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1933.

(2) *La Malédiction paternelle*, I, 99.

un gentilhomme en Puisaye, où il avait acquis le ton du monde, dont Retif était dépourvu (1). Il était très instruit, versé dans la physique et la philosophie et exposait ses idées avec clarté, bonne grâce et élégance. Monsieur Nicolas s'était fait son écolier. « Je raillais souvent mon maître ; lui, la douceur même, avait pitié de mon ignorance et se vengeait adroitement en m'éclairant. C'était le sûr moyen de me faire rougir. Il m'excusait alors et vantait ma pénétration (2). » D'une morale grave et sévère, mais sans en être un prédicant, le typographe Loiseau développait, dès le milieu du XVIII^e siècle, des idées républicaines (3).

Il faut rendre cette justice à Retif : il conservera de cet homme de bien un souvenir ému et qui ne s'affaiblira pas (4).

En 1757, Loiseau avait pour maîtresse une jeune institutrice, Zoé Delaporte, que son amour, déclare Retif, avait rendue vertueuse (5) : une grande personne d'une propreté exquise, très spirituelle, svelte, aux traits nobles, des cheveux noirs, la taille souple et parfaite (6). Elle était petite-fille du célèbre Martin qui avait apporté de Chine « le secret du vernis (7) ». Elle occupait une partie du cinquième étage dans la maison de la rue Galande où Retif était venu prendre pension.

Pour le moment, l'influence de Gaudet l'emportait, et de beaucoup, dans la conduite de Retif sur celle de Loiseau. Gaudet, avec un cœur excellent, avait des goûts crapuleux (8). Dimanches et fêtes, les deux amis rou-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1342.

(2) *La Malédiction paternelle*, I, 87.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2173.

(4) *Lettres inédites...*, p. 35-36.

(5) *Le Drame de la vie*, II, 1.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 2092-2093.

(7) *Ibid.*, p. 2070-2071.

(8) *Ibid.*, p. 1957.

laient de fille en fille, de boucan en boucan (1), « de chute en chute, de turpitude en turpitude, jusqu'au fond de la débauche (2) ».

Notre homme tomba plus bas, beaucoup plus bas encore. Sa sœur Geneviève demeurait rue des Cinq-Diamants, chez des dévotes qui travaillaient en linge et prenaient des élèves. Il allait la voir fréquemment. Une de ses compagnes, Léonore Poupert, était charmante, de mise élégante; elle avait des parents fortunés. Nicolas lui fit la cour. Il ne fut pas éconduit par une jeune fille innocente, ignorante des jeux de l'amour. « Je voulus la rendre enceinte, déclare Retif, pour l'épouser. » Et il demanda à sa sœur Geneviève de faire le guet en tenant la porte entr'ouverte (3).

Et puis Retif se répandra en sanglots à la pensée que sa sœur Geneviève aura été corrompue à Paris.

« J'abandonnai toute étude, dit Monsieur Nicolas, toute littérature, je végétais comme les brutes... Je m'avilis moi-même; je dédaignai de faire considérer un être aussi méprisable que je me le trouvais, en lui conservant l'honneur et les mœurs. » C'est alors qu'il fut tout à coup relevé vis-à-vis de lui-même par l'amour d'une... fille publique (4).

Retif avait quitté la pension de Bonne Sellier pour venir loger seul en la petite rue Sainte-Anne-du-Palais aujourd'hui rue Mathieu-Molé, entre la Sainte-Chapelle et la Seine. Son hôte était un fruitier-crocheteur-colporteur d'affiches. Nicolas occupait un grenier au cinquième, où des feuilles de papier huilé tenaient lieu de carreaux (5). Le mobilier se composait d'un mauvais grabat, de deux chaises, d'une table brisée; une vieille cassette sans fer

(1) *Monsieur Nicolas*, 1957.

(2) *Ibid.*, p. 1993.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 1951-1952.

(4) *Ibid.*, p. 2007.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2028.

ture contenait les hardes (1). Des affiches de théâtre couvraient les murs, annonçant les représentations de *André*, de *Cinna*, de *Sertorius*, de *Rodogune*, de *Brilannius*, du *Misanthrope* et de quelques tragédies ou comédies nouvelles : *Mérope*, *Zaïre*, *Les Dehors trompeurs*, *La Bohémienne*, *La Gouvernante*...

Il arrivait parfois à Retif de les contempler longuement : quelques-unes lui rappelaient des représentations auxquelles il avait assisté ; les autres faisaient surgir, en son imagination, les pièces annoncées, avec les artistes connues. Lui, M^{me} Favart, M^{lle} Hus, M^{lle} Guéant, dans les principaux rôles.

— Oh ! mes chères affiches, s'écriait-il, que de regrets quand il faudra vous quitter (2) !

Son intimité avec Loiseau était devenue très grande. Ils travaillaient ensemble chez Knapen « à mèche d'affût », qui veut dire que travail et gain leur étaient communs (3). Ce fut, note Retif, le plus heureux temps de ma vie (4). Les deux amis étaient pauvres mais tous les samedis soir, après la « banque », — nous disons aujourd'hui « la vie », — ils s'offraient un souper joyeux, un « sabbat ». « Nous mangions notre poulet. » La saine gaieté de Loiseau se répandait en termes charmants :

— Le délicieux souper, fruit de notre travail ! Nous nous y sommes appliqués pendant six jours sans relâche. Il y a cinquante-deux sabbats dans l'année : nous y sommes ducs et pairs. Je ne sais, en vérité, si les ducs et pairs ont cinquante-deux jours par année où ils sont aussi heureux que nous (5).

Certain dimanche, Retif avait été au bois de Boulogne avec ses trois amis, Loiseau, Boudard et Renaud ; mais

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2028-2029.

(2) *Le Drame de la vie*, II, p. 257-258 et 274.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2081-2082.

(4) *La Malédiction paternelle*, I, 89.

(5) *Ibid.*, I, 89.

comme le « sexe adoré » ne se trouvait pas représenté, Nicolas s'échappa furtivement et revint à Paris, dans le dessein d'aller à l'Opéra. Il se trouvait rue Jean-Saint-Denis quand il aperçut devant lui, de l'autre côté de la rue Saint-Honoré, au troisième, une délicieuse petite figure, une gracieuse enfant qui jouait de la harpe. L'enfant remarqua le jeune homme et, accompagnant son geste d'un sourire charmant, elle lui fit signe de monter. Elle lui vint ouvrir; c'était une enfant de quatorze ou quinze ans. « Je tirerai un écu, dit Retif, taux des femmes que j'estimais le plus. »

— Maman est sortie, garde ton argent pour me voir un autre jour.

Et elle s'assit sur ses genoux.

Nicolas était dans une maison publique. Il y resta trois heures, ensorcelé par le ravissant petit lutin qui l'y avait attiré. « Je m'en retournai sans remords, ce qui ne m'était pas encore arrivé depuis que je voyais des prostituées. » L'enchanteresse était Zéfîre (1).

Le dimanche suivant, comme Loiseau voulait emmener son ami Nicolas en promenade, celui-ci s'excusa en lui disant un mot de sa nouvelle connaissance. Loiseau eut un sourire de pitié, fit d'amicales remontrances et Nicolas revint en hâte rue Saint-Honoré.

Il fut accueilli avec transport. Zéfîre rayonnait de bonheur :

— J'ai parlé à maman, ma sœur Manon et toutes ces demoiselles ont un ami. Je n'avais personne.

La maman consent à ce que Nicolas devienne « l'ami » de sa fille, bien qu'elle eût préféré quelqu'un de la police, à cause de la protection qu'en eût tirée son établissement. La maman entra :

— Je vous recommande de ne pas lui faire perdre son temps, de ne la mener ni au cabaret, ni aux guinguettes...

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2011-2012.

songez que vous n'avez pas le droit de la faire chanter (contribuer). J'y mettrais bon ordre... Je vous laisse semblable...

Nicolas passa avec la gracieuse enfant des heures plus charmantes encore que le dimanche précédent. A la suite du jour, on sonna. La cloche marquait l'heure où « amis » devaient quitter les filles. « En sortant, dit Retif, j'aperçus un vieillard, ou plutôt un squelette qui avait me succéder. Je fus si désagréablement affecté que résolu de ne plus voir l'aimable enfant (1). » Mais, le dimanche suivant, il se retrouva devant sa porte et il monta comme malgré lui (2).

Retif tomba gravement malade. Loiseau vint le soigner, et le veilla. L'un et l'autre, pour subvenir aux besoins de leur camarade, vendirent la moitié de leurs effets (3). Rue Saint-Honoré, Zéfira ne voyait plus paraître son ami. Elle s'inquiétait, se désespérait, quand elle vit passer, au coin de la rue des Bons-Enfants, Timothée Loiseau, à qui Retif l'avait présentée. Elle descendit rapidement, malgré le désordre de sa toilette, le joignit vis-à-vis le Palais-Royal :

— Comment votre ami peut-il rester si longtemps sans venir me voir?

— Il est malade.

Sur l'indication que Retif demeurait dans la petite rue Sainte-Anne, la jeune personne, de porte en porte, trouve la demeure du malade.

— Est-il bien soigné? demande-t-elle au fruitier-croûteur-colleur d'affiches. Que lui manque-t-il?

— Du bouillon.

— Voilà six francs, achetez-lui un chapon, du bœuf, faites-lui un bon pot-au-feu.

1) *Monsieur Nicolas*, p. 2012-2019.

1) *Ibid.*, p. 2018.

3) *Ibid.*, p. 2029.

Elle monta rapidement, pénétra doucement sur la pointe des pieds. Quelle ne fut pas son angoisse en apercevant son ami, sale, en sueur, mal arrangé. Elle lui essuya le visage de son petit mouchoir parfumé.

— Qu'est-ce? murmura le malade.

— C'est ta Zéfîre... Quoi! tu es malade et ta femme l'ignore!...

Elle lui mettait dans la bouche des bonbons imprégnés de gouttes d'Angleterre. Vêtue de taffetas rose garni de gaze et de dentelles, elle se mit à ranger, à nettoyer, à balayer la chambre. L'hôte entra avec du bouillon. Retif le prit des mains de Zéfîre qui lui rendit les autres soins nécessaires à ce moment, puis elle prit congé :

— Mon bon ami, il faut que je te laisse; je reviendrai tous les jours.

On imagine avec quelle émotion Monsieur Nicolas trace ce récit; et tout à coup il éclate :

« Mon ami lecteur! cette fille perdue, cette prostituée m'ennoblit assez à mes propres yeux pour que je te redonne le nom d'ami (1). »

Il est du moins certain que, dans son histoire de Zéfîre, sur laquelle Retif ne cesse de revenir, contée tantôt sous forme romancée, tantôt sous forme dramatique, tantôt sous la forme de mémoires, l'auteur de *Monsieur Nicolas* a représenté, au XVIII^e siècle, l'incarnation de la vertu idéalement conservée dans un corps avili, ce type séduisant par ses contrastes, que les romantiques reprendront avec leurs éblouissantes exagérations et leur fracas enchanteur. Cubières-Palmézeaux, qui connut intimement Retif et fit des recherches sur les détails de son existence, déclare que des témoignages précis lui ont démontré la réalité du récit de Monsieur Nicolas (2) et notre ami Pierre Louys, que cette histoire intéressait, parvint à identifier Zéfîre dans

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2037.

(2) LACROIX (bibliophile Jacob), p. 9.

les documents d'archives. Aussi, en prenant faits et sentiments dans la réalité, Retif a-t-il donné à son héroïne une vie, un naturel, partant un charme, qui rencognent loin derrière elle les Fantine et les Marion Delorme que le poète a pu imaginer.

Loiseau arriva peu après le départ de la gracieuse enfant. Il apportait du sucre, mais n'avait rien trouvé à emprunter.

— Mon ami, je peux m'en passer.

Retif ajouta :

— Je viens de prendre deux bouillons, cela me fortifie...

Loiseau, à la table boiteuse, coupait du pain pour son dîner, quand il aperçut un sac... rempli d'écus.

— Tu ne m'en parlais pas.

— De quoi?

— De l'argent!

Le sac contenait douze cents livres en gros écus, environ quinze mille francs valeur actuelle.

— Quelle somme! s'écria Retif.

— Quelqu'un est donc venu?

— Oui, cette jeune fille chez qui nous avons été un jour ensemble.

— Zéfira! ô dieu! une fille!...

Zéfira revint. Elle n'était plus en taffetas rose orné de gaze et de dentelles, mais en déshabillé d'indienne. Sa sœur Manon l'accompagnait.

— Ma mère me permet d'être ta garde.

Le fruitier-colleur d'affiches arrivait avec un lit de sangle en annonçant que le souper suivrait sans tarder. Loiseau dressa la table, puis il s'assit avec Manon sur le lit de sangle, Zéfira sur celui de son amant. Elle pleurait de joie. « Après tant de tristes jours, soupirait Retif, voilà donc un jour heureux! »

Quand Manon et Loiseau furent partis, le malade resta seul avec son amie. Zéfira ne voulut pas se coucher. Elle s'assit sur le lit de son amant, l'entourant de sa tendresse, de caresses, et s'endormant finalement sur son sein. Quand

elle se réveilla, le malade sommeillait. Le lendemain matin quand Retif ouvrit les yeux, la gracieuse petite infirmière se glissa dans le lit dressé pour elle et les deux amis se mirent à deviser (1).

Nicolas entra en convalescence.

— Tes amis, voilà ma famille, lui disait Zéfîre. Ho ! que nous serons heureux ! (2)

Elle soignait son ami, faisait sa toilette, frisait ses longs cheveux bouclés. Les amoureux ne se quittaient plus.

« Il me sembla, ajoute Retif, que je venais de recouvrer cette ancienne noblesse de sentiments que m'avait donnée M^{me} Parangon, cette pureté d'âme que j'avais eue en aimant Jeannette Rousseau. Je sentis que je la devais à Zéfîre et que c'était un bienfait plus grand que la conservation de la vie qui l'avait précédé (3). »

Monsieur Nicolas considérait d'ailleurs que Jeannette, Colette et Zéfîre formaient un tout, un seul amour en trois personnes (4).

Le fruitier-crocheteur donna à Retif la meilleure chambre de la maison (5), que le jeune homme vint joyeusement occuper tout en regrettant ses chères affiches. Et Loiseau détermina son ami à retirer sa jeune bienfaitrice du milieu où elle vivait. Grâce à Zoé, les deux compagnons la firent recevoir en qualité d'apprentie chez une marchande de modes, M^{me} Guisland, au coin des rues de Savoie et des Grands-Augustins. Le jour de la présentation à la patronne, Zéfîre vêtit une petite robe de grisette, une robe de toile qui la rendait plus jolie encore en ses formes mignonnes, ses beaux cheveux blonds, touffus, noués sur la tête et retombant à la mode des jeunes filles à cette époque (6).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2050.

(2) *Ibid.*, p. 2053.

(3) *Ibid.*, p. 2053-2054.

(4) *Ibid.*, p. 2058

(5) *Ibid.*, p. 2059.

(6) *Mon kalendrier*, appendice.

Elle fut accueillie avec ravissement, tandis que Nicolas était présenté comme un fiancé. Il versa le prix de l'apprentissage, six cents francs (1). Les apprentis modistes, comme à Auxerre les apprentis typographes, logeaient dans la maison patronale. Zéfira devait partager la chambre de la fille aînée de M^{me} Guisland, Amélie, que Retif nomme Suadèle.

La vie de Zéfira était transformée. Loiseau avait entrepris son éducation morale et intellectuelle. Il lui faisait lire de bons auteurs dont elle n'avait aucune idée; il lui apprit à parler décemment; — et la vie de Retif était transformée pareillement. Il reprenait goût à son travail, aux spéculations de l'esprit. Gaudet, qui revenait de Rouen, s'écriait en levant les bras :

— Mon pauvre ami va se faire chartreux (2) !

Loiseau et Zoé, Retif et Zéfira formaient deux jeunes ménages unis par la plus étroite amitié. Loiseau, qui présidait, tenait les mains à l'économie. Après s'être fait le mentor de Zéfira, il s'intronisa perruquier de son ami. Le dimanche, les quatre camarades allaient faire des excursions dans les plus charmants endroits et les plus solitaires des environs de Paris. De l'une d'elles, Monsieur Nicolas a laissé le récit. Sur les hauteurs de Montmartre (3), les camarades prirent possession d'un carré de luzerne. A l'ombre d'une meule, ils s'arrangèrent des sièges. Le fruitier-afficheur apporta les provisions, Gaudet, Boudard, Renaud et une jeune artiste de l'Opéra-Comique, Sidonie Mentelle, maîtresse de Boudard (4), s'étaient joints aux quatre inséparables (5).

Un soir, ces derniers étaient réunis, Retif, Zéfira, Zoé et

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2066, 2070.

(2) *Ibid.*, p. 2080-2081.

(3) *Le Drame de la vie*, III, 711.

(4) *Mon calendrier*, p. 3679.

(5) *Le Drame de la vie*, II, 292-293.

Loiseau, dans la chambre louée au fruitier-afficheur. Le souper venait de se terminer; au lieu de faire la lecture comme de coutume, on se mit à causer. La conversation porta sur la richesse :

— Je voudrais en vérité être riche, disait Zoé.

— Et moi, souligna Retif, je n'ai jamais tant désiré de l'être aussi.

— Enfants que vous êtes, dit Loiseau, en leur prenant les mains à tous deux, c'est notre pauvreté qui fait le charme de notre vie...

— Vas-tu la louer, interrompit Retif, elle nous a fait tant de mal !

Loiseau se leva; il semblait inspiré :

« Céleste et divine pauvreté ! pardonne à des ingrats que tu rends heureux et qui méconnaissent tes faveurs. Dites-moi donc, tous deux, toi, mon ami, vous, ma chère Zoé, dites-moi ce que nous serions sans la pauvreté ? Vous, une femme aimable, mais ordinaire, nous, des hommes en dessous du commun... En mon particulier, je lui dois tous mes plaisirs. Et, d'abord, sentirais-je comme je le fais, le prix de votre attachement, Zoé, si j'étais un homme assez riche pour être un parti pour vous et un homme agréé, fêté dans votre famille ? C'est à ma pauvreté que je dois la délicieuse certitude que je suis aimé, comme les rois voudraient et ne sauraient jamais l'être... Quant à toi, Nicolas... sans ma pauvreté, où serait mon mérite à ton égard ?... O, mon cher ami, il est une volupté inexprimable, digne des dieux seuls et que je te dois : jamais l'homme riche ne peut la sentir, c'est de conserver un ami par son industrie. Sans ta pauvreté, cher Nicolas, quel mérite aurais-tu par ta conduite avec nous ?... Au lieu que j'ai là un trésor de chaleur et d'amitié. La pauvreté est notre creuset, rendons-nous heureux en dépit de la fortune... Ah ! cruelle fortune !... que de mal elle nous aurait fait ! A toi surtout, mon cher Nicolas, avec tes passions vives, combien n'en aurais-tu pas abusé ? Je sais trois occasions

en ta vie où la fortune t'aurait perdu... La fortune, si elle avait favorisé Zoé, me privait à jamais du bonheur de la connaître et Dieu seul sait ce que j'aurais perdu de vertu et de bonheur!... Allons. Unissons-nous tous trois, tenons-nous pressés et faisons ainsi ferme contre l'adversité!... »

Zoé, en larmes, interrompit Loiseau en allant se jeter à son cou (1).

Ce furent quinze ou seize mois de paisible bonheur (2). Retif ne songeait plus à la gloire littéraire. Son ambition se bornait à voir sa femme marchande de modes et à vivre avec elle en une aisance modeste (3).

En avril 1758, Zéfîre mit au monde une fille (4), que son père, Retif, appellera Zéfîrette (5) et qu'il laissera tranquillement entre les mains de la mère de Zéfîre, tenancière de lieu de débauche, qui avait prostitué ses filles et vivait de leur abjection. Cette femme dotera l'enfant (6) que son père avait abandonnée. Zéfîrette se mariera en 1775 ou 1776. Monsieur Nicolas raconte tout cela avec une inimaginable inconscience; après quoi, — tel Jean-Jacques, — il parlera, avec non moins d'inconscience, de sa vertu et de sa valeur morale et s'acharnera à vouloir réformer, — tel encore Jean-Jacques, — les hommes, chacun en particulier, et l'humanité en général.

La santé de Zéfîre était altérée : frêle petite créature, douce et blonde, d'une grâce délicate. La vie à laquelle elle avait été réduite l'avait épuisée. Se promenant avec son amant, elle était prise de faiblesse. Retif devait la porter

(1) *La Malédiction paternelle*, I, 122-125. — Cet éloge de la pauvreté, par Loiseau, a beaucoup frappé Retif, qui le répète trois fois, avec un fond identique, mais des variantes de détail. Voyez encore *Monsieur Nicolas*, p. 2120-2126, et *Drame de la vie*, II, 276-277.

(2) Du milieu de 1757 à octobre 1758.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2163-2164.

(4) *Ibid.*, p. 2091.

(5) *Drame de la vie*, III, 695-696.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 2961.

dans ses bras, elle était pâle, elle tremblait : on la ramenait en fiacre au logis (1). Sur la fin de septembre 1758, elle prit froid : une pleurésie se déclara.

Zoé, l'amie de Loiseau, soigna et veilla Zéfîre avec un admirable dévouement. La charmante enfant s'était fait aimer de tous. Ses compagnes d'atelier, au magasin de modes, étaient dans la consternation. Loiseau ne permettait à Retif que de rester un instant auprès de son amie, de crainte d'émouvoir la malade. Dans la matinée du 8 octobre (2) son état fut déclaré des plus graves. « Je voudrais la voir un instant, » dit Retif à Loiseau.

— Non, à midi.

Loiseau différa encore de le mener au lit de la malade, jusqu'au soir. A sept heures, Zéfîre reçut les sacrements de l'Église. Au souper Retif s'informe auprès de son ami.

— Allons la voir, me dit Loiseau avec fermeté.

« Je trouvais ma pauvre amie dans un profond accablement. Elle étouffait. Cependant elle sourit en me voyant; elle me prit la main et me dit :

— Ce n'est rien.

« Je la crus. Je l'embrassai. Elle me sourit encore. On m'apporta ce qu'elle devait prendre. Elle le reçut de ma main et le prit avec une sorte d'avidité. Je dis que je ne la quitterais pas. On y consentit, parce que le médecin, qui arriva, dit que c'était la dernière ressource. Zoé resta seule avec moi... Dès que nous ne fûmes que nous trois, ma jeune amie voulut avoir sa tête sur mon cœur et elle me dit qu'elle respirait mieux. Je me découvris la poitrine et je l'y plaçai... Elle parut s'endormir, — peut-être s'assoupit-elle... Je restais ainsi; j'étais immobile, craignant de faire le plus léger mouvement. Vers les trois heures du matin, nous voulûmes lui faire prendre quelque chose. Elle ne

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2177.

(2) La date exacte est donnée par Retif en une lettre à Milran (Marlin), du 12 octobre 1783. *Faîts qui servent de base à la Prévention nationale*, p. 427.

put avaler. Alors Zoé, qui connaissait son agonie, m'embrassa vivement et voulut m'obliger à poser la tête de mon amie sur l'oreiller :

— Non, non, répondis-je vivement.

« La malade me regarda... Elle me baisa la main. Je collai ma bouche sur ses lèvres décolorées. Elle poussa un grand soupir... que je reçus. C'était son âme... Elle me la donna tout entière... Je la crus tranquille, moins souffrante. Zoé seule... voyait la mort... terrible... qui venait de saisir sa victime... Elle m'embrassa de nouveau, il était quatre heures, en me priant d'aller passer le reste de la nuit dans mon lit, assurant que je la gênerais :

— Mon ami, ajouta-t-elle, pose doucement sa tête...

« J'obéis. Je posai la tête de Zéfira avec des précautions infinies... vaines attentions, hélas ! et j'allai m'asseoir vis-à-vis d'elle, prêt à voler au moindre signe... qu'elle ne devait plus faire... (1). »

Retif suivit le pauvre petit convoi.

« J'avais soif de la mort... Je regardais marcher le corps. Je ne plaignais pas ma Zéfira. Elle ne souffrait plus. Je l'enviais. Je m'attendrissais sur moi-même et ce fut moi... que je pleurai... Je me fis pitié à moi-même. C'est le comble de la douleur !... c'est le désespoir !... Je m'écriai : Zéfira !... ma chère Zéfira ! âme de mon âme !... Je vais te suivre !... Je vais mourir avec plaisir !... Cette pensée me consolait... J'étais consolé par le désespoir... (2). »

Ces derniers mots ont été plus d'une fois reproduits, soulignés. Ils forment une de ces expressions fortes, expressives et justes qui se trouvent fréquemment sous la plume de Retif et qui font de lui un grand écrivain.

Au cimetière, Retif vit jeter la terre sur les planches du cercueil. Il s'était mis à genoux. En se relevant il jeta les yeux autour de lui : « Je ne vis personne. » Il alla chez Loiseau :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2181-2183.

(2) *Ibid.*, p. 2188-2189.

— J'ai donc achevé de perdre M^{me} Parangon ! s'écria-t-il en entrant.

Après quoi, si nous l'en croyons, Retif fut longtemps aux portes du tombeau (1).

Tous ces témoignages, manifestations d'une incomparable douleur, sont évidemment très touchants, mais peut-être Monsieur Nicolas aurait-il mieux montré son attachement au souvenir de la défunte en s'occupant de leur enfant ; mais de celui-ci il n'est pas question.

Timothée Loiseau qui, en sa pensée grave et profonde, voyait juste et aimait Retif d'une affection fraternelle, en arrivait à se demander, tout en témoignant à Zéfîre un dévouement à toute épreuve, si la fréquentation de la petite prostituée n'avait pas été fâcheuse pour son ami, pour ses mœurs, sa manière d'être, la tournure de son esprit. Gérard de Nerval incline au même sentiment : « Si touchante qu'ait été la mort de Zéfîre et la pensée d'expiation qui s'y rapporte, on ne peut s'empêcher de déplorer l'influence fatale que cette aventure eut sur les ouvrages et les mœurs de l'écrivain (2) ».

Un dernier point avant de quitter l'histoire, rendue si gracieuse par Retif, de sa blonde amie. En écrivant *Monsieur Nicolas*, passé la soixantaine, il s'imaginera qu'il était le père de sa petite maîtresse. Il l'aurait appris après sa mort.

Retif avait vingt-trois ans quand il connut Zéfîre. Ce qu'il nous dit d'elle lui fait alors attribuer pour le moins quatorze ans (3). Monsieur Nicolas aurait donc eu huit ans à l'époque de cette paternité vraiment un peu trop précoce. Aussi bien verra-t-on la singulière déformation d'une pensée de vieillard, altérée par une vie de débauche, qui finira par persuader à Retif, en un sentiment étrangement morbide, qu'il se trouvait être le père de presque toutes ses maîtresses.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2191.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1850, p. 810.

(3) Au fait, la mère de Zéfîre lui donne quatorze ans, *Monsieur Nicolas*, édition Grand-Carteret, II, 235.

IX

L'AVENTURE ANGLAISE

Après la mort de Zéfîre, Retif quitta la belle chambre que lui avait louée le fruitier-crocheteur, pour remonter en son galetas tapissé d'affiches; ce qui met encore un point assez fâcheux dans la vie de Monsieur Nicolas. Il est vrai que celui-ci en parle avec une tranquillité d'âme qui désarme. « Depuis la mort de celle qui devait me mettre dans l'aisance, j'étais pauvre (1). » Pendant dix-huit mois Monsieur Nicolas avait vécu aux crochets d'une fille publique.

Après la mort de Zéfîre notre amoureux resta donc « longtemps aux portes du tombeau (2) ». Après quoi Nicolas se laissa « électriser au physique » par Aurore, une ancienne compagne de Zéfîre en l'établissement que l'on sait, et au moral « et peut-être aussi au physique », par Suadèle, la fille aînée de M^{me} Guisland, compagne et amie de Zéfîre en apprentissage. Il est vrai que Suadèle était un « legs de Zéfîre » et qu'en Nicolas c'était Zéfîre que Suadèle aimait. Nicolas la demanda en mariage; il fut agréé et l'union allait se conclure quand Suadèle fut mordue par un chien enragé. Elle mourut, comme Zéfîre, sur le sein de Nicolas. Ici reprennent l'attendrissement du héros et ses lamentations. Leur persistance sur des sujets si divers

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2229.

(2) *Ibid.*, p. 2191.

rend assez difficile l'émotion du lecteur, aux larmes duquel Monsieur Nicolas continue de faire obstinément appel.

Zéfîre était donc morte le 8 octobre 1758, après quoi Monsieur Nicolas était resté quelque temps « aux portes du tombeau », puis il avait été électrisé physiquement par Aurore, et ensuite électrisé moralement « et peut-être aussi physiquement » par Suadèle; puis il avait été fiancé avec Suadèle, et puis Suadèle était morte, comme Zéfîre, sur son sein, après quoi il avait fait une nouvelle station aux portes du tombeau et, le 10 novembre de la même année (1), exactement trente-trois jours après la mort de Zéfîre, Nicolas écrivait à son père une lettre au sujet d'un mariage qu'il voulait conclure avec une jeune Anglaise qui l'avait charmé un jour où il avait été en pèlerinage au coin des rues de Savoie et des Grands-Augustins, pour y pleurer à sa coutume devant la maison de Zéfîre et de Suadèle.

Monsieur Nicolas revenait donc certain soir d'un pèlerinage commémoratif à la maison de M^{me} Guisland, le cœur plein de Zéfîre et de Suadèle (2), quand il aperçut, venant à lui, en habits de deuil, une dame âgée d'un aspect peu sympathique, accompagnée d'une jeune personne divinement jolie : taille parfaite, figure grecque et virginale encadrée de boucles blond clair, « presque roses », de grands yeux avec un regard d'enfant et « cette modestie anglaise qu'ils rendent angélique (3) ».

— O Dieu ! s'écria Nicolas, elle ressemble à Zéfîre !

Et voilà le gaillard de nouveau électrisé. Il suivit les deux dames jusqu'à leur logis, une petite maison de la rue Pavée. C'étaient deux Anglaises dont l'une, la tante, se nommait Mrs Clary Macbell et l'autre, la nièce, miss Hariett Kircher (4).

(1) *Faits servant de base à la Prévention nationale*, I, 93.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2241.

(3) *Ibid.*, p. 2242.

(4) *La Malédiction paternelle*, I, 29.

Le quartier où ces dames habitaient était lors celui des Anglais, jusqu'au Pont-Neuf. Retif se mit au guet les jours suivants. Il savait un peu d'anglais. On était au plus fort de la guerre de Sept ans; mais, comme son ami Renaud et beaucoup trop de Français, Retif était anglomane (1). Il fut assez habile pour aborder la tante et la nièce, se faire bien venir, offrir ses services. Miss Hariett était à Paris pour y recueillir un héritage, celui d'une grand'mère qui était française, héritage qui lui était contesté à cause des hostilités contre l'Angleterre. Retif travaillait à la maison Knapen, qui avait pour spécialité d'imprimer les factums que faisaient naître les procès en cours. Il n'eut pas de peine à y découvrir le mémoire, avec additions et corrections manuscrites, que faisait imprimer la partie de miss Kircher. Il s'en procura une épreuve et la remit à la jeune Anglaise pour son procureur. De l'aveu de ses adversaires, celle-ci devait gagner son procès si, avant le jugement, elle acquérait la qualité de Française, par mariage notamment. Le procédé de compère Nicolas n'était peut-être pas rigoureusement conforme au secret professionnel, mais que pouvait peser ce dernier contre les yeux candides et les boucles « presque roses » de miss Hariett?

Dans un grand mouvement d'enthousiasme, Nicolas offrit son nom, sa main, son cœur et le gain du procès. Miss Hariett devait jouir de sept mille cinq cents lb. de rente, près de cent mille francs d'aujourd'hui. La tante accepta avec empressement et la jeune miss ne se fit pas prier.

— Nous prendrons le chapelain de l'ambassade d'Angleterre, dit la tante.

Le procureur insista pour que le mariage fût également célébré à Saint-André par des prêtres français (2). La jeune personne était protestante, Retif catholique.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2243.

(2) *Ibid.*, p. 2249-2250.

Le tout fut rapidement bâclé. L'un des témoins de miss Hariett était un gros Anglais qui se faisait appeler « milord Taaff ».

Et Retif se trouva marié aussi bien, dit-il, que s'il l'avait été devant le juge de paix de Gretna-Green.

Et quelques jours après, miss Kircher, devenue M^{me} Nicolas Retif, obtenait gain de cause au parlement.

Retif vint demeurer chez sa femme en la petite rue Pavée. Il ne se tient plus de joie. « Me voilà donc établi, s'écrie-t-il, presque opulent, et j'avais une femme charmante comme Suadèle et Zéfîre réunies... Je me regardais comme un être privilégié : une fille belle et chérie n'était pas plus tôt perdue pour moi, que le ciel m'en rendait une autre, aussi belle, aussi digne d'être aimée et plus riche (1). »

Tout semblait donc au mieux, quand un soir, le 4 avril 1759, en rentrant chez lui, Nicolas trouva la maison vide, tandis que la fille de l'hôtesse lui remettait un pli qui contenait ces lignes :

Monsieur,

Notre mariage est rompu. Je ne saurais donc plus demeurer avec vous. Je m'en retourne dans mon pays avec ma chère tante, qui veut bien me servir de mère. Adieu, monsieur : oubliez-moi comme je vous oublie et tranquillisez monsieur votre père.

Henriette KIRCHER (2).

Les derniers mots de la lettre font allusion à la vive irritation qu'Edme Retif avait manifestée en apprenant le mariage de son fils, avec une Anglaise et qui était protestante.

Ces dames étaient parties avec le gros milord Taaff qui leur avait semblé un compagnon plus utile qu'un jeune typographe parisien. Elles n'avaient d'ailleurs pas négligé

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2251-2252.

(2) *Ibid.*, p. 2266.

d'emporter tout ce qui leur avait paru à leur convenance, notamment ce que Retif avait encore d'argent et les bijoux de Zéfîre.

Le mariage de Nicolas avec Hariett Kircher sera contesté dans la suite par la famille Retif (1). Il paraît difficile d'en douter. Notre auteur en parle, non seulement en écrivant *La Malédiction paternelle*, *La Femme du laboureur* et les *Nuits de Paris* (2); mais il l'entoure de détails précis dans *Monsieur Nicolas* et dans les *Faits servant de base à la Prévention nationale*; il en est question dans son *Mémento*, recueil de notes intimes (3), et il y revient encore, sur la fin de sa vie, au cours de ses lettres aux époux Fontaine de Grenoble (4).

(1) MONSELET, p. 207.

(2) « On verra la vérité sans nuages dans *Monsieur Nicolas* au sujet d'Henriette », *Nuits de Paris*, p. 2352.

(3) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis.

(4) 25 avril 1798, *Lettres inédites...*, p. 48.

MONSIEUR NICOLAS VEUT DEVENIR CURÉ

Ce fut un rude réveil et, comme il fallait s'y attendre, une troisième station aux portes du tombeau. Loiseau et son amie Zoé soignèrent le pauvre Nicolas, le veillèrent. « Une garde, quand nous aurions pu la payer, m'aurait tué par la moindre inattention ou en se conformant aux ordonnances du médecin (1). » Quand il put se lever et que, pour se distraire, il désira aller à la Comédie, ses deux amis ne voulurent pas, que, faible comme il l'était, il se tint debout au parterre. Zoé vendit son beau fichu en filet pour lui permettre de prendre place dans une loge (2).

Pour achever de se rétablir, Nicolas alla passer quelque temps dans le calme champêtre de la Bretonne, au cher village de Sacy. Il y fut reçu par son père, à bras ouverts. On y fêta sa majorité : vingt-cinq ans. La famille était réunie à table, avec quelques convives, le curé Foudriat, le maître d'école Berault et l'ancien intendant d'une grande famille parisienne, M. Lenain. Les hommes trinquaient avec le père : Nicolas s'en abstenait; mais le père lui présenta son gobelet :

— Je crois que nous sommes en 1759.

— Oui, mon père, dit Nicolas.

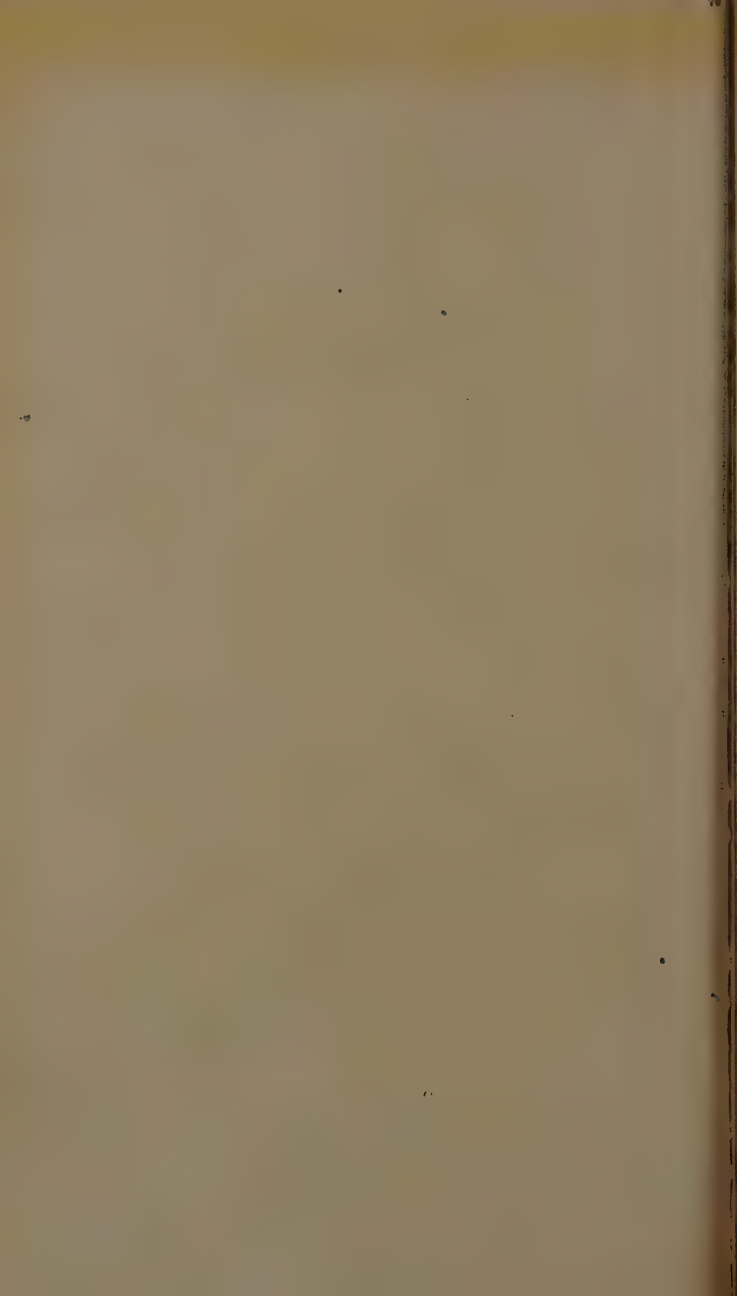
(1) *La Malédiction paternelle*, I, 113.

(2) *Ibid.*, p. 116-117.



LE PAYS DE SACY AU XVIII^e SIÈCLE

Carte de Cassini.



— De trente-quatre à cinquante-neuf il y a vingt-cinq ans : mon fils vous pouvez trinquer.

Monsieur Nicolas s'inclina avec respect.

— Vous voilà émancipé, lui dit M. Lenain (1).

Et l'on but à la santé du « nouvel homme ».

Nicolas s'occupait à traduire Ovide en vers, et des fragments de Tibulle, de Properce, de Martial. « Je revenais insensiblement, sous les yeux de mes parents, à ma pureté native, je reparus en quelques semaines cette « fille modeste » dont mon cousin Droin le riche me donnait le nom (2).

Dans les premiers mois de juin, Retif se promenait avec son père sur le chemin du pré de la Cartaupe, quand une femme, qui revenait du marché de Vermenton, les aborda. Elle avait une lettre pour Nicolas, mais, par déférence, elle la remit au père, qui la tendit à son fils :

— C'est une lettre de Paris, cachetée de noir.

Elle était de Boudard. Nicolas y lut : « Nous venons de faire une perte irréparable : M. Loiseau est mort, d'hier (3). »

Nicolas s'abandonna à de nouveaux accès de désespoir dans le style que nous connaissons, auxquels les aspirations matrimoniales, dont l'aventure anglaise ne l'avait pas dégoûté et que ses parents encourageaient, firent une heureuse diversion. Sa vie entière, Retif fut hanté du désir d'avoir auprès de lui une femme dévouée et surtout soumise, qui tiendrait son ménage, le soignerait quand il serait malade et... assurerait sa subsistance. Les Retif étaient alliés aux Cœurderoi, importante maison parlementaire de Dijon et où il y avait demoiselle à marier. Nicolas se mit en route pour Dijon (4). Il s'arrêta à Rouvray

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2329.

(2) *Ibid.*, p. 2332-2333.

(3) *Ibid.*, p. 2337-2338.

(4) 29 juin 1759, DUHREN, p. 147.

après sept heures de marche. Cette longue course par monts et par vaux et dans l'air vif du Morvan lui avait creusé l'estomac. Le voyageur entra dans une auberge où la soupe bouillait sur le feu : de la vache et du petit-salé. La soupe était succulente. On servit ensuite de l'omelette et un morceau de porc, arrosés d'un chavot de vin (demi-bouteille, mesure de Paris). L'aubergiste vint tenir compagnie à son hôte. Il était janséniste, exilé de Paris pour avoir colporté des chansons contre l'archevêque de Beaumont et contre le curé de Saint-Étienne-du-Mont qui avait refusé le viatique à « l'hymnographe » Coffin. Retif se souvenait de l'enseignement de Bicêtre. A table, le voyageur et l'aubergiste dissertèrent à cœur déboutonné sur Jansénius, le Formulaire, la Bulle, le Père Quesnel et les Cinq propositions. L'aubergiste éclatait de bonheur. Il demanda sept sous à son hôte; volontiers, il l'eût nourri pour rien (1).

Après avoir fait six lieues encore, Retif coucha à neuf lieues de Dijon. Il soupa à l'auberge, d'un gros pigeon rôti et d'une salade accompagnés d'un chavot de bon vin. Le lendemain matin, on lui servit ce qui restait du pigeon, il but un coup, remplit sa gourde d'eau rougie et paya l'écot, douze sous.

Nicolas atteignit Dijon le 30 juin à cinq heures du soir, harrassé, affamé. Il se logea dans le voisinage de la porte Guillaume, « A l'Image Saint-Nicolas », et mangea à la table d'hôte où le menu comprenait potage et bouilli, suivis de volaille : pigeonneau, perdrix ou caille, arrosés d'une chopine de vin, coût quinze sous. Retif déclare n'avoir jamais fait si bonne chère que dans la capitale bourguignonne, n'était qu'on y mangeait du pain bis. « A l'Image Saint-Nicolas », le service était assuré par deux filles d'auberge : une grosse bourguignonne, nommée Josson, fort gaie et plus libre encore, et une jolie fille,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2347-2348.

Marie Jehannin, dont Monsieur Nicolas tomba amoureux sur-le-champ. Or, Marie était aussi sage que belle ; elle rêvait d'être admise en qualité de gouvernante dans un presbytère. Ce qui suggéra à Monsieur Nicolas cette idée géniale : — Je vais entrer dans les ordres et vous serez ma gouvernante (1).

Ce beau projet fut conçu plus sérieusement qu'on ne pourrait le croire. Nicolas fit faire des démarches par ses frères, le curé et l'abbé, puis il se rendit à Auxerre où il vit les grands Vicaires. On lui promit, pour la fin de son noviciat, un vicariat dans la ville et la meilleure cure qui viendrait à vaquer durant les six mois du vicariat (2). — « J'étais presque déterminé. Je dois même avouer que si Marie Jehannin s'était conservée, c'en était fait, j'entrais dans le sacerdoce, et telle aurait été ma vocation : le désir de vivre tranquillement avec une jolie fille dont j'étais aimé (3). » Mais ces perspectives furent coupées. « Où en serais-je, s'écriera-t-il plus tard, si j'étais curé ! (4) »

Rencontrant un ancien camarade de l'imprimerie Fournier, Treisignies, on refit connaissance. Treisignies lui procura un engagement à l'imprimerie Causse, et Nicolas quitta « L'Image Saint-Nicolas », car à l'imprimerie Causse les ouvriers étaient logés chez le patron et mangeaient à sa table (5). Mais, certain jour, Monsieur Nicolas se rendit chez son perruquier, M. Fleury, en se recommandant tout particulièrement à ses soins, puis revêtit son habit noir. Il s'agissait de la fameuse démarche en vue du mariage avec une demoiselle Cœurderoi. La démarche échoua et Nicolas poursuivit ses folles parties avec les filles de Dijon dans le parc, aux Tuileries, au couvent des Capucins et

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2349-2350.

(2) *Ibid.*, p. 2454-2455.

(3) Cf. P. COTTIN, *Mes inscriptions*, p. LXXXVII.

(4) *Mon kalendrier*, p. 3683.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2371.

à la belle Chartreuse, illustrée par les chefs-d'œuvre de Claux Slutter (1). Nicolas demeura trois mois à Dijon. Au début de septembre, il revint à Sacy (2), où il tomba malade, fut guéri par des remèdes de cheval (3), et resta jusqu'à la fin de septembre, rappelé à Paris par la maladie de Zoé. Il passa par Joigny, où il apprit le mariage de son ancienne maîtresse Colombe avec un marchand de la rue des Prouvaires-St-Honoré (4). Après avoir couché à Joigny, il arriva à Sens pour y dîner. Aux environs de Montereau, il trouva sur le chemin un pauvre petit gars en haillons, pieds nus. Le gamin revenait de Lyon où il avait été abandonné par ses camarades. L'enfant offrit à Retif de lui porter son paquet. Bien qu'il n'eût plus que quelques francs en poche, Retif le prit avec lui, le défraya le restant du chemin, non sans l'avoir disputé à la maréchaussée qui voulait l'arrêter comme vagabond.

Retif arriva à Paris le 16 septembre; le 19, il fermait les yeux à Zoé (5) qui venait de l'instituer son héritier; mais Nicolas remit cet héritage à la famille : « Jamais, mon ami lecteur, je n'ai totalement cessé d'être vertueux (6). » Inclignons-nous devant ce désintéressement, en rappelant toutefois que cette pauvre Zoé aliénait un fichu en filet pour avoir de quoi permettre à Retif d'aller au théâtre.

Compère Nicolas se trouvait de son côté dans un profond dénûment. Durant son voyage de Sacy à Paris, il avait dû vendre pour vingt-sept livres une tasse d'argent, cadeau de son frère Boujat. Et il demeurera sans ouvrage jusqu'au 3 novembre.

Le 13 octobre, il s'était vainement rendu à l'imprimerie Knapen dans l'espoir de s'y faire embaucher; quand un

(1) DUHREN, p. 147.

(2) *Monsieur Nicolas*, 2371.

(3) *Ibid.*, p. 2452-2453.

(4) *Ibid.*, p. 2458.

(5) 19 septembre 1759, *Monsieur Nicolas*, p. 2460.

(6) *Ibid.*

camarade d'atelier, le pressier Giraud, lui offrit sa fille en mariage. Retif accepta avec empressement; mais la fille le supplia, les larmes aux yeux, de l'épargner, elle avait un amoureux (1). Nicolas s'était remis en pension chez Bonne Sellier, à laquelle il confia également ses velléités matrimoniales, et l'excellente femme de lui proposer la main de sa sœur Sofronie, une « revendeuse à la toilette fort bien dans ses affaires ». Rendez-vous fut pris pour le dimanche suivant. Retif n'avait que médiocrement hâte de se rencontrer avec Sofronie Sellier; aussi combien agréable fut sa surprise quand, le dimanche 28 octobre, il se trouva en présence d'une ravissante personne (2). Fut-ce le coup de foudre réciproque? Toujours est-il que le compagnon typographe et la revendeuse à la toilette s'entendirent parfaitement. La dame avait la confiance des meilleurs bijoutiers de la rue Saint-Honoré, du Palais-marchand, du quai de Gesvres, du quai de l'Horloge; elle avait un fonds placé de 2.400 lb. de rente et un mobilier qui valait au moins 12.000 francs.

« Je sentis, dit Retif, qu'on ôtait de mes épaules le poids de la misère. » Il reconduisit le soir la belle Sofronie jusque chez elle, où il fut effectivement ébloui par le mobilier. « Voilà mon bonheur assuré », chantait-il en revenant.

Dès le lendemain, Monsieur Nicolas donnait le bras à sa fiancée, fièrement. Ils visitèrent divers bijoutiers qui leur firent grand accueil; puis ils se rendirent chez la célèbre Sophie Arnould qui leur acheta des bijoux.

« J'étends mes vues, disait Sofronie à Nicolas; je vois que vous pourrez m'être utile. »

Le jour suivant, on vit des juifs qui confiaient à la revendeuse des objets de prix mis en gage et non retirés.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2463.

(2) Par une faute d'impression sans doute, Retif indique la date du 23 octobre.

On dînait ensemble, on ne se quittait plus (1). Aussi avec quelle hâte, le 1^{er} novembre, Nicolas de grand matin courut-il chez sa précieuse conquête, — Sofronie expirait. En manière de bon accueil, le fiancé se vit appréhendé, bousculé, ligoté, traité de voleur et d'assassin. Une bande de cambrioleurs s'étaient nuitamment introduits chez la revendeuse, avaient tout mis au pillage et l'avaient poignardée. Retif put justifier d'un alibi. On le relâcha.

Ce nouveau rêve de mariage, d'amour et d'argent avait duré trois jours (2).

A ce moment arrivait une lettre d'Auxerre, M. Fournier (Parangon) offrait à Retif la place de prote que Bourgoin venait de quitter pour prendre la direction d'une papeterie à Clamecy. On a dit la haute valeur de François Fournier comme imprimeur (3), l'importance de la maison qu'il dirigeait. La place de prote y était la première après celle du patron. Nous avons là un témoignage marquant de l'habileté que Retif avait acquis en son métier.

Monsieur Nicolas ne possédait plus que vingt-quatre sous. Il emprunta cinquante francs à sa sœur Margot, vendit quelques chemises pour payer le montant de sa pension chez Bonne Sellier, qui ne voulut rien accepter et, le 7 novembre 1759, il reprit le coche d'Auxerre vers la maison si pleine pour lui de souvenirs émouvants. Il arriva le 10 novembre et, comme il ne voulut pas occuper dans la maison Fournier le logis auquel ses fonctions de prote lui donnaient droit, le maître imprimeur lui indiqua l'hôtel d'un nommé Ruthot (4).

Les projets matrimoniaux hantaient toujours compère Nicolas. Il voulait se marier. Ses parents le désiraient autant que lui. Ils venaient de perdre deux de leurs fils,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2467-2474.

(2) *Ibid.*, p. 2476.

(3) *Ibid.*, p. 2482.

(4) *Ibid.*, p. 2483.

les deux puînés de Nicolas : Baptiste, qu'ils avaient confié à leur gendre Beaucousin à Paris, et Charles, le plus jeune, dont Retif retrace la courte et belle existence en une de ces pages si simplement, si spontanément écrites, et qui sont peut-être ce qu'il y a de meilleur dans la littérature du temps.

Charles Retif était un jeune gars de vingt à vingt et un ans. Clerc de notaire, il donnait les plus belles espérances par son intelligence, sa conduite, son application, quand, un beau jour, il quitta son étude pour s'enrôler au régiment d'Auvergne. C'était en 1759. La guerre se déroulait, avec des alternatives diverses, contre les Anglais alliés aux Prussiens. Le jeune homme s'était exalté à la lecture des papiers publics et à écouter les novellistes de plein vent. Il voulait, lui aussi, à son pouvoir, défendre son pays contre les ennemis menaçants. Voyant sa bonne mine, son ardeur, sa vaillance, ses chefs lui donnèrent un petit habit d'officier.

A Paris, sur le quai de la Ferraille, Charles Retif répandait ses discours patriotiques et le feu de son enthousiasme, de sa conviction, de sa jeunesse, dont il enflammait les cœurs. Il déterminait journellement quatre ou cinq gars de son âge à s'enrôler sous les drapeaux du roi. Puis, il voulut partir pour le front où il tomba sous les balles anglaises, glorieux petit soldat qui donnait si franchement sa vie, en son ardeur juvénile, pour l'honneur de son pays (1).

Quand donc cessera-t-on de répéter que le patriotisme date en France de la Révolution?

(1) *La Vie de mon père*, II, 90-91; — *La Malédiction paternelle*, I, 35; — *Monsieur Nicolas*, p. 2484-2485.

AGNÈS LEBÈGUE

Chez son hôte Ruthot, à Auxerre, Retif rencontrait une dame Lebègue et sa fille Agnès. Le mari de la dame, René Lebègue, était apothicaire : homme de mérite et généralement estimé, malgré son goût un peu vif pour le bon vin. Quelques années passées, il avait soutenu un procès contre les épiciers d'Auxerre pour leur faire interdire le débit, sans connaissances spéciales ni autorité, de matières toxiques ou d'un usage délicat, conformément à la législation en vigueur de nos jours. Les épiciers vendaient et ce temps de véritable poison comme du sucre ou de la cannelle. S'agissait-il même, disait Lebègue, d'éléments moins nocifs, l'épicier était-il capable d'en assurer la qualité et le dosage prescrits par le médecin ? René Lebègue avait courageusement soutenu son procès contre une corporation tout entière armée de ses privilèges et l'avait perdu en parlement ; ce dont sa fortune se trouvait compromise (1).

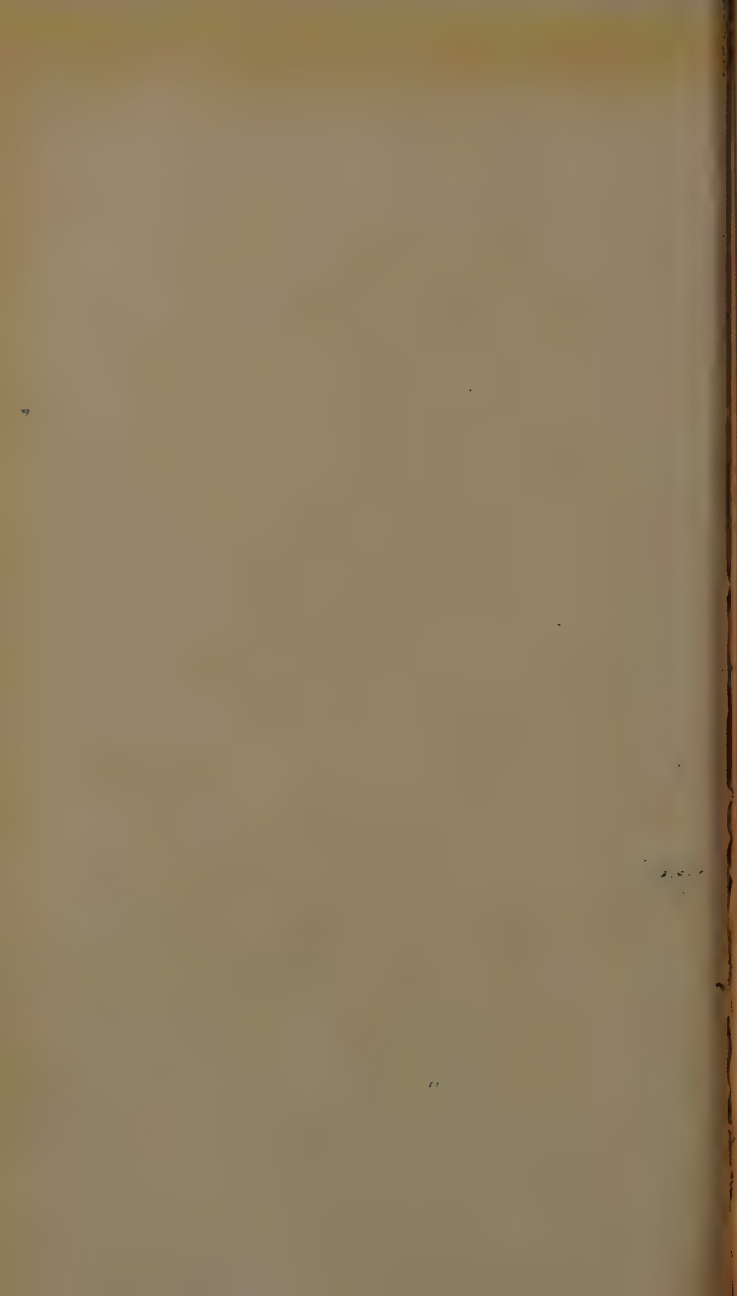
A l'époque où Retif rencontrait sa femme et sa fille chez Ruthot, Lebègue était absent d'Auxerre, exerçant les fonctions d'apothicaire-major à l'armée du Bas-Rhin.

L'ami Loiseau avait été l'amant d'une certaine Maine Lebègue, cousine de ces dames. Il avait parlé à Nicolas de la fille de l'apothicaire comme d'une jeune personne du plus rare mérite. Retif prétendra que la réputation du

(1) *Nuits de Paris*, p. 847. -



LA PLACE DE L'HORLOGE A AUXERRE
 Dessiné de Lattemand, grave par Née (Extrait du " Voyage pittoresque " de Laborde, 1782).



père, jointe au souvenir de Loiseau, l'aveuglèrent au point de lui faire trouver mérite et beauté à la « laide Agnès » et à le faire tomber dans ses rets (1).

La cour que Nicolas se mit à faire à la jeune fille en vue du mariage, ne l'empêcha d'ailleurs pas de rechercher celles qu'il avait jadis aimées.

Rose Lambelin, à qui il avait naguère écrit tant de lettres, pour laquelle il avait rimé tant de vers, s'avisa de lui donner rendez-vous du côté des Bénédictines (2). Venu le premier au guet, Nicolas s'étonnait d'attendre sans impatience. Elle arriva. Le charme avait disparu. Rose n'était plus celle qui, jadis, semblait embellir la nature. Elle n'était plus qu'un laidéron, assez commun, à la comparer aux femmes de Paris. « Il faisait très froid, dit Retif et mon cœur était plus glacé que l'air. » Il se donnait cependant beaucoup de mouvement pour continuer de paraître le Nicolas d'antan.

— Vous ne m'aimez plus, lui dit Rose en se levant. Il fait très froid; allons-nous en.

Sur le chemin du retour, les jeunes gens parlaient de choses indifférentes.

— Entrez-vous? lui demanda Rose, parvenue devant sa maison.

— Non, il faut que vos parents soient prévenus de ma visite.

Quand Rose Lambelin apprit les fiançailles de Nicolas avec Agnès Lebègue, elle écrivit contre cette dernière des lettres très vives au curé de Courgis, frère de Nicolas, et à l'abbé Thomas, lettres anonymes qui, par le fait, demeurèrent sans effet. Rose devait se marier quelques mois plus tard et mourir à Paris en 1764 ou 1765, à l'âge de vingt-sept ans (3).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2486.

(2) 27 novembre 1759, *Ibid.*, p. 2487.

(3) *Ibid.*, p. 2489.

En l'absence du père d'Agnès, une assemblée de famille se réunit le 7 avril, lendemain du jour de Pâques, pour donner son consentement. Le mariage fut célébré à Auxerre en l'église Saint-Loup le 22 avril (1760). La mariée était en grand bonnet. Toute la famille Retif de Sacy vint y assister, ainsi que M. Fournier et les ouvriers de l'imprimerie. On but, on mangea, on dansa, pour recommencer le soir du « beau dimanche » (1). Peu après, on apprenait la mort du père de la mariée, René Lebègue.

Nicolas mena sa jeune femme à Sacy où Agnès fut si bien accueillie que son mari décida de l'y laisser huit jours. Quand il revint la reprendre, il trouva toute sa famille engouée de sa femme qui avait gagné les cœurs.

Nicolas continua de remplir ses fonctions de prote chez Fournier aux appointements de quarante-cinq sous par jour. Il vivait avec sa femme chez sa belle-mère. De Sacy, par les soins d'Edme Retif, arrivaient du blé, du vin, des œufs, mais la mère de la jeune femme était dépensière, si nous en croyons son gendre, et le ménage se trouvait gêné. Ce fut à cette époque, dès le début du mariage, que M^{me} Lebègue découvrit les cahiers où Nicolas avait noté, en leurs lestes détails, ses amours avec les grisettes d'Auxerre. Elle crut devoir en brûler une grande partie et l'on imagine quelle en fut l'irritation de l'auteur.

Agnès ne tarda pas à comprendre que la mésintelligence entre son mari et sa mère rendrait le séjour à Auxerre impossible; elle résolut de venir à Paris faire des démarches en vue de trouver une situation à Nicolas. Agnès se proposait de voir l'imprimeur Knapen et quelques personnes que sa famille connaissait dans la capitale (2).

A peine Agnès eut-elle quitté Auxerre, que Retif trompait grossièrement sa jeune femme avec deux de ses amies, les sœurs Clodon et Marianne Roullot, et puis encore avec

(1) 22 avril 1760, *Monsieur Nicolas*, p. 2531-2535.

(2) *Ibid.*, p. 2543-2545.

une de leurs amies, Maine Blonde. De ces trois demoiselles, dont il faisait, à peine marié, un si misérable usage, Retif déclarera dans la suite ne se souvenir qu'avec attendrissement (1).

Le 10 mars (1761), Agnès donnait à Retif la première des quatre filles qui seront le fruit de leur union. L'enfant reçut le prénom d'Agnès de ses mère et grand'mère. Elle fut mise en nourrice à Sacy chez ses grands-parents qui se chargèrent de l'élever. Agnès Retif, d'une grande beauté, aura une destinée tragique. La seconde fille de Retif et d'Agnès Lebègue, nommée Élise, viendra au monde l'année suivante; chétive, infirme, elle ne vivra que sept ans.

Les démarches d'Agnès à Paris réussirent, Retif fut engagé à l'imprimerie Knapen. Il prit congé de M. Fournier et, après un court séjour à Sacy, il débarqua au port Saint-Paul, avec douze sous dans sa poche « durement ménagés », n'ayant dépensé que dix-huit sous pendant les trois jours du voyage en coche d'eau pour les deux soupes au beurre quotidiennement distribuées aux passagers (2).

Le ménage logeait au second dans la maison d'un marchand de vin, rue Saint-Jacques, vis-à-vis de la fontaine Saint-Séverin qui existe encore. Retif ne resta pas longtemps chez Knapen; il vint travailler dans l'imprimerie de la veuve Quillau, d'où il rentra aux galeries du Louvre.

Le ménage était misérablement installé : une table, un châlit, quelques chaises, un peu de vaisselle. Retif écrit naïvement : « J'étais bien moins avancé avec Agnès Lebègue que si j'eusse épousé une promeneuse d'éventaïre de fruits, une poissarde de Paris ou une fille de cordonnier d'Auxerre (3). »

Sa jeune femme, autrefois dans l'aisance, avant que René

(1) *Mon kalendrier*, p. 3688.

(2) Juin 1761, *Monsieur Nicolas*, p. 2561.

(3) *Ibid.*, p. 2563.

Lebègue eût perdu son procès contre les épiciers, en avait conservé des mœurs bourgeoises; elle en avait gardé une mise toujours propre et soignée et s'accommodait mal de mets grossiers. Aussi s'efforçait-elle de gagner quelque argent par du travail que lui confiaient à domicile les modistes et les meilleures faiseuses, mais répugnait à rapiécer les vêtements d'ouvrier de son mari : « On donnait à faire (au dehors) les choses grossières, les bas, les vestes d'imprimerie; cela coûtait plus que le joli travail ne rapportait (1). » La jeune femme n'avait pas été éduquée à conduire un ménage d'ouvrier et n'y entendait rien malgré son bon vouloir. Retif se sentait humilié de sa misère, son humeur s'aigrit, il ne vit plus personne (2). La seule connaissance honnête qui lui reste, écrit son admirateur Cubières-Palmézeaux, est Bathilde l'Alsacienne, une prostituée (3). » Retif lui donnait des leçons, lui montrant à lire et à écrire, « mais elle eut la délicatesse de ne pas vouloir que je lui montrasse chez la Cadiche ». Les leçons se donnaient dans l'appartement particulier de Bathilde, rue du Petit-Reposoir. En retour, Bathilde faisait des cadeaux « que j'étais forcé d'accepter, dit Retif, à cause de ma misère (4). »

Agnès, fine, naturellement élégante, très intelligente, très cultivée, fréquentait gens de bonne compagnie. Retif, prompt à juger les autres par lui-même, y voit aussitôt des amants; mais ce qu'il reproche à sa femme, ce n'est pas son inconduite prétendue, c'est de ne pas chercher, par ladite inconduite, à le mettre à son aise (5). Il y revient plus d'une fois : « Elle galantisait, écrit-il avec indignation; mais, je l'ai dit, qu'on n' imagine pas, qu'au sein de la misère, elle employât les ressources de l'amour pour sou-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2565.

(2) *Ibid.*, p. 2564.

(3) LACROIX, p. 12.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2616-2617.

(5) *Ibid.*, p. 2566.

tenir sa maison ! Loin de là ! Elle venait d'être saisie de la fureur du bel esprit (1). »

Voilà le grief ! Agnès lisait les œuvres de M^{me} de Sévigné, de M^{me} Deshoulières, « la plus dangereuse des lectures, dit son mari, pour une femme obligée au travail ». Comme tant de femmes de l'ancien temps, Agnès écrivait des lettres destinées à être lues en société. La cheminée était pleine de brouillons déchirés. Et ces lettres, comme celles M^{me} de Sévigné, de M^{lle} de Scudéry, de M^{lle} de Lespinasse, de M^{me} du Deffand, de M^{lle} Aïssé et de tant d'autres, passaient de main en main, elles étaient lues, elles étaient commentées. Bien des causes de mésintelligence fermentaient entre Retif et sa femme ; nous voulons dire l'incapacité du pauvre Nicolas à diriger son ménage avec son cerveau toujours en ébullition et son indomptable besoin de débauche, ainsi que la ferme intention d'Agnès de conduire les affaires de la maison qu'elle ne pouvait laisser aller à la dérive, et l'irritation éprouvée par Retif d'être obligé de plier sous la volonté de sa femme, mais voici la source des plus graves querelles et des plus âpres récriminations ! « Elle dépensait l'argent en plumes, en encre et en papier !... » Et du jour où Retif, à l'imitation peut-être de sa femme, fut devenu auteur à son tour, cette rivalité de gens de lettres, s'ajoutant aux aigreurs nées de la gêne matérielle et aux divergences de caractère, devait amener une rupture quels que fussent le bon vouloir, le dévouement et l'élévation de sentiment d'Agnès et la bonté native de Retif, car, avec ses vices, ses désordres, ses enfantillages c'était un homme foncièrement bon.

Que si Agnès n'amenait pas l'abondance dans le ménage par le canal de ses amis, ce n'était pas que Retif ne lui en donnât l'exemple. Adélaïde Nécard était une jeune et jolie personne qui s'était mise en apprentissage chez une couturière. Elle avait de la fortune ou du moins des ressources

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2576.

qu'elle paraît avoir tenues du Président de Saint-Leu, à qui, prétend Retif, la mère l'avait vendue (1). Elle avait beaucoup de goût pour Agnès, et plus peut-être encore pour son mari. « Charmante fille dont j'honorerai la mémoire jusqu'à mon dernier soupir, écrira celui-ci dans son *Kalendrier* (2). Elle fit le rôle de ma femme durant plusieurs semaines. Ce fut un éclair de félicité sorti de l'épais nuage de malheur dont j'étais enveloppé. » On allait se promener aux Tuileries, de compagnie : ménage à trois, mais où c'était l'élément féminin qui était doublé. Agnès portait une robe en gros de Tours qui la rendait brillante, Adélaïde, plus étoffée, avait une robe gorge de pigeon qui lui donnait l'air d'une charmante enfant de seize ans (3). Entre la robe gros de Tours et la robe gorge de pigeon, Monsieur Nicolas s'ébrouait. Adélaïde introduisait de beaux meubles dans le ménage : une glace sur la cheminée, une commode à dessus de marbre, un fauteuil de velours cramoisi, deux lits jumeaux recouverts de damas avec un excellent coucher (4); elle lui garnissait la table : le jour de la Toussaint 1763, une oie grasse, une matelote, de la poire et du raisin.

— Laissez-moi faire, lui disait Adélaïde.

« J'y étais bien forcé, ajoute Nicolas, je n'avais point d'argent. »

D'autres fois Retif allait dîner chez son amie; mais il la quittait de bonne heure, « chassé par la crainte du Président ». C'était un vieux jaloux, ce qui ne permit pas à « cet éclair de félicité » de briller bien longtemps (5).

Retif avait une autre distraction qui prendra par la suite le plus surprenant développement et deviendra même,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2599.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3689.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2600.

(4) *Ibid.*, p. 2608.

(5) *Ibid.*, p. 2583.

à certaines époques, son occupation principale. Piqué sans doute de voir sa femme écrire des lettres que lisait la bonne compagnie, Nicolas se mit à écrire à son tour des lettres qu'il adressait aux lève-nez, aux modistes, aux jolies marchandes de Paris, à M^{lle} Mazange et à M^{me} Meneau, rue de l'Arbre-Sec, à M^{lle} Lavallée, rue Saint-Honoré, à M^{me} Laurens, vis-à-vis de l'Opéra, à M^{lle} Decour, rue des Cordeliers, à M^{me} Machart la bijoutière. Il signait le chevalier de Mirabelle où « Leblanc le mousquetaire », trouvant grand plaisir, dit-il, à se croire quelques instants ce qu'il feignait d'être. Le soir, entre sept et huit heures, rentrant chez lui de son imprimerie, il portait lui-même ses missives en veste de travail et gros souliers blancs qui lui donnaient l'air d'un commissionnaire savoyard (1). « Ces lettres et l'adoucissement qu'apportait à mon sort M^{lle} Nécard, procuraient à mon désespoir quelques moments de relâche. »

Monsieur Nicolas se donnait, à la même époque, d'autres plaisirs, plus singuliers encore : il se glissait dans les allées des filles publiques les mieux chaussées et les plus haut huppées du quartier, montait jusqu'à leur appartement généralement ouvert pour y jouer mille tours : cachant les vêtements, déplaçant les objets laissés sur les chaises, y lâchant les rats et les souris pris dans les nombreuses souricières de l'imprimerie royale (2).

Enfin, pour qu'Agnès ne fût pas seule au logis à barbouiller du papier, Retif se mit à écrire lui aussi, à écrire sur lui-même, retraçant sa vie, ses souvenirs, s'efforçant de se rappeler les vers qu'il avait composés, origine de l'œuvre fameuse : *Monsieur Nicolas* (3).

Telle était son existence quand Retif apprit la grave maladie de son père. Ses moyens ne lui permettaient pas de se rendre à Sacy. Edme Retif mourut le 16 décembre

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2584-2585; *Mon kalendrier*, p. 3703.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2594-2595.

(3) *Ibid.*, p. 2584.

1763. Nicolas put enfin aller voir sa vieille mère au début du carême (1764) qu'il passa tout entier (7 mars-21 avril) dans sa chère ferme de la Bretonne où il retrouvait sa fille Agnès. Ses frères et beaux-frères y étaient réunis. La succession se régla entre eux. Nicolas eut pour sa part six mille livres en biens fonds qu'il céda pour mille écus à son frère Pierre « le paysan », qui continuait l'œuvre ancestrale, afin que le domaine de « La Bretonne » ne fût pas morcelé (1).

Nicolas était heureux de revoir sa fille avec laquelle il se promenait, mais il lui arriva de faire une chute en la portant et de se blesser grièvement à la jambe. Certain baume, qu'on y mit pour le guérir, détermina un érysipèle. Revenu à Paris, il fut obligé de garder le lit pendant quinze jours (2); mais sa situation matérielle allait considérablement s'améliorer du jour, — 24 juillet 1764, — où il fut engagé en qualité de prote à l'imprimerie Quillau, aux appointements de dix-huit livres par semaines, plus une « copie », c'est-à-dire un exemplaire, — les Anglais ont conservé l'expression, — de tous les livres qui paraissaient, ce qui augmentait encore ses émoluments d'un bon tiers.

Nicolas Retif avait donc acquis dans son métier une haute et belle situation. Il la devait à son travail et à ses capacités, qui ont toujours été hors de discussion et qui sont l'un des côtés par lesquels le malheureux se réhabilite.

D'autre part, les modistes avec lesquelles Agnès Lebègue était en rapport lui confiaient de l'ouvrage en quantité de plus en plus importante (3). L'aisance arrivait au ménage par les voies les meilleures et il n'eût tenu qu'à Monsieur Nicolas de vivre tranquille et satisfait; mais il lui fallait des « consolations à son malheureux mariage (4) ».

(1) LACROIX, p. 2.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2636.

(3) *Ibid.*, p. 2641-2642.

(4) *Ibid.*, p. 2639-2641.

Les voici pour les années 1764-1765 : la grande Laurence, amie et compagne de Bathilde en l'établissement tenu par la Cadiche, la belle Vadé, les quatre (1) sœurs Decour, Agathe Lamèle, un lot de filles du monde : Gertrude Saint-Cyr, Françoise Bienfaite, Zoa et Psyché, Rosette, Préludine, Agacette, jeunes personnes qui, toutes, le « consolèrent » sans qu'il les aimât, et les suivantes qui le « consolèrent » et qu'il aima : l'aimable Mazange, la douce Emilie Ronait, Apolline Canapé, la jolie Percinette; et d'autres qui le « consolèrent » et qu'il n'aima pas, mais dont il fut aimé : Hollier l'horlogère qui le « choisit pour se donner le plus beau des titres (le titre de mère) et faire le bonheur de son mari (1) », Mauviette la sage-femme, Saniez la sage-femme; celles enfin qui le « consolèrent » et vers lesquelles il fut entraîné par « un goût factice » : Rainefort la tailleuse, Baptiste la limonadière, vis-à-vis la Comédie-Française, M^{me} Vingtcinq de la rue Dauphine, Hélène Brocard, fille de la maîtresse couturière de sa sœur Margot et compagne d'Adelaïde Nécard, Eusébie la marchande de sel et sa sœur Eulalie (2). On ne saurait affirmer que ces consolations fussent toutes de premier choix, du moins, par la quantité, offraient-elles de quoi calmer la douleur de l'homme le plus inconsolable du monde.

« Je termine ici l'époque honteuse de ma vie, note Retif sur la fin de l'année 1764, l'époque de ma nullité, de ma misère, de mon avilissement... (3). »

Il était dans sa trente-et-unième année.

(1) *Mon calendrier*, p. 3695.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2638-2639. A la plupart de ces dames Retif a consacré des notices dans *Mon calendrier*, p. 3689-3727.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2659.

XII

ROSE BOURGEOIS

Agnès Lebègue était partie pour Sacy où elle devait mettre au monde, chez ses beaux-parents, en septembre 1764, la quatrième fille, Marion, qu'elle donnait à son mari (1). Le 10 mars 1761, elle avait donné le jour à leur fille aînée, Agnès; en 1762 naissait Elise qui mourra en 1769; en 1763 une troisième fille qui vécut peu de temps; enfin, en 1764, venait au monde la petite Marion.

En octobre 1764, Nicolas souffrait encore de la blessure à la jambe qu'il s'était faite à Sacy en portant sa fille Agnès, quand il fut blessé à l'autre jambe, au coin de la rue Traversière, par un particulier qui le culbuta tandis qu'il était en contemplation devant une jeune fille occupée dans l'intérieur d'un magasin de soieries (2). « Un carrosse m'aurait écrasé sans que j'eusse pu l'éviter ». « Oui, oui, s'écrie-t-il, c'est ici l'événement le plus étonnant, le plus extraordinaire de ma vie! Je végétais en brute; je vis la belle Rose et j'eus une âme!... » « Je vis Rose, écrit-il plus tard, et je lui dois l'existence ». Elle était en compagnie d'une autre jeune fille plus jeune. Les marchandes du quartier lui apprirent les noms des deux demoiselles : Rose et Eugénie Bourgeois, filles d'un marchand de soieries, secondaient leur père dans son commerce.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2658.

(2) *Ibid.*, p. 2644.]

C'était l'aînée, Rose, qui avait subitement envahi le cœur de Monsieur Nicolas. Et pourquoi ce nouvel et foudroyant amour? — Rose Bourgeois était l'image de M^{me} Parangon, la divine Colette, l'image de Jeannette Rousseau.

Et ce fut, du jour au lendemain, une passion dévorante, d'autant plus terrible que le galant ne pouvait parler à sa mie. Enfin il prit le parti d'écrire comme il le faisait aux modistes et aux jolies boutiquières du quartier.

Il composa sa première lettre et, se glissant dans le magasin parmi la clientèle, déposa adroitement le pli devant la belle Rose sans être remarqué. Après quelques instants, la jeune fille vit la lettre, lut avec surprise son nom sur l'enveloppe et, sans l'ouvrir, la porta à son père dans l'arrière-boutique. Et Nicolas s'en retourna « soulagé de son cruel tourment ». Une deuxième, une troisième, une quatrième, une cinquième lettre eurent le même sort. Nicolas passait et repassait devant le magasin où Rose brodait au tambour.

Quand un soir, comme il arrivait pour faire passer sa sixième lettre, il trouva le magasin fermé; mais il put, à travers un défaut du rideau tendu à la fenêtre, contempler la belle Rose à table où la famille soupait. A ce moment la cuisinière, qui sortait, ouvrit la porte; Nicolas se glissa dans la maison et posa sa lettre sur une chaise. L'entreprise se poursuivit quelque temps encore. Les lettres étaient remises avec des incidents divers (1). Mais voici qu'un jour, où Monsieur Nicolas avait recommencé son manège et cherchait à suivre des yeux dans l'intérieur du magasin le sort de sa missive, il se sentit saisi aux épaules et fortement secoué : les garçons de magasin s'emparaient de l'amoureux pour l'entraîner dans l'arrière-boutique, cependant que la foule s'amassait en criant : Au voleur !

Dans l'arrière-boutique la famille était réunie. On fit

(1) Les lettres à Rose Bourgeois sont publiées au tome V des *Contemporaines*. Voy. aussi dans *Le Drame de la vie*, p. 535-577, acte III, sc. VII, *Rose et Eugénie*.

asseoir assez rudement sur une chaise l'imprudent épistolier que l'on menaçait du commissaire, quand le père arriva Nicolas fut contraint d'écrire quelques lignes; son écriture fut reconnue. Le malheureux voulut se justifier :

— Dévoré d'une passion malheureuse et sans espérance, car je suis pauvre, tous mes efforts pour ne plus revenir dans votre quartier, à votre porte, ont été inutiles.

— Jeune homme, répondit M. Bourgeois, si vous avez des principes, comment avez-vous cherché à développer dans le cœur de ma fille un sentiment aussi dangereux que celui de l'amour?

— Vous me le demandez?

— Ce n'est pas une question, c'est un reproche. Sortez !... la foule est dissipée... Votre pauvreté n'est pas ce qui m'arrêterait (1).

Vers la même époque Retif lisait avec passion les œuvres de Voltaire, mais il le trouvait « si inimitable, si élevé qu'il étouffait en lui toute velléité d'écrire »; à l'imprimerie il corrigeait les épreuves des romans de M^{me} Riccoboni, qui le décourageaient également par leur élégance soutenue; mais voici qu'il eut à revoir les placards d'un roman de M^{me} Benoît de Lyon, intitulé *Elisabeth*. En le lisant Retif se répétait : « Mais je ferais bien, moi aussi, un roman ! » Etincelle qui fit éclater l'ardeur dont il était rempli.

Le désir de provoquer l'admiration de Rose et de ses parents (2), et la pensée qu'après tout il ne laisserait pas de faire aussi bien que M^{me} Benoît, lui mirent la plume à la main. « Rose Bourgeois, écrira Retif trente années plus tard, m'a rendu auteur comme Jeannette Rousseau m'a fait étudier... Elle ne me rendit pas heureux, mais elle m'éleva l'âme et deux mots que me dit son père firent de moi un homme nouveau (3). »

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 201-204.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4544.

(3) *Mon calendrier*, p. 3691.

Certaine histoire concernant une demoiselle Henriette, qui lui avait été contée par Bonne Sellier et par sa sœur Sofronie, lui servit de *base*, — la trame sur laquelle son imagination broda, — et Rose fut la muse inspiratrice qui anima son génie. « *Salve, o domus qui me fecisti scriptorem !* » — Salut, ô demeure qui fis de moi un écrivain ! — de ces mots latins Monsieur Nicolas saluera dorénavant le magasin de soieries chaque fois qu'il passera rue Traversière, en souvenir de la belle apparition à qui jamais il n'adressa la parole et qui le « tira de l'état de mort où il végétait (1). »

Et il en sera ainsi pour chacun des nombreux ouvrages que Retif de la Bretonne va publier : à chacun d'eux il lui faudra une « base » c'est-à-dire une histoire prise dans la réalité, et une « muse », c'est-à-dire une femme, dame ou demoiselle, qui l'inspirera, enflammera son imagination. Sans cette muse, à qui l'œuvre sera idéalement dédiée, pour laquelle elle sera composée, que l'auteur, la plume à la main, aura toujours en pensée présente devant lui, il se trouverait réduit à l'impuissance, sans souffle, sans génie.

« Un soir, écrit Retif, passant quai de Gesvres, j'aperçus une jolie personne qui achetait dans une boutique de modes. L'élégance de sa taille me frappa. Je revins plusieurs fois sur mes pas pour la considérer. C'était une demoiselle de Lyon, et la même dont Bonne et Sofronie m'avaient fait l'histoire ». Et voilà subitement l'imagination de notre auteur qui flamboie. « Je ne vis plus le quai comme une double galerie marchande; il me parut un palais enchanté. Une foule de jolies filles garnissaient les boutiques; l'éclat des lumières les rendait encore plus belles (2). » Rentré chez lui, il mit la main à la plume. Un premier essai le mécontenta, le dérouragea; puis il reprit l'ouvrage. « J'avais la belle Rose toujours présente; elle était ma muse (3). »

(1) *Mon kalendrier*, p. 3690-3692.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4545.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4546.

Les romans de M^{me} Riccoboni lui servaient de modèle (1). « Les jours de fête, particulièrement consacrés à mon auteu-romanie, écrit-il plus tard, je passais fièrement dans les rues, l'air pensif, et me disant tout bas : Qui croirait en me voyant que je viens d'écrire les belles choses de ce matin?... Et cependant, ajoute-t-il, c'était du boursoufflage à la du Rozoi (2). »

Retif vendit son roman à la veuve Duchesne à raison de 15 livres la feuille. Il y en avait cinquante et une, ce qui faisait une somme de 765 livres, de 8 à 9.000 francs d'aujourd'hui. Et Retif était un débutant, un ouvrier typographe de trente-deux ans ! Les écrivains se trouvaient au XVIII^e siècle dans des conditions matérielles singulièrement favorables. L'impression commença le 20 janvier 1767 chez Quillau (3), où Retif, en qualité de prote, composa lui-même son livre, en sorte qu'il put y faire usage de l'orthographe réformée dont il avait conçu le plan. Le censeur Albaret s'était montré particulièrement bienveillant. Il avait horreur des romans à tendances philosophiques, d'une philosophie pleurnicharde que Rousseau mettait à la mode. Il donna une approbation flatteuse : « Elle m'éleva l'âme », dit Retif (4).

Avant l'impression, l'auteur avait tenu à soumettre son œuvre à un critique. Son choix était tombé sur Nougaret, qui venait de publier *Lurelurette ou les Progrès de la vertu*. Retif se rendit chez lui, rue Phélypeaux au Marais, vis-à-vis le Temple. Il trouva un bout d'homme noir et sale, dont les vêtements s'épinglaient sous une petite redingote grise en forme de tablier de brasseur. Nougaret accepta de rendre le service que lui demandait Retif. Plusieurs fois de suite, celui-ci vint chez lui, le soir

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2714.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4546.

(3) DUHREN, p. 168-169.

(4) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 19.

avec son manuscrit. On passait la nuit à le lire et Nougaret lui en faisait couper une partie. Nicolas avait nommé son héroïne Jeannette, en souvenir de l'ange de Courgis; mais Nougaret exigea « Angélique », le nom d'une maîtresse qu'il aimait beaucoup. L'auteur aurait voulu mettre son œuvre publiquement, sous l'égide de Rose Bourgeois. Il envoya au marchand de soieries le texte de la dédicace projetée; mais le père répondit par une lettre des plus affables où il déclinait l'honneur qu'on voulait faire à son enfant (1). L'ouvrage, dont l'impression fut commencée en janvier 1767 (2), ne parut qu'à la Saint-Martin (11 novembre) (3).

La Famille vertueuse eut peu de succès. Retif en attribuera l'échec à l'orthographe réformée qu'il avait adoptée.

Agnès Lebègue était revenue de Sacy avec sa fille aînée en février 1765. Retif s'attacha à son enfant : « Elle me tenait lieu de tout », dit-il avec une exagération inconsciente. Les époux occupaient un troisième dans une maison qui faisait le coin de la rue des Rats (4). Le 31 décembre, Retif crut pouvoir faire porter à Rose, en manière d'étrennes, quelques almanachs pour l'année nouvelle qu'il avait fait relier. Le père les lui retourna avec ces mots : « Si M. de La Bretonne est un homme présentable, pourquoi ne s'est-il pas hasardé lui-même? S'il ne l'est pas, en vain s'efforce-t-il de nous rendre des hommages (5). »

(1) Lettre datée du 17 décembre 1766.

(2) En une lettre du 12 octobre 1783 à Milran (Marlin de Dijon), Retif dit : « Fin 1766. » *Faits servant de base à la Prévention nationale*, p. 429.

(3) *La Famille vertueuse*, lettres traduites de l'anglais, par M. de La Bretonne. A Paris, chez la veuve Duchesne, 1767, 4 vol. in-12. Voy. LACROIX, p. 77-81 et MONSELET, p. 104-106.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2677. Il y avait deux rues à Paris portant le nom de « rue des Rats »; il s'agit ici de celle qui s'appelle aujourd'hui « rue de l'Hôtel-Colbert » (V^e arr.).

(5) *Ibid.*, p. 2725-2726.

Depuis lors, Nicolas cessa toute relation avec la céleste apparition. Rose se maria à Versailles et sa sœur Eugénie épousa un commerçant auquel son père céda son fonds (1). On retrouve le souvenir des deux sœurs en diverses œuvres de Retif de La Bretonne : *l'Ecole des pères*, la vingt-cinquième et la cinquante-deuxième nouvelles des *Contemporaines*, le *Drame de la Vie*, enfin les *Nuits de Paris*.

(1) *Mon Kalendrier*. p. 3692.

“ JE DEVIENS AUTEUR ”

A l'époque où Retif achevait d'imprimer *la Famille vertueuse*, un autre événement, d'égale importance, allait influencer sur sa vie : le ménage fit la connaissance d'un marchand d'étoffes, — gazes, mousselines, soieries, — nommé Moulins, quelque peu contrebandier, mais serviable et obligeant (1). Il apprécia les qualités d'activité et d'intelligence d'Agnès Lebègue, qui s'efforçait par son travail de procurer des ressources à son ménage chargé de trois enfants, et organisa avec elle une manière de commerce : Moulins fournissait les étoffes, Agnès était chargée de les « placer », plus particulièrement dans les environs de Paris. Agnès gagnait ainsi des sommes relativement importantes et Retif d'en profiter pour planter là sa « proterie », comme il dit, renoncer à la typographie qui lui avait procuré une situation honorable avec d'estimables revenus et, lui marié, père de trois enfants, après avoir constaté que son premier ouvrage, *la Famille vertueuse*, n'avait obtenu qu'un médiocre succès, de décider que dorénavant on vivrait de sa plume.

Parmi tant d'actes d'une inconscience coupable qui peuvent lui être reprochés, c'est peut-être le plus grave. A trente-trois ans, c'est sur le travail de sa jeune femme

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2688.

qu'il va se reposer pour nourrir et élever ses enfants; quant à lui, il ira de par le monde à sa fantaisie. « M. Moulins faisait vendre ses mousselines par ma femme à un bénéfice réglé, écrit-il tranquillement; ma femme pouvait se passer de moi (1). » La conduite de Retif en cette circonstance rend d'autant plus révoltantes les répugnantes injures et calomnies dont il ne cessera, dans ses livres, au cours de sa correspondance, en ses rapports avec ses amis, de poursuivre sa malheureuse épouse; elle rend d'autant plus ridicules les reproches d'incapacité pratique dont il ne cessera de l'accabler. Quand une femme, comme Agnès, élevée dans l'aisance à une vie de société élégante et cultivée, aura la vaillance, l'intelligence de se substituer, pour le soutien du ménage, au rôle d'un mari qui, par une carence coupable, se refuse à remplir le sien : le devoir le plus élémentaire de ce dernier eût été de se taire et, s'il n'aimait plus sa femme, tout au moins de la respecter.

D'aucuns, il est vrai, trouveront à la conduite de Retif abandonnant tout pour se jeter dans la littérature, des circonstances très atténuantes. Ce sera, quelque cent ans plus tard, l'histoire du peintre Gauguin, employé de banque modèle, ayant charge d'une femme dévouée et de cinq enfants et, un beau jour de dimanche, pour avoir touché à un pinceau et à des couleurs, tombant sous la tyrannie de l'art et abandonnant une situation lucrative pour ne plus faire que de la peinture. Ses tableaux ne se vendent pas, c'est la misère au logis, la séparation. Et Gauguin part pour le Pacifique d'où il reviendra le grand peintre que l'on sait.

Pareil destin : « La vocation, disent les frères Tharaud, qui s'abat sur une tête comme un ange infernal. De loin, des êtres de cette sorte peuvent paraître inhumains, mais quand on les approche, on voit avec étonnement qu'ils

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2690.

sont les plus sensibles des hommes. Verlaine leur a donné un nom : ce sont les poètes maudits (1). »

Ici se pose, il est vrai, une question très grave. M. Léonce Grasilier (2) a récemment consacré à Retif une étude où il s'efforce de prouver que, dès cette année 1766, c'est-à-dire à l'époque où se passent les faits dont il s'agit, Retif aurait pris des fonctions dans la police secrète. Les émoluments que Monsieur Nicolas aurait obtenus du Magistrat, — lieutenant de police, — auraient remplacé le salaire payé par l'imprimeur Quillau : coïncidence qui serait un argument à l'appui de la thèse de M. Grasilier, que nous avons tenu à signaler; mais l'argumentation de l'éminent érudit ne nous a pas convaincu. Retif a parlé si souvent, sous les formes les plus diverses, des moindres circonstances de sa vie, il n'a pas craint de nous révéler des infamies commises par lui, de véritables crimes, et il est absolument impossible de trouver, nous ne disons pas seulement une mention, si légère fût-elle, de cette collaboration trentenaire avec la police générale, mais un fait, un mot, une nuance qui puisse la faire supposer (3).

Nous croyons fermement que Retif dit vrai à cette date de 1766-67, quand il déclare que c'est, — non le lieutenant de police, — mais « le marchand Moulins qui contribua, plus que tout autre chose, à décider absolument de son sort ».

Moulins fit quitter au ménage Retif son logis de la rue des Rats (4), pour l'installer rue de la Harpe, à côté du collège de Justice.

(1) Jérôme et Jean THARAUD, à propos du livre de J. Dorsenne sur Gauguin, *Le Figaro*, 29 août 1927.

(2) Léonce GRASILIER, p. 17.

(3) Jusqu'à l'année 1798 tout au moins, où, à l'âge de soixante-quatre ans, il sera attaché au Cabinet noir, pour la traduction des lettres écrites en espagnol ou en italien.

(4) Plus exactement rue Galande, au coin de la rue des Rats, *Nuits de Paris*, p. 2022.

Nicolas venait donc de toucher 750 livres de la veuve Duchesne pour *la Famille vertueuse*, l'imprimeur Quillau lui versait 400 livres qui lui restaient dues sur son travail. Puisque sa femme n'avait plus besoin de lui, Retif résolut d'aller passer quelque temps à Sacy, en vue d'y préparer, dans le calme des champs, quelque nouvel ouvrage (1).

Nicolas rencontra Joconde Sailly, fille de joie, qui lui annonça :

— Me voilà figurante aux Français !

Retif de son côté :

— J'abandonne l'imprimerie pour me faire auteur.

— Pauvre métier, répondit Joconde, les honnêtes gens y meurent de faim, les autres y finissent mal (2).

Cette Joconde Sailly, que Retif traite de « jeune folle (3) », paraît avoir eu des lueurs de bon sens.

Retif quitta Paris pour Sacy le 22 juin (1767). Il emportait dix louis d'or, deux costumes neufs, des livres et son « ivresse d'auteur ». Il s'embarqua au port Saint-Paul et, comme il faisait très chaud, coucha sur le pont enveloppé d'une couverture. Il quitta le coche d'eau à Pont-sur-Yonne et, le long de la rivière, cueillant des fleurettes, vint à pied jusqu'à Sens, d'où il se rendit à Auxerre (4). Il y logea dans une maison de sa belle-mère. A chaque coin de la ville, son cœur s'attendrissait sous les souvenirs qui montaient en lui. Son frère Pierre, le paysan, vint le chercher en carriole. Le 1^{er} juillet, il était à La Bretonne auprès de sa bonne vieille maman (5).

Après quelques soins donnés, en bonne entente avec ses frères, au règlement de la succession paternelle, Retif se mit au travail, à ses travaux littéraires. Il s'était installé

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2691.

(2) *Ibid.*, p. 2693-2694.

(3) *Mon kalendrier*, p. 3681.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2700.

(5) *Ibid.*, p. 2704-2705.

dans un vieux colombier vide, dont il tirait l'échelle pour être plus tranquille; mais, contrairement à ce qu'il avait espéré, il n'était guère en train. C'est qu'à La Bretonne surgissaient autour de lui, au détour des chemins, au seuil des prairies, à chaque clos de vigne, les chers et charmants souvenirs d'enfance : ici, aux Fourches-l'Évêque il a gardé les moutons avec sa sœur Geneviève qui avait failli être mordue au pied par un verdereau. Pauvre Geneviève ! depuis, elle a si mal tourné ! A ce moment, Retif conçut la première idée du *Paysan* et de la *Paysane pervertis* (1). Par moment, lui prenait un grand désir de revenir à la vie rustique, aux sains et robustes travaux des champs. Et puis, l'excitation que donne la vie enfiévrée de la grande ville lui faisait défaut. Il comprenait que ce qui lui était nécessaire pour la production littéraire, ce n'était pas une solitude *absolue* comme à Sacy, mais la solitude « individuelle » dont il pouvait jouir parmi la multitude affairée de la grande ville (2).

Retif repartit pour Paris le 28 septembre (1767). Il y arriva le 1^{er} octobre et vint loger rue Trainée-Saint-Eustache où Agnès Lebègue était installée avec le marchand de mousselines Moulins (3); mais, dès le 13 octobre, le ménage vint loger avec Moulins rue Quincampoix, chez Pernet, plombier de chasse, à côté de l'hôtel Beaufort (4). C'est là que, sur la fin de 1767 et les premiers mois de 1768, Retif écrivit la *Confidence nécessaire* et *Le Pied de Fanchelle* et mit au net *L'Ecole de la jeunesse* dont il avait fait une première rédaction à Sacy (5).

Il s'était mis au travail sous l'influence d'une muse qu'il avait sans cesse sous les yeux et qui l'enflammait, bien

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2707-2708.

(2) *Ibid.*, p. 2708.

(3) *Ingénue Sazancourt*, p. 46-47.

(4) *La Semaine nocturne*, p. 204-206.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2709.

qu'il ne lui parlât pas et ne sût pas son nom. Il l'appelait « la jolie dame ». Elle demeurait au second de la maison qui faisait vis-à-vis à celle de l'écrivain. Il l'admirait de sa fenêtre; elle était mise très simplement, avec un goût parfait. Et il se répétait tout en travaillant, pensant à Elle : « Comme tout sied bien à la beauté ! » Muse chérie, qui permit à l'auteur d'avancer *La Confiance nécessaire* « abandonnée trois fois par sécheresse d'imagination (1) » !

Cependant M^{me} Retif, la femme de l'écrivain, et M^{me} Pernet, la femme du plombier de chasse, esquisaient un léger sourire quand Monsieur Nicolas croyait devoir répandre devant elles l'enthousiasme débordant dont le remplissait la « jolie dame ». Or voici que, désireux de contempler sa muse de plus près, Nicolas la guetta certain jour à la porte de l'hôtel de Beaufort par où elle passait pour se rendre à l'église Saint-Leu-Saint-Gilles. Horreur et désespoir ! La muse était laide ; elle n'était belle que de loin ! Que faire ? Que devenir ? Voilà son travail à plat ! Sa muse était laide : il ne pouvait plus rien écrire. C'est alors que Retif rencontra si opportunément la jolie marchande de la rue Tiquetonne, à l'huis de sa boutique de modes, en corset, jupon court, bas de soie, et souliers fins à talons élevés (2).

Le manuscrit de *L'Ecole de la Jeunesse* fut refusé par le libraire et celui du *Pornographe* le fut par la censure. Au lieu de se désoler, Nicolas entama un nouvel ouvrage, *Lucile*, qui fut écrit en vingt jours et publié à la saint Martin (novembre 1768) en même temps que *Le Pied de Fanchelle* inspiré par la gentille « soierière » aux souliers couleur de rose, M^{me} Lévêque.

Lucile est ainsi la deuxième en date des œuvres de Retif, publiée anonymement : elle est signée « un mous-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2710-2711.

(2) *Le Drame de la vie*, V, 1043.

quetaire » (1). Elle rapporta à son auteur soixante-douze livres.

Retif traversait une période matériellement très difficile. Il avait obstinément renoncé à sa « proterie » qui lui assurait les émoluments les plus honorables. Après qu'il en eut été très satisfait au début, voici que les affaires de sa femme avec le marchand de mousselines ne lui convenaient plus. Agnès tenait bon : avec quoi aurait-elle vécu, elle et ses enfants ? Elle disait à son mari :

— Reprenez l'imprimerie et nourrissez-moi.

« Mais, dit Retif, à reprendre l'imprimerie j'avais la plus grande répugnance (2). »

Aussi cette période de son existence est-elle toute bousculée par des querelles de ménage : on se chamaille, on se sépare, on ne vit plus ensemble, puis on revient l'un à l'autre, pour se séparer de nouveau. De la bataille ménagère nous ne connaissons les détails que par les récits de Monsieur Nicolas qui, naturellement, avec cette limpide inconscience dont on s'irrite contre lui tout en souriant, met tous les torts sur le dos d'Agnès qu'il accable par surcroît des accusations les plus grossières : mais dans son récit même quelques faits, qu'il a la franchise de mettre au jour, inclinent le jugement en faveur de la femme : quand Retif, par exemple, nous dit que, dans ces débats, son meilleur ami, le plus sage, un ami éprouvé, le typographe Renaud, était favorable à Agnès. Quoiqu'il en soit, dans le courant de cette année 1768, Retif quitta le logis de la rue Quincampoix, où Agnès resta logée avec Moulins, et vint s'installer à la Cour d'Albret « chez ces hôtesses dont l'aïeule, la mère et les deux filles ne voulaient chez elles que des gens

(1) *Lucile ou les progrès de la vertu*, par un mousquetaire, à Québec, et se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue Saint-Jacques, Valade, libraire, rue de La Parcheminerie, 1768, in-12 de xvi-198 p. Pour les éditions diverses, contrefaçons, remaniements, voy. LACROIX, p. 81-85; MONSELET, p. 108-109; *Catal. de Bordes de Fortage*, p. 39.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2756.

extrêmement rangés et, pour qu'ils le fussent, se chargeaient de leur rendre la sagesse facile (1) ».

Les soixante-douze livres que le libraire lui avait données pour *Lucile* nourrirent Monsieur Nicolas pendant quatre mois. Un gargotier, Guillaumot, « qui avait deux filles charmantes », lui fournissait un ordinaire de sept sous qui lui faisait dîner et souper, il buvait de l'eau, et répartissait un pain de six livres de manière qu'il lui fit la semaine. Régime dont, à son grand étonnement, il se trouva fort bien. Après quoi Retif se mit en pension, à raison de quatre livres dix sous par semaine, chez la belle-mère d'un apprenti de l'imprimerie Quillau, nommé Théodore. L'apprenti lui apportait son dîner les jours ouvrables; les dimanches et fêtes Nicolas allait prendre ses repas chez la belle-mère. Les soixante-douze livres de Valade étant épuisées, une voisine fit à notre auteur l'aumône de deux louis et une dame Desvignes le rétribua pour son « aptitude génératrice » (2). Quant à M^{me} Retif, elle poursuivait son commerce de mousselines et mettait en pension chez une de ses amies, M^{me} Germain, au carré Sainte-Geneviève, Agnès, sa fille aînée, où celle-ci guérit d'une maladie de peau qui avait failli lui coûter la vie (3).

Retif imprimait lui-même son nouveau roman, *Le Pied de Fanchelle ou le soulier couleur de rose* chez Quillau, assisté de l'apprenti Théodore dont on le laissait disposer (4). Depuis longtemps le projet de cet ouvrage hantait son imagination surexcitée par la vue d'une foule de jolis pieds souvent chaussés d'un goût exquis. Pour Retif la plus grande beauté de la femme résidait dans le pied. La vue d'un joli pied, en une fine chaussure à talons élevés, lui

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2721.

(2) P. COTTIN, p. LXXXIX-XC.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2730.

(4) Août-septembre 1768, *Monsieur Nicolas*, p. 2719.

faisait perdre la raison (1). Que s'il a tant aimé Mme Parangon c'est qu'elle avait un pied sans rival. Jamais il ne trouva femme ou fille, si ce n'est Zéfîre, qui pût chausser la petite mule qu'il lui avait dérobée. Aussi la conservait-il avec vénération. Il la couvrait de baisers, pensant à Colette, pensant à Zéfîre : « Elle a contenu deux chefs-d'œuvre », murmurait-il avec émotion.

En commençant *Le Pied de Fanchette*, l'auteur s'écrie dans son enthousiasme : « Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une belle ! (2) » L'intrigue du roman est au reste très commune. « Ce qui la singularise, dit l'auteur, c'est que tous les événements sont occasionnés par le joli pied de l'héroïne et ces événements sont très multipliés. »

Un dimanche matin que Monsieur Nicolas, se rendant chez son ami Renaud, passait rue Tiquetonne, il aperçut au coin de la rue de la Comtesse-d'Artois une jeune personne en souliers roses à talons verts minces et très élevés. Il la contempla par la porte ouverte, bouche bée d'admiration. Elle était à sa toilette, « en court jupon, les bas bien blancs ». Quand il fut revenu de son extase, en proie à la plus vive inspiration, il se mit à composer son roman, dans la rue, tout en marchant. Quand il fut arrivé chez son ami Renaud, à l'imprimerie du Louvre, il prit une plume et en écrivit les deux premiers chapitres sans débrider (3).

Le lendemain, chez lui, Retif se remit au travail ; mais son imagination était refroidie. Il sortit pour revoir sa muse. Il ne la retrouva plus. Et voilà, privée de sa muse, sa pauvre imagination tout à plat. Monsieur Nicolas battait le pavé, allant de-ci, de-là : par où avait bien pu passer sa muse ?

(1) Cubières-Palmézeaux, ap. Lacroix, p. 31-32.

(2) *Le Pied de Fanchette*, I, 1.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2716-2717 ; *Mes ouvrages*, p. 4550-4551. Sa charmante inspiratrice, « jolie fille de modes », se nommait Rose Mauduit, *Mon kalendrier*, p. 3723.

Enfin, dans la rue Saint-Denis, vis-à-vis la fontaine des Innocents, il aperçut une jeune femme dont le pied était un chef-d'œuvre de mignonnese. Elle était chaussée d'une mule d'étoffe d'or. Il la suivit jusqu'à l'église du Sépulcre où elle entra. Retif revint chez lui en proie au plus beau délire. En deux jours il alla jusqu'au quatorzième chapitre. Il avait d'ailleurs fait le serment de ne laisser approcher aucun rasoir de son menton, avant que *Le Pied de Fanchelle* fût achevé (1). Voici enfin M^{me} Lévêque, femme du marchand de soieries *A la Ville de Lyon*. Elle était fille du chirurgien Moreau, de l'Hôtel-Dieu, et avait la réputation d'avoir les plus jolis pieds de Paris. Et Retif put les contempler en leurs mules blanches avec des réseaux et des franges d'argent. M^{me} Lévêque l'emportera sur la jolie fille de modes en ses souliers roses à talons verts, et sur la dame aux mules d'étoffe d'or : *Le Pied de Fanchelle* lui sera dédié. Retif lui en envoya un exemplaire sur papier de Hollande; mais la jeune femme lui fit dire d'enlever le nom de la dédicace : « Je répondis, écrit Retif, que son nom n'était qu'à son exemplaire et au mien. Elle en fit acheter un pour s'en assurer et l'affaire en resta là (2). »

Le Pied de Fanchelle fut mis en vente en 1768, en même temps que *Lucile*, et, comme *Lucile*, sous l'anonymat (3).

(1) *Mes ouvrages*, p. 4551.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4552. Le nom de M^{me} Lévêque n'apparaîtra que trente ans plus tard, sur la troisième édition publiée en 1798, sous la date de 1786.

(3) *Le Pied de Fanchelle ou l'Orpheline française, histoire intéressante et morale...* se trouve à Paris chez Humblot, libraire, Quillau, imprimeur, 1769, 3 vol., petit in-12. Pour les éditions diverses et contrefaçons, voy. LACROIX, p. 85-92, et MONSELET, p. 108-110. En une note publiée par *L'Intermédiaire*, 5 septembre 1874, p. 517, Assézat établit que la troisième édition du *Pied de Fanchelle* ne peut être de 1786, que porte le titre, et propose 1794. La date exacte (1798) est donnée par Retif en une lettre du 25 avril 1798 aux époux Fontaine, de Grenoble, *Lettres inédites*, p. 50.

L'ouvrage eut le plus grand succès. Il s'en vendait plus de cinquante exemplaires par jour, ce qui était beaucoup pour l'époque (1). Mais Retif n'était rien moins qu'un homme d'affaires. Il avait entrepris l'impression à son compte et le roman, quoique bien accueilli du public, ne lui rapporta rien, par suite de ses combinaisons avec les libraires (2). Il en fut fait, il est vrai, plusieurs contrefaçons, on en tira une comédie représentée au théâtre de la rue de Provence (3), il en paraîtra des traductions, l'une en allemand (4), l'autre en espagnol (5). Au point de vue littéraire, Retif déclarera franchement qu'il considérait l'œuvre comme manquée, à partir du XIV^e chapitre (6); ce qu'il attribuait à ses tracasseries domestiques pendant qu'il l'écrivait. « Le succès de l'ouvrage et quatre éditions ne m'en ont pas fait accroire », écrit-il à Engelbrecht de Hambourg (7). Et il en indique les défauts : incohérence, désordre dans la composition, remplissages où la mémoire tient plus de place que l'imagination (8). Retif s'efforcera d'y remédier lors des nouveaux tirages. Le censeur, qui avait autorisé l'impression, était Crébillon fils.

Au *Pied de Fanchette* succéda presque aussitôt *La Confiance nécessaire* (9). La rédaction en avait été commencée en 1767 à Sacy. Comme *Le Pied de Fanchette*, l'auteur

(1) CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX, ap. LACROIX, p. 33.

(2) *Mes inscriptions*, p. 321.

(3) BACHAUMONT, *Mémoires secrets*, IX, 7 février 1776.

(4) Hambourg, 1777, in-8°.

(5) *El pié de Franquita*, Paris, 1834, 2 volumes.

(6) Lettre à Engelbrecht du 3 juillet 1778, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 17.

(7) *Ibid.*

(8) *Monsieur Nicolas*, p. 2719.

(9) Lettres de Lord Austin de N... à Lord Humfrey de Dorset, son ami. Cambridge et Londres, 1769, en deux parties in-12. La même année, deuxième édition : *La Confiance nécessaire* ou *Lettres de mylord Austin de Norfolk*, impr. à La Haie, 1769, deux parties in-8°. Voy. LACROIX, p. 92-95, et MONSELET, p. 110-111.

l'imprima chez Quillau en collaboration avec Théodore, puis en céda l'édition au libraire-colporteur Kolman dont il ne parvint pas à tirer un sou (1). L'auteur y mettait des souvenirs d'enfance, ses jeux d'amour avec les petites paysannes, non ce qui s'était réellement passé, mais des « châteaux en Espagne, ce qui aurait pu arriver ». Il y mêlait l'écho des contes obscènes que lui faisait le berger François Courtcou, dont l'imagination paraît avoir été encore plus dérégulée que la sienne. Le plaisant est que le lieutenant de police Sartine, jetant un coup d'œil distrait sur le manuscrit, au lieu de « Confidance nécessaire » crut lire « Confession nécessaire » et choisit pour censeur l'abbé Simon, bibliothécaire du comte de Clermont, général des Bénédictins. On ne s'étonnera pas que l'abbé Simon, en lisant de pareilles confessions-confidences, ait poussé de hauts cris. Et Retif eut l'idée divertissante d'aller voir son censeur sous figure de son propre domestique. Et voilà censeur et prétendu valet daubant sur l'auteur, c'était à qui des deux en mettrait le plus. Ce qui fut évidemment très amusant, mais en conclusion l'abbé envoya le manuscrit de *La Confidance*... à Marin, secrétaire de la librairie, en vue de le faire supprimer. A la grande surprise de l'auteur, Marin, très bienveillant, ne demanda que quelques changements et autorisa l'impression (2), sous approbation d'un nouveau censeur, Lebrun, secrétaire du Président de Maupeou. « L'abbé Simon, conclut Retif, était un sot que l'étude n'avait rendu que plus suffisant et Lebrun-Maupeou un homme du monde qui avait le sens commun » (3).

Notre auteur était dans une veine de production intarissable. Voici, encore en cette année 1769, que paraissent *La Fille naturelle* et *Le Pornographe*.

(1) *Mes ouvrages*, p. 4553-4554; *Mes inscriptions*, p. 321.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1412-1413 et 2720.

(3) *Ibid.*, p. 1413.

Le plan de *La Fille naturelle* fut tracé en 1768, dans une chambre isolée de l'imprimerie Quillau où Retif était occupé à caser *La Confiance nécessaire* (1). Le roman eut pour base l'histoire attendrissante, contée par le libraire Rapenot, d'un père riche qui avait fait l'aumône à sa fille naturelle sans la connaître. La muse fut une demoiselle Agathe Georges qui demeurait vis-à-vis de la chambre que Retif occupait alors dans l'ancien collège de Presle (2).

La Fille naturelle, roman en deux volumes, — 170 et 202 pages, — fut entièrement composé, littérairement et typographiquement, en six jours par l'auteur lui-même (3). « Chef d'œuvre de célérité et peut-être chef d'œuvre de pathétique ». C'est Retif qui parle (4). « C'est la première fois, dit-il encore, que je me suis attendri en composant. » Même après *Le Paysan perversi*, *La Fille naturelle* demeurera son œuvre favorite (5). Le roman eut, comme *Le Pied de Fanchelle*, grand succès auprès du public (6), mais si nous en croyons l'auteur, par suite de la fourberie des libraires, *La Fille naturelle* non plus ne lui rapporta rien (7).

Le Pornographe encore parut en cette année 1769 qui vit donc éditer quatre ouvrages, — huit volumes, — de Retif de La Bretonne. C'est le premier tome de la série qu'il a dénommée *Les Idées singulières : Le Pornographe*

(1) *Mes ouvrages*, p. 4554.

(2) *Ibid.*, p. 4555 et *Mon calendrier*, p. 3742.

(3) *La Fille naturelle*, préface.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2723. — Du même sujet, Retif tirera deux nouvelles des Contemporaines, *La Sympathie paternelle* et *La Fille reconnue*.

(5) Lettre à Engelbrecht du 3 juillet 1778, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 17.

(6) *La Fille naturelle*. Imprimé à La Haie, et se trouve à Paris, chez Humblot. Quillau, imprimeur-libraire, 1769, 2 vol. in-12. — Voy. LACROIX, p. 95-98, et MONSELET, p. 111-112.

(7) *Mes inscriptions*, p. 321.

ou réforme de ce que Retif appelle « le publicisme (1) » *La Mimographe* ou réforme du théâtre; *Le Gynographe* ou la femme réformée; *L'Anthropographe* ou l'homme réformé; *Le Thesmographe* ou réforme des lois; enfin *Le Glossographe* ou réforme de la langue, plus particulièrement de l'orthographe. La réformomanie de Retif, — le mot est de lui, — s'est donné une ample matière. On peut noter à son sujet, comme à propos de J.-J. Rousseau avec lequel Retif eut tant de rapports, que ce sont généralement les hommes incapables de se conduire eux-mêmes et leurs affaires qui sont pris de la manie, — au moins Retif s'applique l'expression à lui-même, — de réformer l'humanité. De ces nombreux « graphes », le premier, le *Pornographe*, est considéré comme le meilleur (2). Grimod de la Reynière y saluait l'œuvre d'un homme de génie (3). Le succès en fut considérable. Le libraire Delalain disait à Retif que, durant l'été de 1769 il « ne vendit que cela (4) ». En province le succès fut plus vif encore. Et cependant que de déboires le livre avait valu à l'auteur. Le commissaire Chenu, choisi comme censeur, refusa de le parapher sous prétexte que la singulière orthographe adoptée par l'écrivain lui en rendait le texte illisible; enfin, Jean-Henri Marchand l'approuva (5).

A peine eut-il donné son approbation que Marchand s'effraya de sa hardiesse et voulut revenir sur sa décision. Retif a imprimé la lettre désespérée qu'il adressa au Magistrat le 27 juin 1769. Marchand lui fait perdre 1200 lb.

(1) *Le Pornographe* ou *Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*. A Londres, à La Haie, 1769. (Faux-titre : *Idées singulières*, première partie); in-8° de 368 pages. Le libraire Delalain, qui vendait l'ouvrage pour le compte de l'auteur, ne voulut pas que son nom figurât sur le titre. Voy. LACROIX, p. 98-104, et MONSELET, p. 112-114.

(2) CUBIÈRES, ap. LACROIX, p. 34.

(3) Lettre du 23 janvier 1787, citée par P. Cottin, p. 272.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2742.

(5) *Mes ouvrages*, p. 4556.

à lui qui n'a pas 1200 deniers. Quand il a vu son ouvrage paraphé il a emprunté pour l'impression. Il ne lui reste plus qu'à fuir et à passer pour un malhonnête homme ou à attendre qu'on le traîne en prison. Retif déclare que s'il a fait un ouvrage « scabreux » c'est pour donner du pain à ses enfants. « Pour moi, conclut-il, j'attends votre réponse pour m'expatrier ou pour demeurer : la suppression ou la tolérance de mon ouvrage feront l'un ou l'autre (1). »

L'affaire était portée devant le lieutenant de police. Les feuilles étaient tirées. Retif épouvanté envoya ses enfants à Sacy et se tint caché durant trois jours et trois nuits (2); mais Sartine était homme d'esprit : il permit l'impression. Celle-ci avait été faite par Retif lui-même à l'imprimerie Quillau, assisté du fidèle Théodore. Aucun libraire n'ayant voulu se charger des frais, l'argent fut avancé par un ouvrier typographe, un allemand nommé Michel, qui engagea ses économies dans l'impression de l'ouvrage que les éditeurs avaient refusé. (3)

Retif s'amusait à suivre à la librairie la vente de son livre, en témoin secret, sous ses vêtements d'ouvrier. Il écoutait les propos des chalands. Ceux-ci disaient de l'auteur : « C'est un fou ! »; d'autres le traitaient de « propagateur zélé du libertinage »; il en était qui réclamaient contre lui une lettre de cachet (4). Et voici qu'un jour, Monsieur Nicolas apprendra que l'empereur Joseph II et divers princes d'Allemagne appliquaient les réformes qu'il avait proposées (5).

La Gazette de Leyde, lui assure-t-on, en contient la

(1) Lettre de Retif à Sartine, 27 juin 1769, *Contemporaines*, 2^e édition, XIX (1785), lettre 5. Voy. aussi lettre 6 à une dame Poissonnier qui devait intervenir auprès du lieutenant de police.

(2) CUBIÈRES DE PALMÉZEUX, ap. LACROIX, p. 34-35.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4557.

(4) *Ibid.*

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2741, note K, 2979, note Ee.

nouvelle. Il en est félicité par des lettres venues d'Allemagne (1). Monsieur Nicolas était victime de mystificateurs : jamais *La Gazelle de Leyde* n'annonça rien de pareil (2). Après la mort de l'écrivain son gendre et ses petits fils reviendront sur ces faits, ajoutant que l'empereur Joseph II aurait envoyé à l'auteur du *Pornographe*, en hommage de reconnaissance, son portrait enrichi de diamants et le diplôme de baron de Saint-Empire (3). Comme il lui arriva souvent en son enfantine naïveté, Retif de La Bretonne se laissait bernier par des plaisantins (4). Mais si l'empereur Joseph II n'appliqua pas les réformes proposées par le *Pornographe*, il est permis de dire, — et n'est-ce pas un plus beau titre de gloire? — qu'elles sont aujourd'hui en grande partie réalisées et dans plus d'un pays (5).

Que si la date de la publication fait du *Pornographe* la sixième des œuvres de Retif, il est une des premières auxquelles il ait pensé (6). L'idée lui en avait été donnée par la mère de Zéphire, qui tirait de son métier une compétence incontestable (7). Retif fut ensuite particulièrement documenté par deux de ces « dames », Sara Kramer et Joconde Saily (8).

Quelques critiques ont cru à une collaboration. Le nom de Linguet a été mis en avant (9).

Hypothèse invraisemblable. Rien n'indique les relations entre le pauvre typographe que Retif était à cette époque

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2741, 2879, et CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX, ap. LACROIX, p. 36.

(2) P. COTTIN, p. 271-272, note.

(3) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 35 n. 2.

(4) P. COTTIN, p. 271-272, note.

(5) *Ibid.*, p. CVIII.

(6) Dès l'année 1759. Lettre à Milran, 17 octobre 1783. *Fails servant de base...*, p. 429.

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 2167.

(8) DUHREN, p. 170.

(9) QUÉRARD, *Les Supercheries littéraires*, 1852, IV, 97.

et l'avocat Linguet, relations qui auraient été jusqu'à la collaboration. Parmi les nombreux détails dont Retif entoure tout ce qui concerne cet ouvrage, dont l'apparition fut l'origine de sa grande notoriété (1), on ne trouve aucune allusion à une collaboration dont il aurait pu s'enorgueillir.

Quant à l'ouvrage lui-même, sans aller jusqu'à déclarer, avec l'imprimeur philosophe Bonneville et avec Cubières-Palmézeaux, que *Le Pornographe* est « un ouvrage pur écrit sur une matière très impure » (2), on peut dire que le titre du livre en est la partie la plus effarouchante et que, — malheureusement, — l'auteur de *l'Anti-Justine* a laissé plus d'un écrit bien autrement répréhensible et scabreux.

Retif avait quitté ses complaisantes hôtesse de la Cour d'Albert pour venir se loger au cinquième étage du Collège de Presle, vis-à-vis les Carmes (3), d'où ses fenêtres donnaient sur la rue Saint-Jean-de-Beauvais. Edme Rapenot, un libraire rencontré à Auxerre, avait pris le Collège de Presle à bail et y avait installé sa librairie. Rapenot devait de l'argent à l'écrivain sur ses derniers ouvrages.

Retif venait de se séparer à nouveau de sa femme qui avait gardé les meubles, sur lesquels un lit de sangle était à peu près tout ce qui lui était demeuré. L'escalier qui menait à son cinquième étage était fort obscur et le réduit où il couchait, à côté d'un galetas, était si exigü qu'à peine y pouvait-il faire tenir son lit (5). Installation si misérable que notre homme avait honte de donner son adresse de crainte qu'on ne vînt le voir (6). Ses ressources, des plus modestes, se composaient principalement des six livres que Rapenot lui versait chaque semaine en sus du loyer gratuit. Avec cela,

(1) CUBIÈRES, ap. LACROIX, p. 12.

(2) *Ibid.*, p. 34.

(3) *La Semaine nocturne*, p. 205-206.

(4) *Le Drame de la vie*, p. 1065.

(5) *Ingénue Saxancour*, p. 63, *Le Drame de la vie*, p. 1060.

(6) *Ingénue...*, p. 66.

en son « grenier », l'écrivain se trouvait heureux : une des rares époques de sa vie où il goûta quelque douceur à vivre, dans la fièvre du travail littéraire qui le dévorait avec une intensité que peu d'auteurs ont connue, fier de voir ses ouvrages paraître dans le rayonnement d'une gloire naissante. Sur ses six livres hebdomadaires, il donnait 4 livres, 10 sous pour sa nourriture prise en pension. Restaient trente sous, dont le tiers payait une bonne bouteille de vin au dîner du dimanche; trois sous pour le blanchissage d'une chemise, un sou pour celui d'un col, quatre sous de menues dépenses; restaient douze sols avec lesquels on allait quelquefois au théâtre ! (1).

Au début de l'année 1770, Agnès Lebègue vint rejoindre son mari au Collège de Presle, logeant d'abord avec lui au cinquième, puis s'installant seule au second, pour aller demeurer peu après rue de la Vieille-Boucherie, dans l'appartement abandonné par un peintre dont elle acquerrait le mobilier, car le marchand de mousselines, en partant pour Mâcon, avait revendiqué celui dont elle disposait (2). Il est juste de dire qu'elle avait de son côté six livres par semaine que le libraire Gauguier lui versait au nom de son mari pour 1.400 exemplaires du *Pied de Fanchette* et de *La Fille naturelle* que l'auteur lui avait cédés (3). Et voici que Retif reçoit un renfort de 500 livres du libraire Ganneaux; il lisait en outre, à raison d'une livre cinq sous la feuille, des épreuves pour le libraire Humblot. Sa femme ramenait de Sacy leur fille Marion. « J'étais tranquille, dit Monsieur Nicolas, au sein de ma famille que je pouvais enfin nourrir. » Au Collège de Presle il commença son *Ecole des pères* et son œuvre fameuse *Le Paysan perverti* (4).

Quel que pût être le charme qu'il éprouvait à vivre en

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2731.

(2) *Ibid.*, p. 2755-2756.

(3) *Ibid.*, p. 2765.

(4) *Ibid.*, p. 2766.

amille, les pensées de Monsieur Nicolas n'en restaient pas moins partagées entre ses travaux littéraires et ses amours.

Élise Tulout, originaire d'Auxerre, fille d'un employé, avait été enthousiasmée par la lecture de *La Famille vertueuse* et du *Pied de Fanchette*. Elle demeurait rue du Cimetière-Saint-Nicolas-des-Champs (1). La liaison de l'auteur et de son admiratrice devint des plus intimes. La jeune fille avait autant d'esprit que de talent. Les deux amoureux passaient ensemble des heures délicieuses, lisant, bavardant. Élise chantait en s'accompagnant à la harpe et accompagnait le chant de son ami Nicolas, très musicien et doué d'une très belle voix (2). Retif lui écrivait le 31 décembre 1768 à l'occasion du renouvellement de l'année :

« Vous êtes à mes yeux, mademoiselle, une nouvelle Zoé. Vous ne pouvez savoir combien cette louange est forte, puisque vous ne connaissez pas Zoé. Imaginez une femme sensible, spirituelle, bonne, possédant mille talents agréables; amante passionnée, amie plus tendre encore, embellissant tout ce qu'elle touchait; dont la seule présence était capable de changer en lieu de délices un horrible cachot (3). »

Élise était dans sa dix-neuvième année et Monsieur Nicolas dans sa trente-cinquième.

Quelques mois étaient à peine écoulés que Nicolas évitait de voir Élise (4). Elle était enceinte de ses œuvres. Le 14 septembre 1769, il avait une autre maîtresse, Victoire Dorneval, qu'il avait trouvée rue de Saintonge au Marais, en une maison mal famée (5), et commémorait l'événement par la première en date de ses célèbres « inscriptions », gravée sur le mur du jardin qui faisait l'angle des rues de

(1) Entre les rues Saint-Martin et Transnonain, en partie remplacée de nos jours par la rue Chapon.

(2) DUHREN, p. 176-177.

(3) *La Malédiction paternelle*, II, 419-421.

(4) *Les Nuits de Paris*, p. 579.

(5) *Mes inscriptions*, p. 44.

Saintonge et de Normandie. Quant à Élise, elle tomba dangereusement malade, « désespérée, dit Retif, d'avoir laissé surprendre son cœur par un homme engagé (1) ». Quelques lignes du *Kalendrier* (2) laissent deviner des scènes violentes entre Élise et son frère découvrant l'état où l'avait mise un amant qui ne croyait plus avoir à s'occuper ni de la mère ni de l'enfant et, avec la plus formidable inconscience, formulait à sa façon la morale de l'histoire : « C'est une des plus agréables aventures de ma vie. Élise m'a rendu heureux, je l'ai rendue mère : nous sommes quittes (3). »

Victoire Dorneval était une petite personne de dix-sept ans dont Retif fit la connaissance au début de l'année 1769. Le 14 septembre, elle devint sa maîtresse. Elle était fille d'un procureur. Victoire s'était sauvée de chez ses parents pour ne pas épouser « un vieux et dégoûtant praticien ». Elle s'était d'abord installée en une petite chambre de la rue Traversière-Saint-Eustache, puis était venue demeurer au n° 14 de la rue Saintonge (4), où Retif fit sa connaissance. Elle était devenue fille publique. Ce fut une idylle, dans le genre que Monsieur Nicolas commençait déjà à cultiver, avec une personne beaucoup plus jeune que lui, où il jouait le double rôle d'amant et de père. Au fait, la petite l'appelait « papa ». Il l'avait prise sous sa protection et cherchait à lui être utile. « J'avais toute sa confiance, dit Retif, je venais la voir tous les soirs. » Heures délicieuses. Victoire était une petite brune gaie, vive, sensible (5). Ces jolies amours duraient depuis quelques mois quand, un soir, arrivant comme de coutume rue de Saintonge, Nicolas vit passer un carrosse de place fermé. Deux hommes étaient

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 423.

(2) *Mon kalendrier*, p. 3740.

(3) *Ibid.*

(4) *Nuits de Paris*, p. 587.

(5) *Ibid.*

ir le siège, deux autres à l'arrière, un cinquième et un sixième à chacune des portières. Parvenu au n° 14, Retif trouve la crémillère du rez-de-chaussée toute effarée :

— Monsieur ! Monsieur ! votre fille... on l'emmène... Victoire, par lettre de cachet délivrée sur requête de sa famille, était conduite dans un couvent. Retif eut de ses nouvelles : les religieuses l'entouraient d'égards.

Fin de l'idylle. De ce jour Monsieur Nicolas reviendra souvent rue de Saintonge, particulièrement aux anniversaires du 14 septembre et du jour de l'enlèvement. Et, devant la maison, théâtre du bonheur passé, il chantait en répandant des larmes, une prose rythmée qu'il avait mise en musique :

— Lieux enchantés ! qu'elle me rendit aimables, vous êtes encore longtemps après que je ne l'y trouve plus.

Puis, en s'éloignant :

C'est là qu'était Victoire

Objet plein de douceur...

L'histoire eut un épilogue. Quelques années plus tard, Monsieur Nicolas, arrivant en pèlerinage devant le n° 14 de la rue de Saintonge, voit à la fenêtre une jeune personne ressemblant à Victoire et coiffée comme elle l'était au jour mémorable du 14 septembre 1769. Après avoir chanté les mots consacrés, Nicolas demeurait en contemplation devant la fenêtre qui s'était refermée, quand la porte de la rue s'ouvrit et notre homme vit paraître... Victoire elle-même.

— Montez, lui dit-elle. J'avais tant de goût pour cette maison, que j'ai voulu qu'elle redevînt ma demeure. Mon mari vous verra avec plaisir (1).

La lettre de cachet et la retraite en un pieux asile avaient produit le résultat voulu.

Le mari reçut Nicolas très poliment; mais le charme

(1) *Nuits de Paris*, p. 588-589.

mort (1). » On le porta « malgré lui », assure-t-il, rue de la Vieille-Boucherie, dans la demeure de sa femme qui lui continua ses soins (2). Il y demeura vingt jours. M^{me} Valeyre, la femme de l'imprimeur qui travaillait alors pour Retif et demeurait dans la maison, lui prêta, afin de le distraire, les romans de Richardson, *Pamela*, *Clarisse Harlowe* et *l'Histoire de Charles Grandisson* (3). Il les dévora avec passion. Ce fut alors qu'il résolut de mettre sous forme de lettres *Le Paysan pervers* dont il avait jeté le plan. Se sentant presque entièrement guéri, en septembre (1770) (4) il poussa activement la rédaction de l'ouvrage et commença l'impression de *L'Educographe* qu'il termina en décembre suivant. Il imprima enfin, pour son compte, et bien qu'il en fût peu satisfait, *L'Ecole de la jeunesse*, le roman qu'il avait écrit à Sacy, en 1767.

L'Educographe forme la troisième série des *Idées singulières*, transformé ensuite en *Nouvel Emile*, enfin en *Ecole des pères* (5). Retif dit que la base en fut l'*Emile* de Rousseau, bien qu'il eût écrit son livre en contre-partie et critique du système d'éducation préconisé par le Genevois (6),

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2774. — (2) *Ibid.*, p. 2775. — (3) *Ibid.*

(4) *Les Nuits de Paris*, p. 1241.

(5) *L'Educographe*, 3^e partie des *Idées singulières*. Ni Lacroix, ni Assézat, pas plus que nous-même n'avons pu en atteindre un exemplaire. *Le Nouvel Emile ou l'éducation pratique* parut en 1770, 4 vol. in-8^o; enfin *l'Ecole des pères* en 1776, 3 vol. in-8^o. Voy. LACROIX, p. 136-143, et MONSELET, p. 125-126.

(6) P. Lacroix (p. 97) croit pouvoir attribuer la première rédaction de l'ouvrage à Ginguené. La phrase de Retif sur laquelle il s'appuie, — « Ce fut un traité de morale... assez platement raisonné pour être digne de Ginguené », — infirmerait tout au contraire cette opinion. Au reste, c'est par Butel-Dumont que Retif fit la connaissance de Ginguené et, à cette date, Butel et Retif ne se fréquentaient pas encore. Enfin la phrase de Retif que cite Lacroix s'applique, non à *L'Educographe* ou *Ecole des pères*, mais au *Marquis de Tavan* ou *Ecole de la jeunesse* (*Mes ouvrages*, p. 4561). Voir encore sur cette question le bibliophile JACOB (P. LACROIX), *Enigme et découvertes bibliographiques*, 1866, in-12, p. 50 sq.

« qui a fait périr, dit-il, tant d'enfants (1) ». L'œuvre de Retif fut d'ailleurs saccagée par la censure, par les modifications, suppressions et « cartons » qui lui furent imposés.

L'Ecole de la jeunesse parut en 1771 (2). Le livre se compose d'un récit entremêlé de contes moraux. Retif lui-même l'a jugé sévèrement : « Ouvrage détestable, mon cœur n'y est pour rien... Je l'ai dédié à « la femme ». Il n'y a que l'épître dédicatoire qui soit agréable (3). »

Nicolas venait d'apprendre que la vie de sa mère était en danger (4). Il partit de Paris par le coche d'eau. Il décrit le mouvement du bateau courbant les roseaux sur son passage (5). Il vit sa mère mourante, défigurée et ne put, dit-il, supporter ce spectacle; aussi revint-il à Paris, après avoir laissé à son frère, l'abbé Thomas, sa procuration pour les questions d'intérêt (6).

Le testament de Barbe Ferlet, veuve Retif, est conservé (7). Il fut dicté au notaire, en la métairie de La Bretonne, « en une chambre élevée ayant son escalier et entrée sur la cour et ses vues sur le jardin », la salle de La Bretonne. Ce document est d'une grande élévation de pensée et de sentiment. Barbe y témoigne de sa prédilection pour son fils aîné « Nicolas-Edme, de Paris ». Elle lui lègue

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 4678.

(2) *Le Marquis de T...* ou *L'Ecole de la jeunesse*. A Paris, chez Le Jay, 1771. Quatre parties in-12. Les parties 2 et 4 portent « à Londres ». Voy. LACROIX, p. 107-109.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4561-4562 et Bonneville à Cubières, ap. LACROIX, p. 38.

(4) 8 juin 1771, *Monsieur Nicolas*, p. 2776.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2777; *Le Drame de la vie*, p. 1077.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 2778.

(7) Original inédit entre les mains de M. Adrien Champeaux, propriétaire de « La Bretonne », à Sacy.

était rompu. Comme il s'en retournait, la rue de Saintonge lui parut une rue ordinaire. Il relut l'inscription sur la pierre; elle ne lui disait plus rien. Puis, avec les années, l'impression désagréable s'effaça et les vieux souvenirs reprirent leur attrait. Nicolas revint chanter devant la chère demeure :

« Lieux enchantés vous me charmez encore, même après que je ne l'aime plus ! »

Les derniers mots seuls étaient modifiés. Et, depuis lors, l'écho du passé redevint si agréable que, venant dans les environs du quartier, Retif se détournait de son chemin pour passer rue de Saintonge et relire, gravée sur la pierre, la date aimée (1).

Durant l'été de l'année 1769, Retif travailla activement à sa *Mimographe*, — réforme du théâtre, — qu'il intitule *La Mimographe*, car c'est une femme qui est censée écrire l'ouvrage (2). Il s'associa pour la publication avec Michel, comme il avait fait pour *Le Pornographe*. L'impression fut achevée en avril 1770 (3). Il semble difficile que Retif ait réuni la masse énorme de documents et de matériaux que contient cet ouvrage, aussi lui donne-t-on généralement pour collaborateur Nougaret avec lequel il n'était pas encore brouillé. Nougaret aurait fait le travail d'érudition (4). En cet ouvrage, plus qu'en tout autre, l'auteur s'est livré à une véritable débauche de néologismes; mais l'orthographe en est à peu près régulière. Le livre est intéressant et utile à consulter de nos jours encore, car il con-

(1) *Nuits de Paris*, p. 1103. — Cf. *Mes inscriptions*, p. p. 44-45. Les *Inscriptions*, qui sont un journal intime, apportent ici une précieuse confirmation à ce que Retif écrit en son livre destiné au public.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2742.

(3) *La Mimographe ou Idées d'une honnête femme pour la réformation du théâtre national*, 1770. A Amsterdam, à La Haye, in-8° de 466 pages. — Voy. MONSELET, p. 114-116, et LACROIX, p. 104-107.

(4) LACROIX, p. 104-107; ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 71.

ient sur l'histoire du théâtre sous l'ancien régime de nombreuses indications qu'on chercherait vainement ailleurs. Nicolas y a mis en épigraphe sa devise favorite : « Le plaisir est le baume de la vie;... le plaisir, c'est la vertu sous un nom plus gai. » *La Mimographe* ne rapporta rien à l'auteur bien que tirée à 2.000 exemplaires; les bénéfices, comme ceux du *Pornographe*, en ayant été absorbés par le bailleur de fonds Michel (1). Dans la suite Retif jugera lui-même avec évergèment ces premiers écrits, *Le Pied de Fanchette*, *Le Pornographe*, *La Mimographe*, « productions médiocres », dira-t-il; il ne conservait quelque indulgence que pour *La Fille naturelle* (2).

Retif avait perdu son ami Boudard. De ses quatre compagnons de jeunesse, Loiseau, Boudard, Gaudet et Renaud, restaient les deux derniers. Renaud, ouvrier typographe, était grave et sévère, il prêchait la régularité. Il admirait beaucoup le talent de son ami, pleurait en lisant *La Fille naturelle*, mais désolait son ami Nicolas en prenant, dans ses querelles de ménage, le parti d'Agnès Lebègue (3). Malheureusement, pour Retif, les propos légers de Gaudet, qui était cependant en voie de se ranger lui-même, l'emportaient sur la voix de la sagesse.

Le 17 avril 1770, Monsieur Nicolas se sentit brusquement atteint d'un mal, produit de sa vie dissipée et dont il n'a pas honte de faire remonter la cause à sa femme et avec des circonstances dégoutantes (4). En apprenant que son mari était malade, Agnès accourut pour le soigner. Voici comment Monsieur Nicolas en exprime sa gratitude : « C'était, dit-il, par une malice infernale (5). » Le 2 mai, il se crut perdu. « Je m'étendis sur mon grabat et j'attendis la

(1) *La Malédiction paternelle*, I, 194; *Mes inscriptions*, p. 321.

(2) *La Malédiction paternelle*, I, 194.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2738.

(4) *Le Drame de la vie*, p. 1059; — *Monsieur Nicolas*, p. 2770.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2771.

les meilleures terres. Sa fortune était encore assez importante puisque, après les partages faits à la mort d'Edme Retif, elle pouvait laisser au seul « Monsieur Nicolas » des biens pour une valeur de 1.200 livres (environ 15.000 francs d'aujourd'hui). Elle avait sept enfants. Barbe Ferlet entre dans les moindres détails. « Tous les foins et fruits de l'enclos seront transportés par les portes cochères; aucun des mesdits enfants, leurs hoirs ou ayant cause ne pourront faire d'autres portes dans ledit enclos, ce qui le détériorerait et aurait d'autres inconvénients ». Ce testament est du 2 juillet 1771. Barbe Ferlet mourut peu de jours après, comme en témoignent les registres de la paroisse. C'est par erreur que Retif place le décès de sa mère en 1772 (1).

Revenu à Paris, notre auteur y termina les *Lettres d'une fille à son père* (2), « le meilleur de mes ouvrages par l'imagination », dit-il. Le livre eut pour base les quatre sœurs Decour, « dont l'une est encore jolie en 1790 »; c'est à ces quatre sœurs qu'appartiennent presque toutes les horreurs de cet ouvrage (3). La cinquième partie, qui ne se compose que de pièces détachées étrangères aux lettres, contient une comédie féerie-ballet *La Cigale et la fourmi* (4), inspirée par la fable de La Fontaine, un proverbe, *Il recule pour mieux sauter* et un ballet, *Le Jugement de Paris*, comédie, proverbe et ballet qui seront tous trois représentés sur des théâtres de société par les soins de M^{me} de Montesson. A la représentation du ballet on comprit « qu'elle n'aurait pu être publique qu'en supprimant ce

(1) Juillet 1772, *La Vie de mon père*, II, 136.

(2) *Adèle de C...* (Comminge) ou *Lettres d'une fille à son père*, Paris, chez Edme (Rapenot), 1772. Cinq parties in-12. Voy. LACROIX, p. 110-113.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2663.

(4) Réimprimée dans le tome IV des *Françaises*, 1786.

qu'elle avait de plus piquant (1) ». Dans l'ouvrage se trouve également un conte fort libre, *Le Carrosse de voiture*, glissé dans le volume à l'insu du censeur et qui ne laissa pas d'attirer à Retif de graves difficultés avec la police.

Les *Lettres d'une fille à son père* contiennent enfin le fameux *Contr'avis aux gens de lettres*, « par un homme de lettres qui entend ses véritables intérêts », rédigé pour la partie commerciale sur les données que fournissait à l'auteur « le plus honnête homme de la librairie (2) », Denis Humblot. C'était une réponse à l'*Avis aux gens de lettres* de Fenouillot de Falhaire, publié l'année précédente. Retif prend la défense des libraires honnêtes; il montre que le mal dont souffre la république des lettres vient surtout des contrefaçons contre lesquelles auteurs et éditeurs n'étaient pas défendus. Le *Contr'avis* est un libelle rempli de bon sens, d'une grande clarté et d'une forme excellente, avec abus peut-être de néologismes, dont quelques-uns, il est vrai, sont des mieux venus.

Retif attribue à l'apparition de ce livre l'origine de ses démêlés avec la direction et la police de la librairie, et plus particulièrement avec le premier commis Demarolles.

A cette date, Monsieur Nicolas se brouilla également avec Nougaret, qu'il ne cessera d'accabler désormais de sarcasmes et des brocards les plus grossiers.

Enfin, outre un roman, des comédies et un ballet, l'ouvrage offre une nouvelle théorie de la Nature, un traité de l'influence du physique sur le moral, une dissertation sur l'origine de l'homme et sur la liberté, des considérations sur le bien et le mal, sur les religions et sur les

(1) *Ibid.*, p. 2782-2783. — En septembre 1772, le *Jugement de Paris* fut représenté au théâtre Nicolet, sans autorisation et au vif mécontentement de l'auteur. Lettre du 7 septembre 1770 à M^{lle} Rivière, *Contemporaines*, XIX, 2^e édition, lettre 10.

(2) *Mes ouvrages*, t. p. 4567.

lois, sur le commerce et l'industrie, sur bien d'autres questions encore. C'est le premier livre où l'on peut juger du prodigieux bouillonnement d'idées qui s'agitaient dans le cerveau de Retif de La Bretonne. Il avait alors trente-huit ans. Nous l'avons connu à trente et un ans, simple ouvrier typographe, et l'on ne peut s'empêcher d'un mouvement d'étonnement en considérant tout ce que, durant les quelques années écoulées, parmi les tracasseries domestiques, les soucis matériels, les aventures amoureuses, les maladies, les chagrins et les incidents les plus variés, Retif a pu emmagasiner de connaissances, former de projets, remuer d'idées, écrire de livres, de pièces de théâtre, de vers et de pamphlets, le tout encore mal digéré assurément, souvent encore à l'état embryonnaire ou primaire; mais dénotant chez ce paysan ouvrier-typographe l'une des plus puissantes intelligences, l'une des plus extraordinaires activités intellectuelles, l'une des plus formidables organisations spéculatives qui aient jamais paru. Tout en lisant, travaillant, réfléchissant *de omni re scibili*, écrivant, se chamaillant avec sa femme, courant les aventures, Retif continuait à se débattre parmi les plus inextricables difficultés matérielles. Ses combinaisons avec les libraires et éditeurs étaient aussi compliquées que malheureuses : les uns étaient de mauvaise foi et le dupaient; les autres, à court d'argent, ne le payaient pas ou faisaient faillite. Edme Rapenot, son débiteur, le logeait du moins dans les bâtiments du Collège de Presle qu'il avait pris à bail. « Il me logea, dit Retif, le plus près des anges qu'il lui fut possible. » Entre quelques pages écrites en une ardeur fiévreuse et quelque méditation toute frémissante d'émotion, il y recevait ses amies. En juin 1772, une de ses admiratrices, Adélaïde Lhuillier, y venait passer une nuit tout entière, en tout bien tout honneur :

— Allons ! lui disait Nicolas le lendemain matin, voilà d'excellents petits pains du petit pont de l'Hôtel-Dieu, des

groseilles rouges et blanches et puis un cervelas; déjeunons ! (1).

Quelques jours après, l'écrivain entend frapper à sa porte. Perdu dans son travail, il ne se dérange pas. La porte était fermée. Au dehors quelques voix proposaient de l'enfoncer. Retif travaillait toujours, quand il vit qu'on lui enlevait le toit de dessus la tête : « Le cabinet où était mon lit fut démoli en un instant et les assaillants me prirent d'assaut :

— Pourquoi ne m'a-t-on pas fait avertir par mon hôte ?

— Demandez au maître maçon.

« Je ne savais que devenir... A quatre heures, je fus installé dans une petite pièce qu'on achevait de blanchir, si humide que j'y perdis beaucoup de mes papiers (2). »

Mais il était heureux par la baguette de cette fée merveilleuse qu'est la vie intellectuelle à ceux qui en sont sincèrement épris.

L'invasion des ouvriers maçons obligea Retif à quitter son cher grenier du Collège de Presle pour venir demeurer (1772) rue du Fouarre, vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, où il était attiré par le voisinage de l'imprimerie Quillau qui mettait ses ouvrages sous presse (3). Mais avant de quitter la rue Saint-Jean-de-Beauvais, Monsieur Nicolas avait encore écrit *La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère* (4), qu'il donnera à l'impression le 4 juin de l'année 1772 (5), pour le faire paraître en février suivant (6). L'ouvrage, dit Retif « est plein de gaieté et il me divertissait en le

(1) *Le Drame de la vie*, p. 1062.

(2) *Les Contemporaines*, XXX, 343-346.

(3) *La Semaine nocturne*, p. 205.

(4) Trois volumes in-12, à Londres et à Paris, chez Hansy, 1773. Voy. LACROIX, p. 114-116, MONSELET, p. 117-118.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2785-2786.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 2819.

faisant » (1). La base en est *Lucile*, un de ses premiers livres. Voici l'épigraphe du premier volume : « La fille ordinairement est bonne, douce, obligeante, jusqu'à vingt ans. » Le deuxième volume porte : « Ce qu'on appelle une femme honnête ferait un homme bien médiocre. » Et le troisième : « L'homme enfant doit rester longtemps entre les mains des femmes, afin de prendre cette candeur, cette aménité que la meilleure éducation par les hommes ne donne qu'imparfaitement. » On y trouve des conseils aux demoiselles qui sont priées « de ne pas s'imaginer qu'un mari revenu de ses égarements soit comme un mari neuf : c'est un vieux bâtiment reblanchi, un habit retourné, un mets réchauffé, etc. Il n'est rien de tel que les fleurs du printemps; celles d'automne ont toujours quelque chose de sombre et de triste ». On y trouve des recettes propres à chasser la pudeur épanchée et d'autres non moins utiles. De la dernière partie de *La Femme dans les trois états*, La Chabeaussière tirera sa comédie des *Maris corrigés* représentée aux Italiens en 1781 (2).

(1) *Mes ouvrages*, p. 4570.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4571.

LOUISE ET THÉRÈSE

Travaux multiples qui n'empêchaient pas Monsieur Nicolas de suivre les jolies intrigues d'amour. Nous arrivons à l'épisode célèbre de Louise et Thérèse que Retif racontera en son *Cœur humain dévoilé* en des pages qui, par leur émotion, leur grâce, leur souplesse, sont parmi les meilleures de notre littérature. Paul Lacroix les nomme un « chef-d'œuvre incomparable qui devrait être, comme *Manon Lescaut*, mis à sa place dans les lettres françaises (1) ». Sur cette idylle, qui ne fleurit que l'espace d'une neuvaine, l'écrivain est revenu à quatre reprises : dans *Mon Histoire ou le Secret d'être heureux par amour*, dans les *Nuits de Paris* (3), dans *Le Drame de la vie* (4) et dans *Monsieur Nicolas* (5). Ce dernier récit est de beaucoup le plus séduisant, mais, sur la fin, l'auteur l'a gâté par un incident dégoûtant qui détruit le caractère, sous lequel il présente la plus intéressante de ses deux héroïnes, et fait commettre à Retif lui-même, — sous couleur de vertu ! — un acte odieux.

(1) LACROIX, p. 15, note; DUHREN, p. 179.

(2) Nouvelle insérée dans les *Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*, 1774.

(3) P. 1433-1455.

(4) P. 659-724.

(5) P. 2788-2819.

Voici l'histoire de Louise et Thérèse telle que nous la jugeons vraie, après une étude comparée des quatre versions données, sur un fond identique, avec des variantes de détail. Nous rayons délibérément l'incident final tel qu'il est conté dans *Monsieur Nicolas* et contre lequel, par avance, en ses *Nuits de Paris*, Retif avait d'ailleurs élevé la plus vive protestation (1).

Le dimanche 19 juillet 1772, sur les neuf heures du soir, Monsieur Nicolas était assis sur les bandes de fer qui tenaient les bornes de la Nouvelle Halle, contemplant en un doux sentiment de mélancolie le n° 14 de la rue de Saintonge où Victoire avait demeuré (2), quand il aperçut, vis-à-vis le portail de Saint-Eustache, une jeune et jolie personne, charmante en sa robe de taffetas des Indes, qui fuyait quelques libertins. « Je volai à son secours, dit Nicolas : le danger était passé (3) ». Il trouva la demoiselle très émue et lui dit quelques paroles rassurantes : c'était Louise. La jeune fille, orpheline, coiffeuse de son état, pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. Elle vint jusqu'au 14 de la rue de Saintonge, la maison même où Retif avait connu Victoire. Peu de jours après, Nicolas revit Louise auprès de la porte :

— Montez, lui dit-elle, je suis bien aise que mon frère vous voie.

On monta. Le « frère » qui était sorti, arriva peu après. Louise présenta le visiteur :

— Mon ami, voilà ce Monsieur.

Le « frère », après avoir dit à Nicolas qu'il avait fait la conquête de sa sœur, ajouta :

— Je suis persuadé, d'après la manière dont elle s'occupe

(1) « Coquette, pensais-je, tu ignores que j'ai surmonté des charmes aussi parfaits que les tiens et plus provoquants; ils avaient l'assaisonnement de la pudeur. Louise te valait et au delà ! » *Nuits de Paris*, p. 1647.

(2) *Le Drame de la vie*, p. 645.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3308. Cf. *Nuits de Paris*, p. 1433.

de vous depuis votre rencontre, que vous serez très heureux ensemble.

Retif rougit de plaisir. Il se gardait de dire qu'il était marié et pour ce motif singulier :

« Louise me charmait et je voulais du moins la connaître pour m'attendrir dans la suite à son souvenir. C'est que je pleurais quelquefois avec tant de volupté Colette, Madelon, Zéfîre, M^{lle} Rose Bourgeois, Elise et même Adélaïde Nécard, Colette la blanchisseuse, Manon son amie, que c'était une sorte de jouissance pour moi de faire une connaissance nouvelle qui se fit regretter comme je les regrettais. Ce fut mon seul motif. »

« La tournure de mes réponses, ajoute Retif, ayant persuadé, d'une part que j'étais garçon, de l'autre que j'étais épris, la cordialité d'Alan (le nom du « frère ») fut sans bornes. »

Et voici notre galant de jouer l'amoureux, de s'asseoir auprès de la belle, « vrai bijou par la gentillesse et l'air de naïveté ». Monsieur Nicolas sentait son cœur « tressaillir ». Alan courut chez le traiteur. Louise mit le couvert. Chaque fois qu'elle passait devant Nicolas, il lui prenait la main pour la baiser. On soupa dans une atmosphère de gaieté cordiale. Retif, qui se gardait de donner son véritable nom, déjà trop connu, se faisait appeler Bertrô du nom de sa mère.

Le « frère » déclarait au nouveau venu, qu'il espérait voir l'union se conclure bientôt.

— Mais ne barguignons pas : elle n'a rien en mariage, parce que je ne suis pas riche ; mon état de chirurgien suffit à notre entretien, mais il ne nous enrichit pas.

Ce « frère » enfermait le soir Louise sous clé, par précaution utile, pensait-il, parmi les dangers de la ville.

Quand onze heures du soir sonnèrent, on se leva. Alan confia Louise à Monsieur Nicolas pour la ramener chez elle au coin des rues Babilie et des Deux-Écus ; car on était chez le « frère ».

— Ma sœur, j'ai coutume de te mener chaque soir et d'emporter la clé : je ne t'enfermerai plus, la meilleure garde d'une fille c'est l'amour. Je te laisse avec lui.

— Ha ! belle Louise, dit Retif en cheminant, approuvez-vous le dessein de votre frère ?

— S'il faut vous parler avec sincérité, votre caractère m'a tellement plu que... je n'ai plus pour le mariage l'éloignement qu'il m'avait toujours inspiré.

Quand on arriva à la porte de Louise, celle-ci pria son compagnon de la suivre. Nicolas trouva un petit appartement très propre, ajouré de trois fenêtres dont l'une ouvrait sur la rue Babilie, les deux autres sur celle des Deux-Ecus. Assis au rebord de la croisée, par cette belle nuit de juillet, les deux amis causèrent quelque temps encore. Louise disait les circonstances de sa vie, mais en parlant toujours d'Alan comme de son frère.

— Je vous conterai aussi ma vie avec sincérité, lui dit Nicolas, quand nous nous serons vus quelque temps encore. Adieu, belle Louise !

Le lendemain matin, à neuf heures, Retif était de retour. Louise fit sa toilette : à midi, elle lui demanda de lui donner la main pour aller dîner en ville, rue Montmartre chez de bonnes gens qui retinrent Nicolas. Le soir, on soupa ensemble dans le petit appartement de Louise où deux couverts se trouvaient mis :

— Mon frère est absent pour quelques jours. Je pourrais les passer chez la voisine, mais je préfère rester ici avec vous. Si vous y voulez travailler, voilà mon secrétaire, je ne vous troublerai pas.

« Louise, était jolie dit Retif ; elle avait surtout le charme auquel je ne résistais pas, un pied mignon. Elle était d'une propreté qui excluait la plus petite négligence. Il faisait chaud, elle était en déshabillé, la gorge à peine recouverte par un tour de gaze qui ne la rendait que plus appétissante... Nous soupâmes ; nous allâmes ensuite à la fenêtre de la rue Babilie ; je passai un bras autour de sa

taille déliée; je pris un baiser sur sa joue. Louise sourit et jeta le rideau au dehors. »

Le lendemain matin, à neuf heures, Retif était de retour chez elle. Il trouva la jeune fille au lit, souffrant d'un mal de gorge. Monsieur Nicolas s'improvisa garde-malade, lui fit prendre du sirop de mures, lui confectionna une eau de figes grasses et s'assit auprès d'elle, tenant ses deux mains dans la sienne, quand la porte s'ouvrit, et Retif vit entrer une grande fille, mince, gaie, jolie : c'était Thérèse. Elle ôta sa robe, resta en corset et se mit à servir sa jeune amie, avec des soins doux et délicats. Thérèse avait exactement deux années de plus que Louise, étant nées l'une et l'autre au mois de mars (1). Toutes deux orphelines, elles s'étaient liées de la plus tendre et dévouée amitié et dont l'auteur de *Monsieur Nicolas* fait un tableau véritablement charmant.

Le soir, il fut décidé que Retif demeurerait à veiller Louise durant la nuit, assis dans un fauteuil. La jeune malade s'endormit pour se réveiller à quatre heures du matin. Nicolas alla lui chercher du sirop. Elle le prit de sa main qu'elle baisa, et son garde-malade, sur les joues, sur les lèvres de lui rendre cent baisers. Puis il mit sa tête sur l'oreiller près de celle de la jeune fille jusqu'à ce que Louise se rendormit. « Cette nuit, dira-t-il plus tard, fut une des plus agréables de ma vie. »

Retif sortit ensuite pour ses affaires; il revint à deux heures. Il trouva réunies les deux amies. On joua au domino. Le souper fut de la plus gracieuse intimité. A la fenêtre, Monsieur Nicolas montrait aux jeunes filles les étoiles, dénommant les constellations : Vega de la Lyre, le Cygne.

(1) Thérèse en 1753, Louise en 1755, ayant donc respectivement, en 1772, vingt-et-un et dix-neuf ans. Par l'étrange aberration, dont il a été question, Retif s'imaginera dans la suite qu'il était le père et de Thérèse, qui serait née de Madelon Baron, et de Louise, qui serait née de Colombe de Joigny, *Le Drame de la vie*, III, 675-676, 691 et 706.

Désormais, « s'écriait-il, j'appellerai ces étoiles : l'astre de Louise, l'astre de Thérèse. » Les jeunes filles étaient attendries, dit notre auteur. Thérèse ajoutait : « Louise sera ta femme, vous la (Vega) regarderez ensemble. »

Retif ramena Thérèse chez elle. En chemin, elle lui déclara qu'il avait entièrement conquis le cœur de sa jeune amie et aussi que le « frère » de Louise, n'était pas un frère mais un amant et qui était sur le point de la quitter pour faire un riche mariage. A cette révélation, Monsieur Nicolas répondit, ce qui ne devait pas moins surprendre, qu'il n'était pas libre, comme on avait pu le croire, mais que, depuis douze ans, il était marié. Thérèse ne parut pas s'en émouvoir :

— Il faut que ta femme ait eu des torts ou un amant, dit-elle, sans quoi tu n'aurais pas dit à mon amie que tu l'aimais. Eh bien, aimez-vous, soyez heureux ensemble et quand tu ne seras plus amant, tu seras encore un ami solide.

En devisant ainsi on arriva à la demeure de Thérèse. Elle était beaucoup plus luxueusement installée que son amie, car elle aussi était entretenue, mais par un riche cinquantenaire.

Louise et Thérèse, en leur étroite amitié, se complétaient d'une manière enchanteresse. La première était toute volupté, la seconde toute grâce et toute finesse, en sa taille svelte et le charme de ses mouvements. « Je n'avais jamais rien vu de si touchant que Louise, dit Retif, de si décemment naïf; rien de si mignard, de si attrayant, de si caressant, de si fin, de si spirituel que Thérèse (1). »

Le 9 août 1772 (2), Retif se retrouva avec les deux amies. Ils déjeunèrent ensemble. Louise était plus tendre, Thérèse plus affectueuse que jamais; mais Monsieur Nicolas était triste. Il s'approcha de la fenêtre entre les deux jeunes filles.

(1) *Les Nuits de Paris*, VII, 1458-1459.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2819

Tous trois s'appuyaient sur l'accoudoir. Nicolas fixait dans la rue d'Orléans ses regards sur une petite porte en se disant à lui-même :

« C'est de là que je viendrai désormais regarder la fenêtre de Louise et pleurer deux filles trop aimables, mais que je ne saurais plus voir... Un état, contraire aux mœurs, commencerait et serait habituel. Je ne pourrais plus continuer à être bon père, et quoique je sois peut-être dispensé d'être bon époux, il ne faut pas que notre vie soit un scandale public. »

Ces réflexions venaient peut-être un peu tard. Retif les faisait tout en pressant tendrement, d'une main l'une des mains de Louise et, de l'autre, l'une des mains de Thérèse. Brusquement, il les embrassa l'une et l'autre et, suffoqué, murmurant « Adieu ! », il sortit. Il descendit l'escalier en sanglotant. Comme il se retournait à l'angle de la rue des Vieilles-Étuves, il aperçut encore Thérèse qui lui faisait un signe d'amitié.

Douze années s'étaient écoulées, quand un soir, en 1785, errant dans la Nouvelle Halle, Nicolas vit une grande femme, tenant par la main un enfant de onze ans, un autre de six. C'était Thérèse. Retif sortait de maladie; il était à faire pitié :

— Vous m'avez condamné sans m'entendre, voulez-vous m'écouter?

— Ha ! le malheureux ! il me donne un coup de poignard ! Louise se mourait.

L'amitié se renoua entre Nicolas et Thérèse : ils parlaient de Louise, un lien qui les unissait. Souvenirs que Retif évoquera en écrivant les *Nuits de Paris* : « Ils sont passés ces huit jours heureux de la Nouvelle Halle. Ils ne reviendront plus ! C'est la dernière fois que j'ai été aimé par les femmes ! J'avais trente-huit ans ! C'est la dernière fois que j'ai été aimé ! (1). »

(1) *Les Nuits de Paris*, VII, 1497.

Chaque année, aux dates anniversaires, il se rendait à la Nouvelle Halle, en face du n° 14 de la rue de Saintonge et là, assis sur les bandes de fer qui tenaient les bornes, il versait des larmes en disant ou en chantant :

« Une année, deux années se sont écoulées depuis que j'ai vu là Louise et Thérèse, Thérèse et Louise. »

Il s'y retrouvera en 1787, après la mort de Louise, pleurant, suffoquant tout en chantant :

« Quinze années se sont écoulées depuis que j'ai vu là Louise et Thérèse (1). »

Plus tard encore il écrira : « Aujourd'hui, 9 juillet 1792, au bout de vingt ans, désintéressé, sans passions, je déclare que je me repens d'avoir quitté Louise et Thérèse et que je déteste cette vertu là (qui l'avait amené à se séparer de son amie) et que je la maudis !... La vertu qui rend malheureux n'est pas la vraie vertu (2). »

Thérèse mourut en 1796 âgée de quarante-cinq ans (3).

(1) *Ibid.*, VII, 1459-1460.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2832.

(3) *Lettres inédites...*, p. 19 et 24.

LE " PAYSAN PERVERTI "

En 1773 parut un des livres les plus divertissants de l'auteur : *Le Ménage parisien ou Déliée et Solentoul* (1).

Le titre est loin d'indiquer qu'on ouvre un volume de critique littéraire. Sous le nom de Victoire-Déliée du Cœur-Volant, Retif a voulu satiriser sa femme, Agnès Lebègue, dont les tendances au bel esprit l'exaspéraient. Puis il s'en prend à l'Académie française qu'il ridiculise sous le nom d'Académie Sotentoute, et dont il désigne les membres par des anagrammes transparents; Crébillon, censeur de l'ouvrage, y était lui-même pris à partie sous le nom de Nollicreb. Il n'eut pas de peine à se reconnaître, sourit et parapha le livre qui l'attaquait.

Fait très rare dans l'œuvre de Retif, les deux volumes parurent sans un seul « carton », et cela grâce à Agnès Lebègue, que son mari drapait grossièrement dans l'ouvrage même. Agnès fit faire des démarches par l'abbé de Saint-Léger aux bureaux du lieutenant de police où l'abbé avait du crédit.

Au reste l'auteur lui-même a jugé sévèrement son livre : « Le plan était excellent; mais l'exécution se trouva au-

(1) Deux parties en deux volumes in-12. Imprimé à La Haye, 1773. Publié sans nom d'auteur. Voy. LACROIX, p. 116-118, et MONSELET, p. 118-122.

dessus de mes forces et la plus riante de mes conceptions fournit un ouvrage très médiocre. Et cela « vient, ajoute-t-il, de ce que j'avais sous les yeux une catin (sa femme Agnès Lebègue), modèle de mon héroïne (1). » Ailleurs il attribue la faiblesse du *Ménage parisien* au chagrin qu'il ressentait à la suite de sa rupture avec Louise et Thérèse. La vente du livre chez Quillau donnait lieu à des incidents plaisants. Sacy, auteur de *L'Honneur français*, avait entendu dire qu'en son *Ménage parisien* Retif criblait de lardons les plus célèbres écrivains. Il arrive furieux, jette feu et flamme, menace de tout casser; mais on lui montre le livre et qu'il n'y figure pas. Sacy s'en alla moins véhément, mais plus mécontent qu'il n'était venu (2).

L'impression des *Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* commencée en janvier 1774, fut achevée en avril (3). L'ouvrage avait été entrepris sur un manuscrit de Nougaret *Mémoires de M. d'Armentières*, saccagé par le censeur d'Hermilly. Nougaret lui-même le tenait de J.-Henri Marchand qui en avait conçu et rédigé le plan. Marchand était le censeur qui avait paraphé *Le Pornographe* (4). C'est l'histoire d'un gentilhomme amoureux d'une jeune personne qui ne le voit pas : il profite de sa position pour donner aux hommes laids un moyen de se faire aimer.

Retif déclarera d'ailleurs à Engelbrecht de Hambourg, qui lui annonçait la traduction des *Nouveaux Mémoires* en allemand, que l'ouvrage était très mauvais, « encore plus mauvais que *Le Pied de Fanchelle* (5) ».

Malgré son activité littéraire et le succès en librairie de

(1) *Mes ouvrages*, p. 4574.

(2) *Ibid.*, p. 4572.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2821.

(4) *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité*, par M. le M... de Br... Imprimé à La Haye, et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne et de Hansy, libraires, 1774, 1 vol. in-12. Voy. LACROIX, p. 118-123, et MONSELET, p. 120-122.

(5) *Contemporaines*, 2^e édition, XIX (1785), lettre 17.

plusieurs de ses écrits, Retif n'amenait guère d'argent en son ménage. *Les Lettres d'une fille à son père* lui rapportèrent 600 livres, *L'Ecole de la jeunesse* 300; mais *La Mimographe*, *La Femme dans les trois états*, *Le Ménage parisien*, *Les Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité* ne produisirent rien du tout (1). Retif assure que tout le monde le volait, son associé Michel, les libraires Gauguery, Costard, Rapenot, la veuve Esprit (2). Au vrai, M^{me} Retif n'avait que trop raison quand elle disait qu'avec son cerveau en constante ébullition, son mari n'entendait rien aux affaires. En ses moments de franchise, celui-ci le reconnaissait lui-même. Il conviendrait, dit-il, de « prolonger la tutelle des gens de lettres jusqu'à cent ans, sauf alors à les déclarer majeurs » (3).

Aussi chez lui tout le monde travaillait, sa femme et ses deux filles (4). La blanchisseuse en fin Jeanneton « fort considérée », procurait de l'ouvrage en modes et en filet (5).

Enfin M^{me} Retif prit des pensionnaires et partit avec elles en province, car le logis manquait à Paris. Elle emmenait sa cadette, Marion, et laissait son aînée, Agnès, chez une dame Marie, quai de Gesvres, marchande de modes et de bijouterie (6). Séparation qui marque un grand changement dans les rapports des deux époux. Retif se dégage de l'autorité que sa femme exerçait sur lui. On peut dire que, dès cette époque (1773), la séparation des deux époux est un fait accompli. Nicolas avait trente-neuf ans (7). Ce fut pour lui, dit-il, une délivrance. « Je respirai enfin, je travaillai tranquillement; » mais Retif avoue qu'après le départ de

(1) *Mes inscriptions*, p. 321.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2824.

(3) *Lettres inédites*, p. 6.

(4) *Ingénue Saxancour*, I, 80-81.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 2755.

(6) *Ibid.*, p. 2824.

(7) *Ibid.*, p. 2538.

sa femme il manqua souvent du nécessaire, avoua qui lui échappe, indiquant les ressources que l'industrie et le travail d'Agnès Lebègue procuraient au ménage (1).

Il est vrai, que par amour de la gloire, il savait se priver. « A l'entrée du Pont-Neuf près de la Samaritaine, écrit-il, en cette année 1773, j'achetai deux crêpes de deux liards pièce, pour mon souper et je les mangeai en chemin, puis je bus de l'eau à la fontaine du Trahoir (2). » D'autre part il retombe en des amours vulgaires, avec des filles : c'est Agathine, c'est Naïs Filon, c'est Rose Gauthier, d'autres encore. Et, dans ce même temps, misérable, souffrant d'un mal cruel (3), Nicolas Retif achève le livre qui devait, — on peut le dire sans exagération, — immortaliser son nom, le tirer de la foule des écrivains secondaires, mettre son œuvre dans une notoriété éclatante, c'est à cette époque que Retif termine *Le Paysan pervers*. Le manuscrit en fut refusé par le libraire Delalain sur le rapport de son « examinateur » qui reprochait à l'ouvrage, composé en majeure partie de lettres écrites par des paysans, de contenir des lettres aussi mal écrites que si elles l'eussent été par... des paysans. On en était encore aux bergeries de Boucher, de Lancrét, de Favart et de M^{me} Deshoulières.

Il restait à Retif 1.500 livres de la somme que lui avait versée son frère Pierre sur le partage du domaine paternel. Réduit à une misère extrême, sans mobilier, dînant souvent d'un pain d'un sou, Retif n'hésite pas à mettre la somme tout entière, — environ 18.000 francs d'aujourd'hui, — dans l'impression de l'ouvrage, quatre volumes qui furent prêts en octobre 1775. Au début de novembre les premiers exemplaires en purent être distribués (4).

Hauts faits qui sortent avec une telle énergie de l'amas

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2825-2826.

(2) *MONSELET*, p. 159.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2823.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2833.

de turpitudes où Retif s'est vautré, — qu'ils imposent le respect de ce grand tempérament d'homme de lettres, enfiévré, comme nul ne l'a jamais été, par l'insurmontable passion de son art et lui sacrifiant tout, tout ! — excepté sa conscience d'écrivain. Et voilà la magnificence de cette vie boueuse et qui, finalement, assurera le triomphe de Monsieur Nicolas sur toutes les critiques, — et les plus justifiées, — qu'il n'est que trop facile de formuler contre lui.

Le Paysan perversi parut donc le 1^{er} novembre 1775 (1); mais après quelles difficultés ! Et tout d'abord avec le censeur royal, d'Hermilly. Celui-ci était vieux et besogneux. Il venait d'achever la traduction d'un ouvrage de l'espagnol Quevedo. Retif la lui acheta cinq cents livres, lui qui était pauvre à faire pitié, et lui promit de la publier à titre de collaborateur. D'Hermilly lui demanda cependant des changements et qui portèrent plus particulièrement sur l'un des principaux personnages, le moine Gaudet d'Arras, par égard pour la communauté des Cordeliers (2). En une lettre de juillet 1778 à son traducteur Engelbrecht de Hambourg, Retif revient sur ce douloureux sujet. Il veut se rendre à Londres où il est également question de traduire *Le Paysan perversi*. Il demande que le travail soit différé jusqu'à ce qu'il ait porté lui-même en Angleterre le texte intégral et intact de son roman. « Alors l'anglais aurait beaucoup mieux valu que le français » (3). Muni du visa de la censure, Retif n'avait pas encore partie gagnée. Il lui

(1) *Le Paysan perversi* ou *Les Dangers de la ville*. Histoire récente mise au jour d'après les véritables lettres des personnages, par N.-E. Retif de La Bretonne. Sans nom de lieu ni d'imprimeur, 1775, 4 vol. in-12, sans gravures. Les gravures parurent ultérieurement en un recueil séparé intitulé : *Figures du paysan perversi*. Voy. LACROIX, p. 125-135, et MONSELET, p. 123-125.

(2) Cf LACROIX, p. 126.

(3) *Contemporaines*, 2^e édition, XIX (1785), lettre 17.

fallut encore soixante-douze démarches dans les bureaux de la police et un présent à Demarolles, premier commis de la librairie, pour obtenir l'autorisation nécessaire (1).

Nous avons conservé en des notes intimes, demeurées inédites, les principes que Retif s'imposait pour la rédaction de son œuvre. « Les Français, écrit-il, ne donnent un livre qu'après l'avoir énervé et châtré : je donnerai mon *Paysan* sans lui avoir fait subir ces dangereuses opérations (2). » Sur observation personnelle, ce qui n'avait jamais été fait dans notre littérature, il voulait peindre un tableau fidèle des classes populaires : « Peindre dans mon *Paysan* les mœurs des états inférieurs au naturel et renvoyer pour celle des grands aux livres qui en traitent (3). » Et voici le but social qu'il vise, alarmé qu'il est déjà par la désertion des campagnes vers les grandes villes où la race se perd :

« Que mon *Paysan* soit fait pour montrer aux campagnards le bonheur de leur état et les encourager à y rester. Il faut arrêter le torrent qui porte tous les hommes dans les capitales et ne pas faire sa cour au plus fort en écrivant un roman. (4) »

Ces lignes sont profondément sincères et Retif a fait, avec bonne foi, tous ses efforts pour réaliser son plan. Il se documenta avec le plus grand soin : sur la vie rustique qu'il avait pu observer dans ses moindres détails à Sacy, à Nitry, à Courgis; sur la vie ouvrière et celle des grisettes en province qu'il avait vécue à Auxerre, puis à Paris où, malheureusement, il n'avait que trop fréquenté les mauvais lieux. Il sortait de nuit pour parcourir les différents

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2743; LACROIX, p. 124.

(2) « Le memento », bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 15.

(3) « Le memento », Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, sm. 12469 bis, t. 19 v^o.

(4) *Ibid.*

quartiers de Paris, surtout les quartiers populaires, s'introduisant dans les repaires de plaisirs louches, guettant, côtoyant escarpes, voleurs et cambrioleurs (1); noctambulisme qu'il poursuivra vingt années durant et d'où sortiront les admirables *Nuits de Paris*.

Tous les personnages mis en scène, il les a connus à commencer par lui-même. « La plupart des écarts d'Edmond (le paysan pervers) m'appartiennent (2). » Deux familles principales se trouvaient à la tête de la population de Sacy, les Retif et les Rameau. Dans les deux maisons, il a pris les types des paysans mis en action, en réunissant parfois deux ou trois pour en former un seul personnage. Les événements mêmes, qui constituent le drame, sont pris dans les deux familles, à l'exception de la « catastrophe ». « L'affreuse catastrophe n'a existé ni dans la famille Rameau ni dans la mienne, mais dans une famille du canton, famille honorable autant qu'infortunée et qui ne méritait pas son sort (3). »

La tragique héroïne de *La Paysane perversie*, — suite du *Paysan*, — n'était autre que Geneviève Retif, sœur de Nicolas, — nommée familièrement Javotte. Si nous en croyons Retif, elle aurait été séduite à Paris par son confesseur qui l'aurait rendue enceinte. Sur quoi ses frères aînés, le curé de Courgis et l'abbé Thomas, la firent enfermer à Sainte-Pélagie. Elle finira par épouser un cocher de fiacre, Laurent Tillien, un brutal, criblé de dettes; mais qui ne laissera pas de s'améliorer en venant s'installer à Sacy, où il aura de bons rapports avec ses beaux-frères, y compris Monsieur Nicolas et où son fils, François-Auguste, devien-

(1) « C'était en 1774. Par hasard un voleur écoutait et, par hasard, je m'en aperçus, car j'étais là, rôdant pour mon *Paysan pervers*. » *Monsieur Nicolas*, p. 3148.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1977.

(3) Lettre à Milran, 13 octobre 1783. *Faits servant de base à la Prévention nationale*, p. 423-424.

dra syndic de la commune sous la Révolution (1). L'auteur de *La Paysane* amalgamera l'histoire de Javotte avec celle d'Ursule Rameau (2). On conserve dans les Archives de la Bastille le dossier d'une Jeanne Retif, cousine vraisemblablement de Monsieur Nicolas, car elle était du même pays, qui fut enfermée à la Salpêtrière, par lettre de cachet, en 1754 et qui a bien des rapports, — elle aussi, — avec *La Paysane* (3).

Retif de La Bretonne peut donc être regardé comme le fondateur du réalisme en littérature. La manière même d'écrire dans *Le Paysan pervers* est toute nouvelle en sa robuste brutalité : « J'écris en choses, dit Retif, non en mots. » « Est-ce encore de la littérature, se demande Monselet (4), dans tous les cas, c'est de la peinture saisissante et violente. » Aussi, depuis les tableaux d'un incomparable parfum rustique du début, jusqu'aux scènes d'orgies sauvages où rouleront les héros du drame, partout le pinceau est-il d'une franchise et d'une hardiesse de touche qui forcent l'admiration (5). « Le roman moderne, dit Gérard de Nerval, n'offre rien de supérieur à ces images d'enlèvements, de viols, de suicides, de duels, d'orgies nocturnes, de scènes contrastées, où la vie crapuleuse des halles mêle ses exhalaisons au parfum des boudoirs. »

Le Paysan pervers tomba dans le monde des gens de lettres, comme la souche du bon La Fontaine dans la mare aux grenouilles. La Harpe, ahuri, se frotte les yeux. Meister, continuateur de Grimm, regrette que les person-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1827. — Acte du 16 février 1780, conservé par M. Adrien Champeaux, à « La Bretonne ». — Lettre du curé de Courgis, du 14 février 1786. *Contemporaines*, 2^e édition, XXI (1786), lettre 144.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1892.

(3) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 11878.

(4) *Oubliés et dédaignés*, p. 171.

(5) Et des historiens mêmes qui jugent Retif le plus sévèrement, comme M. Grasilier, *Retif de la Bretonne inconnu*, p. 29.

nages soient aussi bas, — évidemment ce n'étaient pas des bergers enrubannés, — mais il doit avouer que depuis longtemps il n'avait trouvé dans un livre français autant d'invention et de génie. Il ajoute : « Où le génie va-t-il se nicher ? (1) » Mais l'écrivain le plus intéressant de ce temps, Sébastien Mercier, éclate d'enthousiasme. Chose curieuse, c'était le premier ouvrage que Retif de La Bretonne publiait sous son nom et c'était le premier où l'on refusait de le reconnaître : le livre est de Diderot disaient les uns ; et les autres : il est de Beaumarchais.

La première édition fut enlevée en six semaines, il s'agit d'un ouvrage en quatre volumes ; la seconde en vingt jours ; mais l'écoulement de la troisième édition fut plus lent à cause des contrefaçons qui se vendaient impunément au grave préjudice de l'auteur (2). Le bruit était si grand que les pouvoirs publics finirent par s'émouvoir et faire saisir le livre comme scandaleux (3). La vente du livre, arrêtée chez l'éditeur légitime, continuait d'ailleurs paisiblement chez les contrefacteurs contrebandiers (4).

L'ouvrage fut traduit en allemand ; mais il ne le fut jamais en anglais, bien qu'un pince-sans-rire eût déclaré à Retif avoir vu d'une traduction anglaise quarante-deux éditions, ce que l'ami Nicolas, dans une joie naïve, allait répétant partout (5).

De ce jour, la vie du paysan-homme de lettres va se transformer. Le voilà dans la grande notoriété : on parle de lui, les uns le dénigrent, les autres l'exaltent. Quand il passe dans la rue en son accoutrement bizarre, un promeneur dit à son compagnon :

(1) *Corresp. litt.*, XI, 160-161.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 77.

(3) Correspondance dite de Métra, 1^{er} janvier 1776, II, 297.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2837.

(5) LACROIX, p. 18 note.

— Regardez ! voilà l'auteur du *Paysan pervers*.

Il se voit accosté par des inconnus. Rue Saint-Jacques, un admirateur se jette à son cou et l'embrasse (1). Les libraires viennent le relancer dans son réduit. Conscient de sa valeur, il perdra un peu de cette timidité dont rien encore n'avait pu le défaire (2). Monsieur Nicolas lève la tête et sa nature primesautière, « un monstre d'originalité », dira Paul Lacroix, va se déployer plus largement, surprenant mélange d'orgueil, voire d'enfantine vanité et de modestie tranquille, — de violence et de douceur, de tact et de grossièreté, de pensées extravagantes et d'idées justes, réfléchies, de sentiments immoraux, amoraux pour mieux dire, et de conceptions saines et utiles et d'une émouvante sincérité.

(1) *Le Memento*, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 77.

(2) *Nuits de Paris*, VIII, 1900.

VIRGINIE

Immédiatement après *Le Paysan pervers* parut *Le Fin Malois*, traduit de l'espagnol de Quevedo : manuscrit acheté par Retif au censeur d'Hermilly, avec promesse de publication, et remanié par lui (1) : une adaptation plutôt qu'une traduction du *Grand Tacagno*, considéré à cette époque comme un chef-d'œuvre. La fin en fut entièrement refondue, « Quevedo n'ayant pas fini son ouvrage à la française (2). » « Les sept derniers chapitres, dit Retif, sont entièrement de moi (3). » Ajoutons qu'à cette occasion Monsieur Nicolas compléta utilement la connaissance qu'il pouvait avoir de la langue espagnole, ce qui lui sera d'un grand secours dans la suite.

La même année (1776) parut, en trois volumes, *L'École des pères*, une refonte du *Nouvel Émile* publié en 1770. Chacun des volumes, saccagé par la censure, qui s'y est abattue à deux reprises, en est rempli de cartons (4). « Ce

(1) *Le Fin Malois* ou *Histoire du Grand Taquin*, traduite de l'espagnol de Quevedo, avec des notes. Imprimé à La Haye, 1776, trois parties in-12. Voy. LACROIX, p. 123-125.

(2) *Les Nuits de Paris*, VII, 1670.

(3) *Ibid.*, et *Monsieur Nicolas*, p. 2822.

(4) *L'École des pères*, par N.-E. Retif de La Bretonne. En France et à Paris, chez la veuve Duchêne, etc., 1776, 3 vol. in-8°. Un des rares ouvrages de Retif qui ne soient pas format in-12. Il a paru de ce livre une édition particulière sous le titre *Dorlisse ou l'amour paternel*. S. l., 1776, in-12. C'est un extrait de *L'École des pères*, renfermant les passages supprimés par la censure et que Retif réim-

n'est plus, dit Retif, qu'un squelette informe (1). » Encore la vente en fut-elle arrêtée un certain temps sur l'ordre de Duval d'Esprémesnil, qui avait cru l'ouvrage de Diderot, en mauvais termes à cette époque avec l'autorité.

La Harpe a jugé *L'École des pères* de la manière suivante :

« C'est un traité de l'éducation, une singerie de l'*Émile* qui ne sert qu'à faire sentir la supériorité de l'ouvrage de l'éloquent Genevois (2). » Mieux inspiré, Meister, en sa *Correspondance littéraire*, appelle Retif, à propos de *l'École des pères*, « un des plus robustes cyclopes de la forge de Jean-Jacques. »

Il est vrai que le livre est diffus par endroits, qu'il s'encombre de longueurs et de digressions insipides (3); mais, dans ses bonnes parties, il y a des pages de premier ordre. On trouvera dans *l'École des pères* une peinture forte et précise de la vie des paysans champenois et bas-bourguignons au XVIII^e siècle, en particulier des portraits en pied des curés de Sacy, Nitry et Courgis et de leur action sur leurs ouailles, conjuguée avec celle des maîtres d'école : tableaux d'un relief saisissant. Est-ce du livre de Rousseau que l'on tirera une page comme la suivante?

Il s'agit de l'abbé Pinard, curé de Nitry. De la semaine entière, il n'avait cessé de pleuvoir, quand, sur la journée du dimanche, se leva un soleil radieux. Les tasins de Nitry vinrent prier leur curé d'avancer la messe pour qu'on pût aller tourner les javelles et mettre les gerbes en état d'être liées le soir. L'abbé Pinard ne monta pas en chaire, mais, des-

primait ainsi clandestinement. Un exemplaire en a figuré dans la vente de Bordes de Fortage (Bordeaux, 1927) sous le n° 3889.

(1) Lettre à Engelbrecht, 3 juillet 1778. *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), 17^e lettre.

(2) *La Décade*, p. 121.

(3) On retrouve dans *L'École des pères*, publiée en 1776, mais imprimée en 1770. une partie de *L'École de la jeunesse*, publiée en 1771.

cendant seulement au bas du sanctuaire, il s'exprima ainsi :

« Mes enfants, je vous exhorte à aller tous lier vos gerbes par ce beau temps : vous êtes sous le joug de la céleste bonté. Il n'aurait pas été permis au peuple soumis à la loi de Moïse de violer ainsi le Sabbat; mais nous, enfants de la régénération, nous sommes délivrés de la lettre qui tue : pour obligation unique, Dieu nous impose un devoir qui rapporte au centuple : c'est celui de l'aimer et nos frères. L'amour de Dieu nous rend, dès cette vie, paisibles, satisfaits; l'amour de nos frères fait que nous sommes aimés à notre tour. Nous donnons, l'on nous donne : ô mes enfants, aimons-nous !

« J'invite ceux qui n'ont pas de récolte coupée, à offrir leurs bras aux autres; cette œuvre vaudra mieux que d'assister à l'office. Mes enfants, on sonnera les vêpres, mais n'y venez pas aujourd'hui; unissez-vous seulement à moi par une bonne pensée; car je veux les dire au nom de mes enfants, prosterné au pied de ces fonts sacrés où j'ai reçu vos promesses à tous d'être fidèles à Dieu. Notre bon recteur d'école (l'instituteur communal), votre second père, et quelques vieillards feront chœur avec moi. Mes enfants, que le bon Dieu ratifie la bénédiction que je vous donne en son nom (1). »

Cherchez dans Voltaire ou dans Rousseau une page pareille : ils en sont loin, le premier en son ironie divertissante, le second en ses émouvantes déclamations.

Cette même année 1776 parurent encore, sous le millésime de 1777, *Les Gynographes*, contenant un projet de règlement « pour mettre les femmes à leur place (2) ». L'ouvrage fut certainement inspiré à Retif par ses démêlés avec sa femme et la manière dont elle avait voulu, pour

(1) *L'Ecole des pères*, I, 316-317.

(2) *Les Gynographes* ou *Idées de deux honnêtes femmes...*, recueillies par N.-E. Retif de La Bretonne. A La Haye, chez Gosse et Pinet, et se trouve à Paris chez Humblot, 1776, in-8°. Anonyme. Il y a des exemplaires datés de 1777 qui portent le nom de l'auteur. —

de trop bonnes raisons malheureusement, gouverner le ménage.

Retif aimait beaucoup la musique et chantait fort bien. Le jour de Pâques, — 7 avril 1776, — il reçut la visite d'un de ses libraires, Edme Rapenot, janséniste austère, un « convulsionnaire », dit Retif. Bien que souffrant, Monsieur Nicolas se laissa entraîner à l'église. En sortant, les deux compagnons croisent une charmante voisine, M^{lle} Agathe, qui allait au salut, elle aussi. L'auteur du *Paysan perverti* gravit les degrés du sanctuaire, appuyé, d'une part, sur un janséniste rébarbatif et, de l'autre, « sur ce que la nature avait formé de plus aimable ». A peine était-il entré que, du haut du chœur, tombait le chant de l'*O Filii*. La voix qui remplissait la nef était douce, sonore, harmonieuse. Retif en était pénétré d'émotion : des larmes lui voilaient les yeux, et de ce jour, chaque année, au salut de la fête pascalle, il reviendra entendre, dans la demeure du Seigneur, le chant de l'*O Filii* (1).

L'usage de placer dans une ville étrangère la provenance d'un ouvrage imprimé et édité à Paris, provenait d'un subterfuge employé par la censure des livres sujets à caution. Cette mention d'une provenance étrangère laissait entendre que le volume ne paraissait qu'en vertu d'un privilège tacite, d'une tolérance qui avait engagé à fermer les yeux sans que la police de la librairie eût cru pouvoir donner son approbation. « Cet étonnant subterfuge, insinue Assézat, n'a pu être suggéré à la censure que par les membres ecclésiastiques en majorité dans le corps. » *Contemporaines mêlées*, p. 106. Voy. MONSELET, p. 126-127, QUÉRARD, XII, 176 et LACROIX, p. 143-145. Les *Gynographes*, avec l'*Andrographe* (1782) et le *Thesmographe* (1789) sont les derniers volumes de la série dite des « Graphes » ou des « Idées singulières ». Lacroix, et Quérard à sa suite (XII, 174-176), ont cru pouvoir établir que les « Graphes » n'étaient pas de Retif. Leur argumentation est loin d'être concluante. Retif a pu avoir des collaborateurs qui l'auraient partiellement documenté, il a même pu insérer dans son texte des fragments de leur rédaction; mais nous demeurons convaincu qu'il est bien l'auteur des ouvrages en question.

(1) Écrit en 1788. *Nuits de Paris*, IX, 1971-1972.

La même année 1776, Retif avait quitté son appartement de la rue du Fouarre pour venir loger rue de Bièvre, aux environs de la place Maubert, en une maison obscure, « véritable forteresse », dit-il. Trois clés étaient nécessaires pour parvenir jusqu'à lui (1). La maison était tenue par une dame Debée-Leeman que son mari, dessinateur aux Gobelins, avait abandonnée.

Depuis quelque temps, Retif remarquait une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans, grande, gracieuse, mise avec goût, qui logeait dans la maison voisine de la sienne (2), où elle demeurait avec sa mère. Cette mère était une femme dans la quarantaine, d'une taille avantageuse, avec un air digne, un peu grave, dont l'esprit marquait un penchant vers la philosophie et l'isolement, bien qu'elle eût l'usage du monde (3). Elle aimait passionnément sa fille, mais son goût pour une vie rêveuse et solitaire la lui faisait abandonner trop souvent entre les mains d'une prétendue veuve qui les fréquentait (4).

La jeune et jolie voisine se nommait Marie-Jeanne François, mais se faisait appeler Virginie car ce nom lui plaisait (5). « Je mettais, dit Retif, un grand prix à sa connaissance. » Celle-ci se réalisa le 23 juin (1776). Virginie avait de beaux cheveux fins et cendrés, si longs que lorsqu'elle les défaisait ils lui tombaient jusqu'aux talons. Sa bouche, un peu grande, se bordait de lèvres fraîches au sourire enchanteur (6). Ajoutez le caractère le plus gai, un enjouement séduisant (7), une naïveté touchante qui s'unissait à beaucoup de goût, des gestes mignards et des grâces exquises dans la conversation que soulignait une

(1) *Les Nuils de Paris*, IX, 2022; *La Semaine nocturne*, p. 204-206.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2855.

(3) *Le Quadragénaire*, II, 181.

(4) *Ibid.*

(5) *La Malédiction paternelle*, II, 294.

(6) *Le Quadragénaire*, I, 170.

(7) *Ibid.*, p. 177.

prononciation enfantine (1). « Je la trouvai adorable, dit Monsieur Nicolas, et mon cœur s'attachait en si peu de jours, qu'à l'instant où je voulus fuir, la chaîne était déjà trop forte pour la briser (2). » Retif avait quarante-deux ans. Il a raconté ses amours avec Virginie dans trois œuvres différentes : *La Malédiction paternelle*, le *Quadragénaire*, enfin *Monsieur Nicolas*, sans parler des précieuses *Inscriptions*, écrites au jour le jour, pour son usage personnel, sans souci du lecteur.

Le 29 juin, Virginie vint dîner avec Nicolas. On sait qu'au XVIII^e siècle le dîner se plaçait au milieu du jour. Les « mignardises » de la jeune personne remplissaient notre homme de ravissement. Elle prononçait Z pour J « ze n'en veux pas, un zouzou »; et T pour C : « un tontat, un turé (3). » Dans la soirée Retif vit passer Virginie en jolie robe de perse, un voile noir sur la tête, ce qui lui donnait une grâce infinie. Notre amoureux la suivit, elle entra à l'Hôtel-Dieu. Il pensait « que cette fille, dont le cœur était sensible et généreux, allait sûrement consoler quelque pauvre malade (4) »; mais, peu après, il la vit sortir avec deux jeunes gens d'une jolie figure, le plus petit surtout, un brun charmant. Monsieur Nicolas fronça les sourcils (5).

Le lendemain, quand il revit la belle, il lui remit l'argent pour son entrée en apprentissage de modes dont on était convenu et lui parla des deux jeunes gens :

— L'un, dit Virginie, est mon cousin, et l'autre un voisin avec lequel je joue au volant.

Et Nicolas de froncer les sourcils pour la deuxième fois.

Quelques jours plus tard, sur les onze heures du soir, Retif rentrait chez lui, quand il vit descendre sa petite

(1) *Le Quadragénaire*, p. 179.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 3308.

(3) *La Malédiction paternelle*, II, 307.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2898.

(5) *Ibid.*, p. 2899.

amie de chez elle avec des musiciens : elle riait aux éclats. Une cuisinière de la maison le renseigna :

— Une sérénade qu'on donne à M^{lle} Virginie.

— Elle a donc un amoureux?

— Et qui lui donne autre chose que des sérénades (1).

Le 2 juillet, après avoir passé sous le Petit-Châtelet, il rencontra sa mie rue du Petit-Pont : elle croisait deux jeunes élégants qui lui souriaient familièrement au passage et leur répondait d'un petit geste des plus obligeants (2).

Le 3 juillet, visite de Virginie à Nicolas pour lui faire un surprenant aveu : elle ne sait pas lire. Donner des leçons aux belles, était à notre auteur un exercice cher entre tous. « Etre maître d'école d'une fille jeune et jolie n'est pas un exercice médiocre. Cela donne occasion à mille petites familiarités charmantes qui font sentir mieux que tous les beaux vers et la belle prose combien Abeilard devait être heureux avec Héloïse (3). » Nicolas s'y mit sur-le-champ. Il donna à Virginie des leçons de lecture, d'écriture. Quand elle saurait lire, il lui prêterait des livres qui la tireraient de l'ennui dont elle se plaignait, car elle n'aimait pas le travail.

Les 5 et 6 juillet, Virginie revient dîner avec son nouvel ami; elle lui conte les détails de son existence. Elle loge avec sa mère chez un nommé Praeter, vieux garçon, ci-devant marchand de blé. Retif remet à la jeune fille l'argent nécessaire pour qu'elle et sa mère puissent se mettre dans leurs meubles. En huit jours il avait ainsi donné à la petite 50 louis (environ 12.000 francs de valeur actuelle). « Ce n'est rien pour un richard, pour moi, c'est trop, se disait Retif; mais elle est si aimable (4)! »

Le dimanche 7 juillet, Nicolas guettait Virginie devant son logis, dans la rue, sans l'apercevoir. Il faisait le pied

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 295.

(2) *Ibid.*, II, 317-318.

(3) *Ibid.*, II, 318-319.

(4) *Ibid.*, II, 320.

de grue, le bec en l'air. « Ces démarches, observe-t-il, m'ont fait faire une réflexion : qu'un jeune homme passe ainsi, aille, revienne pour voir sa maîtresse, rien que de naturel ! mais un homme de quarante et un ans, qui a des occupations sérieuses, venir ainsi lever le nez, comme un benêt pour épier une enfant ! »

A neuf heures du soir, trouvant la porte de la rue ouverte, il monte, s'avance à pas de loup, prête l'oreille : il perçoit un bruit de voix, d'hommes et de femmes, avec des éclats bruyants. On chantait, on riait, et vive la joie !

Entendant que les convives se levaient, Nicolas s'esquiva, bientôt suivi de Virginie qui venait presser quelque chose qu'on avait commandé. Dans la rue, elle le salua, Nicolas répondit ; mais au retour elle parut surprise de le retrouver devant son logis et sa jolie figure fit une grimace très laide. Cependant Nicolas l'embrassa ; Virginie referma la porte sur elle avec humeur.

L'amoureux continua à faire le guet. Sur les onze heures et demie, sortirent trois hommes, les deux jeunes gens de l'Hôtel-Dieu et un troisième, dans la quarantaine comme Retif. Virginie les avait reconduits jusqu'au seuil, joyeuse, rieuse. Les deux jeunes gens allèrent ensemble. « Comme ils étaient près de moi, dit Retif, un mot d'assez mauvais augure a échappé à l'un d'eux ; mais je puis m'être trompé (1). »

Le 10 juillet, nouvelle leçon donnée par Nicolas à Virginie, « très agréable ». Il en est fou, il l'adore. « Un homme de quarante ans est bien plus tendre qu'un homme de vingt. Si j'avais connu plus tôt cette vérité, j'aurais évité Virginie. Cette fille, écrit-il, fera mon malheur (2). »

Avec l'argent que Retif lui a donné, la jeune personne s'est acheté un mobilier ; elle a déménagé et a été s'installer sur le quai de la Vallée.

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 322.

(2) *La Malédiction paternelle*, II, 323.

« 1776, 11 juillet, 8 heures du matin. Virginie... c'est une prostituée... elle m'a fait le présent infâme qu'on reçoit de ces malheureuses... Quelle honteuse infirmité, qu'on ne peut avouer sans rougir !... Voilà le monstre que j'adorais (1) ! »

Le soir, Retif se rendait devant la maison de l'infortunée, quai de la Vallée. Il était onze heures. Il la vit coiffée en cheveux, avec un déshabillé en désordre et un flambeau à la main, reconduisant un homme en noir, un certain Bonthoux avocat, « riche cafard, entreteneur de petites filles (2) ».

Le lendemain matin elle vient le voir en voiture, envoie le cocher l'avertir. Retif est résolu à la laisser repartir, mais il l'aperçoit de la croisée. Elle était charmante, habillée négligemment, plus séduisante que jamais. Nicolas descendit à la hâte. Virginie lui sourit : dépit, colère, tristesse, raison même, tout a disparu.

Et, le soir-même, il la mena dîner chez Nougaret, flatté, heureux de voir l'admiration dont son hôte entoure sa jolie maîtresse. « La grosse gouvernante (maîtresse de Nougaret) était rouge d'envie : elle se rengorgeait, se gaudissait, grasseyait : elle tâchait de sourire, elle prenait quelquefois un air de dignité ; mais, bon Dieu ! quelle différence d'elle à Virginie, simple, naïve, adorable, sans y songer... Pour moi, étendu dans un fauteuil, je jouissais par intervalle... lorsqu'un souvenir cruel ne venait pas empoisonner mes réflexions (3). »

Le lendemain seulement, 12 juillet, Retif fait part à Virginie de l'état où elle l'a mis. Il s'attendait à de la hauteur, à des récriminations, à des injures ; mais la belle n'a fait que pleurer et Retif de la prendre sur ses genoux, de la consoler, de l'embrasser. On ira ensemble chez le

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 325. — Détails confirmés, ainsi que la date, dans *Monsieur Nicolas*, p. 2910-2923.

(2) *Ibid.*, II, 324.

(3) *Ibid.*, II, 326-327.

docteur Guillebert de Préval qui les guérira tous deux (1).

Le 17 juillet à midi, Nicolas voit entrer Virginie dans une maison de la rue Saint-Jacques : elle allait chez son favori, le jeune carabin Compain; à midi elle vient chez Retif qui a décidé de ne pas lui ouvrir. « Mais, Dieu ! quelle violence ! J'en ai versé des larmes !... Qu'il est cruel de repousser ce que l'on aime !... Je ne l'estime pas et je l'adore ! »

Elle revint une seconde fois et Nicolas lui a ouvert. Il lui a ouvert, l'a prise dans ses bras, l'a adorée...

« Elle est peut-être plus malheureuse que coupable ? D'ailleurs l'abandonnerai-je dans la situation où elle est ? une fille si jeune, si aimable... Non, je ne l'abandonnerai pas, non, je ne le saurais ; c'est tout ce que je pourrais faire si elle était heureuse. » Et, le lendemain, il lui promettait une augmentation de son ameublement (2).

Le dimanche 21 juillet il voit son amie, le soir, passé 10 heures, entrer dans la maison de la rue Saint-Jacques avec les deux carabins. Il se rend quai de la Vallée où il trouve la mère fort inquiète :

— Avez-vous vu ma fille ?

— Oui, dans l'instant... rue Saint-Jacques.

La mère soupira :

— Voilà, monsieur, ce qui me met au désespoir : ce petit gueux la perdra : elle lui donne tout ; elle le voit, malgré mes défenses...

— Elle est encore trop jeune pour payer.

— Elle l'aime à la rage...

A ce moment Virginie entra. Aux reproches de sa mère, elle répondit avec violence, en des termes grossiers...

« Ah ! Dieu, que le vice est laid ! Comme une fille dans le désordre parle à une mère qui le souffre ! c'est une horreur. »

(1) *Malédiction paternelle*, II, 329-330. Détails confirmés dans *Monsieur Nicolas*.

(2) *Ibid.*, II, 335-336.

Et Nicolas se sauva dans son épouvante, « laissant ces deux furies se quereller (1) ».

« Un feu caché me dévore, écrit Retif le 23 juillet, je ne puis tenir en place. » Il passe quai de la Vallée; Virginie l'appelle, il monte, lui parle durement et l'explication s'achève rue de Bièvre, chez lui où Retif arrive avec son amie (2).

Et quelques heures après, un autre Retif, qui nous change du premier, bien qu'ils ne fassent qu'un seul personnage.

Il revenait sur les minuit d'une de ses promenades nocturnes, quand il heurta du pied, au coin de la rue du Four-Saint-Honoré, une bourse de cuir. Elle contenait deux louis d'or et quatre petits écus. Elle ne pouvait appartenir qu'à de pauvres gens qui venaient de la perdre. Au coin d'un café, Retif attendit. Du côté des Halles ne tardèrent pas à venir un homme et une femme, tenant chacun une lumière. Ils marchaient courbés :

— Que cherchez-vous, bonnes gens?

— Hélas ! monsieur, ma femme a perdu une bourse de cuir...

— N'est-ce pas cela ?

— Oh ! monsieur, c'est ma bourse !...

— C'est tout ce que je possédons, disait la femme.

Retif se sentait attendri. A la faveur de l'obscurité, il glissa un écu de six livres dans la bourse.

Au premier réverbère, les bonnes gens l'ouvrirent, comptèrent...

— Oh ! monsieur, ça ne l'est pas : il y a six francs de plus... la revoilà...

— Si, bonnes et honnêtes créatures, c'est la vôtre ; les six francs, je les y ai mis, je suis pauvre moi-même, sans quoi...

« La femme m'a sauté au cou, dit Retif, son mari me

(1) *Malédiction paternelle*, II, 337-338.

(2) *Ibid.*, II, 339.

baisa la main; ils ont serré leur bourse... Bon Dieu ! quelle volupté (1) !...

La vie de Retif est remplie de traits de ce genre et l'on en trouvera plus loin la confirmation de la source la plus sûre.

Et, le lendemain matin, en s'éveillant, pensant que depuis un mois durait son amour pour Virginie, son martyre, il écrivait :

« Je paye pour être malheureux ! ah ! il est donc bien vrai qu'il n'y a de bonheur que dans la vertu !... Mais quoi ! plus d'amour à quarante ans, sous peine d'être traité comme je le suis !... »

Et Retif retourna voir la « Sirène » : « un plaisir dont on ne peut éteindre le désir dès qu'on l'a goûté. » Et il lui donna de l'argent. « Je l'ai choyée, caressée... Est-ce un songe, grand Dieu ! Elle a déployé tous les charmes de son entretien mignard... Je l'ai quasi crue sincère... Mais le soir je l'ai vue avec son favori... »

Le surlendemain il la mena aux Italiens. Dans la salle, par décence, elle le nommait son « oncle ». Elle portait une jolie robe d'indienne « qu'elle embellissait » (2). Deux étrangers sont venus dans la loge. Virginie prenait si grand plaisir au spectacle qu'elle le faisait partager à ses voisins. Son rire doux et captivant augmentait le charme de sa beauté. Mais, dès le 1^{er} août, les scènes reprenaient, toujours à cause du « favori ». Le lendemain Retif la rencontre avec les deux carabins. Il l'aborde pour lui dire que sa mère l'attendait. « Elle a été mécontente de cette liberté, son air m'a paru méchant. » Virginie quitta ses deux compagnons qui se mirent à insulter Retif. Celui-ci répliqua. Scène de crocheteurs dans la rue.

Chez M^{me} François, où notre amoureux rejoignit la belle, il put assister au plus violent déchaînement de fureur.

(1) *Malédiction paternelle*, II, 340-341.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2897.

La mère s'emportait contre la fille qui fit passer Nicolas dans un cabinet. « Là, écrit-il, j'ai vu toute la frénésie, toute la rage d'une amante qui craint pour son amant. » Ses traits en étaient décomposés. La scène fut portée au paroxysme. « Nous nous battîmes, il faut l'avouer », écrit Nicolas (1). Il ajoute : « Mais sa fureur était si grande, qu'il fallut fléchir » ; non seulement Retif n'obtint pas que sa maîtresse rompît avec Compain, mais il dut s'engager à rendre visite à ce dernier, avec lequel il avait échangé le soir même les plus violents propos. La visite eut lieu le lendemain matin ; Compain était encore au lit. Retif le fit lever. Il joua le bravache, la main sur la garde de son épée. Compain, délicat autant que joli, ressemblait, par sa « carcasse maigre, à un chien de chasse mal nourri (2) ». Après s'être diverti un instant de sa frayeur, Retif lui dit que, cédant au désir de Virginie, il lui tendait la main, et l'on s'embrassa. « Je l'aime, murmurait Compain ; s'il ne faut plus la revoir, j'aime autant mourir (3). »

« Je n'avais pu concevoir, dit Retif, comment on entretenait une fille de théâtre, comment on se ruinait pour elle... Je le sens aujourd'hui (4). »

Les jours suivants ressemblent aux précédents : trahisons, colères, brouilles, accommodements. Vingt fois Nicolas prenait la résolution de rompre, mais la rupture paraissait si douloureuse qu'aussitôt il y renonçait.

Le 14 août, sur les neuf heures du soir, il apercevait Virginie à sa fenêtre. Compain était assis sur l'appui, à lui soupirer son amour. « Ah ! pourquoi me moquer de lui ? il est jeune, il est aimé, il est bien plus excusable que moi (5). »

(1) *Monsieur Nicolas*, III, 187 de l'édition Grand-Carteret.

(2) *Ibid.*, p. 2930.

(3) *Ibid.*, p. 2933. — Même scène dans *La Malédiction paternelle*, II, 358. « Il assure qu'il préférerait de mourir à renoncer à la voir. »

(4) *Malédiction paternelle*, II, 350.

(5) *Ibid.*, II, 355.

« 17 août. Nous sommes réconciliés. J'ai rempli ma promesse d'un nouveau don; elle est charmante. Sa mère a écrit au favori une défense absolue de revoir sa fille (1). »

Les 18-19 août, Retif mène la mère et la fille à la foire Saint-Ovide. Les deux amants s'entretiennent de la manière la plus tendre. Une fois de plus la Sirène a repris le pauvre homme. Et « le fruit des deux tendres conversations est qu'à quatre heures, elle a été avec ses deux favoris, après avoir juré qu'elle ne les verrait plus » (2).

En composant *La Malédiction paternelle* et *Le Quadrangénaire*, Retif écrit presque immédiatement après ces événements; il est sous l'émotion poignante des souffrances endurées. Dans *Monsieur Nicolas*, imprimé bien des années plus tard, et quand l'âge a étendu sur son cœur son ombre apaisante, l'auteur jugera ces faits avec une grande élévation de pensée et de sentiment :

« En la considérant comme une vulgaire entretenue, je me trompais. Virginie avait un excellent caractère : en m'y prenant avec adresse, j'aurais poli un diamant précieux. Mais avais-je le temps, et assez de fortune? Mon âme n'avait plus son ancienne énergie et j'eus la preuve que le chef-d'œuvre de la vertu est d'être *forlement* malheureux (3). »

Monsieur Nicolas ajoute :

« J'étais faible, découragé, avide de plaisir; j'étais quarantenaire, c'est-à-dire que je commençais, — et voilà le grand malheur de l'âge mûr, — à ne plus m'embarrasser d'être aimé pour jouir. Je perdais cette délicatesse qui conserve si souvent les mœurs de la jeunesse bien née. »

Que l'on ne s'y trompe pas : dans le fatras retifien on trouve fréquemment des traits d'une psychologie pénétrante et d'une admirable sensibilité, exprimés de la

(1) *Malédiction paternelle*. II, 355.

(2) *Ibid.*, II, 355-356.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2901.

manière la plus simple, la plus forte, et qui peuvent être mis en regard de ce qui a été écrit de plus estimable dans le même ordre d'idées.

Retif conclut : « Virginie me craignait et me haïssait (1). » Enfin il ouvre les yeux. La situation lui apparaît dans son aveuglante clarté. Mais il ne rompra pas encore. L'avocat Bonthoux venait de l'abandonner, après avoir suivi certain soir Virginie jusqu'à la porte de Retif, car il voulait un cœur sans partage. « Elle n'avait plus que moi ! » conclut Nicolas (2).

« La pitié me retiendrait à défaut de l'amour. »

Enfin, notre homme crut avoir triomphé de lui-même et que la rupture était accomplie. Il était venu voir Virginie. En s'en retournant dans la nuit, il s'aperçut qu'il avait oublié son passe-partout, en sorte qu'il rôda dans les rues de Paris jusqu'au lendemain matin (nuit du 24-25 août 1776) (3). Il vint en sa chère île Saint-Louis, sur la pointe orientale, graver sur la pierre la date où il se séparait définitivement de la Sirène (4) : la première de ses fameuses inscriptions de l'île Saint-Louis. Mais, dès le 26 août, Nicolas se retrouvait auprès de sa mie, lui promettant une jolie montre, avec cette restriction mentale, toutefois, qu'il ne la lui donnerait pas « s'il le pouvait ». Il le put. La jolie montre que Virginie désirait, achetée le 30 août (5), ne lui fut pas donnée; promise dans la suite à une autre maîtresse de Retif, Sara Debée, elle ne lui fut pas donnée non plus; enfin elle arriva à bon port, nous voulons dire entre les mains de Marion, la fille cadette de Monsieur Nicolas (6).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2934.

(2) *Ibid.*, p. 2934-2935.

(3) *Mes inscriptions*, p. 4.

(4) *Mes inscriptions*, p. 3.

(5) *Malédiction paternelle*, II, 360.

(6) *Mes inscriptions*, p. 46.

Le 2 septembre, brouille décidée (1); mais les 5, 6, 7 et 8 septembre, on soupe ensemble. « M'y voilà établi (2). » Le 10, promenade à la foire, spectacle chez Nicolet. Un inconnu, richement vêtu, glisse furtivement son adresse à Virginie. Là-dessus, grande délibération, — un conseil de famille, — entre la mère, la fille et... Nicolas. Celui-ci promet de se retirer si le parti est avantageux. Nicolas pleure. Pour compliquer la délibération, Virginie déclare qu'elle est enceinte. Elle voudrait garder les anciens, en leur adjoignant le nouveau. Le 14 septembre, elle accepte le bras de l'homme au billet pour retourner à la foire (3). Cependant Nicolas continuait de donner ses leçons à Virginie et de lui faire des lectures. « Il n'y a personne, déclare Retif, avec qui l'on ait plus de plaisir à lire qu'avec elle. Quand l'histoire lui plaît, elle met sa jolie main sur la vôtre, elle vous presse tendrement; ou bien elle vous pince quand c'est une action méchante qui la révolte (4). »

Retif quitta Paris pour quinze jours. En son absence, l'homme riche de la foire était définitivement agréé : il se nommait Delport, caissier de banque. Il a installé son amie luxueusement rue Poissonnière et l'a meublée divinement (5). Retif vient l'y voir : elle était seule. Elle se montra plus douce, plus caressante que jamais, reprochait à Retif son indifférence. Il est vrai qu'une brouille était survenue entre elle et l'ami Compain. En voyant sa mie dans une situation brillante, celui-ci désirait que les cadeaux s'accrussent en proportion, et comme la belle s'y refusait, les amants s'étaient battus (6). Et voici que, pour berner le riche Delport qui paie, on installe Nicolas

(1) *Malédiction paternelle*, II, 360.

(2) *Ibid.*, II, 361.

(3) *Ibid.*, II, 362.

(4) *Ibid.*, II, 362-363.

(5) *Ibid.*, II, 364-365; *Monsieur Nicolas*, p. 2939-2940.

(6) *Ibid.*, II, 364-365.

dans le rôle de Compain, momentanément congédié. « On feint de me traiter en préféré, de tromper pour moi. » Voilà Monsieur Nicolas greluchon. « Et telle est ma faiblesse que je la vois régulièrement deux fois par jour; je lui fais la lecture, je goûte avec elle les délices de l'intimité. »

Nicolas était plongé dans ces délices de l'intimité quand on frappe à la porte : c'est Delport.

— Adieu, mon *oncle* !

Nicolas sort l'oreille basse.

« Et je ne saurais m'arracher de là ! Oh ! il le faut, et je le ferai (1) ! »

Delport fait des présents superbes : Virginie a des robes de soie, elle est couverte de diamants. Et, sous ses somptueux atours, elle devient pour l'ami Nicolas de plus en plus prévenante, gentille, attentionnée. « Delport est haï plus que je ne l'ai jamais été. On est haï de ces créatures dans la proportion exacte du bien qu'on leur fait (2). »

L'ami Nicolas semblait en somme retrouver un bonheur dont il était honteux, mais qui lui remplissait le cœur, quand, le 11 novembre, se produisit une nouvelle catastrophe. Virginie avait demandé à son ami de la conduire au bal, en oncle qui mène sa nièce dans le monde. Heureux et fier, Nicolas se met sur son trente-et-un; mais voici qu'arrivée dans la salle de bal, la belle s'éclipse : Compain l'attendait à la porte, dans une voiture. Tandis que, la rougeur au front, Monsieur Nicolas croyait jouer le rôle de greluchon, on ne lui réservait que celui de chandelier. Compain demeurait l'amant de cœur. La belle reparait enfin, tranquille, souriante. Retif ne peut dissimuler son irritation. On rentre dans une atmosphère de haine. A la maison, la tempête éclate. Virginie s'emporte avec fureur, Monsieur Nicolas lève la main, la charmante enfant lui jette une chaise à la tête. Afin de la maintenir, Retif s'efforçait

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 366.

(2) *Ibid.*, II, 367.

de lui saisir les poignets tout en criant comme un sourd. L'arrivée de Delport, le maître de céans, mit fin à ces ébats (1). Et Nicolas revient dès le lendemain matin surprendre la belle à sa toilette; mais il boude. Il reparait à cinq heures, toujours boudant. Il s'assied auprès de la mère, au coin du feu; Virginie était à la table, occupée à un petit ouvrage : le calme après la tempête. Nicolas ne disait rien, quand elle vint se jeter à son cou :

— En vérité je ne saurais supporter ta bouderie : tu accoutumes les gens à toi, tu t'en fais aimer et quand tu es devenu nécessaire, tu tyrannises.

— Vous étiez avec Compain? lui demande Retif tout bas.

Elle se mit sur ses genoux, le tenant embrassé et lui murmurant à l'oreille, de manière que sa mère ne l'entendit pas :

— Serais-tu assez cruel pour m'interdire de consoler un ancien ami que j'ai tendrement aimé, qui m'aimait tendrement et que j'abandonne? Il ne peut venir ici : tu l'y remplaces de mon propre choix, tu le sais!... et tu veux qu'il n'ait rien, rien du tout (2)?

Compain continuait de lui être si cher, dit Retif, qu'elle lui donnait à la fois jusqu'à cinquante louis sans s'embarasser du lendemain (3). Nicolas devait faire un grand effort pour s'arracher du cœur la passion qui le déchirait; mais il ne pouvait demeurer sans amour : « L'amour, dira-t-il, est une maladie chez moi (4) »; une maladie chronique. Alors sa pensée revint à cette douce et tendre Élise Tulout qu'il avait fréquentée de 1768 à 1772, auprès de laquelle il avait trouvé une affection si dévouée et qu'il avait abandonnée misérablement. « Pour me désha-

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 369.

(2) *Ibid.* II, 370.

(3) *Ibid.*, II, 386-387.

(4) *Ibid.*, I, 401.

bituer de courir voir Virginie, rue Poissonnière, je recherchais M^{lle} Tulout (1). » Il s'informa de son adresse : elle avait quitté la rue Saint-Nicolas-des-Champs pour venir demeurer rue de La Mortellerie, à l'ancien bureau des foins (2). Le 26 janvier (1777), il lui écrivait :

« Si quelque chose peut m'excuser, mademoiselle, après une absence de cinq années, et un silence plus sévère que celui des Initiés des Anciens, c'est la conviction intime où j'étais de ne pas mériter de vous occuper. Non, je ne le méritais pas. Si vous me connaissiez aussi parfaitement que je vous connais, si je vous avais fait toutes les confidences que je vous devais, peut-être vous me trouveriez plus à louer qu'à blâmer dans la conduite que j'ai tenue. Je sors d'une cruelle peine, mon amie (3)... »

Retif terminait en faisant à M^{lle} Tulout la proposition stupéfiante de lui envoyer un exemplaire du... *Pornographe*. Son inconscience prend, par moments, des proportions à en désarmer la critique.

L'auteur de *La Malédiction paternelle* a eu l'heureuse idée de nous conserver les lettres de M^{lle} Tulout (4). Elles sont d'une élévation et d'une pureté de sentiments qui brillent d'une beauté d'autant plus émouvante qu'elles se placent en de plus troubles circonstances : blancs esquifs sur des flots boueux.

A la lettre de Retif, Élise Tulout répondit (30 janvier 1777) :

« ... Si quelque chose peut m'excuser... Eh ! ne me connaissez-vous plus?... Mais non, rien ne vous excuse... Votre *Pornographe* était encore dans mes mains il n'y a que huit jours. Quels caractères avez-vous été peindre,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2940.

(2) *Ibid.*, p. 2940.

(3) *La Malédiction paternelle*, II, 428.

(4) « Les lettres d'Élise (imprimées dans *La Malédiction paternelle*) sont absolument vraies. » *Nuits de Paris*, X, 2351-2352.

et dans quelles sombres couleurs avez-vous trempé vos pinceaux ! Mon âme en est encore émue, elle a été déchirée, j'en ai été malade... Vous n'aurez d'autre hommage que mes larmes : elles ont été cruelles ! ne m'en parlez jamais ; je ne veux point de pareil présent : je ne le regarderais de ma vie !... »

Et, plus loin :

« Vous, me voir ! Eh !... pourquoi faire ? Vous ne trouverez chez moi de quoi satisfaire ni vos yeux, ni votre cœur ; encore moins votre esprit. Que me voulez-vous donc ? Quel désir vous tourmente et pourquoi n'est-ce que depuis quelque temps ? Quelles crises avez-vous essuyées et, après quelles longues peines, à quel port venez-vous chercher du repos ?... »

« Brûlez-vous celle-ci, monsieur ? Je me souviens qu'autrefois, par votre négligence, il est tombé de mes lettres en d'autres mains (celles de M^{me} Retif). Je serais au désespoir de causer de la peine à qui que ce soit (1). »

La lettre d'Élise était un refus, non seulement d'accueillir le singulier présent qui lui était offert, mais d'accueillir l'auteur lui-même. Voici la réponse du galant éconduit, où perce l'habileté du séducteur muni de sa redoutable expérience :

« 31 janvier 1777. — Fille aimable et généreuse dont je me croyais oublié ! Votre lettre est bien celle d'une amie tendre et constante... Ne redoutez pas l'inconvénient dont vous me parlez à la fin de votre lettre ; je demeure seul et pour toujours (2)... »

Le dialogue se poursuit : « Vous demeurez seul et pour toujours ? répond Élise le 1^{er} février. Quoi ! vous cherchez des amis, tandis que vous n'avez pas su faire le bonheur d'une femme qui devait être votre première et votre meilleure amie ? Elle avait des talents, de l'adresse, de

(1) *La Malédiction palernelle*, II, 430-431.

(2) *Ibid.*, II, 432-433.

l'esprit... Que vous faut-il donc? Que penser de vous? Et vos enfants... Ni père tendre, ni... Suspendons le jugement... »

Mais Élise aimait Nicolas... On devine la lutte qui se livre en elle. Le cœur l'emporte. A une heure du matin, la noble fille ajoute les lignes suivantes :

« Je ne suis que trop disposée à plaider votre cause... Puisque vous désirez tant mon cœur, lisez-y enfin !... il vous aime... il vous a toujours aimé ! Quel mot ma plume vient de tracer ! Le méritez-vous, Nicolas (1)? »

Le galant fut reçu le jeudi 6 février. Il se montra chaud, ardent, débordant d'amour, répandant ces paroles brûlantes que son imagination sensible lui inspirait avec tant d'abondance et de couleur. La pauvre fille en fut émue, grisée, enfiévrée, étourdie, conquise. Et quand Retif l'eut quittée, le soir même, à minuit, elle lui écrivait cette lettre frémissante de passion :

« Jeudi, 6 février 1777, à minuit. — Je vous ai vu aujourd'hui et je ne vous ai rien dit ! Quoique, — peut-être, — je vous doive voir demain, j'ai le cœur trop plein pour passer tant d'heures qui vont s'écouler, sans m'entretenir avec vous. Qu'en dites-vous? ne me rendrai-je point importune ! Dis-moi cher... ah ! je n'ose l'écrire !... Est-ce pour toujours que tu m'aimes? Ton cœur ne te trompe-t-il pas? Le simple plaisir de me revoir ne t'aurait-il pas fait illusion? Combien de questions !... Je voulais gronder... Je n'en prendrais pas trop la route, si je continuais... Gronder ! et que pourrais-je te dire, que mon cœur ne désavoue ? »

« Depuis que je t'ai vu, Retif, je n'ai pas osé penser : tous mes sentiments ont été comme suspendus : tout ce qui s'est passé jusqu'à présent me paraît un songe : après cinq années d'absence me chercher, m'aimer encore, me le prouver avec tant d'ardeur, tant de vivacité ! me choisir

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 434-435.

pour ton épouse ! Ah ! que ta tendresse soit autant durable que sincère !...

« Et comment supporter tout cela ? je suis encore dans une ivresse dont je ne puis sortir !... Est-il donc bien vrai que tu m'aimes... comme je le désire, c'est-à-dire pour toujours ? Consulte-toi bien, je t'en conjure. Surtout ne trompe pas ton Élisabeth ! Elle ne s'attendait pas à tant d'amour : tu lui avais promis de ne chercher que l'amitié ; elle s'en contentait, car c'est pour toi qu'elle t'aime ; ne lui prépare pas de peines, Retif... !

« *P. S.* — Je rouvre ma lettre : elle est pour toi ; je ne saurais la quitter, ni la finir. O mon ami, sois constant, ne fût-ce qu'à l'amitié !...

« Encore !... Mon cœur, — c'est sans mentir, — palpite en y pensant : tu avais l'air si tendre ! je n'ai jamais eu tant de plaisir à m'entendre dire : « Que je vous aime !... » et ma mère me l'a souvent dit... Adieu ! Je rêve... (1) »

Au moment où M^{lle} Tulout écrivait cette admirable lettre d'amour, elle avait trente-deux ans, Retif en avait quarante-trois. Élise Tulout, pour la seconde fois, se donna à Nicolas Retif. « J'ai passé auprès d'elle, dit-il, les heures que je donnais à Virginie (2). » Mais dans quel état d'esprit ? Il nous renseigne précisément : « Quelle différence de ce qu'elle était huit années auparavant !... Des faveurs me retinrent quelques semaines, après lesquelles se trouva cette jeune Lisette, — une amie d'Élise, — qui me fit fuir, de peur qu'elle ne devint trop aimable. Je ne revis ni l'une ni l'autre (3). » Encore en parlant de quelques semaines, notre homme exagère-t-il ; dès le 18 février, Élise lui écrivait pour se plaindre de son abandon (4).

(1) *La Malédiction paternelle*, II, 437-439.

(2) *Ibid.*, II, 385.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2940-2941.

(4) *La Malédiction paternelle*, II, 439.

Cette lamentable histoire a, dans les écrits de Monsieur Nicolas, un double épilogue. L'auteur déclare que c'est par générosité qu'il a abandonné la malheureuse jeune femme (1), vu la passion qu'il n'aurait pas manqué d'éprouver pour cette jeune Élise, la petite Lisette, qu'il rencontrait chez elle. En sa « vertu » et sa « générosité » il avait voulu épargner à M^{lle} Tulout le spectacle « d'une infidélité désobligeante ».

Le second épilogue est plus ridicule encore. Retif découvre que M^{lle} Tulout était sa fille et que Lisette aussi était sa fille, comme il va découvrir que Virginie était sa fille, comme il avait découvert que Thérèse et Louise étaient l'une et l'autre ses filles, et que Zéfîre était sa fille. Depuis cette dernière paternité qui remontait à l'époque où Monsieur Nicolas avait huit ans, sans compter les quatre filles que lui avait données Agnès Lebègue, notre homme avait enrichi le monde, comme on voit, d'un bon lot de jolies personnes, — et nous en omettons plus de la moitié pour ne pas encombrer ce récit. Par un hasard, merveilleux assurément, sinon des plus heureux, il devenait presque régulièrement l'amant des filles dont il avait embelli la terre, pour les rendre mères d'autres filles, dont il risquait de nouveau, — comme pour Lisette, — de redevenir l'amant. Et régulièrement il n'était instruit que trop tard des liens si étroits qui l'attachaient à ces charmantes créatures.

La rupture avec Virginie n'avait pas effacé dans le cœur de Monsieur Nicolas la passion qu'il éprouvait pour elle. Il s'arrêtait régulièrement le soir devant la demeure de la fée enchanteresse, « temple de l'amour ». « Les déchirements de la douleur étaient une sorte de volupté dont il était encore avide (2). » Sa déplorable idylle lui avait inspiré une manière de romance qu'il venait chanter sous les fenêtres

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2942-2944.

(2) *Le Quadragénaire*, II, 45.

de l'infidèle. Il la répétait en fondant en larmes (1). Ceci se passe sous Louis XVI. La France est devenue le peuple le plus « sensible » de l'univers. Tout le monde pleure et à tout propos; flots de larmes que nul ne répandit plus abondamment que Monsieur Nicolas, un record qu'on ne peut lui contester.

Plusieurs mois s'écoulèrent. Le 1^{er} juillet 1779, Retif aperçut Virginie chez une marchande de modes où elle avait été engagée comme fille de boutique (2). Delport, le bailleur de fonds l'avait abandonnée à son tour.

Deux années s'écoulaient. En juin 1781, Retif passant par la rue de la Harpe est arrêté par une petite terrine à lampion qui tombe à ses pieds. Il lève les yeux; Virginie lui faisait signe de monter. Il monta. Retif ne venait-il pas de découvrir que Virginie était sa fille et un père n'a-t-il pas le devoir de s'occuper utilement de ses enfants? Le succès grandissant de ses livres avait créé des relations à l'auteur du *Paysan pervers*. Le prince de Bouillon l'estimait beaucoup. Nicolas en profita pour lui présenter sa fille et la lui offrir pour maîtresse (3).

« J'amenai Virginie par la main, dit-il.

— C'est là votre fille, s'écria M. de Bouillon.

— Oui, mon prince.

— Ah! Monsieur, je la reçois comme le présent le plus précieux! »

Le prince de Bouillon aima Virginie et lui fit un sort.

Monsieur Nicolas vit une dernière fois sa fille Virginie, qu'il avait si bien casée, le 22 avril 1786 à la Comédie bourgeoise, — théâtre d'amateurs, — que l'abbé Viennet dirigeait rue Taranne. Virginie y tenait un rôle (4).

(1) *Le Quadragénaire*

(2) *La Malédiction paternelle*, II, 387.

(3) 23 avril 1786. *Mes inscriptions*, § 703 et note 3, p. 192.

(4) *Mes inscriptions*, § 1045, p. 295.

Elle était encore entretenue par le prince de Bouillon en 1788 (1).

Deux années après leur séparation, le 20 avril 1780, Élise Tulout avait écrit à Retif, par l'entremise de la veuve Duchesne, libraire, pour solliciter un rendez-vous. Elle avait un léger service à lui demander. Retif répondit qu'il était malade et ne voyait personne (2). Si le remords peut alléger la responsabilité morale des fautes commises, il est juste de dire que sa conduite avec la « délicieuse » Élise en inspirera à Monsieur Nicolas. Quand il apprendra la fin prématurée de cette personne charmante, si digne d'affection et d'estime et qui lui avait témoigné une si profonde tendresse, il aura du moins la franchise de s'avouer comme il l'avait fait pour M^{me} Parangon, que sa conduite envers elle avait dû contribuer à sa mort.

(1) *Mon kalendrier*, p. 3809.

(2) *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 34.

“ LA VIE DE MON PÈRE ”

Retif était un homme de taille moyenne, large des épaules, d'une forte carrure, souple, agile, doué d'une singulière vigueur physique, vrai fils de paysans sains et robustes (1). Le chevalier de Cubières raconte que, l'ayant trouvé certain jour travaillant à l'imprimerie en costume d'ouvrier, par la chemise ouverte il avait entrevu sa poitrine « velue comme celle d'un ours (2) ». Il avait un large front découvert, de grands yeux bleu foncé qui lançaient, dit Cubières (3), le feu du génie. Le célèbre diplomate et philologue, Guillaume de Humboldt sera également frappé par la beauté et l'éclat de ce regard dont il parlera à Goethe avec admiration (4). Des sourcils noirs, en épaisses broussailles, surmontaient les paupières et les recouvraient en partie. Avec l'âge, la forte tête de Monsieur Nicolas ira s'enfonçant entre les épaules et il marchera légèrement voûté (5); une tête puissante, une figure captivante par ses traits et son expression. Cubières dit qu'une dame fort honnête, le voyant pour la première fois à une époque où Monsieur Nicolas approchait déjà de la vieillesse, ne put

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1196.

(2) LACROIX, p. 75.

(3) *Ibid.*

(4) Lettre du 18 mars 1792, DUHREN, p. 326.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 1196.

s'empêcher de s'écrier « Oh ! la belle tête ! » et lui demanda la permission de l'embrasser. L'Apollon sexagénaire ne se fit pas prier (1).

On le rencontrait l'air grave, pensif, préoccupé (2). Par moments il parlait tout haut, lançant des phrases, des aphorismes, auxquels les plaisantins, qui le croisaient dans la rue, répondaient plus ou moins grossièrement (3).

Ses vêtements étaient des plus simples. Il se vantera de n'avoir acheté aucun habit depuis 1773 jusqu'au 6 décembre 1796, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-trois ans (4). Il allait vêtu d'un grand manteau bleu foncé à collet, coiffé d'un chapeau de feutre noir aux larges bords (5).

Retif se mettait donc volontairement en son habillement au-dessous de son état, se présentant mal vêtu chez les censeurs du roi, chez les dames de qualité, chez les gens en place, qui le prenaient pour son domestique ou son commissionnaire et ne laissaient pas de lui dire parfois, sans savoir à qui ils parlaient, leur manière de voir sur son propre compte (6).

En pareil accoutrement il figure, avec les clercs de la basoche, au parterre de la Comédie-Française; mais l'écrivain y fait autorité. On l'entoure durant les entr'actes pour l'entendre développer ses idées sur l'art dramatique où il fait montre des connaissances que lui vaut une longue pratique des spectacles parisiens. « Tout ce qui m'étonne, ajoute Retif, c'est qu'on ne me refuse pas quelquefois la porte (7), » étant donnée la manière dont il était vêtu.

(1) LACROIX, p. 75.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1340.

(3) *Les Nuits de Paris*, VII, 1627.

(4) BEAUNIÉR, p. 179.

(5) P. COTTIN, p. XCHII-XCIV.

(6) *Le Memento*, bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 68.

(7) *Le Memento*, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 80.

Il ne se montre habillé soigneusement que quatre ou cinq fois l'année, quand il s'agit de voir des gens du monde pour lesquels il faut être bien nippé; au reste, dans cette manière de s'accoutrer populairement il entre un calcul vis-à-vis de lui-même : « Étant habillé, je suis tenté de sortir dans le jour, d'aller voir des gens pour lesquels il faut être décentement vêtu : je me retiens ainsi (1). »

Le 1^{er} décembre 1779, Retif se vante de ce que personne n'est jamais entré dans son appartement hormis le déménageur qui y a placé les meubles (2). De crainte d'être dérangé dans son travail, il ne donne à personne son adresse. On lui écrit chez son libraire (3). Vient-on gratter à son huis, il ne se dérange pas pour ouvrir (4). Il fait lui-même son lit, mais non sa cuisine, car c'est un soin dont il a horreur (5). Il va prendre ses repas au dehors. Les heures en sont encore celles qui étaient en usage du temps de Henri IV, prétexte à décliner les invitations à dîner qui lui sont faites de temps à autre. Il faut une personnalité comme celle de Beaumarchais, qui s'est pris pour lui d'une grande sympathie littéraire, pour qu'il daigne accepter (6). Il était d'ailleurs très sobre, ne buvant que de l'eau. Au café Manoury, place de l'École, où il va jouer aux échecs et lire les feuilles publiques, il prend un verre de bière (7).

Retif nous donne l'emploi de ses journées à la date de novembre 1778 : il s'éveille sur les six heures du matin, travaille dans son lit jusqu'à onze heures, puis il va dîner.

(1) *Le Memento*.

(2) *La Malédiction paternelle*, III, 600.

(3) *Le Memento*, f. 67.

(4) Lettres du 31 janvier 1786 à Mallet de Genève. *Contemporaines*, 2^e éd., XXI (1786), lettre 143, et de Hédoin Le Malavois, 18 mars 1786, *ibid.*, lettre 146.

(5) *Le Memento*, f. 67 v^o.

(6) *Ibid.*

(7) DUHREN, p. 347.

Il est dehors jusqu'à deux heures après-midi, occupé de ses affaires; après quoi il rentre pour travailler jusqu'à sept heures, à moins qu'il n'aille au spectacle. Depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir, et parfois beaucoup plus tard encore, il se promène dans les rues de Paris, observateur de la vie populaire : il ne craint pas de pénétrer dans les académies de jeu et de billard et dans les lieux les plus louches. De ces longues randonnées, aux stations nocturnes, sortiront les *Nuits de Paris*. Au Palais de justice il suit les audiences; il fréquente cabarets et guinguettes en quête de documents humains (1). Et fréquemment, rentrant tard dans la nuit, il travaille encore, à la lumière des chandelles, une ou deux heures, après avoir bu du café pour se tenir éveillé.

Retif écrit à cette époque, en termes qui ne sont que trop vrais : « Je suis pour moi toute la terre (2). »

Son travail même fait le fond de sa vie. Retif n'existe que pour son œuvre littéraire, et il en sera ainsi jusqu'à son dernier jour. A peine les contrariétés les plus vives, les peines de cœur les plus cruelles parviendront-elles à l'en distraire un moment. Ce bohème sale, mal odorant, pourri de vices où se mêlaient les aspirations les plus nobles et les plus généreuses, a été l'homme de lettres le plus homme de lettres sans doute qui ait jamais existé. Il l'était de nature, d'instinct, de tempérament. Retif a vécu pour observer, pour penser et pour écrire; il est vrai que tout son bric-à-brac amoureux encombre horriblement son existence, mais si grande qu'en soit la place, ce n'a jamais été qu'un encombrement. Ses plaisirs pré-

(1) *La Malédiction paternelle*, III, 590-591. — Les très importantes indications fournies par les lettres insérées dans *La Malédiction paternelle* sont contrôlées par le *Memento*, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, écrit par Retif au fur et à mesure des événements et pour son usage personnel.

(2) *Memento*, I, 67.

férés, après les satisfactions que lui donne son métier d'écrivain, sont d'admirer les jolies femmes, le soir, dans les rues de Paris et de leur écrire des lettres qu'il leur fait parvenir sous les formes les plus diverses; puis de soulager, quand il le peut, l'une ou l'autre misère, d'être utile à quelque malheureux pris de vin ou à une fille perdue guettée par la police. Il éprouve un intense sentiment de bonheur à venir en aide aux pauvres gens (1). La voix la plus autorisée et la moins suspecte le dira un jour : il arrivait à Monsieur Nicolas de se dépouiller pour un vieillard dans l'infortune. Et puis ce qu'il appelle ses « aventures »; mais au galant qui a passé la quarantaine, elles ne seront plus guère que sources d'amertume, en dépit des couleurs flatteuses sous lesquelles il n'hésite pas à se présenter encore :

« Si vous saviez combien il est séducteur !... fait-il dire à une jeune femme, en parlant de lui-même. Il est de ces hommes qui n'ont pas besoin d'être jeunes pour être aimés. Même son allure distraite, sa physionomie perdue dans ses pensées est délicieuse, car on sent qu'elle n'est pas affectée. Il ne dit mot qui ne soit l'expression d'un sentiment. Quand il fait un compliment, il est délicat et vrai. Il vous peint vos charmes en termes si parfaits que l'on doit aimer l'homme qui nous pénètre ainsi et avoue notre mérite (2). »

Monsieur Nicolas reconnaît au reste que, pour se diriger dans la vie, il n'est qu'un enfant et qui devrait être tenu en lisière. Or il n'a plus de conducteur depuis la mort du sage Loiseau (3). En affaires, il se fait berner par chacun; il est incapable de passer un contrat raisonnable avec un éditeur.

Sur la fin de 1778, M^{me} Retif, qui avait cessé de tenir

(1) *La Malédiction paternelle*, III, 594.

(2) *Ingénue Sazancour*, III, 126.

(3) *La Malédiction paternelle*, III, 654.

des pensionnaires et s'était mise à travailler en modes à Joigny, revint à Paris, avec sa seconde fille Marion, âgée de quatorze ans, sans rejoindre son mari qui continua à vivre seul en son logis de la rue de Bièvre. Cependant, Nicolas allait prendre chez elle ses repas en payant son écot, comme il l'eût fait au restaurant. Agnès, la fille aînée, était placée en apprentissage en un magasin de modes de la rue Saint-Denis où elle avait pour compagne une jeune fille, Sara Debée, qui va jouer un grand rôle dans la vie de Retif (1). Mais la jeune Marion ne s'entendait pas avec sa mère qui avait de grandes qualités d'activité et d'intelligence, beaucoup de dignité et de tenue dans sa conduite, mais un caractère tranchant, emporté. Marion alla demeurer chez des « dévotes » de la rue Mouffetard où elle restera jusqu'à sa vingtième année (2).

Avec la réputation que Retif s'était acquise, vinrent les relations d'hommes de lettres, parmi lesquelles il y en eut trois d'éminentes : Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* et qui jouera un rôle en vue sous la Révolution, Beaumarchais et Pidansat de Mairobert. Ils lui furent des amis dévoués et leur attachement témoigne de l'estime où le tenaient les écrivains de valeur.

Les relations de Retif avec l'auteur du *Mariage de Figaro* datent du début de 1778. Beaumarchais avait installé dans un fort déclassé près de Kehl, et qu'il avait obtenu du margrave de Bade, une imprimerie pour une édition complète des œuvres de Voltaire. Il en offrit la direction à Retif qui aurait peut-être accepté si Beaumarchais avait consenti à imprimer les œuvres de Voltaire conformément à l'orthographe réformée que l'auteur du *Glossographe* préconisait (3).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3008.

(2) *Ibid.*, p. 2985.

(3) Lettre à Retif de Durand de Leullion, du mardi 30 décembre 1777. La date 1777 est donnée par la concordance du jour de la

Mais Beaumarchais lui conserva une amitié fidèle jusqu'à la fin de sa vie.

Les relations de Retif de La Bretonne et de Pidansat de Mairobert remontent à l'année 1769, où l'on imprimait chez Quillau *Le Pied de Fanchette*. C'est Mairobert qui rechercha Retif et s'adressa à son imprimeur pour se procurer son adresse (1).

Élève de M^{me} Doublet, en sa célèbre entreprise de Nouvelles à la main, Pidansat de Mairobert a été le type du journaliste au XVIII^e siècle. C'est lui qui continua le fameux recueil de nouvelles connu sous le nom de Mémoires de Bachaumont. Il est l'auteur de *L'Espion anglais*. Dans sa jeunesse, en 1769, il avait été mis à la Bastille, où il demeura un an, pour avoir récité dans les cafés des vers contre la marquise de Pompadour (2). Il est probable que Pidansat se servira de Retif pour l'impression de pamphlets clandestins. Il était d'autre part secrétaire des commandements du duc de Chartres et censeur royal. En cette dernière qualité, il rendra à son ami de précieux services, paraphant tout ce qu'il lui présentait. C'était un esprit enthousiaste, généreux, primesautier, bien fait pour comprendre l'auteur du *Paysan pervers*. Il se trouva malheureusement compromis dans l'affaire du marquis de Brunoy et, dans le procès qui s'engagea, fut atteint d'un blâme du Parlement. Pidansat en fut vivement affecté. Le 24 mars 1779, Retif alla voir son ami en son logis rue Saint-Pierre-au-Marais (aujourd'hui rue Vilchardouin). Il

semaine et du quantième du mois. *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 27. — BELIN, *Le Mouvement philosophique...*, p. 321; DUHREN, p. 244.

(1) Lettre de Mairobert à l'imprimeur Quillau, du mercredi 1^{er} février 1769, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 22. Retif date par erreur cette lettre de 1777, ce qui a induit ses biographes en erreur, voy. LACROIX, p. 33, note.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 11683.

LA VIE

DE

MON PÈRE.

Par l'AUTEUR du PAYSAN PERVERTI.

Omoia non pariter rerum sunt Omnibus apta,
Vana nec ex æquo duc tui ulla juro. *Æsch.*

Première Partie.



A NEUFCHATEL,

Et se trouve à PARIS,

Chés la Veuve DUCHESNE, libraire, rue
Saintjacques, au Temple-du-Gout.

1779.

LE PÈRE DE RETIF DE LA BRETONNE,
EDME RETIF, CLERC DE PROCUREUR A PARIS,
AGÉ DE DIX-NEUF ANS

Frontispice de l'édition originale de la " Vie de mon père ".

trouva pensif, rêveur. Retif souffrait lui-même d'une de ses nombreuses peines de cœur. Il en avait « l'âme déchirée » (1). Nicolas conta son tourment; Mairobert en versa des larmes et il ajouta :

— Il est des gens qui sont malheureux sans qu'on s'en doute.

Le 29 mars, Retif passant au Palais de justice, y vit beaucoup de monde rassemblé comme aux jours des audiences solennelles. De là, il se rendit chez Mairobert pour y déposer des feuilles imprimées que celui-ci devait avoir en qualité de censeur. Il était onze heures et demie. Mairobert descendait l'escalier en chantonnant et donna des bonbons à l'enfant du concierge, le caressa. Apercevant Retif, il lui demanda s'il savait des nouvelles :

— Aucune.

Retif l'accompagna quelque peu :

— Pourquoi ne prenez-vous pas votre carrosse?

— Il m'embarrasserait.

— Où allez-vous?

— Je me promène.

Les deux amis arrivèrent à la chaussée d'Antin :

— Mon ami, dit Mairobert, laissez-moi.

Retif s'en revint par le boulevard (2).

Le soir, sur les onze heures, tourmenté d'un vague essentiment, Retif retourna au logis de son ami, rue Saint-Pierre-au-Marais. La porte était grande ouverte, la ge du concierge était vide. Retif fut reçu par la femme de chambre, Sophie :

— Ah! monsieur, vous ignorez!...

— Un malheur?...

— Monsieur!... monsieur!... il est sorti à dix heures... s'est rendu aux bains de Poitevin, il s'y est mis, il s'est

(1) *Nuits de Paris*, X, 2316-2321.

(2) *Ibid.*

coupé les veines avec un rasoir et, ne mourant pas assez vite, il s'est tiré un coup de pistolet... il expire (1) !...

En souvenir de son ami, Retif grava une inscription sur la porte cochère voisine de la maison où Mairobert avait demeuré. « Les gens m'ont regardé », observe-t-il (2). Et dorénavant, chaque année, le 29 mars, il reviendra rue Saint-Pierre-au-Marais. Il y écrira sur la porte cochère : « Il y a deux ans... dix ans... que Mairobert est mort. » Il le demandera au portier comme s'il était encore en vie et, sur la réponse de ce dernier, s'en retournera tout en pleurant... (3) Avant de périr, Pidansat lui avait encore paraphé par avance, sur le seul vu du titre, plusieurs de ses écrits. La perte de cet ami intelligent, dévoué et de grand crédit devait lui être extrêmement sensible.

A cette époque, cesseront les courses nocturnes, les incursions dans les tripots obscurs ou, du moins, deviendront plus rares... « Tous les goûts s'éteignent, écrit Retif, et l'on n'a pas toujours l'activité de la jeunesse '4'. » Pidansat fournissait à son ami un grand nombre de traits et d'anecdotes recueillis en sa vie d'informateur, nous dirions de reporter. Ils complétaient les observations personnelles de notre auteur. De ce moment, Retif prit la résolution, pour suppléer aux œuvres d'imagination dont il se lassait, aux romans remplis de vaines fictions, de n'écrire plus que des histoires vraies; de là naîtront ces œuvres qui ne périront pas : *La Vie de mon père. Les Contemporaines, Les Nuits de Paris, Monsieur Nicolas*.

Mais auparavant, il fera encore paraître le *Nouvel Abeilard*, ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, un de ces romans par correspondance alors si fort à la mode, ouvrage, dit Retif, « qui contient six modèles

(1) *Le Drame de la vie*, p. 1121.

(2) *Mes inscriptions*, p. 180.

(3) *Le Drame de la vie*, p. 1122.

(4) *Les Nuits de Paris*, X, 2325-2326 et 2438.

e l'amour conjugal (1). » L'auteur voulait donner un pendant à la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, de même qu'il avait précédemment écrit *Le Nouvel Emile* (2). La première inspiratrice en fut une jolie charcutière, Victoire Londo : « Un jour, sortant de ma demeure, rue de Bièvre, je vis devant moi une fille charmante par la taille, la jambe et le pied; elle était chaussée à talons très élevés et marchait avec une mollesse provoquante. » Il la suivit jusqu'à sa demeure, rue Saint-Victor, et se mit au travail dès qu'il fut rentré chez lui.

« Tous les soirs, je vins m'enivrer du plaisir de la voir et sa vue me mettait en verve. J'écrivais le soir et le lendemain matin avec une inconcevable ardeur (3). » Il dit au reste : « Ce n'était pas l'histoire de cette belle fille que je voulais faire, mais l'histoire que j'aurais été charmé l'avoir avec elle. » Retif imprima cet ouvrage lui-même, en grande partie tout au moins, chez André Caillau, le frère de la veuve Duchesne son éditeur. Il y venait travailler même les dimanches. Ce fut un des livres qui valurent à notre auteur de notables bénéfices, 2.400 lb., environ 30.000 francs d'aujourd'hui (4).

Nous arrivons enfin à *La Vie de mon père*, le chef-d'œuvre de Retif de La Bretonne et qui suffirait à lui

(1) Lettre à Engelbrecht, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), 17^e lettre.

(2) *Le Nouvel Abeilard* ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*. Neufchâtel, et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, 1778, 4 vol. in-12 Voy. LACROIX, p. 148-151, QUÉRARD, XII, 183, et MONSELET, p. 128-129. — Jolies illustrations par un dessinateur de l'école de Gravelot, sans doute pour rapprocher l'édition de celle de *La Nouvelle Héloïse*, illustrée par Gravelot lui-même.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4717.

(4) *Mes inscriptions*, p. 221. On trouve dans *Le Nouvel Abeilard* deux « contes bleus », dont l'un, *Le Demi-poulet*, a été souvent repris et est devenu populaire, mais ce qui, sous la plume de Jean Macé se passe dans le cou de Moitié-de-poulet, est logé, sous la plume de Retif, dans une autre partie de cet intéressant personnage.

assurer une place éminente en notre littérature : le meilleur des ouvrages de Retif par le fond, d'une admirable tenue morale, et par la forme exceptionnellement châtiée (1). Le succès en fut très vif, assurant à l'auteur un bénéfice de 4.800 livres, environ 60.000 francs d'aujourd'hui, succès qui s'est maintenu. Hormis les œuvres éditées pour l'usage de l'enseignement, il est peu de livres du XVIII^e siècle qui aient été si souvent réimprimés jusqu'à nos jours (2). Retif y a tracé un tableau, émouvant par sa simplicité même, de la vie des paysans de condition moyenne dans la France de l'ancien régime : histoire de son grand-père, Pierre Retif dit le Fier et de son père, Edme Retif dit l'Honnête homme. Rien ne peut se comparer à ces pages au point de vue documentaire. Marmontel était, lui aussi, fils de paysan et d'une condition semblable à celle des parents de Retif ; mais combien est pâle, exsangue, insignifiante la peinture qu'il fait de ses années de jeunesse au début de ses Mémoires, auprès de *La Vie de mon père* écrite par Monsieur Nicolas !

Ce seul ouvrage fait pardonner à Retif par un historien tout ce qu'il a d'ailleurs écrit, et en des pages trop nombreuses, de fastidieux, de répugnant, d'écœurant parfois.

« Dans ce petit ouvrage, dit l'auteur lui-même, tout est sans art, sans apprêt, la mémoire y a tenu lieu d'imagination (3) ». Il fut si simplement et naturellement écrit

(1) *La Vie de mon père*, par l'auteur du *Paysan pervers*. A Neuchâtel et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, 1779, 2 vol. in-12, ornés de 14 gravures. Voy. LACROIX, p. 152-157. QUÉRARD, VII, 547 et XII, 189-190, et MONSELET, p. 129-131. Une troisième édition (1788) est fort augmentée et contient notamment la fameuse généalogie des Retif issus de l'empereur Pertinax, qui y est imprimée pour la première fois.

(2) Il en a paru une édition illustrée de documents contemporains, sous le titre *Le Village*, à la librairie Fayard. Collection des *Mémoires illustrés*.

(3) Cf. une lettre d'un cousin de Retif, receveur des tailles, à Grenoble, datée du 5 avril 1780, qui témoigne de l'exactitude des

ue Retif le donna à l'impression avant même qu'il fût terminé. Une jeune fille, qui devait se faire elle-même une place distinguée dans la république des lettres, M^{lle} de Saint-Léger, lui écrivait :

« C'est le livre du Ciel que *La Vie de mon père*, c'est d'abord celui que liront les bienheureux. On se sent à moitié élu d'éprouver la joie douce qu'il inspire, il étend l'âme, il la fait prêter comme un gant (1). »

Et les critiques contemporains, d'un ton moins exalté, furent unanimes à louer cette production si exceptionnelle par le fond et par la forme (2). *L'Année littéraire* lui est indulgente pour la première fois et, dans son estime pour *La Vie de mon père*, va jusqu'à comparer l'auteur du *Pornographe* au doux abbé de Saint-Pierre.

Faits, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 32. Il convient cependant de noter que l'acte de mariage, — 27 avril 1713, — d'Edme Retif et de Marie Dondeine dans les registres paroissiaux de Sacy, fait voir que la scène émouvante de l'union des deux époux devant le cercueil de Pierre Retif, dans l'église de Niry, doit être considérée comme une légende ou comme forgée par Monsieur Nicolas.

(1) *Faits qui servent de base à la Prévention nationale*, II, 448.

(2) Voir notamment *Le Journal de Paris*, du 24 mars 1779.

XVIII

LES PETITES MODISTES

Retif avait quarante-trois ou quarante-quatre ans, il publiait *Le Nouvel Abeillard* et *La Vie de mon père*, sa notoriété s'était étendue, il était recherché de plusieurs des plus hautes personnalités de son temps, quand il se livra à des occupations qu'il doit lui-même qualifier d'enfantilage et qui sembleraient invraisemblables chez un homme d'une originalité moins déconcertante que la sienne.

On se souvient qu'en 1758, la jeune Zéfîre était placée en apprentissage chez une modiste de la rue de Savoie. Tandis qu'elle y travaillait, Monsieur Nicolas venait, aux carreaux des fenêtres donnant sur la rue, lui chanter de tendres mélodies et lui passer des lettres d'amour « pliées en éventail » par les trous des clavettes de fermeture du magasin. Quelque vingt ans plus tard, il remarqua un groupe de jolies modistes qui travaillaient au coin des rues Grenelle-Saint-Honoré et des Bons-Enfants (1) chez une dame Monclar, qui avait succédé en 1774 à la Devillers, modiste de la Du Barry. Retif se prit d'enthousiasme pour l'une d'elles, une jeune Bruxelloise qu'il nomme Amélie,

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 64.

et se mit le soir devant le magasin, à lui chanter des paroles d'amour et à lui glisser des billets pliés en éventail par les trous de boulon qui servaient à la fermeture de la boutique. Cette « aventure enfantine (1) » dura plusieurs années, sous des formes diverses. Retif y a attaché tant d'importance qu'il y est revenu à sept reprises différentes et avec détail : dans *Le Quadragénaire*, dans *La Malédiction paternelle* (2), dans *Les Contemporaines* (3), dans *Le Drame de la Vie*, dans *Monsieur Nicolas*, dans *Le Kalendrier*. Il y a consacré une comédie, *La Marchande de modes ou Le Loup dans la bergerie* (4). Les notes du *Memento*, encore inédites, s'y rapportent en grande partie (5). Et dans ces lettres aux petites modistes, où il ne fait que raconter sa vie, selon ses constants procédés pour séduire les femmes, on trouve plus d'un intéressant détail.

« Mon malheur, écrit-il à l'une des gentilles midinettes, est d'avoir eu des passions trop vives. Elles se sont amorties, du moins les plus fougueuses; mais je n'en suis que plus sensible aux passions douces qui font notre bonheur. Mais où trouver ce que je désire? une indulgente vertu qui fasse grâce aux fautes involontaires et console lorsqu'on y est tombé, au lieu d'accabler de reproches. Voilà comme je voudrais faire, comme je voudrais qu'on me fît. Les torts ne sont nuisibles que par l'attention qu'on y fait. Ignorez-les, ils sont nuls la plupart du temps (6). »

(1) *Mon kalendrier*, p. 3810. — On doit se garder de confondre, comme on l'a fait, la Bruxelloise Amélie avec M^{lle} Schell, une jeune Viennoise que Retif rencontra en d'autres circonstances. L'auteur de *La Malédiction paternelle* fait nettement la distinction entre l'une et l'autre, t. III, p. 650-651.

(2) « Où cette aventure, dit Retif, est réalisée avec la plus scrupuleuse exactitude. » *Le Drame de la vie*, p. 1070.

(3) *Les Huit Petites Marchandes du boulevard*.

(4) Publ. dans *Ingénue Saxancour*, I, 131.

(5) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis.

(6) Lettre de décembre 1779. Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 79 r^o.

Retif pensait à sa femme Agnès qui aurait dû, estimait-il, fermer les yeux sur ses frasques.

M^{me} Monclar avait huit filles charmantes, dont plusieurs travaillaient en son magasin avec les jeunes apprenties qui appartenaient à de bonnes familles bourgeoises (1). Au début, le cœur de Monsieur Nicolas balançait entre Amélie la Bruxelloise et la blonde Agathe. Amélie était une belle jeune fille aux cheveux bruns, les sourcils noirs, le teint d'une blancheur qui attirait le regard, les mains fines et potelées. Elle avait la taille bien prise, elle se chaussait haut et avait un pied mignon : le type de Jeanette Rousseau et de M^{me} Paragon. Elle avait surtout une manière de rire délicieuse : ce n'était pas un rire éclatant de gaieté ; mais qui avait quelque chose d'affectueux, plus séduisant que la gaieté. Agathe, blonde, les joues rosées, les lèvres incarnates, rappelait Zéfîre. Les premiers billets en éventail, les premiers impromptus fredonnés par Monsieur Nicolas, le soir, aux carreaux du magasin témoignaient de cet amour siamois. Agathe la blonde, disparut du magasin et Amélie devint l'unique objet de ces soins empressés. Cet amusement, dit Retif, devint parfois très vif (2). Il le sentait sans danger, car l'amour lui faisait peur depuis son aventure avec Virginie. Enfin ces scènes galantes avec de jeunes demoiselles, où le duo immortel était remplacé par un monologue continu, le faisaient travailler. Elles lui firent écrire *La Malédiction paternelle*, livre destiné à l'une des jolies midinettes.

C'était le soir, sur les huit ou neuf heures, que les petites lève-nez de M^{me} Monclar, travaillant aux chandelles que l'une ou l'autre allait moucher de temps à autre, entendaient les chansons du galant inconnu et recevaient ses billets par les trous de boulon (3). Retif n'aimait pas seulement les

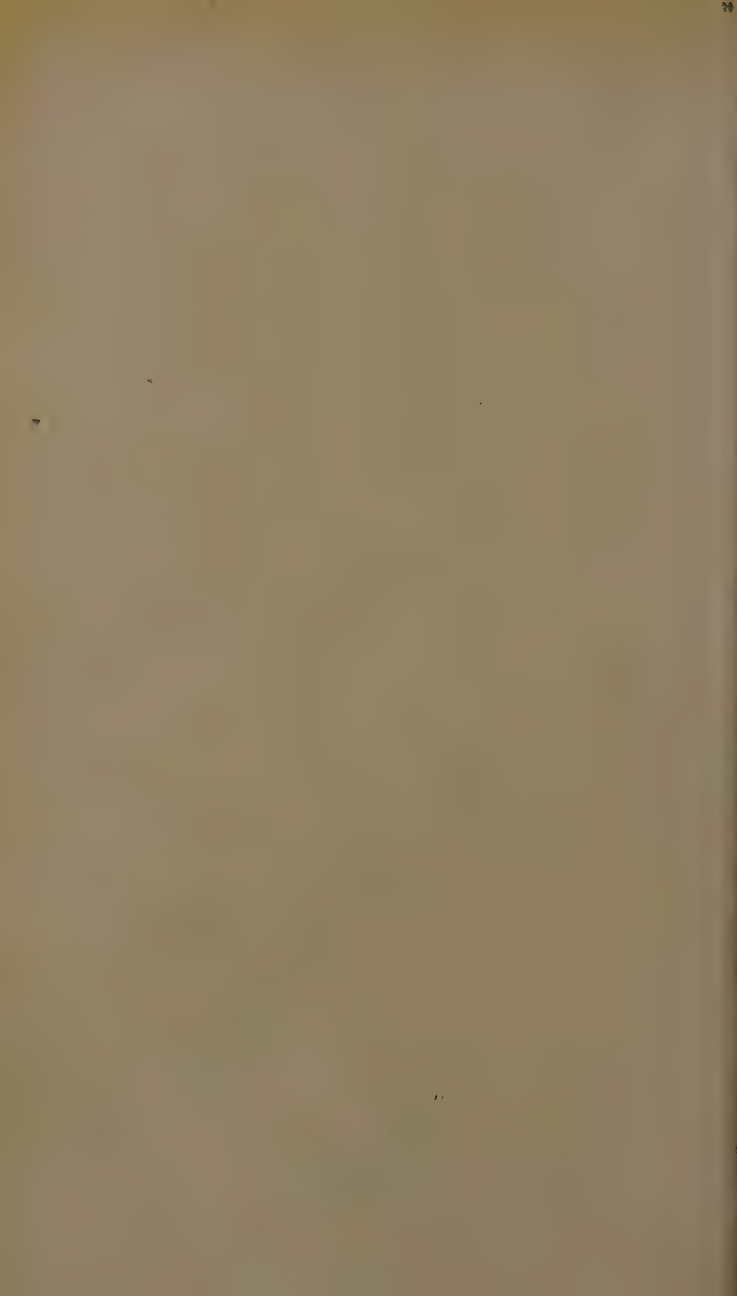
(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2158.

(2) *Ibid.*, p. 2958-2959.

(3) *Les Huit Petites Marchandes...*, éd. Assézat, *Contemporaines du commun*, p. 191-193



LES PETITES MODISTES DE Mme MONCLAR
(Extrait des "Contemporaines").



modistes, mais les modes elles-mêmes, où il était devenu parfait connaisseur. En rubans, en dentelles, en blondes et autres franfreluches, il était expert comme la caillette la plus élégante, et il fallait l'entendre dissenter sur ce qui distinguait le chapeau à la Washington du chapeau à la Philadelphie (1). Ses notations du costume féminin sont d'une irréprochable précision. Avec emportement, avec acharnement il combattra tout ce qui tendra à rapprocher la coiffure ou la toilette des femmes de celles du sexe fort (2). Il consent à approuver les lévites et les polonaises; mais quel dangereux glissement! « Le comble de l'effronterie, dit Retif, est la tendance qu'ont les femmes de rapprocher leur parure de celle des hommes. Elles ont pris nos chapeaux; elles portent depuis peu leurs cheveux comme nos abbés, je ne désespère pas de leur voir prendre quelque jour la c... (3). » Retif n'ose écrire le mot « culotte »; et l'on peut noter à ce propos la grande réserve que l'écrivain met dans le choix de ses expressions, reculant devant le mot grossier ou trivial et dans ses descriptions, dans ses scènes les plus osées. Les lignes citées plus haut sont de 1780, l'époque des petites modistes et de *La Malédiction*.

A considérer les dates données par *Monsieur Nicolas*, l'épisode des modistes eut ses débuts en 1776 (4); il s'étendra jusqu'en 1780.

« Les trouées qui donnaient passage aux chevilles de fermeture, dit Nicolas, m'étaient si commodes pour mes billets qui ne pouvaient être aperçus d'une autre que de celle qui les recevait, que j'en écrivais tous les jours; et que c'était le plus agréable de mon amusement (5). »
Épîtres en éventail qui nous content par le menu la vie

(1) MONSELET, p. 183; DUHREN, p. 369.

(2) *Les Contemporaines*, VIII, 613, note.

(3) *Les Contemporaines*, VIII, 612.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 2963-2964.

(5) *Ibid.*, p. 2965.

que Nicolas menait à cette époque. Il vit libre, indépendant ; il a refusé les places qui lui étaient offertes (1). S'il travaille, c'est par plaisir, bien que son labeur lui soit parfois lucratif. Il travaille la journée entière ; s'il ne le faisait pas, il ne pourrait se souffrir lui-même. Après le souper seulement, il va au café lire les feuilles publiques, apprendre les nouvelles, ou se promener. Parfois il entre dans une académie de jeu ou de billards, mais ne parie jamais : « Je veux voir les hommes partout, écrit-il aux jeunes demoiselles, parce que cela tient à mon genre d'occupations. » Il s'est fait une philosophie et qui lui a permis de contenir son caractère bouillant, aussi est-il le plus heureux des hommes. Il se crée à lui-même des plaisirs que le commun ignore. « Tel est, mesdemoiselles, celui de vous écrire. » La lettre se termine ainsi : « Isolé, je ne tiens plus à rien. J'ai encore un cœur ; une femme raisonnable pourrait encore beaucoup pour moi ; mais je suis pris comme l'oiseau auquel un enfant a mis un fil à la patte (allusion à son mariage). Je crois que si M^{lle} X... (Amélie) me connaissait, elle ne me dédaignerait pas. J'en juge par ce qui m'arrive avec d'autres femmes ; mais je crois, ma foi, que le sort a conjuré ma perte (2). »

Une fois le billet introduit dans le trou de boulon, qui avait un pouce d'ouverture, Nicolas, palpitant de joie, — « tant il est vrai que les hommes sont encore des enfants », dit-il, — allait chanter au carreau, rue des Bons-Enfants, auprès duquel se tenait Amélie. Quand elle avait saisi le billet, le galant courait rue Saint-Honoré, — la maison faisait l'angle, — regarder au défaut du rideau, quelle était sa mine. A boutique fermante, les filles de la maison montaient auprès de leur mère, M^{me} Monclar, à l'exception

(1) Lettre du 3 novembre 1778, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis f. 64. Ce document, parmi d'autres, réfute l'opinion de M. Grasillier (p. 45), qui attache Retif au service de la police à partir de 1767.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 647.

de Victorine qui demeurait à ranger le magasin (1).

Les fils de M^{me} Monclar ne tardèrent pas à remarquer le manège du soupirant. Et voilà une plaisante comédie, avec allées et venues, scènes de cache-cache et de passe-passe, détails comiques entre cet amoureux de quarante-cinq ans, qui fait le pied de grue, et deux gamins qui s'amusent de sa folie. Nicolas devait se garder en outre de l'épicier de la rue de Grenelle, un indiscret qui avait l'œil au guet; mais il avait noté que l'épicier soupait à neuf heures précises jusqu'à neuf heures et demie; et il en profitait (2).

« Quand je vis M^{lle} X... pour la première fois, dit Retif, son sourcil noir et sa blancheur me frappèrent. Je la regardai : c'était un simple mouvement de curiosité. Je la regardai tous les jours. Insensiblement ce fut un besoin pour moi que de la regarder. Je chantonnai quelques compliments. Un peu d'attention de sa part me flatta. Elle chanta à son tour, sa voix me ravit. Elle l'a fort douce, son parler même est harmonieux et sonore. J'écrivis. Je m'attachai moi-même en lui écrivant, plus que si j'eusse reçu des lettres d'elle. Cette obscurité même, où elle est à mon égard, augmente mes sentiments pour elle. Tout ce qui l'environne m'est cher. J'aime la maison qu'elle habite, son quartier... Je m'y complais, je m'y trouve mieux qu'ailleurs. Dieux tout-puissants ! que serait-ce donc si c'était elle-même ! Qu'est-ce donc que ce sentiment involontaire fondé sur une simple vue ? Il me surprend, m'étonne : extase délicateuse (3). »

Les vers suivants donneront une idée des « impromptus » que Retif chantait aux carreaux des magasins de modes, sur des timbres connus :

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2965-2966.

(2) Lettre du 23 décembre 1779. Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 85.

(3) *Ibid.*, f. 69 v^o.

Sur l'air de *La Cabane obscure* :

Si vous étiez ma femme
Vous feriez mon bonheur
Et chaque jour ma flamme
Redoublerait d'ardeur.
Croyez, fille charmante,
Ce que vous dit mon cœur :
Mon âme bien aimante
Efface la laideur (1).

En son dernier vers, Nicolas faisait allusion à son visage grêlé et qui avait perdu la fraîcheur de la jeunesse. Un de ses amis lui ayant reproché le plaisir qu'il trouvait à ces démonstrations amoureuses dignes d'un collégien en vacances, Retif lui répondait en termes touchants, ma foi !

« Ah ! mon ami, laisse-moi mes amusements enfantins, mes joujoux, les jeux de cache-cache, mes soupirs à l'espagnole, mes lettres à plis d'éventail, ma passion pour une aimable inconnue ; tout cela est sans danger pour mes mœurs, pour mon repos, pour ma réputation et pour celle de la jeune personne qui en est l'objet. Pourquoi m'envier mon seul plaisir ? Pourquoi condamner la seule manière dont j'aurais dû, toute ma vie, faire l'amour (2) ? »

Les petites épitres en éventail de Monsieur Nicolas ne tardèrent pas à lasser la belle Flamande ; elle les brûlait sans les ouvrir. Retif s'obstinait à écrire des billets qu'Amélie livrait à la flamme d'une chandelle, sans y avoir jeté les yeux. Ce manège dura tout un été (3). Ce fut alors que le galant se tourna vers une des compagnes de sa « muse », M^{lle} Constance. Il la prit pour confidente, enfin, le jeudi 3 décembre 1778 (4). Constance lui fit tenir une réponse

(1) *La Malédiction paternelle*, III, 585.

(2) *Ibid.*, II, 541.

(3) Lettre à Constance, Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 88-89.

(4) Date exacte. Le 3 décembre 1778 était bien un jeudi.

à ses nombreuses épistoles, la seule que, durant cette correspondance qui dura près de quatre années, il ait jamais reçue des midinettes qu'il accablait de chansons et d'écrits.

Nicolas venait de faire passer à la jeune modiste, « par la voie ordinaire », un de ses billets. Après en avoir pris connaissance, Constance souleva plusieurs fois le rideau qui voilait la fenêtre. Le galant se demandait ce que cela pouvait bien signifier. Il pleuvait, la rue était déserte quand il aperçut un petit rôlet de papier; c'était la lettre suivante :

Je n'aurais pu me déterminer, Monsieur, à vous faire la réponse que vous me demandez, sans la confiance que me donne votre honnêteté. Je vais donc vous dire en deux mots ce qui paraît vous intéresser. M^{lle} X... n'est point dans le cas de contracter aucun engagement : elle ne doit même pas rester à Paris. Elle dépend d'un père qu'elle aime et respecte infiniment, actuellement ici. M. de M... doit repartir incessamment avec mademoiselle sa fille, qu'il n'est pas dans l'intention de marier. Ainsi, Monsieur, je puis vous assurer que toutes vos démarches seraient inutiles; je le sais à n'en pouvoir douter. Si j'avais pu me déterminer plus tôt à celle que je fais aujourd'hui, il y a quelques jours que vous seriez instruit; mais ma voisine (1) et moi n'avons osé passer le billet que j'avais écrit. Je tremble encore à celui-ci que je vous prie de brûler. Je voudrais bien être sûre qu'il n'est pas tombé en d'autres mains (2).

Palpitant de bonheur, Retif courut au Palais-Royal où il griffonna la réponse que voici :

Mademoiselle,

Comment vous témoigner ma reconnaissance? Elle passe toute expression. Vous avez autant d'indulgence que de charmes. Les malheureux sont tendres et je suis le plus tendre des malheureux. Ce que vous me marquez me met au désespoir; mais si quelque chose

(1) Une jeune modiste que Retif appelle « la demoiselle au nez en l'air ».

(2) *La Malédiction palernelle*, III, 611. — La suite de la lettre, imprimée dans *La Malédiction*... est visiblement inventée par Retif.

pouvait l'adoucir, c'est votre adorable bonté. Permettez que je vous en marque ma gratitude lorsque le trouble sera un peu diminué. Cependant qu'espérais-je? Hélas! rien. Il faut remplir mon sort (1).

Trois jours après, le 6 décembre (2), Monsieur Nicolas reprenait la plume, s'adressant à Constance. Il avait un grand désir à lui exprimer et lui demandait humblement la permission de le faire. Sa lettre l'a touché jusqu'aux larmes malgré la fatale nouvelle qu'elle lui imposait. Il s'attendait à son sort sans espérer la bonté de celle qui l'en a instruit. Dans quel trouble il se trouve! Il redoute l'amour et c'est dans cette crainte même qu'il s'abandonnait à l'attrait qui l'attirait vers la belle Bruxelloise. Son cœur avait le plaisir de l'adorer sans danger pour lui, sans danger pour elle, puisque, pour réaliser l'amour, il faut se parler. « Je sens, dit-il en réponse à la lettre de Constance, je sens par l'émotion que me cause un papier insensible combien il est heureux pour moi qu'il ne soit pas de sa main. »

Et il poursuit : « Sais-je ce que j'écris? Daignez, Mademoiselle, ne pas faire attention au désordre de cet écrit. Je suis un homme en délire et peut-être la prière que je vais faire en est-elle une preuve. » Cette prière consistait à demander à M^{lle} Constance d'embrasser, au nom de Retif, M^{lle} Amélie avant son départ de Paris. « Je vous supplie, par tout ce que vous avez de plus cher, de donner un baiser pour moi à M^{lle} X... Ah! si je pouvais le voir donner (3)! »

Le 19 décembre 1778, Monsieur Nicolas rôdait, à sa coutume, autour de la boutique de M^{me} Monclar quand le plus jeune fils de la patronne lui glissa en passant :

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 70 v^o.

(2) 1778. *Ibid.*, f. 75 v^o-76 v^o.

(3) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 75 v^o-76 v^o.

— Elle n'y est pas... elle est à Bruxelles.

Retif dit qu'il chancela (1). La belle Amélie était repartie pour son pays.

Mais Constance va prendre dans la pensée de Monsieur Nicolas la place de l'absente. On a vu que chacune des grandes passions esthétiques de notre auteur n'avait pas tardé à se traduire en un grand effort littéraire, depuis Jeannette Rousseau, qui l'avait jeté dans l'étude du latin, jusqu'à Rose Bourgeois qui avait fait de lui un écrivain.

« De la philosophie !... note-t-il, elle m'a quitté, je n'en ai plus. Une seule ressource, celle de l'imagination, me reste. Dès que je suis à la promenade ou au lit, une lumière charmante se présente. Je crois voir M^{lle} X... et lui parler. Je veux écrire ce beau château en Espagne et, s'il est bien (2)... »

En librairie, ce beau château en Espagne ne tarda pas à s'appeler *La Malédiction paternelle*, trois volumes écrits pour gagner les bonnes grâces de M^{lle} Constance, qui lui avait griffonné un billet à propos de sa passion pour Amélie.

Composée sur la fin de 1778 et le commencement de 1779, *La Malédiction paternelle* parut en août 1779 avec le millésime de 1780 (3). La première partie en est des plus remarquables par la puissance dramatique et l'énergie du récit; puis l'œuvre se continue de la manière la plus imprévue et déroutante par l'impression, plus ou moins

(1) Le « Memento », f.83, et *La Malédiction paternelle*, III, 638.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 76 v^o.

(3) *La Malédiction paternelle*, lettres sincères et véritables de N... à ses parents, ses amis et ses maîtresses, avec les réponses. Imprimé à Leipsick, et se trouve à Paris, chez la dame veuve Duchesne, 1780. Trois parties en trois vol. in-12. Les illustrations sont les meilleures que Binet ait dessinées et que Berthet ait gravées. L'orthographe de l'auteur est régulière. Voy. LACROIX, p. 159-162; QUÉRARD, XII, 183 et MONSÉLET, p. 131-132.

fidèle (1), des lettres aux petites modistes. « Livre amer, douloureux, plein de rage et de désespoir », dit Gérard de Nerval (2). Lacroix estime que le début en est de Pidansat de Mairobert, qui se suicida pendant que l'ouvrage se composait, après quoi Retif l'aurait terminé à sa manière. Supposition gratuite; nous partagerions, tout au contraire, l'opinion du *Journal de Paris* : « Il ne faut qu'avoir lu quelques pages de ce roman pour deviner à qui nous en sommes redevables. Personne n'a aujourd'hui les qualités ni les défauts de cet écrivain (Retif) : une énergie peu commune, des peintures de la vertu pleines d'enthousiasme, des tableaux terribles du vice et de ses suites hideuses, une imagination presque incroyable et, par-dessus tout, beaucoup de singularité (3). »

La partie la plus intéressante du livre est dans la peinture de la vie que menaient à Paris les jeunes gens de province appartenant à la moyenne bourgeoisie.

En son *Drame de la vie* (4), Retif déclare que dans *La Malédiction paternelle* l'aventure des petites modistes est contée « avec la plus scrupuleuse exactitude »; mais en son *Memento* il fait le départ de la réalité et de l'invention. En des lettres à Constance, il donne les motifs pour lesquels certaines parties de ce livre, écrit pour elle, sont modifiées sur la réalité. Et l'on y trouve cette déclaration infiniment précieuse à qui fait usage des autobiographies de Monsieur Nicolas :

« J'ai fait comme les graveurs qui dessinent un édifice non achevé. J'ai mis les choses comme j'aurais désiré qu'elles arrivassent (5). » Retif écrira plus d'une fois les choses comme il aurait désiré qu'elles arrivassent. Et

(1) On en peut juger par *Le Memento des Archives de la Bastille*.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, septembre, p. 1086.

(3) *Journal de Paris*, 25 novembre 1779.

(4) P. 1070.

(5) Lettre du 30 novembre 1779. Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 89.

c'est bien ce qui rend d'un usage si délicat *Le Quadragénaire*, *La Dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans*, *Le Drame de la vie*, *Monsieur Nicolas*, qu'il convient de contrôler par les documents d'archives, par les nombreuses correspondances, par le *Memento* et les *Inscriptions*.

Les trois volumes de *La Malédiction paternelle*, écrits, publiés, imprimés pour M^{lle} Constance, ayant paru, l'auteur s'empressa d'en faire hommage à sa « muse ». Combien il était ému en songeant à l'accueil que trouverait son envoi ! Hélas ! le pauvre Nicolas ne reçut pas le moindre accusé de réception. Sur la fin de janvier 1780, il écrit à la demoiselle pour lui demander si elle a lu les volumes et ce qu'elle en pense. Et il eut la douleur de constater que Constance brûlait la lettre sans se donner la peine de l'ouvrir. Désespéré de voir s'effondrer ses beaux rêves bleus, Monsieur Nicolas vint en sa chère ile Saint-Louis pour y graver au mur d'un jardin, « sous la boîte de la lanterne », la date commémorative : « 28^a jan. 1780. *Arsa epistola*. » (28 janvier 1780. Lettre brûlée) (1).

La fin de cette correspondance unilatérale fut, pour le pauvre Nicolas, une vive douleur. « Je me suis privé d'une ressource, d'un amusement agréable et, plus que tout cela, de l'antidote contre une passion que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même (son amour pour Virginie)... » Ces lettres sans contre-partie lui étaient devenues une occupation douce, attachante : « Je me suis surpris depuis huit jours, écrit-il, cinq ou six fois la plume à la main ; c'était une habitude et un délicieux passe-temps qu'on m'ôte et qui me laisse un vide pénible (2)... »

Et bien des années plus tard, se remémorant le temps où il avait joué si naïvement le Roméo vespéral d'une

(1) *Mes inscriptions*, p. 5.

(2) *La Malédiction paternelle*, II, 534.

Juliette indifférente : « Lorsque je me rappelle toute ma vie, je ne saurais m'empêcher de convenir que les années 1777 et 1778 et les premiers mois de 1779 en ont été les temps les plus calmes : c'était un plaisir doux, mais continuel, sans impatience, sans jalousie (1). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2972.

“ LA PAYSANE PERVERTIE ”

« Le temps qui suivit, ajoute Retif, depuis 1779 jusqu'au dernier jour d'août 1780, fut un temps de mort et de douleur, mais le 1^{er} septembre, je me sentis du nerf et je composai *La Paysane pervertie* en trente jours (1) » quatre volumes ! L'ouvrage ne paraîtra qu'en 1784 sous le titre : « *La Paysane pervertie ou Les Dangers de la ville ou Histoire d'Ursule R...* sœur d'Edmond le paysan, mise au jour d'après les véritables lettres des personnages (2). » Le livre avait été rayé, en 1782, de la feuille des permissions par le directeur de la librairie, Neville, et la censure le retint pendant deux ans; encore fallut-il, dans un nouveau tirage, en modifier le titre pour en effacer les mots auxquels l'auteur tenait le plus : *La Paysane pervertie* (3).

Nougaret venait en effet de publier une *Paysanne pervertie* en réplique au *Paysan* de son ami Nicolas, ce qui mit

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2972, confirmé par *Les Inscriptions*, § 13, p. 12.

(2) Par l'auteur du *Paysan perverti*. Imprimé à La Haye, se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, 1784, 8 parties en 4 vol. in-12, avec illustrations de Binet, gravées par Le Roy, Girard le jeune et Berthet. Voy. LACROIX, p. 225-233, QUÉRARD, XII, 185-186, et MONSELET, p. 144-147.

(3) *Les Dangers de la ville ou Histoire d'Ursule R...*, imprimé à La Haye. 4 vol. in-12, 1785.

ce dernier dans la plus grande fureur. De ce jour Retif ne cessera de poursuivre de ses brocards les plus acerbes celui qu'il nommera Regret, Negret, ou Negrillon, — Nougaret, dit Retif, était presque mulâtre (1). — Progrès, Gronavet, Mamonet, — « sorte de singe fort laid de l'île de Ceylan », — souligne Monsieur Nicolas (2). Nougaret était en effet fort laid et généralement très mal habillé.

Le succès du roman de Retif fut très vif en France et à l'étranger. Il ne connut cependant pas les quarante-deux éditions en traduction anglaise qu'un humoriste fit miroiter dans l'imagination de l'auteur (3). Traduit en allemand, le roman ne le fut jamais en anglais.

A propos de *La Paysane*, Grimod de la Reynière écrivait à Retif :

« Nous n'avons rien dans notre langue d'aussi énergiquement pensé, ni d'aussi fortement écrit : la plume brûle le papier; toutes les passions animent cet ouvrage qui ne peut être que celui d'un homme de génie (4). »

La comtesse de Rivarol, après avoir lu le livre, priait Retif de lui faire l'honneur de passer chez elle. « Cet admirable ouvrage, assure-t-elle, l'aurait fait revenir de sa prévention contre les hommes, puisque c'était un homme qui l'avait fait (5). »

Au reste Retif ne déclare-t-il pas lui-même : « L'ouvrage que vous venez de voir, lecteur, est pris dans la belle nature, telle qu'elle existe au village;... la religion, l'honneur triomphent de la perversion et du libertinage... Malheur

(1) RETIF, *La Jolie Mercière*, ap. *Collection des plus belles pages*, éd. Mercure de France, p. 227.

(2) *La Malédiction paternelle*, I, 56, note.

(3) *Faits qui servent de base à la Prévention nationale*, II^e, 410

(4) *Les Contemporaines*, 2^e éd., XXI (1786), p. 346.

(5) *Ibid.*, XIX, lettre 138.

à celui que ces lettres n'auront pas ému, touché, déchiré; il n'a pas l'âme humaine, c'est une brute (1). »

Retif s'est inspiré des aventures à Paris de sa sœur Geneviève, — Javotte, comme la nommaient ses frères, — en les amalgamant avec celles d'Ursule Rameau, qui appartenait à l'une des deux meilleures familles de Sacy. L'auteur avait d'ailleurs composé une table des noms des personnages du *Paysan* et de *La Paysane*, et qui devait figurer à la fin du tome IV du second de ces deux ouvrages; mais la censure paraît en avoir interdit la publication et on ne la trouve que dans un petit nombre d'exemplaires des *Figures du Paysan perversi* publié en 1785 (2).

Aux faits tirés de la vie de Geneviève Retif et d'Ursule Rameau, Retif aurait pu joindre ceux que lui aurait fournis l'existence à Paris d'une de ses cousines, Jeanne, fille d'Etienne Retif marchand forain à Mitry, que ses débordements avaient fait enfermer à la Salpêtrière le 16 octobre 1754 à la requête de son oncle Edme Retif, marchand dans la cour de l'hôtel de Soissons. Jeanne Retif ne cessait de se faufiler avec des soldats aux gardes, des postillons de bonne maison, des garçons de cuisine aux Invalides. Elle était femme de chambre et poussait les enfants des familles où elle servait à voler leurs parents. Aux observations que lui avait faites son oncle, elle avait répondu en le faisant battre jusqu'au sang par un de ses amants. Décrétée d'ordre du roi le 23 juin 1754, elle se cachait dans les taudis du Gros-Caillou, où elle ne put être découverte qu'en octobre pour être menée à l'Hôpital général. Comme Geneviève Retif, elle finit par faire un mariage inespéré. Jacques

(1) *La Paysane perversi*, IV, 300.

(2) *Les Figures du paysan perversi*... Retif de La Bretonne... invenit, Binet... delineavit, Berthet et Leroi... incuderunt. Sans nom et sans date (1785), in-12. Même titre pour les *Figures de la paysane perversi*, un vol. in-12. La mention « R. de La B. invenit » au bas des gravures est intéressante pour marquer l'influence directrice de Retif sur ses illustrateurs. Voy. LACROIX, p. 233-237.

Pâtisset, garçon d'office aux Invalides, vint la réclamer à la Salpêtrière où il s'engageait à l'épouser, à quoi l'oncle Edme consentit sous la condition que la cérémonie nuptiale aurait lieu à la Salpêtrière même avant la mise en liberté, ce qui fut fait (1). Jeanne avait vingt et un ans.

La Paysane perversie est l'harmonieux complément du *Paysan* : on y trouve le même sentiment juste et pittoresque de la nature, la même connaissance de la vie rustique et du caractère des campagnards. L'action atteint par moments à une intensité d'émotion dont il est difficile de se défendre, malgré la longueur du récit, le mauvais goût de maint détail, et plus d'une page insipide ou écœurante. Œuvre d'une pensée exceptionnellement puissante, dépourvue d'éducation littéraire, sans notion de la mesure et qui s'abandonne sans réflexion à l'inspiration du moment; ces quatre volumes n'ont-ils pas été écrits en l'espace d'un mois? On y trouve de place en place des passages remarquables, le suivant notamment où se justifie le mot de « génie » appliqué par les contemporains à la pensée de Retif de La Bretonne et qui ne peut guère lui être contesté.

C'est la doctrine microbienne de Pasteur, définie dès 1780 avec une précision et une vie qui ne laissent presque rien à désirer :

La peste, dit Retif, la rage, la gale, les maladies secrètes n'existent pas en nous. Ce sont des êtres moraux pour ainsi dire qui, une fois engendrés, s'étendent, se propagent, se conservent comme des germes d'animaux des années entières, sans altération. Cela est presque inconcevable, à moins de considérer ces miasmes en germe comme des animalcules imperceptibles, dont les semences ont la faculté de se conserver longtemps et qui ne se développent que dans le corps humain ou, du moins, dans les corps animés. Le venin des reptiles doit être regardé comme différent car il ne se conserve pas (2)...

(1) Voyez le dossier de Jeanne Retif aux Archives de la Bastille, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 11878, f. 90-110.

(2) *La Paysane perversie*, III, 65-66.

Ces lignes ne sont-elles pas véritablement étonnantes à l'époque où elles ont été écrites, écrites par ce pauvre hère qui découvrait, par la seule force de sa pensée, après avoir chanté l'amour aux petites modistes de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, une des plus belles conquêtes de la science moderne ? Il n'a ni laboratoire, ni tubes de bouillon, ni plaques de culture ; mais sa pensée qui le guide avec précision jusqu'à cette surprenante distinction entre le venin, le poison que les reptiles peuvent introduire dans notre organisme, et les microbes, les bacilles des maladies infectieuses.

Il est vrai qu'en 1673 Leeuwenhoeck avait trouvé des bactéries, à l'aide du microscope, dans le tartre dentaire et dans les infusions végétales, et aussi que Muller, en 1773, grâce à des instruments d'optique perfectionnés, venait de développer ces découvertes, mais il faut arriver jusqu'aux travaux d'Ehrenberg (1833) et à ceux de Pasteur pour rencontrer une définition de la vie et du rôle des microbes comparable à celle que Retif, par la seule force de la réflexion, — tel Le Verrier découvrant la planète Neptune, — donnait du monde bacillaire et microbien en un roman rustique.

Dans le même ordre d'idées Retif a été plus loin. Précédant encore Pasteur dans la voie où l'illustre savant se couvrira de gloire, il montre, dès le XVIII^e siècle, l'atmosphère imprégnée de vie « toute saturée d'une multitude d'insectes invisibles qui flottent dans les airs ».

Quand on examine la nature avec le microscope, quel spectacle !... Une goutte d'eau contient des milliers d'êtres qui sont doués d'organes, qui se meuvent, qui vivent, qui s'ébattent entre eux, et quand on vient à examiner leur origine, on trouve que, sans doute, ils en sont redevables à une prodigieuse multitude d'insectes invisibles qui flottent dans les airs de sorte qu'on a tout sujet de croire que toute l'atmosphère est imprégnée de vie (1).

(1) *L'Ecole des pères*, III, 230.

Cent ans, plus tard la discussion entre Pouchet et Pasteur occupera plusieurs années les laboratoires. Il s'agissait des organismes producteurs de fermentations. Pouchet soutenait la thèse de la génération spontanée, tandis que Pasteur, dont la doctrine devait triompher, estimait qu'il y avait apport de germes par l'atmosphère, et sans doute ne se doutait-il pas qu'un pauvre diable d'homme de lettres, errant la nuit dans les rues de Paris, un siècle avant lui, produisait les mêmes idées.

En 1784 Retif donna une fusion de ses deux ouvrages, sous le titre : *Le Paysan et la paysane pervertis* (1), dont l'édition peut être regardée comme le modèle accompli du système orthographique, — si judicieux et recommandable par un grand nombre de points, — adopté par l'auteur. De nos jours un écrivain d'une énergie singulière et d'une admirable concision a donné une adaptation abrégée du *Paysan-paysane*, publié en feuilleton par un de nos grands quotidiens et, peu après, en librairie (2).

(1) *Le Paysan et La paysane pervertis* ou *Les Dangers de la ville...*, par N.-E. Retif de La Bretonne. Imprimé à La Haye, 1784. 16 parties en 4 vol. in-12. Illustré. Voy. LACROIX, p. 251.

(2) *Le Paysan et la paysanne pervertis* par Retif de La Bretonne, adaptation en un volume, par Maurice Talmeyr, Paris, A. Dupret, in-16. La courte préface de Talmeyr est très remarquable.



L. Binet inv

L. Berthet del

JAVOTTE, SŒUR DE RETIF (*la Paysanne pervertie*, DÉBARQUANT DU COCHE
D'AUXERRE, AU PORT SAINT-PAUL

Dans le fond, la pointe orientale de l'île Saint-Louis

Dessin de Binet, gravé par Berthet (*Extrait de la " Paysane pervertie "*).

“ LES CONTEMPORAINES ”

Depuis la suppression de *La Paysane pervertie* par le directeur de la librairie, Retif trembla nuit et jour pour sa liberté. Il était poltron à l'excès et son imagination accroissait encore les motifs de poltronnerie en multipliant dans sa pensée les dangers entrevus. Fontanes, qui fréquentait chez lui, avait eu l'imprudence de lui redire un propos du lieutenant de police : une lettre de cachet portant l'incarcération à la Bastille était prête à être signée.

Retif songeait à fuir. Fuir ! fuir ! Ce devint pour lui une obsession. Cependant il commençait la publication de l'œuvre la plus importante de sa vie, du moins par les dimensions : *Les Contemporaines*.

Une première série, *Les Contemporaines* ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, comprend dix-sept volumes publiés de 1780 à 1782 (1). C'est la série que Retif appellera « *Les Contemporaines mêlées*. Une seconde série, *Les Contemporaines du commun* ou *aventures des belles marchandes, ouvrières, etc.*, comprend treize volumes et a été éditée en 1782-1783 (2). Une troisième série, *Les Con-*

(1) Par N.... Impr. à Leipsick, chez Büschel, et se trouve à Paris, chez Belin et chez l'éditeur, rue de Bièvre. Illustré. — Sur les trois séries des *Contemporaines*, voy. LACROIX, p. 162-197. QUÉRARD, VII, 544; XII, 183-184, et MONSELET, p. 132-134.

(2) Par N.-E. R... de La B... Imprimé à Leipsick, chez Büschel, et se trouve à Paris. Illustré.

temporaines par gradation, ou aventures des jolies femmes de l'âge actuel suivant la gradation des principaux états de la société, comprend douze volumes. La composition en fut achevée le 14 novembre 1784 et l'impression, à la fin de juin 1785 (1).

Nous avons ainsi pour les trois séries un ensemble de quarante-deux volumes, de format in-12, illustrés d'estampes dont le dessin est généralement de Binet et la gravure de Berthet; mais Retif, qui savait tenir un crayon, a maintes fois imposé ses conceptions à son illustrateur, notamment en réduisant systématiquement les pieds de ses héroïnes à des dimensions lilliputiennes et en faisant saillir leur gorge en globes aussi fermes que rebondis. A ces illustrations Retif attachait une extrême importance. Il lui arriva de se priver du nécessaire pour en faire les frais; tandis que ses admirateurs les regrettaient car elles faisaient monter le prix de ses livres au point d'en entraver la diffusion (2).

Dans leur ensemble *Les Contemporaines* constituent une des œuvres les plus étranges et en somme, avec les réserves qu'il convient de faire ici encore, une des œuvres les plus intéressantes de notre littérature. Elles eurent grand succès d'estime, de curiosité et de scandale. Retif en tira 27.000 livres de droits d'auteur (3), environ 300.000 francs de valeur actuelle. Et cela malgré les contrefaçons qui firent grand tort au débit (4).

(1) Par N.-E. R... de La B... Impr. à Leipsick, chez Bäschel, libraire, et se trouve à Paris, chez la veuve Duchesne, rue Saint-Jacques. Gravures. *Les Contemporaines* ne furent pas imprimées à Leipzig, mais à Paris. *Mes inscriptions*, p. 10. Pour les dates, voy. *Monsieur Nicolas*, p. 2981-2982.

(2) Voy. la lettre signée Vittier, datée de Bordeaux, 4 septembre 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 110.

(3) *Mes inscriptions*, p. 321.

(4) L'ouvrage entier a été réimprimé en 1825, Paris, Peylieux, 38 vol. in-12.

De 1781 à 1788, Retif donna des trente premiers volumes une seconde édition extrêmement précieuse par les nombreuses additions qu'il y a insérées, lettres originales, documents biographiques, morceaux de polémique. Cette seconde édition est plus rare que la première.

Les quarante-deux volumes des *Contemporaines* contiennent 272 nouvelles et 444 historiettes : Retif y travailla six ans (1). Elles furent suivies des *Françaises* (2), quatre volumes et les *Françaises des Parisiennes*, quatre volumes également (3) :

Les *Parisiennes* furent suivies des *Filles du Palais-Royal* en trois parties que Retif imprima en 1789; mais que la censure refusa de laisser paraître. Cubières-Palmézeaux déclare que l'œuvre était d'une obscénité révoltante (4), et, sur ce témoignage, les modernes ont renchéri. « Les faiseurs de dictionnaires, dit très justement Monselet, ne manquent jamais d'ajouter à la mention du *Palais-Royal* : « Production infâme. » Il serait au moins convenable qu'ils n'exprimassent pas leur opinion sur un livre qu'ils n'ont pas lu, *Le Palais-Royal* n'a rien de plus infâme que le *Paysan perverli* et les *Contemporaines*. »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2982.

(2) *Les Françaises* ou XXXIV exemples choisis dans les mœurs actuelles, propres à diriger les filles, les femmes, les épouses et les mères. A Neufchâtel, et se trouve à Paris, chez Guillot... 1786, 4 vol. in-12. Illustré. — Voir MONSELET, p. 148-150, et LACROIX, p. 241-247. Les quatre volumes des *Françaises* furent écrits en un mois, 24 mai-24 juin 1785. *Mes inscriptions*, § 517.

(3) *Les Parisiennes* ou XL caractères généraux pris dans les mœurs actuelles propres à servir à l'instruction des personnes du sexe. A Neufchâtel, et se trouve à Paris, chez Guillot, 1787, 4 vol. in-12. Illustré. — Voy. MONSELET, p. 150-151, et LACROIX, p. 247-250.

(4) CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX, éd. Lacroix, p. 44. L'ouvrage parut, en 1790, sous le titre *Le Palais-Royal*. A Paris, au Palais-Royal d'abord, puis partout, même chez Guillot, 3 volumes in-12. Illustrés. Voy. MONSELET, p. 163-165. QUÉRARD XII, 188 et LACROIX, p. 338-342.

Vinrent enfin *Les Provinciales* ou *l'Année des Dames nationales*, « histoire jour par jour d'une femme de France (1) ». Enfin les *Tableaux de la vie* ou *Les Mœurs du XVIII^e siècle* avec illustrations reproduisant en réduction les célèbres estampes in folio de Freude berg et de Moreau auxquelles le texte, — et qui n'est pas entièrement de Retif, — sert de commentaire (2).

Les *Provinciales*, conclut Retif portent les *Contemporaines* à soixante-cinq volumes (3).

Historiettes, — nous dirions aujourd'hui « nouvelles », — prises dans la réalité. Retif avait l'habitude, dit Palmézeaux (4), « d'écrire tous les soirs, en rentrant chez lui, ce qu'il avait vu dans la journée ». Ce fut la base d'un grand nombre de ces récits; puis ses amis lui fournissaient des canevas sur lesquels il développait sa pensée, notamment Pidansat de Mairobert. Les *Contemporaines* contiennent même quelques-uns de ces canevas imprimés tels que Pidansat les a fournis (5). Retif eut ainsi des collaborateurs de marque, depuis Beaumarchais jusqu'au charmant et spirituel Favart, créateur de l'Opéra-Comique et qui professait pour Retif une vive admiration (6). Aussi bien Retif invitait ses lecteurs à lui faire parvenir, sous l'adresse de son libraire Maradan, rue des Noyers, les anecdotes féminines venues à leur connaissance. « Je ne ferai que rédiger, le public sera le véritable auteur de

(1) *Année des dames nationales*. A Genève et se trouve à Paris, 1791-1794; 12 vol. in-12. Gravures. Voy. MONSELET, p. 165-172. LACROIX, p. 344-368, QUÉRARD, XII, 188.

(2) *Tableaux de la vie ou les mœurs du XVIII^e siècle*, avec dix-sept figures en taille douce. A Neuwied et à Strasbourg, chez Trœuttel, s. d., 2 vol. in-18. Voy. MONSELET, p. 160-165.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3133.

(4) Publ. par Lacroix, p. 58.

(5) *Les Contemporaines*, I, 2.

(6) Lettre de M^{lle} de Saint-Leu, 8 août 1780, *Contemporaines*, 2^e ed., XIX (1785), lettre 47.

et important ouvrage (1). » Système qui donnait une base réelle aux récits et piquait la curiosité.

« Combien de fois, dit Retif, au milieu des rues, où je méditais silencieusement parmi les embarras des chars rapides, des pesantes voitures de bois, de boues, de pierres, environné de troupeaux de moutons et de bœufs, entraîné par la foule qui sortait des églises, des spectacles ou qui poursuivait un voleur, combien de fois ne me suis-je pas vu arrêté par le bras :

— Vous avez peint Monsieur un tel ou Madame une telle; c'est leur aventure, mot pour mot (2). »

Procédés réalistes qui ne laissaient pas d'avoir des inconvénients. En vain, l'auteur déclarait-il qu'il ne visait jamais un particulier, que les noms de ses récits étaient toujours modifiés (3). Laissant de côté les Iris, les Sylvie, les Clitandre et les Lindor, Retif donnait à ses personnages des noms de forme courante; pour reprendre le mot d'une chanson célèbre, ses personnages s'appelaient « comme tout le monde ». Il situait les faits en des endroits précis, en des rues déterminées, en sorte que, plus d'une fois, des rencontres de noms, de lieux, de situations, de professions, amenèrent d'honnêtes gens à se reconnaître en ces historiettes où les secrets d'alcoves étaient mis au grand jour, et de là, pour le pauvre Nicolas, cent mésaventures. Vainement le malheureux auteur assurait-il que « la plus forte preuve qu'une histoire n'appartenait pas à la personne désignée, c'était que son nom s'y trouvait employé » (4), puisque les noms n'étaient jamais conformes aux originaux; — les particuliers et surtout les

(1) *Nuits de Paris*, VIII, 1919.

(2) Cité par MONSELET, *Oubliés*, p. 187-188.

(3) *Les Contemporaines*, IX (1781), p. 2. Avis de l'éditeur. — Cf. lettre à Milran, 12 octobre 1783, *Faits servant de base à la Prévention nationale*, p. 424.

(4) *Contemporaines*, IX (1781), p. 2.

particulières, qui s'y trouvaient nommés en des histoires compromettantes, se plaignaient et de toute façon.

« Je n'allais pas une fois chez mon censeur, dit Retif, que je n'entendisse parler d'une plainte nouvelle (1). » Des Messieurs, des dames même le rencontrant dans la rue se précipitaient pour le gifler (2). Le fils de l'imprimeur Delaguette, en qualité de gendre d'une « contemporaine », l'attaque dans l'obscurité en lui déclarant que deux cents personnes dans Paris lui veulent la mort jurée (3). Chez le censeur royal Butel-Dumont, un M. de Beauregard, « froid et beau parleur » voulut se jeter sur l'écrivain. On eut grand'peine à le contenir. Il traitait Retif d'ivrogne. Celui-ci dut s'engager à faire disparaître son nom de la nouvelle édition de l'ouvrage et toute allusion se rapportant à lui. En ses *Inscriptions*, Retif avoue d'ailleurs qu'il avait songé à Beauregard en composant *Le Ménage parisien* (4).

« Les bonnetières de la 118^e nouvelle se sont reconnues, lui dit un de ses amis, ainsi que la mercière qui en a pleuré, la boulangère, la pâtissière, la bouchère, la regratière, la fruitière; et la crémère, la perruquière, la tapissière, la lunettière, l'horlogère, la tabletière... et la fille de boutique, hem ! en a-t-elle fait du bruit !

— C'est une de celles, répond Retif, qu'on a le plus faussement appliquées.

— Et la brocheuse et la lingère... Je pourrais vous citer toutes vos nouvelles, par exemple : les quatre petites ouvrières...

— Je ne les ai connues qu'après, répond Retif. J'avais

(1) *Nuits de Paris*, XI, 2526.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2853.

(3) *Ibid.*, p. 2993.

(4) *Le Ménage parisien* ou *La Conspiration dévoilée*, dans les *Contemporaines*, XV, XVI. Voy. *Mes inscriptions*, § 135, p. 50.

cette histoire, comme cent autres, sans connaître les héroïnes (1).

Et la ravaudeuse, la fleuriste, la batteuse d'or, la housière-panachère, l'éventailliste, la marchande de marrons boulus et la marchande de marrons grillés? *La Fille de boutique* lui fit passer de cruelles nuits blanches (2). Il avait mis en scène, dans *La Jolie mercière*, une jeune femme charmante, Rosalie Compain. « Elle en pleura », dit Retif; il ajoute : « Mais elle ne m'en voulut pas (3). »

Si nous en croyons Quérard, en sa *Franca littéraire*, de jeunes femmes dignes de respect seraient mortes du chagrin de voir révéler une faiblesse de jeunesse qu'elles croyaient avoir expiée par un long repentir et une conduite à l'abri de tout reproche (4). Ce qui est peut-être une exagération, mais sans doute convient-il d'ajouter foi à Cubières-Palmézeaux quand il nous dit que la mise au jour de telle et telle aventure galante, dont les acteurs furent reconnus sous le changement même des noms, amena querelles, brouilles, procès, séparations entre maris et femmes, parents et enfants, domestiques et maîtres (5).

Un fait très grave, et dont Monsieur Nicolas ne s'était pas avisé, c'est que, sur sa demande de « canevas » à broder des nouvelles, il en reçut de gens qui y voyaient l'occasion de satisfaire des rancunes particulières, comme ce M. Desmarais, qui envoya de Châteauneuf, en une lettre datée du 22 juillet 1781, une histoire où des gens haut placés jouaient le rôle le plus fâcheux. Il voulait se venger d'un M. du Martrel qui l'avait emporté sur lui auprès de Mlle de Voisfonbel. « Laissez les mêmes noms », insinuait perfidement Desmarais, je les ai changés. Retif, heureusement, les modifia; mais insuffisamment : « Du Martrel »

(1) *Les Contemporaines*, XXX, 548-549.

(2) *Mes inscriptions*, § 244 bis.

(3) *Ibid.*, p. 127, n. 1.

(4) QUÉRARD, *La France littéraire*, XII, 183-184.

(5) CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX, éd. Lacroix, p. 59.

devint « Du Martrey », « Voisfonbel » se reconnaissait en « Voisfron ». Les *Inscriptions* témoignent des ennuis qui en résultèrent (1). Retif fut attaqué devant les tribunaux. Il s'agit de la nouvelle, *La Belle Hôlesse et son pensionnaire*. « Une dame Laugé, écrit-il en ses *Inscriptions*, chapelière demeurant à côté du portail Saint-Honoré, ressemblait beaucoup à Virginie, » cette Virginie que Monsieur Nicolas avait si malheureusement aimée. Selon sa pratique, pour séduire les belles, Nicolas se mit à lui chanter à sa porte de tendres couplets.

« Elle me donna une attention flatteuse, dit Nicolas. Depuis ce moment je l'examinai en passant : elle fut réellement l'héroïne de ma nouvelle (2) », dont voici la substance :

Une dame de moyenne bourgeoisie, M^{me} Laugé, — le nom lui-même, — demeurant à côté du portail Saint-Honoré, — comme M^{me} Laugé, — s'était liée avec un jeune gentilhomme, M. de Luci, que son mari, M. Laugé, consentit à prendre pour pensionnaire. La jeune femme s'éprend de son hôte. M. de Luci se marie avec la sœur de M^{me} Laugé, mais ceci ne fait que retarder la chute ; la passion est la plus forte et la jeune femme succombe. Bientôt tourmentée de remords, M^{me} Laugé avoue tout à son mari qui pardonne et, pour éviter une chute nouvelle, — c'était de l'homéopathie, — les deux ménages ne se quitteront plus (3). Ces faits concernaient une dame Lallemant dont Nicolas avait été le pensionnaire en 1755 (4), mais les circonstances indiquées, le lieu, les contingences, — M^{me} Laugé avait une sœur mariée, — jusqu'à la disposition du logis occupé par la jeune chapelière, la désignent clairement. On voit le procédé de Retif ; mais dans

(1) *Mes inscriptions*, § 802, p. 229.

(2) *Ibid.*, n° 245, p. 71.

(3) *XVIII^e Contemporaine*, « La belle hôtesse et son pensionnaire ».

(4) *Mes inscriptions*, p. 71.

sa manie d'avoir une « muse » qui enflammât sa pensée d'écrivain, il avait endossé son histoire à M^{me} Laugé « qui ressemblait à Virginie ».

Le chapelier prit un avocat et attaqua Retif, le prévôt du Châtelet donna permission de poursuivre et le commissaire Ninnin fut chargé de l'enquête (1).

Monsieur Nicolas, que le moindre vent agita, tremblait de tout son être (2). En son trouble, il alla jusqu'à recourir à sa femme Agnès, qui fit des démarches auprès des époux irrités (3). Grâce à l'intervention du comte de Clermont, de Butel-Dumont, de Beaumarchais surtout (4), l'affaire fut assoupie (5).

L'auteur s'engagea à modifier le nom de son héroïne en la nouvelle édition des *Contemporaines* où « Laugé » deviendra « Logier ». L'affaire finit ainsi (6).

Son censeur, l'abbé Terrasson, très bienveillant, lui écrivait le 3 octobre 1780 : « Je vous exhorte à vous occuper uniquement de vos *Contemporaines* jusqu'à la Saint-Martin et surtout d'éviter les noms propres qui finiront par indisposer contre vous M. le Garde des Sceaux (7). » Et

(1) Les pièces du procès sont conservées aux Archives nationales, fonds du Châtelet 4143, dossiers du commissaire Ninnin. Campardon et Longnon leur ont consacré une étude, « Un procès intenté à Retif de La Bretonne », dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, 1876, p. 142-151. — Les faits se placent en juillet 1780.

(2) *Les Nuits de Paris*, X, 2473-2474.

(3) Lettre de Picard, avocat des époux Laugé, 19 juillet 1780. *Les Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 41.

(4) Lettre de Beaumarchais, 18 juillet 1780. *Ibid.*, lettre 39.

(5) *Les Nuits de Paris*, p. 2473-2474.

(6) Retif reprend l'histoire en son *Kalendrier*. M^{me} Laugé s'appela de son nom de jeune fille Marie-Rosalie Merlin, et Retif découvre... qu'elle était sa fille, d'où sa ressemblance avec Virginie. *Mon kalendrier*, p. 3862-3864. L'histoire de son entrevue avec M^{me} Laugé, telle qu'elle est présentée dans le *Kalendrier*, est d'une invention absurde.

(7) *Les Contemporaines*, 2^e éd., XIX (1785), lettre 48.

le pauvre Nicolas de conclure tristement : « Ho ! que le miel est pénible à faire, quand on ne veut l'extraire que des fleurs de la vérité (1). »

Au point de vue littéraire, la valeur des *Contemporaines* est très diverse. Quelques-unes des nouvelles sont d'une platitude et d'une banalité déconcertantes. On a vu que Retif se contentait parfois d'imprimer tels quels les récits qui lui étaient remis; mais pour un Mairobert, un Beaumarchais ou un Favart, que de plumes insignifiantes parmi ces collaborateurs d'occasion. On reprochait aux dialogues d'être trop longs, trainants, souvent fastidieux.

Mercier doit avouer que « cela est écrit un peu trop comme on parle (2) ». Au fait, Retif dit lui-même : « L'homme du monde qui trouve le plus de défauts à mes nouvelles, c'est moi. Il en est qui me font rougir (3). »

La grande valeur des *Contemporaines* est dans la masse de documents qu'elles fournissent pour l'étude de la moyenne bourgeoisie parisienne et provinciale, — parisienne surtout, — dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

(1) *Mes inscriptions*, § 861.

(2) *Journal de Neuchâtel*, octobre 1781.

(3) Lettre à Milran, 12 octobre 1783. *Faits servant de base à la Prévention nationale*, p. 425.

SARA

Retif venait d'achever *La Paysane*, les premières livraisons des *Contemporaines* avaient paru et s'écoulaient rapidement; Monsieur Nicolas connaissait des journées d'aisance qui lui avaient souvent fait défaut, quand une nouvelle passion s'abattit sur lui, la plus impérieuse peut-être qu'il eût éprouvée. Il en a laissé deux récits détaillés, le premier dans *La Dernière Avanture d'un homme de quarante-cinq ans* (1). Paul Lacroix considère ce livre comme un chef-d'œuvre et le place au-dessus de *Manon Lescaut*: « C'est une histoire vraie, racontée naïvement par celui qui en est le héros. » Retif dit qu'il écrivait au fur et à mesure que les faits survenaient (2). L'abbé Delille, dont le talent semble aux antipodes, professait pour le volume une très grande admiration. Dans la suite, Retif composa de cette histoire la XII^e partie de *Monsieur Nicolas*. Sous cette nouvelle forme, l'œuvre nous paraît supérieure à la première rédaction : elle a plus de charme, de souplesse, de poésie. L'auteur y a remplacé une partie des pseudonymes de *La Dernière aventure* par les noms véri-

(1) *La Dernière Avanture d'un homme de quarante-cinq ans*, nouvelle utile à plus d'un lecteur. A Genève, et se trouve à Paris, chez Regnault, 1783, 2 parties en un vol. in-12. Frontispices dessinés par Binet. Voy. LACROIX, p. 212, et MONSELET, p. 138. Le livre fut mis en vente le 27 janvier 1783, *Mes inscriptions*, § 214.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 4722.

tables. Dans les *Inscriptions*, enfin, tous les noms sont exactement indiqués. L'aventure de Sara Debée occupe une grande place dans les *Inscriptions*, cahiers de notes prises pour l'intimité, au jour le jour; elles fournissent le plus précieux moyen de contrôle. Enfin, dans *Le Drame de la vie*, dans plusieurs de ses nouvelles, *La Fille de mon hôtesse*, *Les Deux Cinquantenaires*, Retif est revenu sur le même sujet.

En 1780, Monsieur Nicolas occupait, rue de Bièvre, — quartier de la place Maubert, — un troisième étage en qualité de locataire d'une dame Debée-Leemann, qui avait pris à bail la maison tout entière. Nicolas avait quarante-six ans. Quels qu'eussent été son activité littéraire depuis plusieurs années et ses succès et l'éclat de sa notoriété, son âme, dit-il, était « morte ». Elle ne sentait plus que les privations, la douleur, l'ingratitude (1). Et d'où venait cette désespérance? Nicolas ne connaissait plus « les tendres épanchements du cœur ».

M^{me} Debée-Leemann était une juive d'Anvers, qui avait dû être fort belle et en avait gardé le témoignage : une femme dans la quarantaine et qui ne marquait que trente ans, Flamande d'un blond très agréable. Elle vivait séparée d'un très vague mari, dessinateur aux Gobelins (2). Quand Retif devint son locataire, elle avait une fille de quatorze ans qui grandit.

« C'est trop peu dire que Sara devint aimable, dit Nicolas, elle devint belle, charmante, ravissante; elle pouvait passer pour avoir la tête la plus parfaite, la taille la mieux prise qui fût dans la capitale. J'occupais l'étage au-dessus; je la voyais quelquefois s'appuyer sur le balcon et j'admirais sa beauté, ses grâces, son air de douceur. Qu'on se représente une grande blonde, faite au tour, ayant les plus beaux cheveux et les plus fournis, les couleurs les

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3306-3307.

(2) *La Fille de mon hôtesse*, ap. *Contemporaines*, VIII, 461.

plus vives et les plus naturelles, telles que la rose qui vient de s'entr'ouvrir; marchant bien, chantant agréablement et s'accompagnant de la harpe; portant sur son visage une empreinte habituelle de tristesse qui la rendait si intéressante que souvent je quittais ma croisée les larmes aux yeux (1). »

Sur la fin de novembre 1780, un dimanche matin, Monsieur Nicolas était occupé à écrire quand on frappe à la porte. Il va ouvrir : c'était Sara, ravissante en son négligé matinal.

— Je viens, monsieur, vous prier de me prêter des livres, j'aime la lecture.

La jeune fille paraissait timide, craintive d'être importune.

Dans son émotion heureuse, Nicolas se sentait la tête perdue :

— Prenez tout ce que vous voudrez, lisez mes livres les uns après les autres.

La jeune fille ne resta que quelques instants; elle ne devait reparaitre que le dimanche suivant, car sa mère l'avait placée en apprentissage chez une dentellière où elle logeait selon l'usage.

Sara revint le dimanche suivant, rapportant les livres, mais d'un air qui témoignait qu'elle avait envie de les garder. C'était une bagatelle, dit Retif, et qui ne méritait pas les remerciements dont il fut accablé. L'écrivain hasarda quelques caresses qui furent bien accueillies. « Sara paraissait l'innocence même et sa timidité augmentait la naïveté de ses charmes. »

Rien de plus gracieux, de plus pur que ces premières entrevues (2). Il semblait à Nicolas que son cœur refleurit en une jeunesse nouvelle. Certains bruits lui étaient bien parvenus concernant la vie de la jeune fille et, de temps à autre, un beau carrosse s'arrêtait à la porte de la maison,

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3311-3312.

(2) Cf. *Mes inscriptions*, § 18.

mais d'un regard de ses yeux purs et lumineux Sara écartait les soupçons fâcheux. Nicolas était invité chez la mère. Il y descendait souper, apportant sa crème de riz, car il était au régime, et faisait monter de chez le traiteur « quelque gros oiseau » dont les reliefs servaient au repas du lendemain : il avait remarqué combien M^{me} Debée-Leemann était intéressée. Ces soupers cimentaient l'union de l'écrivain et de la jeune fille. Sara chantait, en s'accompagnant à la harpe, des brunettes dont les paroles s'harmonisaient à l'heure présente :

Mon cœur soupire dès l'aurore,
Le jour, un rien me fait rougir,
Le soir, mon cœur soupire encore;
Je sens du mal et du plaisir !

Je rêve à toi quand je sommeille,
Ton nom m'agite, il me saisit :
Je pense à toi quand je m'éveille,
Ton image partout me suit...

Le ton de la mère avec sa fille était de gronder toujours. Le ménage Leemann était d'ailleurs accru d'un troisième personnage : un avocat, Florimond Lucas, qui avait été l'amant de M^{me} Debée et, par moments, l'était encore ; un pauvre être falot, éteint, lamentablement rétréci physiquement et moralement, incrusté là comme une huître à son banc et dont l'existence semblait se diviser en deux parts, dont l'une consistait à recevoir les bordées d'injures, de récriminations, les vociférations de M^{me} Debée-Leemann, et l'autre à s'enivrer solitairement, tristement et consciencieusement dans les cabarets du voisinage. Avec cela, Florimond était un homme très fin, d'une allure distinguée, témoignant de goûts aristocratiques, d'une élégance de bon aloi et qui parlait d'une voix douce en ne se servant que d'expressions choisies (1).

(1) *La Fille de mon hôte*, où Florimond est nommé Florival. *Contemporaines*, VIII, 442-443.

Retif décrit ces deux mois de bonheur, décembre 1780 et janvier 1781, en une véritable ivresse (1).

Sara s'était coiffée d'un chapeau à l'anglaise qui lui allait à ravir :

— Quel dommage qu'une si jolie toilette soit perdue, dit Nicolas, allons à la foire !

La maman le permit.

Ils entrèrent chez Nicolet. Retif se souvenait d'une soirée aux Italiens avec Virginie et qui n'avait été qu'un supplice :

— Voyons, pensai-je, comment va se comporter ma jeune amie ?

Elle fut délicieuse, parfaite, n'eut d'yeux que pour lui. Sa main dans la sienne, elle la pressait quand le jeu lui faisait plaisir. Nicolas se sentait ému d'avoir toute à lui la plus jolie personne de la chambrée. « Mon cœur, dit-il, nageait dans la joie. »

On rentra pour souper en tête à tête, car M^{me} Debée était retirée, se déclarant fatiguée, sans appétit. « Quel délicieux souper ! avec un objet charmant, adoré, dont on se croit aimé à quarante-six ans !... Que ne puis-je retracer tous ces détails enchanteurs ! »

On n'a pas oublié, car on serait tenté de le faire, que Retif a une femme et de grands enfants.

Mais voici la visite de M^{me} Debée qui, au sujet de sa fille, tient à Monsieur Nicolas un surprenant langage. Elle lui conte les fiançailles rompues avec un jeune homme nommé Delarbre, puis en vient aux propositions qui lui seraient faites par un avocat d'un certain âge, ami de la famille, M. de Vouges (2), lequel offre vingt mille livres à Sara pour lui servir de « père ». Sara a refusé et M^{me} Debée

(1) *Nuits de Paris*, XVI, 415.

(2) C'était le vrai nom, LACROIX, p. 405; nommé De Vesgou dans *Monsieur Nicolas*.

vient prier son locataire d'user de son influence sur la jeune fille pour l'engager à accepter.

— J'ai mauvaise santé, dit la mère, et si ma pauvre fille venait à me perdre, qu'arriverait-il?

Nicolas demanda à réfléchir. Il ne put dormir de la nuit; le lendemain matin, il vit arriver Sara et aborda franchement la question des vingt mille francs.

Sara rougit, baissa les yeux, sauta sur les genoux de son ami, lui passa le bras autour du cou et, tout en pleurant, lui conta combien elle était malheureuse avec sa mère, qui n'avait cessé de lui faire mener l'existence la plus misérable, allant jusqu'à vouloir exploiter sa jeunesse et sa beauté : elle la faisait trembler.

Un peu de bon sens et de calme eût fait discerner à Monsieur Nicolas où tendait ce double manège; mais il ne répondit qu'en contant à la belle ses propres malheurs et la scène se termina par les plus touchantes effusions, mêlées de baisers et de larmes. Tout en s'embrassant, pleurant, se caressant, les deux amis se tutoyaient.

Au moment de le quitter, Sara lui dit :

— Je voulais te parler d'une de mes amies qui travaille chez la même marchande de modes : M^{lle} Charpentier... Je crains d'être indiscreète... Mon amie a perdu sa mère après une longue maladie; il lui faudrait un louis..., elle le rendrait dans six semaines...

Nicolas prit un gros étui et en tira deux louis qu'il mit dans la petite main qui se tendait.

— Ah! qu'elle sera heureuse! dit Sara en se sauvant.

M^{me} Debée se lamentait sur l'obligation de mettre sa fille en apprentissage :

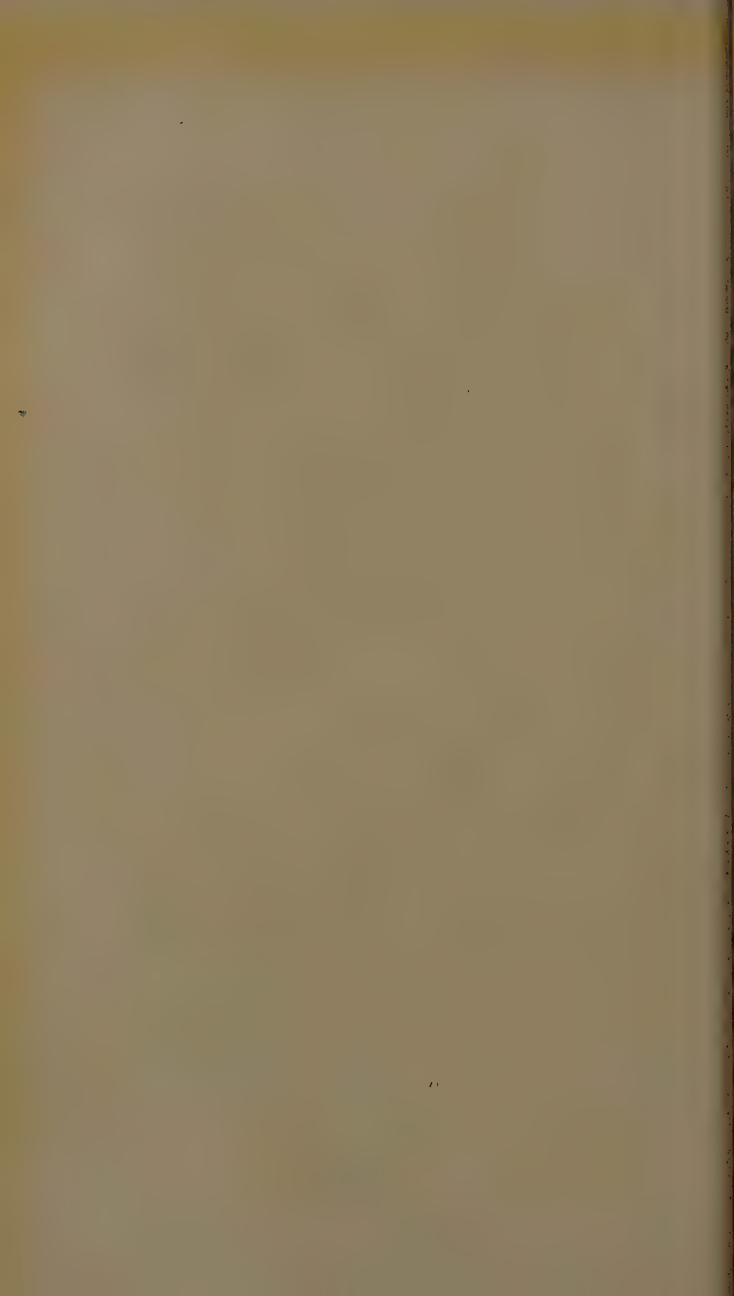
— N'est-ce pas malheureux de n'avoir qu'une enfant et de la voir aller chez les autres?

La vente des *Contemporaines* produisait de l'argent. Sara serait donc retirée d'apprentissage et Nicolas pourvoirait à son entretien.

— Au fait, dit M^{me} Debée, il y a au second un loge-



RETIF ET SARA DEBÉE
(Extrait des " Contemporaines ")



ment qui va être libre, nous le meublerons à frais communs. Vous serez son père et nous ne ferons qu'une famille.

Est-il utile d'ajouter qu'avec compère Nicolas cette paternité va devenir de la plus étrange nature? Les mois de janvier et de février 1781 ne compteront que des semaines d'ivresse et de bonheur. « Voilà le temps le plus heureux de ma vie, dit Retif, oui, de toute ma vie (1). » « Sara passait avec moi une partie des soirées, elle était dans mes bras, sur mes genoux (2). » *Rediere dies beati juvenutis* : ils sont revenus les jours heureux de la jeunesse, écrit-il sur les parapets de l'île Saint-Louis (3).

Retif ajoute : « Elle remplace ma fille, — sa fille aînée, Agnès, — et m'a donné son cœur. C'est qu'alors ma fille voulait le mariage qu'elle a contracté malgré moi (4). »

A l'époque où Monsieur Nicolas avait l'âme perdue en ces amours, sa fille Agnès songeait à épouser un nommé Charles-Marie Augé, fils d'un commis à la capitation, et lui-même employé aux fermes (5). M^{me} Retif, — Agnès Lebègue, — était revenue à Paris reprendre son commerce de modes. Sa fille Agnès, sur ses dix-neuf ans, logeait chez sa tante Margot, sœur de Retif, veuve d'un nommé Bizet, et qui tenait un magasin de bijouterie quai de Gesvres (6).

Agnès Retif était une grande et belle personne aux sourcils noirs, ressemblant à sa mère, de visage et de caractère : un caractère entier, fier et peu disposé aux compromis. On conserve, aux Archives de la Bastille, une lettre qu'Augé écrivait à M^{lle} Retif, alors qu'il se considérait déjà comme son fiancé (7). Augé était veuf, sans

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3386.

(2) *Mes inscriptions*, § 21, p. 16.

(3) *Ibid.*, § 19.

(4) *Ibid.*, § 20.

(5) *La Semaine nocturne*, p. 194.

(6) *Ibid.*, p. 195.

(7) Lettre du 11 janvier, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469, f. 61.

enfants, approchant de la quarantaine (1) : un petit homme noir de visage, le regard torve et qui paraît avoir eu l'esprit quelque peu dérangé. Il s'abandonnait à des mouvements de colère dont il n'était plus maître. Sa femme, Agnès Retif, sera la pitoyable victime de ces emportements. Retif déclarera, dans la suite, qu'il se montra, dès le premier moment, opposé à ce mariage et que c'était sa femme, Agnès Lebègue, qui l'avait favorisé (2); mais il se contredit quand il écrit en cette année 1781, où il se fondait d'amour aux pieds de Sara :

« Je crus bien faire de dire à une mère intrigante (à Agnès Lebègue) de la surveiller (Agnès Retif). Ma sœur la dévote (M^{me} Bizet), qui détestait Agnès Lebègue, se plut à la contrarier en favorisant Augé (3). »

N'était-ce pas à Retif lui-même à surveiller son enfant, mais il était tout à la blonde Sara et, d'ailleurs, quelle autorité sa conduite pouvait-elle lui laisser sur une fille amoureuse? Enfin Agnès Retif avait trouvé le moyen, — et qui ne s'inspirait que trop de la vie de son père, — pour lui forcer la main : il convenait de se marier rapidement et sans trop de cérémonies pour légitimer l'enfant qui allait venir au monde (4). Le mariage fut célébré en mars 1781 (5). Il sera des plus malheureux : non seulement Augé fera de sa femme une martyre, mais sa conduite, ses violences, ses intrigues deviendront pour son beau-père des sujets de cauchemar qui empoisonneront plusieurs années de sa vie.

« Sara venait me voir deux fois par jour, écrit notre amoureux, nous avions des entretiens charmants. » Le 29 janvier, sortant de leur maison, rue de Bièvre, Sara

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3028.

(2) Apostille à une lettre d'Augé du 9 août 1780, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 45.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3045.

(4) *DUHREN*, p. 196-197.

(5) *HUE*, p. 212.

passa de l'autre côté de la rue afin que son ami pût la voir un instant de plus. Dans son attendrissement Retif courut tout aussitôt graver sur les murs de l'île Saint-Louis une inscription qui consacrerait ce fait mémorable (1). Le 2 février fut pour Nicolas, grâce à sa mie, un des plus beaux jours de sa vie et le 4 février le surpassa encore.

— Fais de moi ce que tu voudras, lui disait-elle, cher papa, — la paternité était vraiment bien à sa place ici, — âme, corps, pudeur, tout est à toi; parle et je me livre, ou plutôt je me suis livrée, puisque je suis toute à toi (2).

Événement commémoré par l'inscription lapidaire en l'île Saint-Louis « *Felicitas : data tota* ». (O ! bonheur, elle s'est donnée tout entière (3) !)

« J'étais l'oracle de Sara, écrit Retif, elle me confiait ses moindres pensées... Je vis en elle une fille chérie, qui me fermerait les yeux, à qui je laisserais un jour tout ce que mes malheurs ne m'avaient pas ôté (4). »

Le jour du mardi-gras, — 27 février 1781, — Retif retourna au spectacle de Nicolet avec Sara et sa mère. Il en revint aussi enchanté que la première fois, mais reçut le surlendemain la lettre suivante, que nous reproduisons avec son orthographe :

1^{er} mars 1781. — Il ait bien singulier, Monsieur, que vous ne connoissiez pas la fame avec laquelle vous osés vous lier ou, si vous le savés, que vous aiés eu l'imprudense, et acés peu de considéracion pour vousmême, pour le fere. On set toute sa conduite et celle quel a fet tenir à sa fille. Il fot que vous aiés perdu le sang (sens) pour vou lier com vous avés fait. On ne voulet pas le croire, mès on vous a vu mardi avec la mair et la fille chés Nicolei, et votre er (air) épri de cette dernière a fet pitié. Songés à ce que vous fettes et

(1) 29 janvier 1781, *Mes inscriptions*, p. 16-17.

(2) *Ibid.*, § 34, p. 18.

(3) 25 février 1781. *Ibid.*

(4) *Sara*, éd. Liseux (1885), p. 79.

redouté quatre chause : vos ennemis, vos amis, vos passions et la fame que vous savez. Vou ne me connecés pas, mès vous connoicés très bien celui qui m'emploie.

Votre cerrevante. (*Signature illisible.*) (1).

Est-ce à cette lettre qu'est due la brusque volte-face que nous voyons se produire dans l'esprit de notre amoureux? Toujours est-il que nous observons à cette époque, — Retif indique le mois de mars 1781, — un changement marqué dans sa pensée (2), le même mouvement de réflexion qui s'y était déjà produit plusieurs fois et avait mis fin, notamment, à son aventure avec Louise et Thérèse. Il s'effraie des charges qu'il est sur le point de prendre sur lui.

Il avait un ami cinquantenaire, le censeur royal Butel-Dumont, trésorier de France, qui avait été premier commis du contrôleur général Silhouette et publiait des ouvrages d'économie politique (3). Dumont était fort riche et disait à Retif qu'il venait de faire son testament où il l'avait inscrit pour une rente de mille écus (4). Monsieur Nicolas comptait beaucoup sur lui (5).

Retif savait que Butel-Dumont, qui vivait en vieux garçon sous le gouvernement d'une demoiselle de Saint-Leu dont il ne cessait de se plaindre, cherchait une agréable compagne, jeune, douce et jolie. Physiquement, l'économiste n'avait d'ailleurs rien d'engageant : gros homme poussif, avec des yeux de grenouille et tout « entabaqué », pittoresque néologisme de Monsieur Nicolas pour dire que son ami prisait beaucoup (6). « J'étais marié, dit Retif,

(1) *Faits servant de base...*, p. 435.

(2) *Mes inscriptions*, § 40, p. 19.

(3) *Ibid.*, p. 19 note; — DÖHREN, 'p. 213.

(4) *Le Drame de la vie*, p. 1128.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 3010.

(6) *Ibid.*, p. 3288

J'aimais Sara pour elle-même. Dumont était riche et gargon. Je pris la généreuse résolution de la lui céder (1). »

J'en agissais par délicatesse, dit-il ailleurs, par excès de tendresse et d'amour (2). »

Retif alla donc trouver le trésorier de France et lui fit l'éloge de sa jeune voisine.

Je suis riche, lui répondit Dumont, et le plus malheureux des hommes : mon cœur est mort. M^{lle} de Saint-Leu, qui vit avec moi et tient ma maison, est une furie. Je voudrais une fille jeune, sensible, tendre, infortunée comme vous me peignez votre amie, qui ranimât ma nullité; elle serait ma fille et mon héritière (3).

La première entrevue se place au début d'avril (1781). On sortit se promener. Sara allait devant, donnant le bras au trésorier de France; Retif venait par derrière, donnant le bras à la maman. Le pauvre Nicolas sentait dans son cœur « les mouvements les plus douloureux », mais il sut charmer son ennui « par une conversation des plus animées avec la mère ».

Quel tableau ! et dont notre ami Nicolas ne paraît pas avoir saisi l'énorme incongruité : par devant va le gros financier aux yeux de grenouille et puant le tabac, « tâtant » la jeune fille qui lui est offerte par son amant et par sa mère, lesquels viennent par derrière, observant si l'affaire se conclut.

Sara s'arrêtait de temps à autre pour attendre sa mère, plus souvent elle se retournait en souriant vers Retif, qui en déduisait qu'elle était satisfaite de M. Dumont et son cœur en était « douloureusement flatté ».

— Vous devez être contente de mon ami ? demanda le lendemain Nicolas à sa voisine.

La jeune fille répondit « par ce sourire des lèvres qui

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3018.

(2) *Mes inscriptions*. § 42, p. 20.

(3) *Ibid*, p. 21.

marque si bien qu'on a été trompé dans son espérance (1) ».

Butel-Dumont parut enchanté. Il écrit à Retif, en date du 11 avril : « Ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit m'a donné toute satisfaction, mais je crains de n'avoir inspiré de mon côté une égale sympathie. » Il désire une entrevue nouvelle (2). Elle eut lieu le vendredi 13 avril (3). Le 14, Dumont écrit à son ami : « Votre voisine a fait une impression profonde sur mon âme ; si ma personne ne la repousse pas, si je suis assez heureux pour l'animer, je lui dévouerai tous mes sentiments (4). » Une nouvelle entrevue est fixée au 16 avril. Dumont demande que la belle ne soit pas parée. « Je voudrais la trouver comme elle est le matin, un peu négligée. Que je la voie comme je la verrai habituellement. Il vaut mieux, s'il y a du déchet à cela pour sa beauté, ce qui n'est pas vraisemblable à son âge, que j'en éprouve d'abord l'effet, que d'y être exposé dans la suite, lorsque la première ardeur sera passée (5). »

Mais voici la déception : Butel-Dumont a trouvé la mère plus sensée, plus traitable et plus honnête que la fille.

« Elle vous abuse, écrit-il à Retif, vous êtes la dupe de votre propre bonté. Sa modestie, son honnêteté, sa douceur, tout cela n'est qu'une vaine apparence, un masque dont elle couvre le cœur le plus froid, peut-être le plus dur, l'esprit le plus coquet, le caractère le plus décidé, le plus ami du faste et de l'éclat. Je souhaite pour elle de me tromper ; mais voilà ce qui m'a paru très clairement hier et cela m'a sauté tellement aux yeux que je ne doute pas que, si vous y regardez bien, les choses vous paraîtront de même, tout prévenu que vous êtes (6). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3264.

(2) Lettre du 21 avril 1781, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 52.

(3) *Ibid.*, lettre 53.

(4) *Ibid.*

(5) Lettre 53, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX.

(6) Lettre du 19 avril 1781. *Faits servant de base à la Prévention nationale*, II, 435-436.

Retif ému, indigné, répond en prenant avec véhémence la défense de sa jeune amie. Que si Butel-Dumont a trouvé Sara telle qu'il la dépeint, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, c'est lui qui, par ses attaques grossières et passives a obligé la jeune fille à se mettre sur la défensive en posant la question financière. « Vous vous êtes sans doute imaginé, Monsieur, en arrivant chez la dame, que la jeune personne était une fille à se donner à tout le monde... Mais je pardonne à un ami. Un autre me le paierait cher... Si jamais je portais le nom avilissant de n....., je voudrais du moins qu'il me profitât et il me faudrait au moins les 1.200 lb., — allusion à une somme que Dumont avait offerte à Sara, — pour recommander à la jeune personne de se mettre en négligé, — se reporter à la lettre de Dumont citée plus haut, — ou même nue, si cela vous convenait mieux... Vous excuserez mon indignation (1). »

Le trésorier de France ne se fâcha pas de cette singulière réplique. Nous voyons qu'il revint même rue de Bièvre voir les voisines de son ami. Il ne trouva que la mère. « Je m'en suis retourné moins amoureux que je n'étais arrivé, je n'ai pu voir les beaux yeux de la belle et j'ai été ennuyé du langage belgico-français de la Flamande (2). »

Le 15 avril (1781), jour de Pâques, Nicolas alla, suivant sa coutume, entendre l'*O Filii* aux Carmes et obtint de M^{me} Debée la permission d'y conduire Sara. Il décorait encore sa jolie voisine de mille et une vertus. Erreur, avouera-t-il plus tard, mais qu'elle fut douce ! Au retour, cependant, il surprit chez la jeune fille un signe de coquetterie : elle sourit à un jeune homme qui passait et quitta le bras de son « papa » sous prétexte que « cela ferait

(1) *Faits qui servent de base...*, II, 439.

(2) Lettre du mercredi 16 mai 1781, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 56.

parler » (1). Nicolas remarquait également que sa petite amie, si réservée jusque-là dans son langage, commençait d'employer les expressions les plus vulgaires. Dans un mouvement d'humeur, elle lui cria : « Va te faire f... ! » Retif avait horreur des mots grossiers. A la date du 27 avril, on trouve parmi ses « inscriptions » les mots suivants : *Fere lupanaris modo agil*, que Retif traduit : « Elle s'est presque conduite à la manière des filles (2). »

Au café Caussin, Sara venait de faire la connaissance d'un nouvel adorateur, un avocat lui aussi, nommé Blanchard de La Valette, et que Retif appelle Noiraud de La Montette. Sara lui en parla pour la première fois le 21 mai (1781). C'était un homme de cinquante-cinq ans. Au premier abord, Nicolas le prit pour un comte italien, à cause de son teint basané (3).

La période de bonheur, ouverte par les grâces et par le charme de Sara Debée, était close. Retif en fixe les dernières heures au 31 mai, jour de la « catastrophe » (4).

Sara s'était absentée avec sa mère et Retif apprit qu'elle s'était rendue auprès de La Valette, en sa maison de campagne. Le 1^{er} juin, la mère rentra seule. Elle avait laissé sa fille avec son nouvel amant.

Le 2 juin, Sara revint. Il était huit heures du soir. Par la fenêtre, Retif vit son amie descendre de voiture. Il tremblait comme la feuille. Il vint se rasseoir. La porte s'ouvrit, Sara parut :

— Eh bien, qu'est-ce ? me voilà (5) !

« Je crois la voir encore, dira-t-il. Elle entra d'un air hardiment froid. »

Retif n'avait rien dit, rien demandé. Il osa hasarder quelques tendres plaintes. Ah ! il fut bien reçu ! « Je n'en

(1) *Mes inscriptions*, § 49.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) *Ibid.*, § 65.

(4) *Ibid.*, § 18.

(5) *Ibid.*, à la date du 2 juin 1781, § 71.

puvais revenir, dit-il... Cependant le charme agissait et fus heureux (1)... » On sait ce que ce mot veut dire sous plume de Monsieur Nicolas.

Nous ne le suivrons pas en sa misérable existence avec Sara jusqu'au 22 juillet 1782, où se produisit la rupture définitive (2) : scènes de jalousie et de colère où la jeune fille le traite avec le plus grossier mépris. Tel un chien battu qui suit l'os à ronger que lui tend la main du maître, elle le traîne dans les résidences mêmes de son nouvel amant dont il doit subir l'hospitalité.

Nicolas se trouvait en société à la maison de campagne de La Valette. Quand la compagnie se leva de table, il alla se mettre à une fenêtre qu'il ouvrit. Il pleurait à chaudes larmes.

— Tout est fini, se disait-il.

Sara vint le frapper légèrement sur l'épaule :

— Que faites-vous là, vous ne descendez pas au jardin? Pour toute réponse, il se retourna en montrant son visage mouillé de pleurs :

— Eh bien, restez ! lui cria Sara avec un haussement d'épaules, vous êtes bien ennuyeux !

La Valette avait un pied à terre dans la maison d'un jardinier à la Haute-Borne. On désignait ainsi une promenade à Ménilmontant, avec une guinguette fréquentée du monde où l'on s'amuse. Le 8 juin (1781), Retif se prit de querelle avec son rival. « Il me chercha querelle en vrai padassin quoique avocat ; mais j'étais trop ému pour être lâche », dit Retif qui se rend justice. L'Opéra brûlait, répandant la rouge lueur des flammes sur la ville entière. Il pleuvait ; les reflets de l'incendie éclairaient les nappes d'eau des chemins (3).

(1) *Mes inscriptions*, § 71, p. 29.

(2) *Ibid.* § 183, p. 62.

(3) *Mes inscriptions*, § 76, p. 31.

Et Retif découvrit que Sara avait un troisième amant, un veuf nommé Las, commis aux fermes, « un petit bancal, tout drôle ».

Le 13 décembre, Monsieur Nicolas mit fin à la « solde » qu'il versait à la belle enfant; le 14 décembre marque le dernier souper qu'il alla faire avec elle chez sa mère (1); mais sa passion pour l'infidèle ne le lâche pas. Ayant aperçu Sara et le commis Las en voiture, il saute comme un gamin à l'arrière du carrosse et les suit ainsi, agrippé, replié sur lui-même, — tel un clown de cirque à l'arrière de la voiture qui emmène la bayadère, — jusqu'à l'hôtel du lieutenant civil où se rendaient les deux amants (2). Voilà l'auteur de *La Vie de mon père*, de *L'Ecole des pères* et du *Paysan perverti*!

Peu après, Nicolas apprend que Las est tombé malade : il va le voir et trouve le commis aux fermes dans un état désespéré. M^{me} Debée et Sara lui avaient promis le mariage, puis avaient tout rompu pour revenir à La Valette. Le malheureux s'était empoisonné. Sara allait au bal avec des perruquiers tandis qu'il semblait mourant (3).

Las en réchappa. Il alla chez La Valette qu'il trouva dans une fureur indescriptible contre Sara. « Il la traitait de gueuse, dit Retif, et avouait qu'il couchait avec elle dans la chambre que je payais tandis que je mangeais mon pain à la fumée ».

Butel-Dumont avait eu le nez fin.

Ses malheureuses amours ne faisaient cependant pas oublier à Monsieur Nicolas les diverses petites manies qui festonnaient son existence, sa passion notamment pour les petits pieds en de jolies mules sur hauts talons. Et il ne néglige pas de nous confier que, le 25 octobre 1781, — en pleine crise de cœur, — il éprouva la dernière impression

(1) *Faits qui servent de base...*, II, 441.

(2) 22 janvier 1782, *Mes inscriptions*, § 145.

(3) *Mes inscriptions*, § 152.

te sur lui par une chaussure élevée. Depuis lors, les pieds plats, les talons bas, — d'où le derrière crotté des femmes, dit-il, — ne firent plus que le rebuter. La belle avait des talons si élevés qu'il la suivit en l'admirant et, finalement, il dut l'aborder pour la supplier de faire voir sa chaussure au dessinateur Binet qui illustrait ses œuvres, afin qu'elles lui servissent de modèle. La dame, d'abord surprise, éclata de rire et se prêta au désir de l'écrivain (1). Le malheureux amour pour la belle juive d'Anvers avait brillé d'un dernier éclat le 19 juillet 1782. Retif entra de l'imprimerie où il composait ses *Contemporaines*, et demanda son retour : elle l'entraîna au Clos-Payen, au delà le faubourg Saint-Jacques. En une guinguette, Nicolas goûta avec sa cruelle amie : goûter délicieux. Puis il alla vers la campagne. Sara, qui avait une pointe de vanité, s'appuyait à son bras et lui disait les choses les plus agréables, tendres refrains où bourdonnait encore l'amour. Ses caresses, dit Retif, avaient un charme dont je ne pouvais me défendre (2). » La campagne se baignait dans une chaude lumière d'une belle soirée d'été. L'infâme muraille des fermiers généraux n'était pas construite. Les deux amis étaient seuls. « Sara jeta un coup d'œil sur la colline à gauche. Les fleurettes des champs étaient fanées : le soleil venait de se coucher et la nature n'était plus éclairée que par un tendre crépuscule. Sara s'appuyait mollement sur mon bras elle me dit à mi-côte :

— Mon papa, respirez donc cette douce odeur des fleurs qui parfument le zéphire du soir.

« Je m'arrêtai, dit Retif. Je sentis une odeur mielleuse et suave, mes poumons se dilatèrent... Sara dilatait mon cœur et je recevais à flots le délicieux parfum des fleurs... Ce fut la dernière soirée délicieuse que j'ai eue ! Il était six heures et demie quand nous quittâmes le coteau. En

(1) BARRAS, p. 117.

(2) *Nuits de Paris*, X, 2492-2497.

revenant par le boulevard Saint-Marcel, nous entendîmes chanter des jeunes gens... Pendant une heure j'avais oublié toutes mes peines... (1). »

Beau crépuscule de juillet (2) et qui fut le crépuscule de son dernier amour. Le lendemain Retif offrait à Sara un exemplaire des *Jardins* de l'abbé Delille qui faisaient alors sensation; mais, étant revenu pour la voir le lendemain, il fut arrêté à la porte par Florimond, la belle était en conversation avec un nouvel amant, « une espèce d'exempt ou de bas-officier » nommé Saint-Aubin. Retif rebroussa chemin pour ne plus revenir (3).

Après la séparation définitive d'avec Sara, Retif commença à écrire ce récit de leurs amours que nous avons cité, *La Dernière Avanture d'un homme de quarante-cinq ans*. Peu après le malheureux Florimond fut enfermé par une lettre de cachet délivrée à la requête de sa famille désireuse de mettre fin à sa lamentable existence avec une femme déshonorée. Vers 1788, M^{me} Debéc-Leemann retourna à Anvers, sa patrie (4), laissant à Paris sa fille Sara qui n'était pas encore mariée. Malheureuse Sara : elle finira par épouser un abbé sécularisé par la Révolution (5). Retif la croisa dans Paris, le 22 mars 1790 : elle avait l'air misérable, ses vêtements étaient en désordre. Sur l'un des parapets de l'île Saint-Louis Retif gravera ce même jour : *Sara Pauper*. (Pauvre Sara !) Il la reverra deux fois durant les années révolutionnaires, la première au bas du pont Saint-Michel, à la « queue au lait »; la seconde, au coin de

(1) *Nuits de Paris*, X, 2492-2497 et *Mes Inscriptions*, § 181.

(2) En ses *Nuits*, Retif date à tort cette soirée du mois de juin; la date exacte, 19 juillet, est donnée par les *Inscriptions*, § 181, p. 61.

(3) *Mes inscriptions*, § 183, p. 62.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3260.

(5) *Monsieur Nicolas*, p. 3261. Nous adoptons cette version de préférence à celle de *La Dernière Avanture...*, II, 500, qui lui fait épouser... Florimond. Cette dernière version est adoptée par P. Cottin, p. 220, n. 7.

rue Poupée, à la « queue au pain ». « Quelle situation que celle des femmes de Paris durant la cruelle époque de la peste ! » écrit-il à ce propos. « Combien de jeunes personnes ont trouvé la mort » à passer ainsi la nuit aux portes des Étiennes (1).

Retif fit parvenir son adresse à la jeune femme ; mais elle n'y répondit pas (2).

Non seulement Nicolas avait pardonné, mais c'était lui qui demandait à présent pardon à celle qui l'avait tant fait souffrir. « Sara existe mariée en 1796, écrit-il à cette date. O ma chère Sara ! Je me suis donné de grands torts avec vous ! Me les avez-vous pardonnés ? (3). » De ces torts Retif a oublié de nous entretenir.

Il est vrai qu'il n'avait pas tardé à découvrir que Sara était... sa fille ! (4) ainsi que toutes les femmes qu'il avait aimées ou qui avaient joué un rôle singulier dans sa vie, comme M^{me} Laugé ; car Monsieur Nicolas n'a pas manqué de nous apprendre qu'Élise Tulout était sa fille, ainsi que Lisette et Louise, et Thérèse, et Victoire, et Virginie, et Éfière, toutes ses maîtresses enfin étaient nées de lui. Que si M^{me} Parangon et Jeannette Rousseau n'ont pas été ses enfants c'est apparemment qu'elles étaient plus âgées que lui, ce qui le fit hésiter à les comprendre en ces paternités merveilleuses.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3261.

(2) *Ibid.*, p. 3261.

(3) *Mon kalendrier*, p. 3841-3842.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3298.

EN L'ILE SAINT-LOUIS

L'époque de ses amours avec Sara est celle où Retif cultiva avec le plus de zèle ses fameuses « inscriptions » en l'île Saint-Louis, sur les parapets des quais et les murs des jardins. Il demeurait rue de Bièvre, entre le quai de la Tournelle et le boulevard Saint-Germain. L'île paisible était sa voisine. Combien elle était charmante dans le Paris du XVIII^e siècle ! A l'orient, se découvrait, sur la rive droite, le mail aux arbres touffus, plus loin le pavillon de chasse de la duchesse du Maine et la Rapée, à l'horizon la campagne aux riantes perspectives ; sur la rive gauche, les guinguettes et les berceaux du port Saint-Marcel. A l'occident, c'était le coup d'œil offert par les deux bras de la Seine et leurs ponts pittoresques, les tours de Notre-Dame et les hautes toitures de l'Hôtel de Ville. Face aux quais d'Alençon et de Bourbon, le port au Foin, où se déchargeaient à l'automne les péniches bondées de fourrage et se déversaient les paniers de pommes vermeilles, le port Saint-Paul où arrivaient les coches d'eau venus du pays d'Auxerre. Monsieur Nicolas y suivait des yeux le débarquement de ses compatriotes. L'île elle-même dormait douce et tranquille en son lit d'eau mouvante avec ses beaux hôtels aux jardins bienfaisants. Rectif en compare le plan harmonieux à celui de sa voisine, l'île de la Cité, « barbare et gothique », aux rues tortueuses, malpropres : dans quelques-unes deux personnes qui se rencontrent ne peuvent passer. On croit se promener au fond

un puits. Aussi Monsieur Nicolas n'a-t-il garde de s'y rendre par le Pont-Rouge, d'autant que celui-ci est encore revêtu d'un péage, — un liard, — « reste honteux de la podalité (1) ».

Retif venait se promener, sur les quais, tout autour de l'île, solitaire, rêveur, promenade qui se prolongeait souvent fort avant dans la nuit (2).

Monsieur Nicolas décrit une de ces flâneries vespérales du mois d'août 1776 : sur la fin d'une de ces journées grises, sans soleil, sans pluie « qui répandent dans l'âme je ne sais quelle mélancolie » il descendait le quai d'Orléans. Le temps était doux; le son des cloches métropolitaines éveillait en lui une indéfinissable émotion. La pensée de Nicolas Retif se perdait vers celles qu'il avait aimées. Jeannette Rousseau, Marie-Jeanne, Madelon, Zéphire. Elle s'arrête devant M^{me} Parangon qu'elle rapproche de la marquise de Montalembert, la jeune femme exquise qui vient de lui témoigner une si bienveillante intérêt... M^{me} de Montalembert mais c'est M^{me} Parangon ressuscitée!... oui, c'est elle-même, même beauté, même sublime vertu!... Cette constatation fait tomber notre ami Nicolas à genoux. Il rend grâces à l'Être suprême. Le portier d'un hôtel en bordure sur le quai l'aperçoit en cette manifestation. Il s'approche. « Il me prit pour un fou », dit Retif.

— Que faites-vous? lui demanda le portier, ce n'est pas ici une église.

Monsieur Nicolas se releva gravement, il indiqua du doigt à l'indiscret la première étoile qui commençait de paraître, c'était la Vega de la Lyre :

— « Ne vois-tu pas la voûte étoilée du grand temple de l'Être suprême?... homme borné! Ne trouble pas à l'avenir celui qui a tant les pensées s'élèvent jusqu'à l'Être suprême, et va fermer ta porte! »

(1) *Nuits de Paris*, VIII, 1814.

(2) *Le Memento*, bibliothèque de l' Arsenal, ms. 12469 bis, f. 97 v.

« Le portier se retira, mais à reculons, et tint le battant entr'ouvert, la tête demi-passée jusqu'à ce qu'il ne pouvait plus. Depuis, il en a toujours fait autant lorsqu'il m'a vu sur l'île (1). »

A ce moment, Retif conçut le projet de graver dans l'île Saint-Louis, sur les parapets, sur les murs des jardins, sur les pierres des balcons, en les accompagnant de brèves indications latines, les dates qui fixaient les événements intéressants de sa vie. Ce qui devint pour lui une manière de culte aux rites précis, dont l'île Saint-Louis sera le temple, un temple paisible sous la voûte étoilée du ciel.

A dater du 5 novembre 1779, les inscriptions deviennent presque régulières (2). « Quand je connus Sara, mes dates devinrent journalières. J'allais souvent sur mon île chérie, j'y écrivais chaque événement en abrégé, la situation gaie ou douloureuse de mon âme (3). »

Il fallait que ces dates fussent gravées le jour même de l'événement ou bien exactement au jour anniversaire. L'année suivante, Retif revenait lire ses chères inscriptions : il en était transporté d'émotion et d'ivresse et baisait les dates chéries, les retraçait à nouveau, ajoutant *bis, ter*, la seconde ou la troisième fois. « Cela dure depuis plusieurs années, écrit-il en 1783 à son ami Marlin (1). Je revois les dates exactement aux anniversaires : cela m'attendrit et rend le tour de l'île une promenade délicieuse pour moi (4). »

« Le but de mes dates, nous explique-t-il, est de vivre au jour marqué, un an, deux ans, trois ans, quatre ans auparavant, en même temps qu'au jour présent ; c'est de sentir, jour par jour, avec ce que j'éprouve naturellement au moment actuel, ce que j'éprouvais il y a un an, deux

(1) *Nuits de Paris*, IX, 2062.

(2) *Mes inscriptions*, 3.

(3) *Sara*, éd. Liseux, p. 205.

(4) *Faits qui servent de base...*, II, 419.



" SON ILE " — L'ILE SAINT-LOUIS AU XVIII^e SIÈCLE
(Extrait du plan dit de Turgot, 1734-1739).

103

1213

1

1

11

10

10

1

14

ال

At 1

1

13

1

11.

ONE

20

11

01.

10

3.

1

11

1

三

—

3178

12

第 9

7

1

1

1

1

10

1

1

6

is; de doubler, tripler ainsi ma sensation, de la rendre douce, active et capable de me faire travailler. Une promenade autour de l'île est une jouissance innocente, mais délicieuse (1). »

« Jouissance puérile, avoue-t-il, mais délicieuse, inconvable pour les âmes insensibles (2). » « Les événements embellissent en s'éloignant. Il y a une volupté réelle à regarder le passé (3). »

Les premiers jours, il grava ses inscriptions à l'aide d'une clé qu'il remplaça ensuite par des fers spéciaux qu'il avait fait forger à cette intention (4).

Le voici en un de ses moments de découragement et de tristesse :

« J'étais accablé, sans énergie, mes sorties se bornaient à l'île Saint-Louis, dont je faisais tristement le tour... toutes les fois que je m'étais arrêté sur le parapet à réfléchir une idée douloureuse, ma main traçait la date de l'idée qui venait de m'affecter. Je m'éloignais ensuite, enveloppé dans l'obscurité de la nuit, dont le silence et la solitude avaient une horreur qui me plaisait (5). »

Mais à la vue des anniversaires affligeants, loin de se laisser abattre, son âme s'épanouissait. Appuyé au parapet du quai d'Orléans ou du quai Bourbon, à la stupéfaction des portiers du voisinage :

— Je suis encore ! s'écriait-il, la mort, la mort redoublée ne m'a pas moissonné ; je vois la lumière du soleil : je vois encore, ô Seine ! ton onde fugitive comme les jours qui se sont écoulés depuis que j'ai gravé sur cette pierre : je veux graver encore (6).

Les enfants vagabondant et polissonnant sur les quais,

(1) *Nuits de Paris*, XI, 2628-2629.

(2) *Mes inscriptions*, § 544.

(3) *Le Memento*, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 2.

(4) P. COTTIN, p. XXXV.

(5) *Nuits de Paris*, XI, 2572.

(6) *Mes inscriptions*, § 15.

n'avaient pas tardé à le remarquer, d'autant que, par son accoutrement bizarre, son lourd manteau effiloché et son chapeau à larges bords, il attirait l'attention. Les gamins l'avaient surnommé « le Dateur » ou « le Griffon ».

Bien souvent, Nicolas préféra, aux invitations que lui adressaient les gens du monde, la promenade solitaire autour de l'île, à relire les dates inscrites sur les murs ou les parapets. « M^{me} et M. Marchand, écrit-il le 15 août 1786, ont voulu me retenir à dîner. Je me suis enfui et je dîné autour de l'île avec une demi-livre de groseilles. » Le 20 du même mois : « Tour entier de l'île où je dîné avec des abricots passés. »

Ses amis, comme Grimod de La Reynière, sollicitent la faveur de l'accompagner en l'une de ces promenades sentimentales suivant la ceinture des quais, pour y relire avec lui les inscriptions mémorables. La Reynière en revient dans l'enchantement. « Je vous assure, lui écrit-il de Lorraine où il est exilé par lettre de cachet, je vous assure que tous les plaisirs de Paris ne sont rien pour moi auprès de celui-là. C'est celui que je regrette le plus, qui va le plus à mon cœur. J'ai remarqué que, dans l'île, vous étiez dix fois plus ouvert, plus confiant, plus aimant qu'ailleurs. Je reverrai avec un bien vif intérêt les marques que vous avez faites pendant mon exil. Nous les visiterons ensemble, nous y marquerons l'époque de mon retour, nous y passerons une soirée entière pour l'y consacrer... (1) »

Le poète Andrieux obtient la même faveur : accompagner Monsieur Nicolas tout autour de l'île Saint-Louis, mais d'autres, comme Marlin, la sollicitent vainement.

C'est pour Grimod de La Reynière une vraie joie d'apprendre que Retif lui a fait l'honneur de graver, parmi les inscriptions de l'île, la date où il a été contraint de quitter Paris. De son exil, il envoie à son ami des dates

(1) *Contemporaines*, 2^e éd., XXVIII.

ni l'intéressent, en lui demandant de les inscrire auprès des siennes. Mais qu'est-ce que La Reynière a bien pu imaginer ! Réaliser sa requête serait un « sacrilège ». Les dates, lui objecte Retif, doivent être inscrites le jour même de l'événement, ou rigoureusement le jour anniversaire. A quoi La Reynière répond :

— J'avoue que je ne comprends pas trop bien l'énormité de ce sacrilège (1).

Mais les gamins, qui demeurent dans l'île, s'amusent à effacer les saintes inscriptions et bientôt, ameutés par « infâme » Augé, — gendre de Retif avec lequel celui-ci avait à couteaux tirés, — ils vont jusqu'à poursuivre le pauvre Nicolas de leurs huées, ils lui jettent de la boue et des pierres.

« O ! mon île, s'écrie douloureusement le pauvre écrivain, ton enceinte sacrée est polluée, un scélérat l'a profanée !... Mon île est devenue pour moi un séjour de douleur. » C'est de ce moment qu'il prit le parti de transcrire chez lui, sur des feuilles, les inscriptions des parapets et les accompagnant de commentaires. De là, est sortie la publication de M. Paul Cottin, *Mes Inscriptions* (2). Le manuscrit de ce précieux journal intime est parvenu, avec un autre que M. Cottin a intitulé *Le Memento*, à la Bibliothèque de l'Arsenal où il se trouve classé avec les archives de la Bastille. L'on se demande comment il a pu y parvenir. « Sans doute, répond M. Cottin, à la suite d'une descente faite chez un imprimeur, un éditeur ou même chez un simple particulier (3). » Les Archives de la Bastille sont en effet les archives de l'ancienne lieutenance de police. La solution de la question posée se trouve dans le manuscrit même de la Bibliothèque de l'Arsenal, qui contient des lettres d'un M. Blérie de Sérivillé, commis

(1) *Le Drame de la vie*, pièces justif., p. 1258.

(2) Paris, Bibliothèque elzévirienne, 1889, un vol. in-16.

(3) *Mes inscriptions*, p. I.

des poudres et salpêtres de France, en cette qualité logé à l'Arsenal. Elles nous apprennent qu'Agnès Retif, qui vivait à cette époque avec son père, mettait des objets en dépôt chez le commis des salpêtres à l'Arsenal (1). Elle y aura mis des papiers de son père, comme en témoignent d'ailleurs une des lettres du dossier (2), et notamment les *Inscriptions* et *Le Memento*. Lorsque Ameilhon vint prendre la direction de la Bibliothèque de l'Arsenal, il les y trouva. Il dut en apprécier la valeur, ayant personnellement connu Retif (3), et les joignit à la collection des papiers de la Bastille qu'il avait amenée avec lui.

Monsieur Nicolas avait ainsi pris le parti d'abandonner ces quais où il sentait revivre son long passé.

« Le 14 juillet (1789), est la dernière de mes dates sur l'île. Oh ! 14 juillet ! c'est toi qui, en 1751, me vis arriver à la ville pour la première fois, tel que me représente la première estampe du *Paysan-Paysane* (4), c'est toi qui me bannis de mon île ! »

Et, avant de quitter pour toujours, croyait-il, ces quais où son cœur avait mis son empreinte, il s'inclina et embrassa la pierre « avec émotion ».

Mais ne plus revenir sur ces quais, où il revivait toute son existence, était plus fort que lui. « D'où vient, écrit-il, me promenai-je ici, en m'exposant aux insultes, depuis 1785, que j'y fus injurié pour la première fois après que j'eus été désigné aux enfants par le scélérat (Augé). C'est que, par mes dates, que je revois toujours avec transport à la lueur des réverbères, je me rappelle les années où je les ai écrites, les passions qui m'agitaient, les personnes que j'aimais... » En une lettre de 1792, il dit à La Reynière qu'il ne voit plus ses amis les meilleurs

« On ne m'entrevoit plus que le soir sur l'île qui est

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms., 12469, f. 66.

(2) *Ibid.*, f. 61.

(3) P. COTTIN, p. 104.

(4) On la trouve reproduite en ce volume.

on cimetière à moi... Je revois ces dates si fort étudiées, si souvent effacées... Elles sont invisibles pour tout le monde, oblitérées qu'elles sont par le temps, mais je les trouve : elles abreuvent mon âme... »

Retif revient ainsi dans l'île à nuit close, se glissant à ras des murs comme un malfaiteur. « Je ne saurais plus, dit-il, goûter ici les rayons bienfaisants du soleil; je n'y puis venir que le soir, au risque d'être assassiné par des bandits... »

Ces « bandits » étaient des gamins qui se moquaient de lui, lui jetaient parfois des pierres. Oyez ces récits terrifiants : « Le 3 novembre 1792 je passais, revenant de la pointe orientale (de l'île). Les enfants faisaient une patrouille nocturne. Je m'en croyais oublié; mais l'un des anciens malapins qui m'insultaient, avertit les autres. Aussitôt ces enfants se mirent à m'injurier et à me jeter des pierres. Je me hâtai de me retirer dans la rue des Deux-Ponts. Ils me poursuivirent, me couvrirent de boue, et ils auraient exposé ma vie, s'il s'était trouvé là quelqu'un des grands bourgeois qui m'avaient autrefois insulté... Je me dérobai par la rue Guillaume. »

Le 5, il fut attaqué plus dangereusement encore :

« Je fus assailli de pierres et blessé... J'entendais les petits ogres galopper derrière moi sur les quais. Je courus comme eux, afin qu'ils ne me devançassent pas, et j'eus le bonheur d'attraper le pont de la Tournelle, au moment où ils arrivaient au corps de garde. Aussi, depuis, je viens tard, et, en quittant l'île, je la baise. »

Pauvre Monsieur Nicolas !

On a souvent recherché dans l'île Saint-Louis les « inscriptions » de Retif de La Bretonne. Les pierres des parapets ont été renouvelées. Monselet dit cependant que l'une de ces inscriptions se lisait encore en 1847, quai d'Orléans, vis-à-vis du numéro 38 (1).

(1) MONSELET, *Oubliés*, p. 214.

“ LES NUITS DE PARIS ”

Au cours de ces promenades sur les quais de l'île Saint-Louis, furent conçues les célèbres *Nuits de Paris*, un soir d'été. Les premières étoiles brillaient au ciel pâles, Monsieur Nicolas s'arrêta à la pointe orientale de l'île, et il s'assit sur le parapet, comme engourdi par le charme de l'heure. « C'est un baume salutaire qu'un lieu chéri (1). Le crépuscule s'effaça, Nicolas réfléchissait, attendant l'aurore (2). Il pensait à ce qu'il avait vécu, à tout ce qu'il avait vu depuis vingt ans, aux longues promenades nocturnes après lesquelles, rentré chez lui, il notait les faits qui lui étaient tombés sous les yeux. Il prit un crayon et le regard errant de temps à autre sur les lourdes eaux de la Seine où se reflétait le ciel constellé, il écrivit d'inspiration, à la tremblante clarté de la lune, dit-il (3), les premières pages d'un livre qu'il voulait intituler *Le Hibou spectateur nocturne* :

« Hibou ! combien de fois tes cris funèbres ne m'ont-ils pas fait tressaillir dans l'ombre de la nuit ! Triste et solitaire comme toi, j'errais seul au milieu des ténèbres dans cette capitale immense : la lueur des réverbères, tranchant avec les ombres, ne les détruit pas, elle les rend plus sa-

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 3.

(2) *Ibid.*, I, 8.

(3) *Ibid.*, I, 3.

ntes; c'est le clair obscur des grands peintres ! J'errais
ul pour connaître l'homme. Que de choses à voir, lorsque
us les yeux sont fermés (1). »

Vers cette époque, Cubières-Palmézeaux, sortant de la
amédie-Française, le rencontra chez son libraire, la veuve
uchesne. Au milieu de la boutique, il vit un personnage
ebout, coiffé d'un grand chapeau rabattu en clabaud
ir le visage, enveloppé d'un ample manteau de très gros
rap noirâtre et sanglé au milieu du corps comme une bête
e somme. L'homme tira de sa poche une petite bougie, la
nt allumer au flambeau du comptoir et la fixa à l'inté-
eur d'une lanterne qu'il tenait à la main, ferma sa lan-
terne et monta l'escalier qui menait à l'étage supérieur.
— Quel est ce personnage ? questionna Cubières.

— Vous ne le connaissez pas?... c'est Retif de La
Bretonne.

Le chevalier de Cubières avait beaucoup d'admiration
our les œuvres de Retif ; il revint le lendemain à l'heure
ui lui fut indiquée. Il aborda l'écrivain bizarre avec de
randes marques de déférence, lui demanda où il pourrait
e procurer *Le Pied de Fanchette*... Retif alluma sa bougie,
a mit dans sa lanterne qu'il ferma et, sans dire mot,
egarder ni saluer personne, monta son escalier, laissant
e chevalier de Cubières tout éberlué (2).

Retrouvant Retif chez la comtesse de Beauharnais
uelques années après cette première entrevue, Cubières
ui en rappelait les circonstances :

— Que voulez-vous ? Je travaillais à mon *Hibou specta-
eur* et, voulant être un hibou véritable, j'avais fait le vœu
e ne parler à personne...

— Des hibous tels que vous sont des aigles...

La réplique s'imposait (3).

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 3.

(2) LACROIX, p. 53.

(3) *Ibid.*, p. 55.

Retif tint à prévenir Sébastien Mercier des rapports qu'il avait eus avec l'auteur des *Nuits de Paris* offriraient avec l'œuvre célèbre qu'il avait lui-même publiée. « Les titres, lui écrit-il (1), ressemblent beaucoup à ceux de votre excellent *Tableau de Paris* mais la manière est différente et quelquefois la matière. C'est un homme exalté qui se promène la nuit et qui décrit le jour les abus dont il a été témoin. Je me promets de ne pas toucher à cet ouvrage qu'après vous l'avoir montré. »

La rédaction, à tête reposée, commença le 22 décembre 1786, à sept heures du soir (2). Le titre en varia plusieurs fois : le *Hibou spectateur*, la *Vaporeuse* (surnom donné à la dame du balcon) les *Mille et une nuits françaises*, les *Mille et une aurores*, enfin les *Nuits de Paris* (3).

Au début de l'année 1787, Monsieur Nicolas rentrait de nuit close de l'un de ses pèlerinages commémoratifs : revenait de la rue de Saintonge où il avait connu Victoire de Vers le milieu de la rue Payenne, à l'un des petits balcons qui en décoraient les hôtels, il entendit soupirer. Il leva la tête, aperçut une jeune femme :

— Qui que vous soyez, ne craignez pas de confier vos souffrances à un être qui connaît le malheur.

La dame répondit :

— O homme noir, que me veux-tu ?

Et la conversation de s'engager.

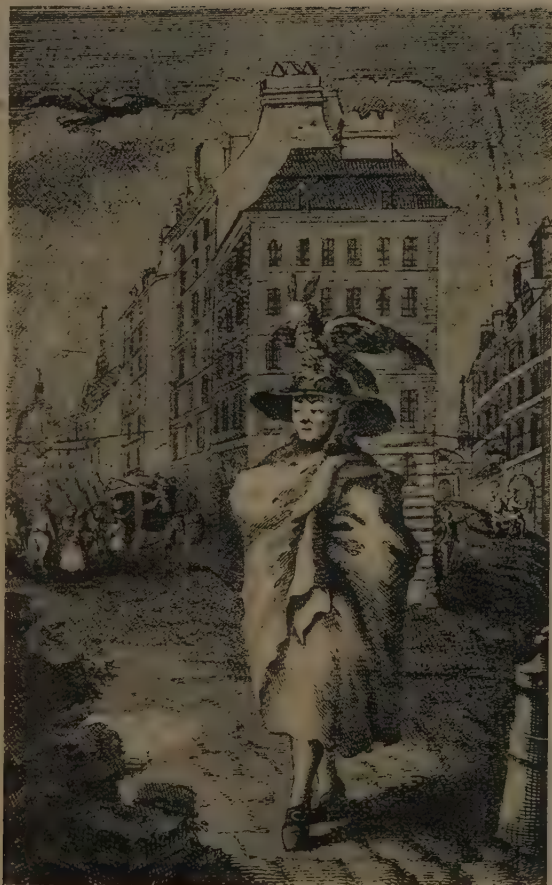
Ce n'était pas la marquise de Montalembert : Retif n'en eut pas le soin de le déclarer; ce n'était pas non plus Pauline Riou de Curzay, marquise de Monconseil, comme le voudrait M. Grasilier (4); mais dans la tête de l'écrivain, la marquise de Montalembert, à laquelle ne tarda pas à se joindre la marquise de Marigny, s'amalgama avec l'intéressante inconnue.

(1) 23 mars 1782, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 61.

(2) *Mes inscriptions*, § 935, p. 271.

(3) *Ibid.*, § 937 et 939, p. 271.

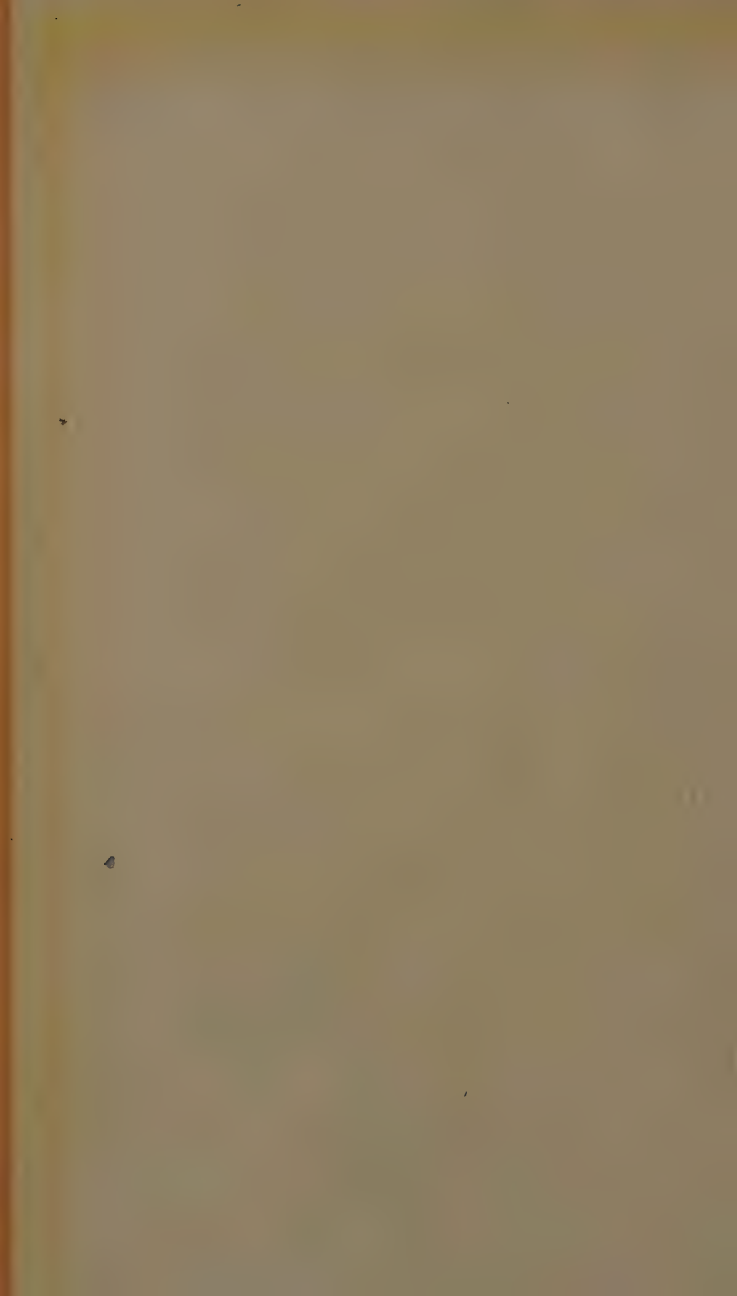
(4) GRASILIER, p. 42-43 et 46-47.



LE HIBOU SPECTATEUR NOCTURNE

Retif de la Bretonne dans les rues de Paris

Frontispice des "Nuits de Paris".



Rentrant chez lui, notre auteur modifia le plan de son *Hibou spectral*, pour en faire les *Nuits de Paris* :

Une noble et généreuse dame, très riche et bienfaisante, conte les récits que vient lui faire le Hibou, — Monsieur Nicolas, — racontant ses promenades nocturnes, et accueille les personnes qu'il lui présente en la priant de l'intéresser à elles. La dame est une fiction. Sur ces points ses déclarations diverses de Retif sont concluantes (1).

« Depuis longtemps je vivais seul; mes amis étaient morts. Je m'occupais le jour; le soir, triste et solitaire comme le hibou, je sortais de moi-même et j'errais dans les rues, inconnu à la nature entière... et j'allais sans plaisir, sans ennui, sans me plaindre du sort (2). »

Retif avait rencontré la marquise de Montalembert le 10 avril 1784 à souper chez le prévôt des marchands Lepelletier de Morfontaine. Il avait lu devant elle quelques fragments de la *Paysane* dont la noble dame s'était déclarée enthousiaste. Il ne la vit que cette seule fois, mais l'image de la belle marquise ne quittera plus sa pensée.

« Cette femme charmante m'occupait sans cesse; mais comme les chimères qu'elle me suggérait et les châteaux en Espagne que je bâtissais à son sujet ont été réalisés dans *Les Nuits de Paris*, j'y renvoie (3). »

Ces déclarations sont d'une clarté parfaite et tout y est bien dans la manière de Retif. Il y revient en d'autres endroits de son œuvre et toujours en termes synoptiques (4).

Marie de Comaricu, épouse du lieutenant général d'Angoumois et de Saintonge, Marc-René, marquis de Montalembert, était elle-même quelque peu femme de lettres et publiera un roman, *Elise Dumesnil*, après la Révolution (5).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2163 note, 3093, 3131 et 4737.

(2) *Ibid.*, p. 3306-3307.

(3) *Ibid.*, p. 3093.

(4) *L'Année des dames nationales*, V, 1312; — *Le Drame de la vie*, p. 1141; — *Les Posthumes*, I, 350-351.

(5) Londres, 1798.

En ses promenades nocturnes contées dans les *Nuits*, Retif se donne souvent un compagnon qu'il nomme du Hameauneuf. C'était un M. de Villeneuve ami de M^{me} de Montalembert et qui soupa également avec Retif chez le prévôt Le Pelletier, le 30 avril 1784 (1). Il le connaissait par ailleurs pour l'avoir rencontré chez Butel-Dumont. « C'était, dit-il, une espèce de fou agréable, généreux, qui aimait à se laisser gouverner par les femmes : il était fort riche (2). » Il mourra d'une fluxion de poitrine le 20 septembre 1788 (3).

Quant à la « céleste » marquise de Marigny, elle paraît n'avoir eu de réalité que dans l'imagination de Retif, car l'histoire qu'il raconte de ses rapports avec elle, sous le nom de Florence Jobard la polisseuse (4), est d'une si extravagante invraisemblance qu'il ne serait pas moins extravagant de s'y arrêter (5).

Retif vaguait la nuit sous son ample manteau noir, armé d'un bâton de crocheteur, deux pistolets en ses poches. Le guet le connaissait et souriait sans l'inquiéter (6). Sous son grand manteau, les passants le prenaient pour un Père des missions chrétiennes ou pour un prêtre irlandais (7).

Un quidam l'arrête-t-il place Royale :

— Qui êtes-vous ?

— Un homme simple qui travaille le jour et se promène la nuit.

(1) Il est figuré, assis à côté de Retif, en l'estampe frontispice du tome XIII des *Nuits*, représentant le fameux repas antique donné par Grimod de La Reynière.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 4737.

(3) *Nuits de Paris*, XIV, 3259.

(4) *Mon kalendrier*, p. 3813-3818.

(5) « Apprens, lecteur, que ce fut la céleste marquise de Ingulram (Marigni) qui fit à mon égard le personnage de Florence. » *Monsieur Nicolas*, p. 4737.

(6) *Nuits de Paris*, VI, 1352, 1356 et 1427.

(7) *Ibid.*, VIII, 1792-1794.

— Quand dormez-vous?

— Le matin (1).

Pratiques qui commencèrent en 1767 et se poursuivirent durant vingt ans (2).

Ces précieux croquis parisiens, — complément du *Tableau de Paris*, de Sébastien Mercier, — se divisent en quatre parties : la première remonte à 1767, date des plus anciennes notes prises par Retif sur ses pérégrinations nocturnes, et s'arrête au 23 février 1773, jour du mardi gras (3). Jusqu'alors Retif n'a pas pénétré dans les tripots et bouges divers ouverts la nuit, « académies », maisons de jeu, billards et cabarets, où il osera s'aventurer désormais. Cette première partie est la plus intéressante. Dans la seconde, les tripots occupent une trop grande place et les détails en deviennent monotones. La troisième partie est la plus faible : elle s'étend approximativement de 1785 à 1789. Retif a cessé ses excursions noctambulaires et les remplace par des anecdotes qu'il invente ou des digressions sur les matières les plus variées, voire par une notice sur le comte Stanislas Potocki sur le Salon de 1788. Retif lui-même, très bon connaisseur en musique, n'avait aucun goût pour les arts du dessin. La dernière partie redevient un vif intérêt ; elle comprend les deux volumes, tomes XV et XVI, consacrés aux journées révolutionnaires (4), de 1789 à 1793. Les « Nuits » se ferment sur le récit de l'exécution de Marie-Antoinette (16 octobre 1793), suivi de quelques pages qui les mènent jusqu'à la nouvelle de la prise de Mons, 3 novembre 1794 ; mais, à vrai dire, ce ne sont plus ici des « nuits » mais, tout au contraire, une

(1) *Les Nuits de Paris*, IX, 2015-2016.

(2) *Ibid.*, I, l. XIV, 3318.

(3) *Ibid.*, VII, 1645.

(4) Il en a été donné une édition dans la collection de *Mémoires illustrés*, de la librairie Arthème Fayard, sous le titre *Les Nuits révolutionnaires*, s. d., un vol. in-8°.

vivante peinture, — et du ton le plus clair, -- des rues parisiennes en ces années tragiques (1).

L'auteur des *Nuits de Paris* trace d'une plume pittoresque les tableaux les plus divers, pris sur le vif : incidents de la rue à l'heure où dort le bourgeois paisible, enlèvements de filles, aubades et sérénades d'amoureux, femmes jetées à la porte par leur mari ou leur amant, ivrognes couchés dans le ruisseau, pauvres hères évanouis de froid ou de faim au ras de la chaussée; ici c'est un incendie, ailleurs une fête populaire ou bien, place de Grève, l'exécution d'un criminel ou les feux de la Saint-Jean.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, les bouquetières se promenaient en criant au coin des rues : « Des bouquets pour Jeannot et Jeannette ! » Les puristes disaient « Jean et Jeanne ». Dans le quartier populaire, hommes, femmes, filles, enfants achetaient des bouquets; mais dans les beaux quartiers les fleuristes étaient beaucoup moins occupées « parce qu'il y a moins de Jean et Jeanne, on y porte de plus beaux noms; et encore parce que plus de personnes s'y dispensent de donner des bouquets (2) ».

Les tomes V et VI contiennent de jolies descriptions des jardins publics, le Palais-Royal, les Tuileries, le Luxembourg, le Jardin des Plantes et son labyrinthe, le palais Soubise, le Mail et la terrasse de l'Arsenal.

Les jardins du Palais-Royal n'étaient pas encore entourés des galeries que le duc d'Orléans y fera construire pour les revenus qu'il en tirerait : « Dans le grand bassin nageaient les deux cygnes, avant qu'on y mit les poissons rouges et dorés des Chinois (3). » Nicolas, assis sur une chaise,

(1) *Les Nuits de Paris* ou *Le Spectateur nocturne*. A Londres, et se trouve à Paris... 1788-1794; 16 parties en 8 volumes avec 18 gravures. La 15^e partie offre ce titre différent : *La Semaine nocturne*, à Paris, chez Guillot, 1790, in-12. La 16^e partie... A Paris, 1794, in-12. Voy. LACROIX, p. 258-301; QUÉRARD, XII 187.

(2) *Les Nuits de Paris*, VIII. 1809.

(3) *Ibid.*, V, 1086-1087.

suivait leurs évolutions, quand son attention fut attirée vers le grand carré de gazon où une fillette de seize ans faisait jouer deux petits chiens. Un Suisse vint les chasser à coups de fouet, et comme la jeune fille fondait en larmes, un passant mit l'épée à la main contre le Suisse. Aussitôt celui-ci de siffler, d'autres sifflets lui répondirent : tout le monde courut aux portes, en un instant le jardin se trouva désert. Retif donna la main à la jeune fille et prit les deux petits chiens sous les plis de son manteau. Ils purent sortir ainsi.

— J'aime ces deux chiens, dit la fillette, parce qu'ils sont l'unique consolation de ma bonne-maman. Si on les avait tués, elle serait morte de chagrin.

L'homme qui avait tiré l'épée fut mis en prison (1).

Les Tuileries formaient le jardin de la bonne société. On n'y était admis que bien vêtu; des gardes veillaient aux portes. Le seul jour de la Saint-Louis, — 25 août, — les Tuileries étaient ouvertes à tous et les enfants du peuple semblaient avoir à cœur d'en profiter pour se venger d'en être exclus le reste de l'année (2).

Les promenades du Luxembourg sont appelées par notre auteur un « jardin solitaire », voisin du faubourg Saint-Germain « où l'on ne vaque pas à ses affaires si tard que sur la rive droite au quartier Saint-Honoré (3). »

Les jardins du palais Soubise, — aujourd'hui palais des Archives, — étaient fréquentés par les juifs du Marais. « Je me crus, dit Retif, dans le séjour de l'innocence et de la candeur. Une foule d'enfants, avec leurs bonnes, folâtraient autour des bassins; des jeunes filles plus grandes se promenaient sous les marronniers; dans le parterre, garni de légumes et d'arbres à fruits, je trouvai une nation entière : c'étaient les juifs bas mercenaires

(1) *Les Nuits de Paris*, V, 1105-1107.

(2) *Ibid.*, p. 2239.

(3) *Ibid.*, V, 1185.

qui célébraient le samedi. Les pères, les mères, les servantes, tout était confondu. Ils parlaient allemand. Il me semble que l'innocence et les mœurs patriarcales règnent encore parmi eux (1). »

Les jardins de l'Arsenal s'étendaient au bord de l'eau, flanqués d'une terrasse riante qui dominait la Seine. Ils étaient gardés par des Invalides comme la Bastille. Une allée en impasse y était garnie de canons. Retif y vint par une belle soirée de septembre. La lune déployait des nappes de lumière entremêlées d'ombres allongées. Dans les allées se promenaient, solitaires, deux amoureux enlacés. Du fleuve venait la rumeur des bateliers. Sur la rive, les lavandières cessaient leur travail. Calme bien-faisant en un paysage enchanteur (2).

Rue de l'Égyptienne, le promeneur fut attiré par le son d'une clochette : un prêtre, accompagné d'un clerc, portait le viatique. Monsieur Nicolas se souvint de son apprentissage d'enfant de chœur et suivit, répondant avec le clerc aux psaumes que le prêtre récitait. En la petite rue Verdet, on monta au cinquième, chez un pauvre scieur de bois à brûler.

— Mon frère, dit le prêtre, votre vie a été innocente et pénible; espérez en la bonté de Dieu; vous n'avez eu que des peines en cette vie; les biens vous attendent dans l'autre; quand on a été avec résignation aussi malheureux...

— Moi, dit le moribond, mais j'ai été le plus heureux des hommes. J'ai eu la meilleure femme, de bons enfants, du travail, de la santé... J'ai été des plus heureux...

Le prêtre l'embrassa et, prenant le viatique :

— Mon Dieu ! voici un temple digne de vous !...

Il communia le malade, s'agenouilla et commença le

(1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1233-1234.

(2) *Ibid.*, VI, 1242-1248.

Te Deum qu'il acheva en s'en retournant. Retif l'accompagna jusqu'à l'église (1).

Monsieur Nicolas se charge de la police des rues. Il ramène chez eux les aveugles égarés dans la ville déserte (2), un « ouvrier allemand » battu pour avoir mal parlé des Français devant des Provençaux (3).

Il était deux heures du matin, Monsieur Nicolas arrivait place Vendôme. Il faisait clair de lune. Sur le banc de pierre d'un hôtel se tenaient assis un homme et une jeune personne qui paraissait une enfant de douze ans. En s'approchant, Retif vit qu'elle en avait au moins dix-huit, mais elle était toute petite et futée :

— Que faites-vous, mes enfants, à pareille heure sur un banc, dans la rue?

— Madame n'a pu rentrer, répondit l'homme; je l'ai trouvée seule à la porte et je l'accompagne le reste de la nuit.

— Mon père et ma mère, ajouta la petite dame, demeurèrent rue des Frondeurs et mon mari dans la rue Tirechappe. Il est sujet à boire; alors il ferme sa porte, se couche et s'endort sans penser à moi. Je travaille chez une raccommodeuse de dentelles, rue des Capucines. Nous avons de l'ouvrage pressé; quand je suis arrivée à ma porte à onze heures, je n'ai pu me faire ouvrir et j'ai pris le parti d'aller chez mes parents. Monsieur a vu mon embarras et a bien voulu m'accompagner. Mais je n'ai pu faire ouvrir la porte de l'allée de mes parents. Alors nous nous sommes promenés, nous nous sommes assis, nous avons causé. Je me tiens près de la maison de ma maîtresse pour y entrer de bonne heure.

— Je suis fatigué, reprit l'homme. Voulez-vous rester avec Madame?

— Volontiers.

(1) *Les Nuits de Paris*, VII, 1467-1468.

(2) *Ibid.*, VII, 1574-1575.

(3) *Ibid.*, V, 1080.

Il se retira.

« La petite personne, dit Retif, me parut fort naïve, bonne, sans fiel. Elle n'en voulait ni à son mari, ni à ses parents qui lui avaient fait prendre un ivrogne malgré elle. J'attendis qu'il y eût des cafés ouverts pour lui faire accepter quelque chose et, comme elle me paraissait accablée, je la fis asseoir. Elle pencha sa tête sur moi. Je la laissai s'appuyer et elle s'endormit. Ce petit être ne connaissait pas l'inquiétude, le souci, le chagrin. Elle dormit jusqu'au jour. Nous étions sous un portail de la place Vendôme. A six heures, le portier ouvrit et fut très surpris de voir deux créatures humaines dormir paisiblement sur la dure, à la fraîcheur piquante du matin. Hélène s'éveilla et nous allâmes au café. Je la fis déjeuner; je voulus la conduire chez sa maîtresse, à laquelle cette jeune infortunée raconta son histoire devant moi (1). »

Rue du Temple, un chien hurlait à la porte de son logis, éveillant le voisinage. Retif heurte à l'huis jusqu'à ce qu'une femme vienne lui ouvrir :

— Peut-être est-il aux environs un pauvre malade auquel votre chien va donner une nuit blanche!...

La femme caressa son chien, le fit entrer et ferma sa porte (2).

Nicolas s'en revenait rêveur, quand il aperçut à terre, vis-à-vis de l'hôtel de Lamoignon une masse noire et qui remuait.

Il crut d'abord que c'était un chien, mais un cri profond lui révéla une créature humaine : c'était une vieille chiffonnière ivre, couchée la tête sur son sac.

— Allons, la mère, levez-vous ! où demeurez-vous ?

La vieille s'éveillait en grommelant :

— Pas moins de douze sous le gros matou ; je le guette depuis trois jours, il est gras à lard, la peau est belle...

(1) *Les Nuits de Paris*, III, 555-556.

(2) *Ibid.*, I, 136.



LES JARDINS DU PALAIS-ROYAL EN 1788

Aquarelle contemporaine inédite (Musée Carnavalet).

Elle le tirait de son sac : il remuait encore.

— Levez-vous, la vieille !

— Les deux petits chiens ! ils n'ont que six mois, c'est tendre comme rosée... On m'en a fait manger dimanche, à la Maison Blanche, pour du lapin de garenne ; le pâtissier du faubourg en fait son hachis, le charcutier de la Barrière en bourre son cervelas...

Elle les étala.

— Ma bonne, je ne suis ni guinguettier, ni pâtissier, ni marchand de cochon.

— Alors passe ton chemin !

Et, du crochet dont elle assommait matous et toutous, elle voulait frapper Retif qui s'éloigna (1).

La rue Saint-Honoré était, en 1767, le centre de la vie élégante. Aux premières heures de la nuit, elle brillait d'un vivant éclat : « Assemblage du luxe, du commerce, de la boue, de l'Opéra, des filles, de l'impudence, de l'urbanité, de la débauche, de la politesse, de l'escroquerie, de tous les avantages et de tous les abus » de la vie citadine (2). Aux cabarets des Halles, fort à la mode, notre spectateur crut trouver des scènes frappantes :

Je n'y vis que de la débauche, des gens qui fumaient ou qui dormaient, des filles perdues, crapuleuses avec des escrocs de billard ou d'académie qui se battaient ou se disaient des injures ; quelques libertins qui étaient venus là croyant se divertir et qui s'ennuyaient (3). »

Il croise des noceurs revenant de souper :

« On n'entendait pas un mot : des faces blêmes et stériles pour les hommes ; des femmes incarnates et mausades, qui s'étaient si fort amusées qu'elles grognaient encore sourdement en quittant la voiture. Et voilà le vrai Paris ! (4) »

(1) *Les Nuits de Paris*, I, 198-199.

(2) *Ibid.*, II, 470.

(3) *Ibid.*, I, 230-231.

(4) *Ibid.*, VIII, 1713-1714.

Scènes attristantes que lui fait oublier la voûte céleste longuement contemplée des banquettes du Pont-Neuf. « C'était là, dit Nicolas, mon observatoire. Je vis les Pléiades déjà fort élevées sur l'horizon, Orion paraissait en forme de râteau, suivi du brillant Sirius... Ces observations dégageaient mon âme des turpitudes humaines (1). »

En 1768, le marché des Halles n'était pas encore organisé sur la place des Innocents. On n'y voyait encore qu'une église « malsaine adossée à un cimetière pestiféré ». L'heure de la nuit était avancée. Rue aux Fers, Retif entend frapper violemment à une porte. Une femme cognait à l'huis de son logis :

— Apparemment que Madame frappe à la porte d'une de ses amies ?

— Mon Dieu ! non, monsieur, c'est chez moi. Voilà deux heures que je fais du bruit sans que mon mari s'éveille.

Avec son crochet, Retif se mit à cogner à son tour et à faire le plus grand vacarme, ce qui amena le mari à la fenêtre :

— Vous pouvez, madame, retourner d'où vous venez. Je ne vous ouvrirai pas. Je suis bien aise que, demain, vos parents sachent où vous avez passé la nuit.

— Madame, demanda Retif, votre mari va-t-il parfois à la comédie ?

— Oui, monsieur.

— Il va donc se mettre à la place du bon Georges Dandin et nous n'obtiendrons rien... (2).

Durant les nuits pluvieuses, les randonnées de notre observateur étaient loin de ne lui donner que de l'agrément. Les écheneaux versaient à flots l'eau des toits sur la tête des passants, quelques rues se transformaient en torrents ; rue Montmartre, c'était un fleuve d'immondices.

(1) *Les Nuits de Paris*, II, 250-251.

(2) *Ibid.*, II, 261-262.

Sous prétexte qu'on était en pleine lune, les réverbères n'étaient pas allumés; mais de gros nuages recouvraient l'astre aux rais d'argent. Rue des Vieux-Augustins, deux femmes se désolaient de ne pouvoir traverser. La plus jeune enfin tente l'aventure : elle glisse, tombe dans un torrent de fange, — c'était le ruisseau des Halles, — dont Retif eut de la peine à la tirer (1).

Au dégel c'est pis encore. On est dans le chaos. Pour accroître le gain que leur procurent les planches qu'ils posent à la croisée des rues principales, les Auvergnats y ont à dessein des engorgements qu'ils abandonnent le soir sans les faire couler et le passant enfonce dans des remblais de neige à demi fondue. Rue Saint-Honoré, Nicolas aperçut une jeune fille qui passait sur la planche d'un Auvergnat. Requise de payer, elle se trouva sans monnaie. Et l'homme la repoussa dans la masse de neige boueuse, dont il avait accru le tas par une manière de digue afin de rendre sa planche d'un usage indispensable. La pauvre fille y laissa ses souliers qu'elle fut obligée de repêcher à la main (2).

Aussi Retif réclame-t-il des balayeurs publics; il demande des égouts pour l'écoulement des eaux et quelques abris.

Une autre nuit, notre promeneur fut surpris par un violent orage. Les éclairs éblouissaient; il tombait des allebardes. Les gargouilles crachaient des torrents. Nul éclairage. « On aurait dit que les ténèbres avaient de la densité. » Les rues devenaient des lacs et leurs ruisseaux des fleuves; le noctambule y pataugeait, tout en se disant : « Dans la capitale de la France, au XVIII^e siècle, point de conduite souterraine pour les eaux pluviales : ne pourrait-on, comme dans l'ancienne Rome, pratiquer des conduites souterraines pour les rues qui abondent en eau (3)? »

(1) *Nuits de Paris*, II, 272-273.

(2) *Ibid.*, VIII, 1902-1903.

(3) *Ibid.*, IV, 833-834.

Nous n'imaginons plus la saleté des rues parisiennes aux temps gracieux de la Pompadour. Les habitants des ruelles semblent prendre à tâche de les rendre malsaines et de s'empester eux-mêmes. A nuit close, dans la petite rue Poupée, Retif est surpris d'entendre chanter à tue-tête. Il en exprima sa surprise :

— Vous devez avoir une singulière opinion de moi ? J'ai souvent été attrapé en passant par ces petites rues. Une manière d'éviter ces jetées (d'ordures du haut des fenêtres) est de se faire entendre bruyamment. Je chante à pleine gorge et m'en trouve bien.

— J'userai de la recette.

Et Retif se mit à chanter (1).

En plus d'un quartier les maisons sont dépourvues de water-closets. Les gens, la nuit ou de grand matin à l'aurore, vont paisiblement se soulager dans la rue. On jette par les fenêtres de gros os ou des eaux de toilette et de vaisselle. Rue des Amandiers, Retif se trouva un soir tout aveuglé par des pelletées de cendre que l'on répandait du haut d'une maison. Son chapeau et son manteau en furent couverts. Les passants criaient ; mais les pelletées de cendre continuaient de pleuvoir. Un garçon pâtissier, qui portait un souper dans une maison voisine, en eut bonne part. Quatre apprentis tailleurs nettoyaient leur fourneau (2).

« Je ne cesserai de réclamer, dit Retif, des tuyaux disposés du haut en bas des maisons pour recueillir l'eau des gouttières, et que les écheneaux cessent de la répandre sur la tête des passants ; je ne cesserai de demander des conduits souterrains pour les ruisseaux et qu'on ne jette pas les immondices dans la rivière (la Seine) et qu'on les porte à la campagne ; qu'il y ait des balayeurs publics ; qu'on défende de galoper à cheval dans les rues de Paris et qu'on

(1) *Les Nuits de Paris*, VIII, 1770.

(2) *Ibid.*, VIII, 1768-1769.

supprime entièrement les cabriolets, — le vœu de Louis XV, — et qu'on interdise l'épée à tout le monde si ce n'est dans les cérémonies publiques; qu'on mette un impôt sur les biens inutiles ou d'agrément, qu'on supprime la vente de l'eau-de-vie et qu'on règle tellement les représentations théâtrales qu'il y ait des jours dans la semaine où l'affiche porte : « Les honnêtes femmes, peuvent amener leurs filles (1). »

La plupart des réformes réclamées par Retif ont été réalisées depuis lors et les autres devraient bien l'être.

En s'en revenant par le pont Saint-Michel, au coin de la rue de la Huchette, notre « spectateur » voit fuir un groupe de jeunes gens en remontant la rue de la Harpe. Ils avaient abandonné un paquet sous les fenêtres d'un apothicaire, horribles débris d'un enfant ouvert. Le lendemain matin, très ému, Retif vint avertir l'apothicaire, qui répondit par un éclat de rire :

— Ce sont des restes d'anatomie. On refuse des cadavres aux jeunes chirurgiens, et ils sont obligés d'en voler ou d'en acheter. Lorsqu'ils les ont disséqués, ils ne savent plus qu'en faire (2).

Rappelons que ces observations nocturnes portent sur un espace de vingt ans; nous en notons quelques-unes en suivant le déroulement du temps. Retif n'a inséré en ses *Nuits* que les plus saillantes. Sur tant et tant de mois, elles sont relativement en petit nombre : garantie d'authenticité.

Retif assiste à de biens curieuses scènes de filous. Il n'était sorti qu'à dix heures et demie; on fermait les boutiques. Rue de l'Arbre-Sec un homme se précipitait hors d'une maison, comme s'il était poursuivi; mais il ralentit le pas à la rencontre d'un porte-falot par lequel il se fait conduire et qui se met à l'appeler : « Monsieur le marquis. » Surviennent deux hommes qui se jettent sur Retif, l'examinent

(1) *Les Nuits de Paris*, VIII, 1710-1711.

(2) *Ibid.*, II, 272.

sous le nez et se remettent à courir. Ils passent à côté de l'homme au falot sans s'arrêter. Peu après ils revenaient, l'un disant à l'autre : « Il aura pris par le Pont-Neuf. »

Retif intrigué suivit les deux compagnons et leur fanal. Au coin de la rue d'Orléans ils se quittèrent. Butte Saint-Roch, aux environs des marchandes de tabac, tout était tranquille, les boutiques closes, quand Retif entend crier : « Au voleur ! » Le même homme, qui semblait encore poursuivi, rejoignit le porte-falot pour marcher contre lui côte à côte. Et les autres en courant arrivent près de Retif qui leur demande :

— Que voulez-vous ?

— C'est un voleur. Il a pris dans une pièce où étaient trois dames, un parasol, une montre et les souliers à boucles de celle qui dormait.

Retif indiqua l'homme au falot.

— Mais nous tenons le filou : il veut nous donner le change !

Et Monsieur Nicolas se vit traîner chez le commissaire de police qui ne le remit en liberté qu'après l'avoir fouillé (1).

Le Petit-Châtelet, sur la rive gauche, n'était pas encore démoli. A la faveur des ténèbres, un prisonnier se laissait glisser sur une corde le long des tours au bord de la Seine. Le prisonnier remonta le fleuve à la nage. Retif alla l'attendre au point où il devait aborder :

— Vous vous baignez par un temps bien froid ?

— Je suis tombé à l'eau.

— Puis-je vous être utile ?

— Votre chapeau, j'ai perdu le mien.

Retif donna son chapeau et l'inconnu disparut avec célérité. Monsieur Nicolas apprit le lendemain que c'était un filou fort connu. Il regretta son chapeau. « J'aurais mieux fait, conclut-il, d'avertir la sentinelle (2). »

(1) *Les Nuits de Paris*, II, 459.

(2) *Ibid.*, II, 395-396.

Les cordes ne servaient pas seulement à favoriser l'évasion des prisonniers. Rue Saint-Denis, deux heures du matin : quelque chose se balançait dans l'obscurité entre deux auvents : une échelle de corde fixée à une fenêtre l'escalier au deuxième étage. « J'admirai, dit Retif, comment les amoureux s'exposent à se casser le cou. » Il était tenté d'y monter. « De sérieuses réflexions sur la dureté du pavé, ajoute-t-il, me retinrent dans les bornes de la discrétion. » Mais voici que l'échelle s'agite. Une femme suivait des yeux le galant qui regagna lentement le carreau. La jeune femme lui envoya plusieurs baisers « napolitains » et retira l'échelle (1).

Monsieur Nicolas revenait dans la nuit par la rue Saint-Honoré. Il passa devant les boutiques des marchandes de cabac : « L'aveugle était très bien éclairé. » Il s'engagea dans la petite rue Jean-Tison où son regard fut attiré par une longue perche qui, du troisième étage d'une maison, était tendue vers une fenêtre de la maison d'en face; et voici qu'un objet tomba à ses pieds. C'était un gros lièvre. Il le ramassa après avoir noté la fenêtre d'où la perche avait détaché cette jolie pièce de gibier. Trois minutes après, deux jeunes gens arrivèrent avec de la lumière, cherchant de droite, de gauche : c'étaient les décrocheurs. Quand ils se furent retirés, Retif monta au troisième étage de la maison où le lièvre avait été cueilli. Il arrive à l'appartement d'un vieux tailleur « qui avait une très jolie fille ». Il frappe :

— Qui est-ce?

— Votre lièvre.

— Notre lièvre?

— Votre lièvre qui est sauté dans la rue.

Les bonnes gens furent s'assurer que le lièvre n'était plus à sa place, puis le mari tira les verrous, lentement, tourna la clé, plus lentement encore.

(1) *Les Nuits de Paris*, III, 467-468.

La jeune fille disait :

— Il faut allumer la chandelle : si c'étaient des voleurs !

Un bon moment se passa encore, enfin la porte s'ouvrit, doucement, pour découvrir, d'un côté la demoiselle armée d'un couperet, de l'autre la maman armée d'une pelle à feu.

— Voilà le lièvre, dit Retif en riant.

Les remerciements se formulèrent d'une voix craintive et la porte se referma. Du palier Retif leur criait :

— Mais ne remettez pas le lièvre à la fenêtre !

Vain conseil ; car, de la rue, Nicolas vit le tailleur qui, éclairé par sa fille, accrochait le lièvre à un nouveau clou.

A peine la lumière fut-elle éteinte que la perche s'allongea pour la seconde fois vers la proie convoitée et le lièvre, glissant le long de la perche, arriva à destination.

« J'espérais dit Retif, leur escamoter encore le lièvre et le rapporter au tailleur : cela aurait été plaisant (1). »

Pareilles anecdotes ne sont pas rares dans les « nuits » contées de ce style simple et naturel qui en fait le charme.

Et que de pittoresques tableaux de la vie populaire !

Retif fait observer que la bourgeoisie ne pratiquait pas l'usage des gens du peuple qui se cotisaient pour se divertir les jours où ils étaient de noce, après le repas succinct donné par la famille de la mariée.

Invité au souper nuptial d'un homme de rivière qui épousait une fille du quartier Saint-Antoine, Retif arriva à la Rapée sur les six heures du soir. Ceux de la noce y étaient venus danser et boire quelques verres après le déjeuner servi à la maison du père de l'épousée. On s'était cotisé en faisant passer un chapeau à la ronde, ce qui avait donné un souper avec matelote, friture, poules d'Inde et aloyau rôti. On chanta à table dès qu'on eut mangé, mais avant le dessert. Pour obtenir qu'on fit silence, une partie des assistants se mirent à hurler et à glapir. Les demoiselles

(1) *Les Nuits de Paris*, V, 1107-1110

présentes chantèrent l'une après l'autre, après quoi le vacarme recommença jusqu'à ce qu'on se levât de table, c'est-à-dire jusqu'à onze heures du soir. Les tables ôtées, les deux jeunes mariés, en hommage aux assistants, dansèrent un menuet et une contredanse, puis ils s'éclipsèrent pour regagner leur logis en l'île Saint-Louis, où une partie de la noce les accompagna en cortège d'honneur. Les jeunes gens allaient se mettre au lit, quand ils furent arrêtés par un grand tumulte dans la rue : la maison était assiégée par une cinquantaine de gaillards, très animés, qui, à grands cris, réclamaient la jarretière de la mariée. Celle-ci s'avança gaiement, tendit une très jolie jambe dont on détacha un ruban ponceau qui fut incontinent partagé en une cinquantaine de morceaux : et les hommes de la noce, après s'en être parés, retournèrent à la Rapée dévorer les reliefs du souper (1).

En juin, les établissements de bains froids étaient dressés sur les bords de la Seine. La chaleur y attirait le monde le soir. Les premiers étaient aménagés sur les rives du quartier Maubert; les seconds, vis-à-vis, pour la Cité. Il en était deux autres en amont et en aval du Pont-Marie. Tous ces bains étaient pour femmes, ceux du Pont-Marie indiqués par un grand écriteau où on lisait :

Bains des dames publiques et particulières.

« Il faut convenir, ajoute Retif, que la langue est singulièrement outragée dans les écriteaux et enseignes de Paris. »

Ces établissements étaient assez misérables. « Ils annoncent, dit Retif, la malpropreté de la plus grande ville du monde. C'est que personne presque ne s'y baigne et que ceux qui le font se bornent à un ou deux bains par été, c'est-à-dire par an (2). »

(1) *Les Nuits de Paris*, XII, 2763-2768.

(2) *Ibid.*, VIII, 1810-1813.

Il y eut en effet un surprenant recul de la propreté en France aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles. Les contemporains de M^{me} de Maintenon et ceux de la marquise de Pompadour se baignaient beaucoup moins que ceux de Blanche de Castille et de la reine Isabeau. C'est un des points sur lesquels Michelet s'est trompé le plus lourdement.

On voudrait pouvoir suivre Retif dans les lieux si divers où le mène son vagabondage, où s'exercent ses facultés d'observation, dans les cafés, les académies de jeu, les billards, les bureaux de loterie; analyser aussi les portraits si vivants et si fins qu'il trace des types les plus variés, depuis « l'homme qui ne dépense rien », jusqu'à « l'homme à tout le monde »; l'entendre parler des industries fainéantes : le « trouveur », dont l'unique métier est de « trouver » les objets perdus; le décolleur d'affiches, qui vit du débit des affiches décollées; le ramasseur de bouteilles cassées..., dix autres; et les industries coupables, le fondeur de plomb volé, le fraudeur à l'octroi...

De l'intérêt de ces croquis parisiens à la fin de l'ancien régime, on jugera par « L'Auberge à six sous » et « Le Cabaret de l'Arbre-Sec ».

Rue des Mauvais-Garçons, au faubourg Saint-Germain, Retif vit beaucoup d'ouvriers, — tailleurs, menuisiers, selliers, serruriers, — sortir d'une auberge de bonne mine. C'était l'heure de souper.

Une grosse femme était au comptoir : deux jeunes filles, jolies, gracieuses, modestes, portaient les plats à mesure qu'ils étaient garnis par le découpeur, frère de l'une d'elles et neveu de la grosse dame. Les jeunes filles, Julie et Thérèse, étaient d'une surprenante activité; elles faisaient tout avec aisance et la propreté la plus engageante. Elles repoussaient les fréquentes libertés des clients avec bonne humeur. « Mises en justes fort lestes, elles glissaient comme des poissons entre les mains des mangeurs. » Nul bruit, on n'entendait que la commande des clients nouvellement arrivés : rôti de veau, rôti de mouton, bœuf à la mode,

ragoût, lentilles au lard, salade !... Il y avait en outre un plongeur et un gamin pour les courses.

Spontanément les jeunes filles vinrent à Retif :

— Monsieur, que voulez-vous, c'est votre tour ?

Nicolas choisit le rôti de veau et les lentilles au lard : pour six sous on avait deux plats. Ajoutez un sou de pain, trois sous de vin. Pour dix sous c'était un repas complet et que Retif trouva excellent.

La grosse dame suivait des yeux ses jeunes nièces, Julie et Thérèse. Un menuisier dit à Retif :

— Lorsqu'il y a des impertinences, c'est la tante seule qui répond, et brièvement, par un *fi* ! Rien ne se fait ici avec humeur ; même dans les cas les plus graves.

« J'admirai la décence, dit Retif, et la règle dans une espèce de cloaque, car la bonne nourriture à bon marché attire les joueurs de billard, les escrocs, une vermine... »

On mangeait en silence et vite, quand un causeur agréable et amusant saisit le dé de la conversation. Chacun écoutait, y compris le découpeur qui demeura le couteau en l'air, y compris la grosse dame. Survinrent dix garçons tailleurs, ils voulaient manger. La grosse dame se secoua :

— Monsieur, ce que vous avez dit est très joli, mais les mâchoires s'arrêtent et les nouveaux venus ne trouvent point de places vides. Il faut aller prendre vos repas chez un fermier général et non dans une auberge à six sous...

La grosse dame disposait d'une trentaine de places et, dans l'espace d'une heure, cent-vingt repas étaient servis (1).

La scène suivante date exactement du 20 février 1776, mardi-gras. Nous sommes dans la rue de l'Arbre-Sec.

Le soir, en un cabaret, Retif entendit rire et chanter. Il entra, demanda une demi-bouteille de vin blanc, avec deux verres comme s'il attendait quelqu'un.

La salle des buveurs retentissait de rires joyeux. Répartis

(1) *Les Nuits de Paris*, IX, 1991.

en groupes, les clients soupaient pour célébrer le mardi-gras : crocheteurs, Auvergnats, décrotteurs du Pont-Neuf, commissionnaires des ports, chacun avec sa famille où l'on voyait quelques demoiselles. Deux de ces dernières avaient avec elles leurs amoureux, des crocheteurs. L'assemblée, assez calme, s'agita peu à peu quand, après les premières pintes, on en vint aux secondes, aux troisièmes.

L'un des crocheteurs embrassa sa promise. Le père de la demoiselle le trouva mauvais, tandis que la mère le trouvait bon, et les époux d'entamer une querelle :

— Tout beau Jacques ! disait le père au crocheteur, tu n'es pas ici en mauvaise compagnie ; je compte que tu prends des libertés un peu trop libres et qui ne conviennent pas.

— O mon Guieu ! interrompit la fille, vou' êtes ben r'gardant ! mêlez-vous d' boire.

— Javote ! j'tassenerai mon poing su' la mine !

Et la mère, sur le ton d'une harengère en colère :

— Touche-li donc !... N'ont-i pas fait grand mal ! quien ! que d' sembrasser ! I' sont l'un pou' l'autre...

Ce qui fit prendre au père un ton rassis et grave ; il dit en récapitulant :

— Ça d'vai ête avant l's avents, ça d'vai ête aux Rois, ça d'vai ête au jour d'aujourd'hui mardi-gras et ça n'est pas ! Si'lli touche, je 'lli toucherai à lui !

Sur cette déclaration, Jacques se leva pour s'en aller ; la mère et la fille s'accrochèrent à lui pour le retenir et il se rassit auprès de sa promise, mais en grommelant, ne voulant plus ni boire, ni manger.

La scène avait été suivie de la table voisine, où se trouvaient trois filles dont l'aînée avait, elle aussi, auprès d'elle ses parents et un amoureux. Brusquement la mère, sans autre forme ni cause, donna un grand soufflet à sa fille en lui disant :

— Chienne, si on t'en faisait autant et que tu fussis

cause que je grondis ton père, je t'assommerais, vois-tu !

La pauvre fille, qui en saignait du nez, se mit à pleurer ; le gros Auvergnat, son amoureux, fit des représentations à la mère, le père prit le parti de sa femme qui disait en se calmant un peu :

— C'est seulement pou' lli montrer qui faut qu'a charreye droit !

— Oui, bonico, bonico, disait l'amoureux sur un ton conciliant, mas, M'ame Grouin, plou doucement...

La fille continuait de saigner du nez et de pleurer « avec une musique qui rappelle la musette d'Auvergne » ; mais la mère de l'autre table s'était trouvée insultée par l'explosion de sa voisine et, tandis que les choses s'arrangeaient autour de la fruitière du Pont-Neuf, qui avait tenu à faire voir qu'elle était une mère rigide, un nouvel orage allait éclater :

— Dites donc, M'ame Grouin, criait la fille qui avait été embrassée, parlez-moi donc ! Est q' vous pensez que j' sui une salope, qu' vous brutalisez vot' fiye à cause d' moi ?

— Pardi, à sa place, appuya la mère, j' vous les jouerais tout du long ! et j'irais m' mette en chambre avec mon amoureux pou' vous faire enrager !

— V'là d' beaux discours, madame Tronçon ! dit la Grouin, en se composant de son mieux, — et c' que vous dites là est d' bon exemple pour vot' fiye !...

— Meyeus que l' vote !...

— Allons, allons, M'ame Tronçon, dit le père Grouin, resté à vote éco et nou' au note.

Le mari de la Tronçon dit que M^{me} Grouin avait raison. Et la Tronçon d'éclater :

— Pardi ! je l' crois ben qu' tu la souquien, c'est ta salope !

A ce mot, M. Grouin se leva ; sa femme et sa fille se jetèrent à lui, ainsi que les plus jeunes demoiselles. M. Tronçon fit des excuses pour sa femme qui lui déclara

qu'il n'avait pas de cœur; mais les amoureux, de part et d'autre, s'entremirent; ils parvinrent même à faire s'embrasser les deux femmes et les deux ménages ne firent plus qu'une seule tablée. Le double mariage fut fixé définitivement au lendemain de Quasimodo et les amoureux eurent permission d'embrasser leur future, de temps en temps, mais décemment à cause de l'honnête compagnie et des petites sœurs que cela apprenait trop tôt. L'une d'elles leva le nez :

— Bon ! ça nous apprend ! quoi qu' ça nous apprend ! Ce que j' savons...

Et, dans l'abondance de cœur d'une réconciliation générale, tout le monde de rire, jusqu'à l'austère M^{me} Grouin (1).

N'est-ce pas déjà du Courteline et de derrière les fagots ?

M. Grasilier a cru voir dans *Les Nuits de Paris* des rapports aux gages de la police parisienne à laquelle Retif aurait été attaché de 1767 à 1787. « Toutes ces histoires fleurent l'incursion policière, non point d'un agent d'exécution, mais d'un simple agent de renseignement (2). »

Il nous est impossible de partager cette manière de voir. Ne s'en rend-on pas compte par l'analyse qui précède ?

Le principal argument de M. Grasilier, — pour ne pas dire le seul, — est la gravure placée par Retif en tête de ses Nuits, reproduite ici : Retif, drapé de son grand manteau noir, coiffé de son feutre aux larges bords, noctambule par les rues de la capitale. Sur sa tête s'est posé le hibou symbolique. Dans le fond, sous les réverbères marqués aux fleurs de lis, circule le guet à pied et à cheval. La scène s'anime d'un enlèvement de fille; plus loin des cambrioleurs forcent une porte; quelques étoiles brillent au ciel : image représentative des *Nuits* telles que l'auteur les a conçues. On lui fait violence en y cherchant un sens plus compliqué. Au reste, comment supposer que Mon-

(1) *Les Nuits de Paris*, VIII, 1908-1910.

(2) GRASILIER, p. 27-28.

sieur Nicolas, après avoir caché avec tant de soin, en toutes circonstances et en ses multiples autobiographies, ses attaches policières, sans laisser échapper un mot qui les trahit, les aurait ainsi révélées en tête même de l'ouvrage où il les aurait mises à contribution (1)?

En terminant le tome XIV, l'auteur imprime ces mots : « C'est le 22 octobre 1788 qu'on achève cet ouvrage à la casse. Puissent les espérances que conçoit la Nation être bientôt suivies de cette heureuse réalité que hâtent les vœux de tous les bons citoyens. Fini d'imprimer le 9 novembre 1788 (2). »

L'auteur assistait, le cœur rempli d'espoir, aux événements précurseurs de la Révolution. On a dit que les tomes XV et XVI des *Nuits* lui sont consacrés. Ils nous fourniraient, sans aucun doute, un récit d'un intérêt exceptionnel si les circonstances n'avaient amené Retif à modifier et banaliser son œuvre par une série de changements introduits au cours de l'impression. Nous savons combien Monsieur Nicolas était craintif. Durant toute la Révolution, il trembla de se compromettre d'une façon ou d'une autre. Il a peint ces angoisses en termes poignants. « Je n'ai pas dit ce que je voulais dans mon XVI^e volume, déclarera-t-il; on l'a tout cartonné en le brochant (3).

Cartons qui se reconnaissent aujourd'hui à la différence du papier et des caractères et parfois à la phrase interrompue en fin de page et que la page suivante, dont la rédaction est d'une époque différente, n'a pas continuée.

On s'est étonné de ce que Retif ait vu si peu de chose des événements révolutionnaires. C'est qu'un particulier voit peu de chose des faits contemporains, à moins d'être un homme en place, un publiciste ou un agent d'infor-

(1) Loin qu'il ait été un agent au service de la police, on le voit, au contraire, en 1783, pour ne pas aliéner son indépendance, refuser une pension de 2.000 lb. que lui offrait le Magistrat. P. COTTIN, p. LV.

(2) *Les Nuits de Paris*, XIV, 2259.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4739.

mation. Cette sobriété même des récits de Monsieur Nicolas nous est une garantie d'exactitude.

Dans la soirée du 14 mai 1770 avaient été célébrées, aux Tuileries et place de la Concorde, les réjouissances, avec feu d'artifice, en l'honneur du Dauphin et de la Dauphine Marie-Antoinette. Elles furent assombries, comme on sait, par la plus terrible catastrophe. Retif se trouvait aux Tuileries mêmes. Voici son récit, caractéristique de sa « manière », ne parlant que de ce qu'il a vu :

« On donnait du feu pour une grande réjouissance; mais je n'en vis rien, assis que j'étais sur les marches du palais qui descendent au parterre. Un bruit épouvantable, que j'entendis ensuite, ne me surprit pas, c'est l'ordinaire des réjouissances tumultueuses. Je sortis par la porte du Palais-Royal que je traversai seul. J'entends des pleurs, des gémissements. Jamais soirée ne fut plus désastreuse (1). »

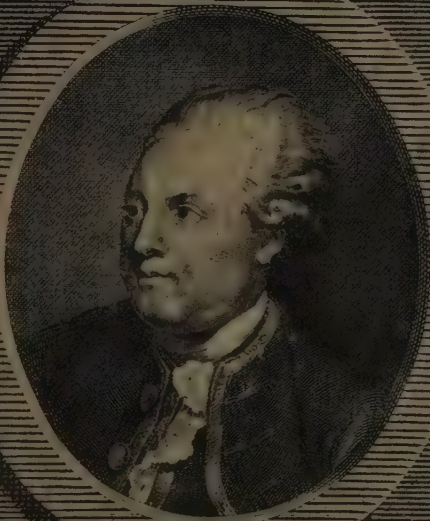
Cette sobriété est une marque de vérité. Et quand il arrive à Retif de relater des faits dont il n'a pas été témoin, il a soin de nous en avertir.

Retif a conté la manière dont M^{lle} de Tourzel, alors âgée de seize ans, échappa aux massacres de septembre, déclarant en tenir le récit de sa compagne d'évasion, M^{lle} de Saint-Brice, femme de chambre du petit Dauphin. Le municipal Tallien les avait tirées toutes deux, « à travers les sabres nus », des prisons de la Force et les avait conduites en l'église Saint-Antoine, après avoir envoyé M^{me} de Tourzel à Sainte-Pélagie; et, dans la suite, il ramena lui-même M^{lle} de Tourzel à ses parents.

Récit qui fut mis en doute plus d'une fois, jusqu'au jour où M^{lle} de Tourzel, devenue comtesse de Béarn, publia ses *Souvenirs*, où se trouva confirmée la relation donnée par Retif (2).

(1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1221-1222.

(2) G. LENOTRE, « L'homme noir », dans *le Temps*, 18 juin 1927



LOUIS SÉBASTIEN
MERCIER

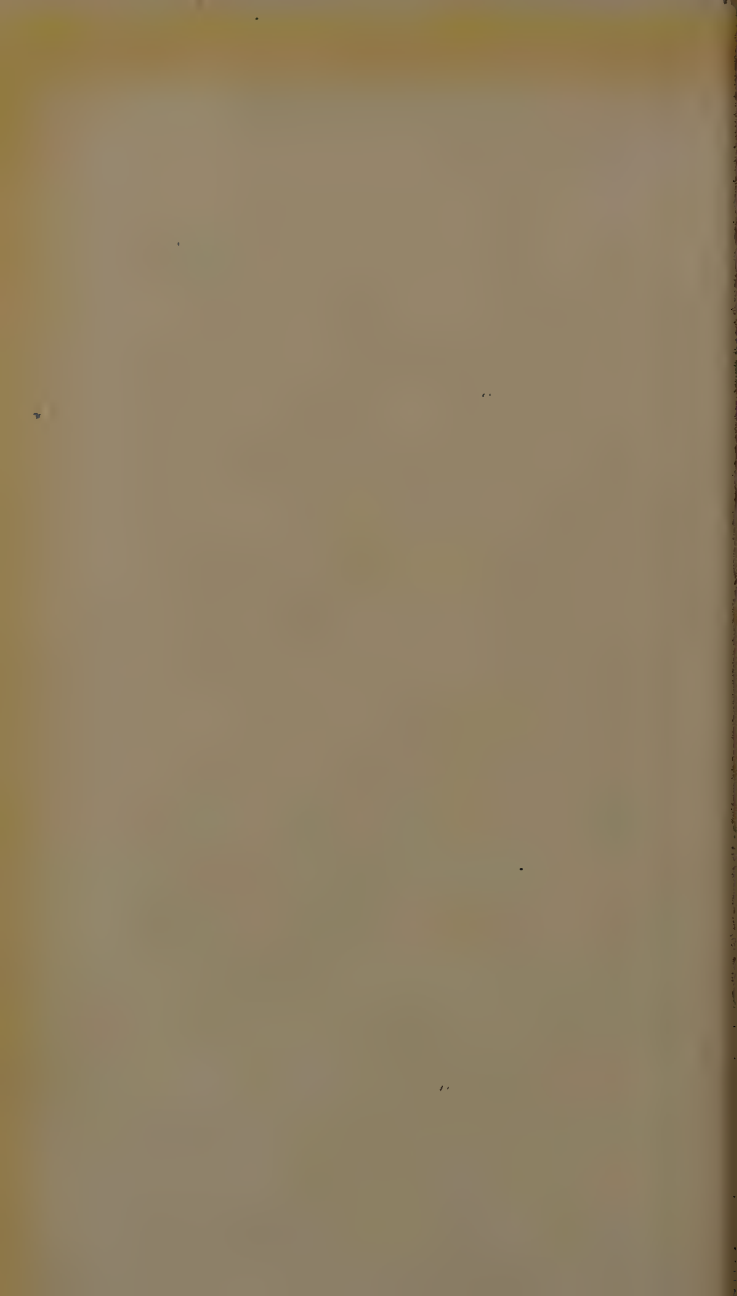
Âgé de 41. ans.

Peint par Prud'homme

Gravé par Lorieux

SÉBASTIEN MERCIER

Peint par Prud'homme, gravé par Lorieux (Musée Carnavalet).



XXIV

LA RENOMMÉE

Le retentissement des *Contemporaines* éveilla l'attention du public, et l'on vit *Le Paysan perversi*, *La Vie de mon père* mis en place d'honneur. Retif de La Bretonne va compter de nombreux admirateurs et, parmi eux, des hommes de premier plan : Beaumarchais, Sébastien Mercier, Favart, Collé, Bernardin de Saint-Pierre, le chevalier de Cubières, l'abbé Delille, le poète Andrieux, Grimod de La Reynière, Sénac de Meilhan, les censeurs royaux Pidansat de Mairobert, Crébillon fils, Butel-Dumont, le vicomte de Toustain-Richebourg.

Un modeste bourgeois de Caen qui n'est pas assez riche pour acheter ses livres, les emprunte et les copie afin de les posséder (1). Griset de Rouen lui demande où il pourrait se procurer son portrait afin de le faire encadrer et l'avoir toujours sous les yeux (2). Un avocat de Bordeaux, Marandon, lui écrit qu'il a donné à son fils le prénom d'Edmond en souvenir du *Paysan perversi* et a fait représenter sur le théâtre de la ville une pièce, *l'Officier de mérite*, tirée de ses œuvres (3).

(1) Lettre du 19 mai 1782, signée J. Dupont, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 63.

(2) Lettre du 27 février 1786, *ibid.*, XXI, lettre 164.

(3) Lettre de Marandon, 11 octobre 1785, *Contemporaines*, 2^e éd., XX, lettre 132; DÜHREN, p. 329.

Dans la rue, des inconnus lui sautent au cou pour l'embrasser (1). Le médecin du comte d'Artois « dans l'apanage de Poitiers » prenant intérêt, en qualité de lecteur, à une santé aussi précieuse, lui envoie une botte d'angélique confite de Niort « très bon stomachique après les repas (2) ». Un M. de Rosières tient absolument à épouser l'une de ses filles, pour devenir le gendre « du seul homme qui pût remplacer J.-J. Rousseau (3) ».

Les gens du monde, — et de la meilleure compagnie, — sont curieux de l'avoir chez eux; les invitations lui arrivent de toutes parts : c'est Le Pelletier de Morfontaine, prévôt des marchands (4), le chevalier de Saint-Mars, inspecteur d'artillerie qui recherche sa fille Marion en mariage, le comte de Clermont-Tonnerre (5), le marquis de Jarente (6), la comtesse de Beauharnais, le duc de Gesvres, le comte de Gémonville (7), le duc de Mailly (8), le marquis de Malherbe (9), le marquis de Senones (10), le prince de Bouillon, le baron de Corberon (11), le comte de Narbonne (12), le vicomte de la Maillardière (13), le duc de Montmorency, la marquise de Clermont-Tonnerre, la

(1) Lettre de Retif, 7 novembre 1779, bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, ms. 12469 bis, f. 77.

(2) Lettre de Monet, 13 janvier 1781, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 51.

(3) P. COTTIN, p. 210, note.

(4) *Mes inscriptions*, § 381, 443 et 475.

(5) Lettre du 7 juin 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 100.

(6) Le marquis de Jarentes à Retif, 17 avril 1783, *ibid.*, lettre 82.

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 3171-3172.

(8) *Ibid.*, p. 3081.

(9) Lettre du 23 novembre 1785, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 140.

(10) *Ibid.* et *Inscriptions*, § 531.

(11) Lettres de 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettres 94 et 95.

(12) Lettre de G. de La Reynière, 8 mars 1783, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 79.

(13) Lettre du 11 septembre 1783, *ibid.*, lettre 125.

comtesse de Laval (1), la présidente d'Ormoy (2), la baronne de Montanclos (3), ou des conseillers au Parlement (4).

La duchesse de Luynes vient le voir vêtue en amazone, coiffée d'un chapeau à plumet. En l'absence de Retif, elle est reçue par sa fille Marion qui l'appelle « Monsieur » pendant toute la visite (5).

Sauvage à l'excès, Retif décline la plupart des invitations. Il raconte que, prié à dîner, il arrive à la porte de l'amphytrion, s'arrête, lève le heurtoir, mais n'ose frapper et il s'en retourne pour aller se promener solitaire autour de l'île Saint-Louis (6) où il dîne d'une demi-livre de poires ou d'abricots tapés ou bien encore de groseilles à maquereaux (7).

En ses notes intimes, il avouera la véritable cause de cette sauvagerie : son orgueil d'écrivain. Il faut songer à la morgue qui subsistait dans l'aristocratie vis-à-vis des roturiers gens de lettres, pour admirateur que l'on fût de leur talent. « Je ne sais, écrit Retif en son *Memento*, comment des auteurs peuvent vivre chaque jour avec des gens qui se croient au-dessus d'eux. J'ai trop d'orgueil et, en les quittant, je cesse d'être opprimé (8). »

Il est quelques invitations cependant qu'il accepte avec plaisir, celle de l'acteur Desessarts, de la Comédie-Fran-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3082; — *Contemporaines*, 2^e éd., lettres 72, 94 et 95.

(2) LACROIX, p. 24.

(3) *Ibid.*, p. 26.

(4) Lettre de Vanrod, conseiller au parlement de Douai, 9 octobre 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 112.

(5) *Le Drame de la vie*, p. 1187; — *Monsieur Nicolas*, p. 3179.

(6) *Nuits de Paris*, VIII, 1901.

(7) *Mes inscriptions*, § 779.

(8) Bibliothèque de l'Arsenal, *Archives de la Bastille*, 12469 bis t. 36 v^o.

gaïse (1) ou de Grimod de La Reynière à ses « déjeuners philosophiques »; les invitations de son grand ami le docteur Guillebert de Préval qui le fait dîner, tantôt avec Mercier et Rivarol (2), tantôt avec d'illustres étrangers, Goldoni, Caraccioli (3).

Retif ne cherchait pas à plaire et ne flagornait personne, « très ours au contraire, dans sa conversation comme dans ses écrits (4) », naturellement taciturne et morose; seules les jolies femmes étaient susceptibles de l'apprivoiser. « Je l'ai entendu, écrit le chevalier de Cubières, parler un jour pendant six heures de la *Philosophie de Monsieur Nicolas*, — un de ses livres préférés, — il charmait tout le monde par le feu, l'abondance de son éloquence et par les grâces et la vivacité d'une imagination aussi variée que féconde. C'était vraiment l'origine du monde contée par le vieux Silène, et ma comparaison n'est pas un hors-d'œuvre, car de jolies femmes, qui l'écoutaient avec enchantement, l'avaient déjà barbouillé d'excellent vin de Bourgogne (5). » « Un demi-sauvage, dit un contemporain, qui parle des choses, sans s'occuper des mots, mais il reste des idées quand on le quitte (6). »

Une jeune femme de lettres, Helmine de Chézy, qui s'est fait une renommée brillante dans l'histoire du romantisme allemand, rencontre Retif de La Bretonne chez la comtesse de Beauharnais et en trace un vivant portrait. Parmi tant d'écrivains en renom qui fréquentent chez la tante de la future impératrice, c'est Retif de La Bretonne

(1) Lettre de Des Essarts du 20 avril 1784, *Contemporaines*, 2^e éd. XIX, lettre 96.

(2) Lettre de Guillebert à Mercier du 30 juin 1786, *Contemporaines* 2^e éd., XXII, lettre 163.

(3) *Le Drame de la vie*, p. 1130.

(4) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 55. "

(5) *Ibid.*, p. 55-56.

(6) *Contemporaines*, V (1780), p. 5.

qui fait sur M^{lle} de Chézy la plus grande impression : « Il était le plus génial de tous, son apparition avait je ne sais quoi d'attirant, de prenant. Il était quelque peu corpulent, assez grand et portait ses cheveux comme Bernardin de Saint-Pierre en boucles naturelles qui lui retombaient sur le cou. En une figure ovale, le nez aux lignes harmonieuses, la bouche d'une expression agréable, de grands yeux expressifs au regard affectueux, lumineux; sa voix très douce allait au cœur. » Nouveau témoignage de la voix « charmante » de Retif de La Bretonne. « Il se montra à mon égard, dit Helmine de Chézy, aussi bienveillant qu'un homme sur le déclin peut l'être vis-à-vis d'une jeune fille. J'aurais aimé à le fréquenter, mais l'anathème dont le monde l'avait accablé m'effraya et me retint (1). »

Plus grande encore était la renommée acquise par Retif à l'étranger. En Allemagne et en Suisse, il était considéré, sous Louis XVI, comme le premier des écrivains français. Les Allemands les plus illustres, Goethe, Schiller, Guillaume de Humboldt, Wieland, placent très haut les œuvres de Monsieur Nicolas (2). Mercier écrit à Palmézeaux :

« J'ai parcouru l'Allemagne, il n'est pas une ville, pas un village même, où l'on ne m'ait demandé de ses nouvelles : « Est-il grand? petit? gras ou maigre? blanc ou noir? Comment est-il habillé? Aime-t-il la bonne chère? le monde, la solitude? » Les nombreuses traductions publiées en Allemagne des œuvres de Retif de La Bretonne témoignent de cette popularité.

Renommée égale, sinon plus grande encore, en Suisse. Chaillet, rédacteur littéraire du journal de Neuchâtel, donne à Retif la primauté sur tous les écrivains de son temps, un temps où vivaient Schiller et Goethe (3). Publiant

(1) HELMINA VON CHEZY, *Unvergessenes*, Leipzig, 1858, II, 104-105.

(2) DÖHREN, p. 3 et 416.

(3) Lettre de Lausanne, 11 juillet 1788, *Le Drame de la vie*, p. 1273-274.

la traduction d'un roman humoristique de F. Schultz (1), le baron de Bilderberck s'exprime ainsi dans sa préface :

« Retif, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition inconcevable dans le siècle où nous vivons... Jusqu'à son cynisme, tout est respectable en lui (2). » Et de Genève Mercier peut écrire à son ami Nicolas : « Dans toute la Suisse votre nom est l'égal des plus grands (3). »

Le journal de Genève publiait ces vers pour être gravés sous son portrait :

Son esprit libre et fier, sans guide, sans modèle,
Même alors qu'il s'égare étonne ses rivaux,
Amant de la nature il lui dut ses pinceaux
Et fut simple, inégal et sublime comme elle (4).

(1) Lausanne, 1789, 2 vol. in-12.

(2) Cité par Cubières en la préface des *Compagnes de Maria*, I, xliij-iv.

(3) 31 août 1782, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 65.

(4) *Journal de Genève*, 9 octobre 1785; — *Contemporaines*, 2^e éd., XX, lettre 132. Les vers sont de l'avocat Marandon, de Bordeaux.

GRIMOD DE LA REYNIÈRE

La manière d'être de Retif, la façon dont il s'habillait, dont il vivait contribuèrent à sa notoriété. Il allait chez ses amis en habits d'ouvrier, déchirés, couverts de taches. On a vu qu'il conserva les mêmes vêtements pendant près de vingt ans. Le manteau noir, à grands plis, dont il se servait, se frangeait de vétusté en s'effilochant, tel que nous le représentent les gravures des *Nuits*. Retif en coupait de temps à autre les parties effilochées en raccourcissant son manteau par le bas. C'était sa manière de passer chez le tailleur.

Il commence l'année 1783 en se déclarant un homme nouveau, guéri d'un amour ridicule, celui de Sara. Son ami lui commande de mettre un frein à ses sentiments (1). Parvenu à la cinquantaine, le pauvre Nicolas était déjà envahi d'infirmités. Les unes, aux manifestations douloureuses, étaient la conséquence de son inconduite; les autres, comme le mal dont il souffrait aux yeux, provenaient d'un excès de travail, en des conditions d'éclairage souvent défectueuses (2). Il vit seul, séparé de sa femme,

(1) *Mes inscriptions*, § 193.

(2) *Ibid.*, § 259, 265.

de ses deux filles, et, à cette époque (1782-1785), dans une cruelle disette d'argent (1), car il s'est dépouillé pour l'impression, avec gravures, des *Contemporaines*, où le pauvre diable a engagé tout ce qu'il possédait, 20.000 lb. (2). « Je me crevais de travail pour me distraire, n'ayant d'autre plaisir, d'autre relâche, qu'une courte promenade journalière autour de l'île Saint-Louis, durant laquelle je gravais mes peines sur la pierre (3). »

Sa belle résolution de tenir son cœur vide d'amour ne tint pas longtemps. En 1783, « j'étais doucement agité par mon goût pour M^{me} Maillard (4). »

Sophie Maillard était une petite femme grêlée, qui ressemblait à Victoire Londo, la jolie charcutière, « muse » du *Nouvel-Abeilard*.

Parmi les plus brillants amis de Retif de La Bretonne, une place à part revient à Alexandre-Balthazard-Laurent Grimod de La Reynière, fils du fermier général. Il avait vingt-quatre ans de moins que l'auteur du *Paysan perverti*. C'est également chez la veuve Duchesne que La Reynière fit sa connaissance le 22 novembre 1782 (5). Il se prendra pour Monsieur Nicolas d'une passion enthousiaste. Dans la suite, il rappellera la timidité, la crainte avec laquelle, jeune homme de vingt-quatre ans, il abordait l'écrivain célèbre (6). Séduit par son allure élégante, Retif lui fit un bon accueil et la conversation s'engagea autour du poëte (7).

Grimod de La Reynière était, lui aussi, un original

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3070; — *Mes inscriptions*, § 216.

(2) *Ibid.*, § 327.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3050.

(4) *Nuits de Paris*, XVI, 415.

(5) Lettre de Grimod, du 21 novembre 1784, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 117.

(6) Lettre de Grimod, du 4 avril 1791, *Le Drame de la vie*, p. 1312.

(7) *Monsieur Nicolas*, p. 3078-3079.

accompli (1). Avocat au parlement, il refusa d'y acheter la place de conseiller que la fortune de ses parents lui permettait d'acquérir, sous prétexte que, « en sa qualité de juge il pourrait fort bien se trouver dans le cas de faire pendre son père, tandis que dans l'état d'avocat il conservait au moins le droit de le défendre ».

Tout à l'opposé de Monsieur Nicolas, La Reynière était ce type de l'homme du monde. Retif dit qu'en sa haute taille il était d'une élégance affable jusqu'en ses moindres mouvements (2). « On le croirait du siècle de la chevalerie par ses égards pour les femmes (3). » Le jeune Grimod écrivait beaucoup. En 1777-1779, âgé de dix-neuf et vingt ans, il publiait avec Lavacher *Le Journal des théâtres*; en 1783, en ses *Réflexions philosophiques sur le plaisir*, il déclare Retif « un des plus grands peintres du siècle ». Les deux écrivains devinrent rapidement intimes. Retif faisait de son jeune ami le confident de ses peines et tourments (4). Ils passaient leurs soirées l'un chez l'autre (5). Monsieur Nicolas devint ainsi l'un des principaux ornements des « déjeuners philosophiques » que Grimod organisait en son hôtel de la rue Boissy-d'Anglas, aujourd'hui hôtel de l'Union artistique. Ces déjeuners, entremêlés de lectures et de dissertations littéraires ou morales, commençaient à onze heures du matin par du café au lait, du thé, des tartines au beurre et des anchois, pour finir à quatre heures par un aloyau rôti et un gigot de dix-huit livres. On buvait du cidre. Chacun des hôtes pouvait amener quatre ou cinq personnes à son choix (6).

(1) Voy. DESNOIRESTERRES, *Grimod de La Reynière et son groupe*, 1877. Monselet lui a consacré un chapitre de ses *Oubliés et dédaignés*, 1857.

(2) *Les Posthumes*, II, 184.

(3) *Les Nuits de Paris*, XII, 2796.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3049, à la date du 29 janvier 1784.

(5) Lettre de Grimod à Retif, 27 mars 1785, *Drame de la vie*, p. 1307.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 3195-3196.

Les deux dîners « antiques » de 1786 firent sensation par leur luxe et leur singularité. Retif assista à celui du 9 mars, représenté en une gravure des *Nuits de Paris*. On y voit Monsieur Nicolas coiffé de son grand chapeau, — il avait demandé l'autorisation de le conserver sur sa tête, se trouvant enrhumé, — assis entre Mercier et de Villeneuve (du Hameauneuf). Retif a donné la description de ce repas dans les *Nuits de Paris* (1) et dans *Monsieur Nicolas* (2).

La contrariété que Grimod éprouva à la suite de sa passion malheureuse pour une de ses cousines, — que ses parents, pour la lui soustraire, marièrent à un M. Mitoire, — le porta à des folies nouvelles. Il prit une maîtresse avec laquelle il fit scandale, publia des pamphlets contre des personnages en vue, si bien que ses parents obtinrent une lettre de cachet qui l'exila en l'abbaye bernardine de Domèvre-lès-Nancy. Le dernier des déjeuners philosophiques fut donné le 8 avril 1786 (3). Le jeune original fut enlevé, jeté dans un carrosse; le 26 avril il arriva chez les Bernardins (4). De son exil, Grimod écrivait à Retif des lettres que celui-ci a imprimées. Elles témoignent de l'ascendant que Retif prenait sur ses amis : Grimod de La Reynière tend les mains vers lui comme vers un être d'une qualité et d'une force supérieures. Il s'indigne des attaques que Royou et Geoffroy, dans *L'Année littéraire* (5), ont dirigées contre *Le Paysan-Paysane* : « Que peuvent de tels atomes contre la colonne du génie ? Ce sont des Lilliputiens qui déclarent la guerre à Hercule. L'homme-montagne n'a

(1) XIII, 2939.

(2) XI, 69 de l'éd. Liseux. La date donnée dans *Monsieur Nicolas* (février) est fausse. La date exacte, 9 mars, se trouve dans les *Inscriptions*, § 669. Cf. lettres de Grimod, du 18 septembre 1790 et du 4 avril 1791, *Le Drame de la vie*, p. 1285 et 1307.

(3) *Le Drame de la vie*, p. 1271.

(4) *Ibid.*, p. 1246.

(5) *Année littéraire*, 1787, n° 16.

besoin que de se secouer pour anéantir cette armée de Mirandons (1). »

Cependant que Retif lui jouait de biens mauvais tours. Les *Françaises* venaient de paraître. « L'introduction, lui écrit Grimod, m'a paru sublime. » Mais quelle n'a pas été la surprise du jeune exilé quand il s'est vu mis en scène. Retif raconte son histoire avec M^{me} Mitoire en la forçant singulièrement de ton. « Vous me permettrez de vous dire que la peinture que vous faites de mon caractère et de ma conduite avec mes parents est un peu chargée et pourra fournir à mes ennemis des armes contre moi. Le plus charné n'aurait pas dit pire, et cette phrase surtout : « Il cessa d'honorer sa mère... » pourrait me faire le plus grand tort ! Si j'ai des opinions, des principes et des façons d'agir différents de ceux des personnes à qui je dois le jour, je n'ai jamais cessé d'avoir pour eux le respect qui leur est dû à tant de titres (2)... »

Nonobstant le juste ressentiment que Grimod aurait dû éprouver, il conserva à l'auteur toute sa sympathie (3).

Grimod fait part à Retif de ses projets d'avenir pour la fin de son exil. Son calme séjour parmi les Bernardins a réduit sa fringale d'excentricité. Il se retirera à la campagne où il espère que Retif viendra le rejoindre avec les siens. Grimod prend l'engagement d'étendre sa sollicitude à tout ce qui l'intéresse. On voit par cette lettre, écrite de Domèvre le 27 avril 1787 (4), que Monsieur Nicolas lui a confié ses soucis, sa tristesse, et lui a même fait entrevoir l'intention où il serait de mettre fin à ses jours.

Mais les rapports entre les deux amis allaient se compliquer.

(1) Lettre du 20 juin 1787, *Le Drame de la vie*, p. 1255.

(2) Lettre de Grimod, *Ibid.*, p. 1240-1241.

(3) *Ibid.*, p. 1240-1245.

(4) *Ibid.*, p. 1246-1247.

Profitant de son absence, Rivarol et Champcenetz publièrent à Paris, sous le nom de La Reynière, un virulent pamphlet, *Le Songe d'Athalie*, dirigé contre M^{me} de Genlis, Buffon, Condorcet, La Harpe. L'exilé en était au désespoir d'autant que, renforçant leur attaque, les auteurs du *Songe d'Athalie*, répandaient, comme venant de Domèvre, de ridicules désaveux. Grimod demanda à Retif d'intervenir pour le défendre. Mais Monsieur Nicolas, qui comptait fort sur ses amis pour l'aider, le soutenir et le protéger, ne se trouvait guère d'attaque, quand il s'agissait de se mettre lui-même en campagne pour eux. Il allègue que les adversaires de Grimod sont malheureusement des écrivains que « leur façon de penser l'empêche de combattre ». L'exilé réplique avec une ironie charmante. Après quoi Retif se rabat sur sa timidité bien connue.

« O mon digne ami ! répond La Reynière, comme vous savez bien excuser votre inertie !... Mais il faut aimer nos affectionnés avec leurs défauts et je suis trop juste pour vouloir que vous exposiez votre tranquillité pour moi (1). »

Retif enfin, pour compléter sa justification, écrivait à son ami en exil, que le mieux en cette affaire serait de laisser, par le silence, s'éteindre le débat. A quoi La Reynière répond encore :

« Je ne suis point de votre avis sur la manière dont vous croyez que je dois être servi ; ce n'est que par l'éclat, qu'en portant ma cause au tribunal du public qu'on pourra espérer de la gagner... Au reste vous ferez comme vous jugerez à propos et je ne puis guider votre plume. Je remarquerai seulement ce que le public lui-même a déjà remarqué, c'est que vous avez cessé de parler de moi dans vos ouvrages, dès que j'ai été malheureux (2). »

Ces lignes se complètent par un joli portrait à la plume que La Reynière trace de son ami Nicolas, toujours à

(1) Lettre du 27 décembre 1787, *Le Drame de la vie*. p. 1267.

(2) *Ibid.*, p. 1268.

topos de l'incident dont il s'agit, au cours d'une lettre à Marion Retif :

« Monsieur votre père est le plus timide des hommes et le moins propre à suivre une affaire où il faut de la constance et de la vigueur et de l'énergie. Je le crois plus capable de sentiments violents que de véritable courage et la crainte de se compromettre l'empêchera toujours de me servir. Je suis loin de lui faire un crime de sa prudence ! Chacun, dans ce monde, vit pour soi, c'est la loi de nature, et le soin de notre conservation est toujours celui qui nous occupe exclusivement (1). »

Dans la suite, les relations des deux écrivains subiront des atteintes plus graves. Au cours des violents démêlés de Monsieur Nicolas avec sa femme, Grimod, comme tous les amis de Retif qui connaissaient Agnès Lebègue, prit le parti de cette dernière, ce qui constituait aux yeux de Monsieur Nicolas un véritable crime : « Amis perfides qui l'ont trahi (2) ! »

Retif adoptera avec violence les doctrines terroristes. Grimod de La Reynière, tout en ayant eu à se plaindre des lettres de cachet, ne les en préférait pas moins aux atrocités qu'il avait sous les yeux. Les lettres qu'il écrit à son ami Nicolas le traitent de « septembriseur » et Retif a l'infamie, — car ici l'inconscience prend des proportions qui ne s'excusent plus, — de publier la correspondance où son ami, en confiance, lui exposait ses idées anti-jacobines, ce qui amena la condamnation à mort de Grimod de La Reynière devant le tribunal révolutionnaire, par contumace heureusement (3).

Grimod de La Reynière offre un esprit et un caractère des plus remarquables. La Révolution l'ayant ruiné, il reprit un commerce d'épicerie qu'il conduisit brillam-

(1) *Les Nuits de Paris*, XIV, liminaires.

(2) *Le Thesmographe*, p. 484.

(3) DUHREN, p. 237.

ment. Il publia de nombreux ouvrages, notamment *L'Almanach des gourmands* qui eut un succès prodigieux (1). Il finit sa vie en mettant à exécution les projets qu'il avait jadis conçus en l'abbaye de Domèvre et à la réalisation desquels il conviait Retif. A Villers-sur-Orge, dans l'ancien château de la Brinvilliers, aménagé en séjour de féerie, avec trucs et machinerie, il coulait ses jours dans ce calme champêtre que l'ami Nicolas avait si bien célébré mais qu'il dédaignait pour lui-même.

On s'est un peu étendu sur les relations de Grimod avec Retif, parce qu'une partie du caractère de ce dernier y apparaît avec un singulier relief.

(1) Huit volumes, 1803-1812.

SON THÉÂTRE

Le 11 février 1783 Retif commença la rédaction de sa comédie dramatique, *La Prévention nationale* (1). Elle fut terminée le 28 février (2); il la reprit, la refondit et l'acheva définitivement le 5 avril (3). L'impression en fut commencée dès le 13 avril (4). La pièce est tirée de *La Malédiction paternelle*, traitant des oppositions de sentiments entre hommes de nationalités diverses. *La Prévention nationale* est la déformation du patriotisme. Retif était anglomane, tout en restant Français de cœur. La pièce est une peinture énergique de ces conflits de sentiments, gâtée par des longueurs fatigantes. Mercier conseillait à son ami d'être bref.

(1) *Mes inscriptions*, § 223.

(2) *Ibid.*, § 229.

(3) *Ibid.*, § 241.

(4) *Ibid.*, § 242. — *Le Théâtre*, de Retif de La Bretonne, a été réuni en cinq volumes in-12; le premier, soi-disant imprimé à Londres, les suivants à Neuchâtel... Et se trouve chez l'auteur, rue des Bernardins, n° 10 (1770-1795). L'analyse détaillée en est donnée par Lacroix, p. 378-387, et QUÉRARD, p. 186. *La Prévention nationale* fut publiée à part en 1784, à La Haye, et se trouve chez Regnault..., 2 vol. in-12. Deux volumes de documents justificatifs. *Faits qui servent de base à la Prévention nationale*, à Genève, et se trouve à Paris, chez Regnault, 1784, in-12. *La Prévention nationale* a ensuite été réimprimée, sans les variantes, dans *Le Théâtre*, voy. LACROIX, p. 215-224.

« Effacez, ou l'on effacera pour vous (1). » Conseil que l'ami Nicolas était incapable de suivre, aussi aucune de ses pièces ne fut, elle jamais représentée, sauf sur des théâtres de société.

La plus remarquable en est le drame intitulé *Les Fautes sont personnelles*, réaction contre le sentiment de solidarité, encore si fort à cette époque, qui faisait retomber sur une famille entière le crime ou le délit commis par l'un des siens. La société française est en voie de transformation et jusque dans les couches profondes : de là naîtra la Révolution. L'œuvre de Retif répond à cette évolution. Le quatrième acte en est d'une grande puissance dramatique. Une jeune fille, qui ne peut se marier à cause du crime commis par l'un de ses frères, arrive sur la scène où elle accompagne son père auquel la faute de son fils a fait perdre la raison. Le vieillard ne fait plus que murmurer :

— Dites-moi, ai-je encore de l'honneur?

La pièce tout entière fut écrite en trois jours. Retif en a indiqué la base : deux sœurs, Céleste et Julie Bertrand, dont le frère avait été rompu en grève. Elles travaillaient chez une dentelière. Retif avait un camarade qu'il avait connu à l'imprimerie du Louvre, frère d'un criminel supplicié. Il lui proposa d'épouser Julie Bertrand :

— C'est la femme pour moi !

Les malheureux ne pouvaient faire d'autre mariage. Ils s'unirent et durent s'expatrier : « Beaux tous deux, bruns tous deux, ils ont dû être un phénomène en Angleterre (2). »

L'acteur Desessarts lut le drame de Retif à la Comédie-Française où il aurait voulu le faire représenter. La lecture fit sensation, mais la pièce ne fut pas reçue sur l'opposition de M^{lle} Bellecour, effrayée de la brutalité de quelques

(1) Mercier à Retif, s. d. (1786), *Contemporaines*, 2^e éd., XXI lettre 152.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 2780-2781.

scènes (1). On n'était pas encore fait aux coups de poing que le *xix^e* siècle a recherchés.

Retif se plaint de ce que sa pièce ait été dans la suite plagiée par Laya, « un de ces auteurs, dit-il, qui ne pensent que d'après les autres (2) ».

En 1789, le chevalier de Saint-Mars fit représenter la comédie si curieusement intitulée *Sa mère l'allaita* en son hôtel, rue de Popincourt, par « une pension de demoiselles ». Un acteur de la Comédie italienne, — où l'on jouait en français, — assistait à la représentation. Il porta la pièce à son théâtre, où elle fut reçue. Retif en eut si grand plaisir que, déjà, il déterminait l'endroit de la salle, — le parterre, — d'où il assisterait à la première. Mercier, tout heureux, en écrit à l'auteur :

« Soyez sûr, Monsieur, que j'aurai de la joie à voir sur mon théâtre une pièce de votre façon. Si vous vous fusiez livré à ce genre, vous nous auriez écrasés tous (3). » Grimod lui envoie de Domèvre ses félicitations (4). Hélas ! ce n'était qu'un faux départ ! Paul Lacroix a pensé que la pièce n'avait pu être jouée par suite de l'indisposition de l'actrice principale, M^{lle} Verteuil-Forgeot (5). La vérité est que la comédie n'avait été reçue qu'à correction et que l'affaire en resta là (6).

Le Loup dans la bergerie est inspiré par les rapports sentimentaux de Monsieur Nicolas avec les petites modistes de la rue de Grenelle-Saint-Honoré : comédie mêlée d'ariettes et qui a été souvent plagiée (7). Les vers en sont

(1) LACROIX, p. 384; — ASSÉZAT, *Les Contemporaines mêlées*, p. 68-69.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 3096.

(3) *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 152.

(4) 11 août 1787, *Le Drame de la vie*, p. 1258.

(5) LACROIX, p. 384.

(6) BÉCLARD, d'après les archives de la Comédie italienne à la Bibliothèque de l'Opéra, p. 741.

(7) MONSELET, p. 200.

tournés en cet art mirlitonesque qui trouvera son expression parfaite dans les livrets de M. Scribe.

Avec quelle grâce l'une des petites modistes en scène ne devait-elle pas chanter :

Je portais seule, un jour,
Une belle coiffure;
Je trouvais dans la cour
Un monsieur fait au tour,
Qui me dit : « Je vous jure,
Vous êtes un amour ! »

EN FAMILLE

En mars 1784, Retif entreprit son *Oribeau*, que le libraire intitula, contre l'avis de l'auteur (1), *Les Veillées du Marais* (2), pour le rapprocher des *Veillées du Château*, qui paraissaient à cette époque et dont le succès était assez grand (3). En sa présomption enfantine, Retif avait naïvement composé ce livre pour l'éducation du Dauphin. Peut-être avait-il la prétention d'en être nommé précepteur, comme il avait l'ambition d'être nommé censeur de la librairie (4). Retif de La Bretonne censeur royal !

« Tout m'accablait à la fois », écrit le malheureux à la date du 14 septembre 1784 (5). *La Paysane pervertie* avait été paraphée par Terrasson, mais arrêtée par le directeur de la librairie (6). Monsieur Nicolas se voyait déjà sous les verrous de la Bastille (7) dont il se faisait

(1) *Mes inscriptions*, § 365.

(2) *Les Veillées du Marais* ou *Histoire du grand prince Oribeau, roi de Mommonie...*, imprimé à Waterford, 1785. 4 parties en 2 vol. in-12. Voy. LACROIX, p. 237-240, et MONSELET, p. 147-148. Il en parut six ans après une nouvelle édition sous le titre : *L'Instituteur d'un prince royal*.

(3) *Mes ouvrages*, p. 4725.

(4) *Mes inscriptions*, § 543.

(5) *Ibid.*, § 415.

(6) *Ibid.*, § 250.

(7) *Ibid.*, § 403.

un épouvantail. Le malheureux s'éveillait au milieu de la nuit, claquant des dents :

— Ha ! ma vie est empoisonnée (1) !... la verge de fer est levée sur moi (2) !

Et voici les graves complications avec son gendre Augé, « un monstre de laideur, âgé de trente-six ans, sans vertu, sans fortune », qui avait épousé sa fille Agnès. Un ami d'Augé, Blérie de Servillé, commis aux poudres et salpêtres, le traitait lui-même de voleur (3). Augé logeait rue de la Mortellerie avec sa femme, Agnès Retif, qu'il brutalisait (4). Il y eut une série de brouilles, de raccommodements : Agnès fuyait le domicile conjugal, puis y revenait. Le pauvre Retif, qui aimait beaucoup ses deux filles, Agnès et Marion, en ressentait le contre-coup. Il faisait des démarches auprès du prévôt des marchands, Le Pelletier de Morfontaine, pour caser son gendre dans l'administration de la ville. « Je lui parlai d'Augé comme d'un mauvais sujet qui faisait le malheur de ma fille et qu'il fallait contenir en l'obligeant. » Quinze jours après, Augé était employé dans les bureaux du premier secrétaire de Le Pelletier (5).

Retif était venu rendre compte de ses démarches à sa fille. Augé entra :

— Que je ne vous chasse pas, dit-il à son beau-père.

— Pardonnez, vous me chassez.

Augé était gris ; il rejoignit dans la rue son beau-père qui le traita de monstre ; l'autre leva sa canne en l'appelant « gredin ». Le guet à cheval les sépara (6).

Le 21 juillet 1785, Agnès se réfugia rue Saint-Jacques,

(1) *Mes Inscriptions*, § 250, et *Monsieur Nicolas*, p. 3050-3051.

(2) *Monsieur Nicolas*, éd. Liseux, I, 262.

(3) Lettre du 26 juillet 1785, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469, f. 64-65.

(4) *Ibid.*, f. 62.

(5) *Mes inscriptions*, § 471.

(6) *Ibid.*, § 469.

chez le graveur Berthet, qui travaillait pour l'illustration des *Contemporaines* (1).

Le 24 février 1786, Retif et sa fille comparurent avec Augé devant le lieutenant civil qui décida, le 7 mars, qu'Agnès demeurerait chez son beau-père, mais que son mari ne serait pas tenu de lui verser pension (2).

Les tracas ne finirent pas ainsi. Augé avait pris son beau-père en haine et, durant bien des années encore, il s'acharnerait contre lui.

Le plaisant, en ces lamentables histoires, c'est que, séparé de sa femme, Augé se consola avec... Sara Debée, la belle Sara elle-même qui avait été l'une des grandes passions de Retif. Il la battait d'ailleurs comme il avait battu Agnès, et Monsieur Nicolas, loin de tirer satisfaction de la manière dont le « monstre » le vengeait de l'infidèle, crut devoir s'ériger en défenseur du sexe faible et envoyer un cartel au malotru, que celui-ci déclina.

Retif a narré les malheurs de sa fille Agnès en une de ses œuvres les plus étranges par son exaltation dévergondée : *Ingénue Saxancour* ou *La Femme séparée*, avec le sous-titre explicatif : « Histoire propre à démontrer combien il est dangereux pour les filles de se marier par précipitation et avec précipitation, malgré leurs parents (3). »

Si nous en croyons Retif, le livre aurait été écrit par la fille Agnès elle-même et ce pourrait bien être vrai, en grande partie tout au moins, car le style n'a pas cette couple aisance, cette chaude abondance qui caractérise l'auteur du *Paysan-paysane* ; du moins Retif y a-t-il mis la main, ne fût-ce que pour corser l'ouvrage et, aux mau-

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 65 v^o ; — *Mescriptions*, § 521 ; — *Monsieur Nicolas*, p. 3671 ; — *La Semaine éternelle*, p. 217-218.

(2) HUE, p. 222-223.

(3) Écrite par elle-même. A Liège, et se trouve à Paris, chez Barandian, 1789, 3 parties en 3 vol. in-12. Voy. LACROIX, p. 314-319 et MONSELET, p. 158.

vais traitements dont sa fille avait été victime, mêler ceux qu'avait soufferts, de la part de son amant, une dame Laruelle, dont il avait recueilli les confidences (1). Dans la suite, Retif continuera de se déclarer étranger à ce livre, qui est de la plus grande rareté dans son édition originale (2). Il semblerait que l'auteur en ait lui-même détruit les exemplaires. Dans ce roman, dit Paul Lacroix (3), l'écrivain « a dépassé les bornes du cynisme le plus audacieux ». Grimod de La Reynière signalait déjà à son vieil ami la folie d'une pareille publication, où il ne déshonorait pas seulement son gendre, mais sa fille elle-même. « Si vous saviez ce qui m'a été écrit de Paris à cette occasion, et cela par des gens qui ne vous connaissent même pas, vous frémiriez (4). »

Sa seconde fille, Marion, lui donnait du moins toute satisfaction. « Douce et bienfaisante enfant dont l'air de candeur et d'honnêteté, écrivait le chevalier de Saint-Mars (5), pourrait servir de modèle aux bons peintres. » Il l'appelait encore « Figure de vierge » ou « Notre-dame de Douceur » (6), et lui adressait ses salutations angéliques (7). Elle avait cependant les sourcils très noirs, comme sa sœur Agnès; les deux filles le tenaient de leur mère (8).

Monsieur Nicolas fut atteint, à cette époque, d'un mal affligeant, conséquence de sa vie dissipée. Marion vint s'installer chez lui et le soigna avec le plus tendre dévoue-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3143-3144; — *Mes ouvrages*, p. 4729.

(2) *La Semaine nocturne*, p. 212 et 226.

(3) P. 316.

(4) Lettre datée de Marseille, 7 juillet 1791, *Le Drame de la vie*, p. 1321. Voy. aussi lettre datée de Béziers, 29 mai 1791. *Ibid.*, p. 1317-1318.

(5) Lettre du 5 décembre 1785, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 141.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 3105.

(7) Lettre du 8 avril 1786, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 147.

(8) *Monsieur Nicolas*, p. 3148.

ment (1). « Fille chérie, s'écrie le père reconnaissant, doux et cher objet d'une immortelle tendresse (2)! » Elle était intelligente, lettrée, servait parfois de secrétaire à son père. Grimod de La Reynière accuse réception d'une lettre de dix grandes pages écrite par elle, très philosophique, et qu'il mit trois heures à lire (3). Le chevalier de Saint-Mars manifestait l'intention de l'épouser (4). Il invitait le père et la fille en sa charmante demeure de la rue Popincourt, « presque à la campagne ». « Quand il nous invitait, dit Retif, c'était un jour de fête et ces jours arrivaient souvent (5). Il était d'un caractère parfait, aimant, aimable, naïf avec grâce, franc, loyal chevalier (6). » Il avait, il est vrai, soixante-dix ans (7). Marion, née en 1764 (8), en avait à peine vingt-deux.

La différence d'âge entre l'inspecteur général de l'artillerie et la jeune fille était peut-être un peu forte; mais le chevalier de Saint-Mars était très riche. En son naïf egoïsme, Retif désirait beaucoup cette union : il y voyait son existence moelleusement assurée pour le reste de ses jours, avec liberté de ne plus s'occuper que de ses livres et de leurs gravures, où il mettait tout son avoir. Le projet échoua. Retif y vit des intrigues ténébreuses. Il est probable que Marion, quel que fût son dévouement pour son père, ne désirait pas le porter jusque là. Elle pousera son cousin germain, un jeune gars, Edmond Retif, fils de Pierre le cadet des frères de son père, celui qui était demeuré à Sacy pour y cultiver le domaine ances-

(1) COTTIN, p. XXV-XXVI.

(2) *Les Nuits de Paris*, XIII, 2962.

(3) Lettre datée de Domèvre, 20 juin 1787, *Drame de la vie*, p. 1254.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3076.

(5) *Ibid.*, p. 3121.

(6) *Ibid.*

(7) Lettre du 8 avril 1786, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 147.

(8) *Monsieur Nicolas*, p. 2984-2985.

tral (1). Edmond Retif mourra à vingt-quatre ans, laissant sa jeune femme mère de trois filles, « mes petites-filles, écrit Retif, tout à la fois et mes nièces (2) ». Devenue veuve, Marion reviendra à Paris, avec ses enfants, et, sans demeurer avec lui, continuera de s'occuper affectueusement de son père jusqu'à son dernier jour. Elle mourra en 1836, âgée de soixante-douze ans (3).

En cette année 1785, les affaires de Monsieur Nicolas s'améliorèrent grandement, grâce à une heureuse opération de librairie. En octobre, il vendait à la veuve Duchesne plusieurs éditions du *Paysan*, de *La Paysane* et de *La Vie de mon père* moyennant 56.000 lb. Il devait 20.000 lb. pour avances sur gravures; restaient 36.000 lb., approximativement un demi-million de valeur actuelle (4). « J'étais tranquille pour ma subsistance (5). » Il logeait, depuis le 15 juillet 1781, rue des Bernardins (6), mais avait loué, d'autre part, un magasin rue Saint-Jacques, en face de la rue du Plâtre (7), dans la maison de la vieille poste, dont son graveur Berthet occupait le troisième. Il y entreposait les exemplaires des nombreuses éditions de ses livres qu'il imprimait à ses frais, et y mettait ses notes et écrits intimes à l'abri des regards indiscrets, — il s'agit particulièrement de sa femme (8). Les deux époux avaient également loué un jardin au faubourg Saint-Marceau, rue de Lourcine (9). Ils y donnaient des dîners à des hôtes de marque, au célèbre Fontanes, qui deviendra grand maître de l'Université, à François Lamarque qui

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3183; — P. COTTIN, p. XXV; — HUE, p. 224, note.

(2) Lettre aux époux Fontaine, 9 juillet 1797, *Lettres inédites*, p. 29

(3) MONSELET, p. 210; — DUHREN, p. 223.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3057.

(5) *Ibid.*, p. 3121.

(6) *La Semaine nocturne*, p. 204-206.

(7) *Ibid.*

(8) *Mes inscriptions*, § 551.

(9) *Ibid.*, § 401, p. 91.

viendra président des Cinq-Cents, au philosophe Joubert, Grimod de La Reynière. Marlin en parle dans sa correspondance. Fontanes était jeune encore. Ses traits, dit Marlin, marquaient du génie. « Il avait dans les manières une sorte de dignité, moins imposante qu'aimable. » Fontanes approchait de la trentaine, avec une réputation de poète élégant et châtié. Ainsi que le moraliste Joubert, était attiré par la grâce, l'intelligence et la distinction de M^{me} Retif. Dans le différend surgi entre les deux époux, ils prendront nettement le parti de la femme, ainsi que Marlin, d'ailleurs, et Grimod de La Reynière et généralement, comme nous l'avons dit, tous les amis de Monsieur Nicolas. Retif en tirera les conclusions qu'on imagine; il s'approchera notamment aux plus éminents de ses amis, à Fontanes, à Joubert, d'avoir fait la cour à la femme pour se venger aux crochets du mari :

« Ils trouvèrent dans Agnès une créature facile; ils eurent la pensée de s'établir chez elle et d'y vivre à discrétion. Ils avaient trouvé leur femme, mais ils n'avaient pas trouvé leur homme; quoique bonasse, je suis impitoyable pour les frelons (1). » Insinuations qui font sourire. Pressées à des hommes de pareille valeur et qualité. Retif ne pensait d'ailleurs pas que ses affirmations seraient quelque jour contrôlées par ses cahiers de notes, où nous trouvons des indications comme celle-ci : « 1785, 20 janvier : dîner chez nous avec la dinde aux truffes de Joubert (2). »

Le dissentiment entre Retif et sa femme allait s'aggraver. Agnès connaissait le mal dont son mari était atteint; connaissait-elle aussi quelques fragments du livre abominable qu'il était occupé à écrire contre elle, alors qu'ils demeuraient encore ensemble et pour lequel il se cachait à Saint-Jacques? La séparation définitive de Retif et

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3101-3102.

(2) *Mes inscriptions*, § 473.

d'Agnès date du 26 novembre 1785 (1), et, par les *Inscriptions* nous savons que, dès le mois de mars de cette même année, *La Femme infidèle* était à la composition (2).

Ce seul fait suffirait à mettre toute justification du côté d'Agnès et à faire juger la conduite de son mari avec une sévérité indignée. *La Femme infidèle* est un livre criminel (3) Sous forme d'un roman épistolaire à la mode du temps, l'ouvrage se compose principalement de lettres qui auraient été écrites par Agnès Lebègue ou lui auraient été adressées. Quelques-unes d'entre elles peuvent être authentiques, étant donnée la diversité du style des unes aux autres; mais, bien qu'imprimées sur les originaux, elles ont été modifiées, déformées, et la plus grande partie de ces épîtres ont certainement été forgées par le soi-disant éditeur. Au reste, comment Retif aurait-il eu cette correspondance en sa possession? Aussi bien n'avoue-t-il pas qu'il l'a tripatouillée et qu'il a rétabli de mémoire les lettres perdues? On imagine ce que dut être ce rétablissement par les soins de compère Nicolas.

Cubières, ami et admirateur de Retif, écrit à propos de ce vilain ouvrage :

« Parlerai-je de *La Femme infidèle* et d'*Ingénue Saxancour*? Notre cher Nicolas y dévoile les secrets de son ménage, et quels secrets, juste ciel!... il y travaille de son mieux à déshonorer sa femme, qui ne pouvait être déshonorée puisqu'elle a toujours été vertueuse... Tirons le voile sur ces turpitudes et plaignons-en l'auteur qui n'a pu les mettre au jour que dans un accès de délire ou de frénésie (4).

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3104.

(2) *Mes inscriptions*, § 499 et suivants.

(3) *La Femme infidèle*. A La Haye, et se trouve à Paris, chez Maradan, 1788. Quatre parties en 4 vol. in-12. Les premiers exemplaires parurent sous le pseudonyme « Maribert-Courtenai ». Voy. MONSELET, p. 157, et LACROIX, p. 301-319.

(4) LACROIX, p. 44.

L'ouvrage ne fut d'ailleurs pas mis dans le commerce, et les exemplaires en circulation en seront rachetés pour la plus grande partie par la famille pour être détruits (1). Avec *Ingénue Saxancour*, et pour les mêmes motifs, c'est aujourd'hui un des livres les plus rares de Retif. Monselet a vu un portrait d'Agnès Lebègue chez un de ses petits-fils qui portait le nom de son gendre Augé, un pastel: une fort belle tête coiffée en poudre, les traits réguliers, mais d'une expression sévère et hautaine; les sourcils fortement accentués et arqués comme ceux de ses filles (2). Elle était de taille menue et avait le visage légèrement grêlé, et, avoue Retif, elle avait la jambe et le pied admirables (3).

« Ma mère, dira sa fille Agnès, avait coutume de se passionner, de s'exalter, elle y mettait tant de feu... Elle aimait à faire le philosophe (4). » Sa propre mère, M^{me} Lebègue, l'aurait jugée sévèrement: « Ma fille a toujours été fausse, elle a toujours été orgueilleuse et vaine. Elle a toujours été coquette, tant pour la mise que pour agacer les hommes... Elle a un défaut plus essentiel encore: c'est la fureur d'écrire à tort et à travers tout ce qui lui vient à l'esprit (5). » Témoignage d'une authenticité douteuse.

Retif ne pouvait supporter que sa femme s'occupât de littérature, bien qu'il ait lui-même reproduit plusieurs de ses écrits et notamment dans *La Femme infidèle*. Les éloges décernés à sa femme écrivain le mettaient hors de lui.

On a noté plus haut ses reproches à Agnès de dissiper en papier, plume et encre les ressources du ménage (6).

(1) ASSÉZAT, *Contemporaines mêlées*, p. 86.

(2) MONSELET, p. 208.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 2586.

(4) *Ingénue Saxancour*, I, 82.

(5) Lettre que M^{me} Lebègue aurait écrite à l'une des sœurs de son gendre, citée sans référence par P. Cottin, p. XV. Lettre sujette à caution et par le fond et par la forme.

(6) *Lettres inédites*, p. 14.

Ce qui, en ce différend, fait pencher la balance en faveur de M^{me} Retif, c'est l'attitude des deux époux : tandis que Retif, qui avait les torts les plus graves à se faire pardonner, couvrait sa femme des pires injures et calomnies et les redisait à tout écho, celle-ci parlait de lui avec respect et déférence (1). Après la mort de l'homme dont elle avait eu tant à se plaindre, elle écrira sur lui une lettre admirable qui élève la vie entière de Retif et le sauve moralement aux yeux de la postérité. En maintes circonstances, Agnès se montra pour son mari une femme dévouée, faisant en sa faveur et de ses livres des démarches pénibles (2). Quand Retif planta là sa « proterie », pour ne plus s'occuper que de travaux littéraires qui ne pouvaient subvenir aux besoins de sa famille, Agnès, prenant en main le rôle de chef de famille, travailla, entreprit un commerce de modes, un commerce de mousselines, se transforma en institutrice, afin de trouver les ressources nécessaires à son existence et à celle de ses enfants. Ce que Monsieur Nicolas aurait voulu, c'était trouver dans le cœur de sa femme « une disposition adorable à la générosité », c'est-à-dire qu'elle fermât les yeux sur ses innombrables fredaines, sans qu'il eût toutefois à faire montre de son côté d'une générosité également adorable ; car, tout en trompant sa femme comme peut-être jamais mari n'a trompé la sienne, il était d'une jalousie féroce.

« J'ai eu l'honneur de connaître M^{me} Retif dans les dernières années de sa vie, écrit Cubières, et elle m'a toujours paru infiniment respectable par ses mœurs, son honnêteté, son esprit et son caractère (3). »

A ce témoignage, rien ne vient contredire. Sur la fin

(1) Voy. le témoignage de La Reynière cité par Cottin, p. XIV.

(2) Voy. notamment sa démarche auprès du commis de la librairie et de l'exempt d'Hémery, *Monsieur Nicolas*, p. 3084-3085, et, plus haut, à propos des *Contemporaines*.

(3) LACROIX, p. 11, note 1.

de sa vie, Retif en arrivera d'ailleurs, dans l'apaisement des passions, à se juger lui-même :

« Le bonheur d'une maison est dans le cœur de la femme, écrira-t-il aux époux Fontaine de Grenoble. L'homme a un autre lot et une maison prospère quand chacun d'eux fait son devoir. Ni moi, ni ma femme ne l'avons fait et nous avons été misérables, sans honneur, sans bonheur, sans fortune (1). »

Agnès Lebègue quitta son mari le 25 novembre 1785. Le 26 novembre ses deux filles, Agnès et Marion, vinrent s'installer auprès de leur père.

De ce fait, on a déduit des conséquences fâcheuses pour Mme Retif. Il est vrai qu'Agnès Lebègue ne s'entendait pas avec ses filles devenues grandes. Elle et sa fille Agnès notamment avaient des caractères qui, par leur similitude même, étaient faits pour se heurter. Il est vrai aussi que Retif témoignait une vive tendresse à ses enfants (2). Si Marion a la main enflée, « il en est tout mort » (3), il en perd le sommeil (4). Il est vrai même que Retif, charmant et bon homme dans ses rapports familiaux, était agréable à vivre pour ceux qui ne pouvaient contrarier ses habitudes diverses. Encore là ne se trouve pas le motif de la préférence donnée en cette circonstance à leur père par Agnès et par Marion. Leur mère était sans fortune; à cette époque, leur père était fort bien dans ses affaires : avec lui seul elles pouvaient subsister.

Monsieur Nicolas n'avait pas interrompu ses pèlerinages commémoratifs aux lieux qui lui laissaient de chers souvenirs. Devant la maison de Louise à la Nouvelle-Halle, il s'attendrissait, sanglotait et s'écriait en regardant « la belle étoile » qu'il lui avait consacrée :

(1) Lettre du 11 floréal, an V, 30 avril 1797. *Lettres inédites*, p. 10.

(2) *Les Nuits de Paris*, p. 2902.

(3) *Mes inscriptions*, § 1064.

(4) *Ibid.*, § 1065.

« O Lyre, tu es toujours là, mais je ne vois plus Thérèse et Louise ! Louise et Thérèse, nos deux charmantes amies n'y sont plus ! »

Et il fondait en larmes (1).

La porte de la maison de Louise était ouverte. Il monta l'escalier jusqu'à son palier. Parvenu à la porte, il s'arrête, suspend son souffle, écoute un instant, et comme il n'entend pas la voix de Louise, il redescend (2).

Et il retombait en de nouvelles amours. En 1786, il se laissait prendre dans les « filets » de Félicité Mesnager, une modiste de trente-cinq ans qu'il rencontra chez le chevalier de Saint-Mars. Ce fut la neuvième et dernière de ses « grandes aventures (3) ». Les complaisances de la belle n'étaient pas plus désintéressées que celles de Sara, mais l'intérêt en était de nature différente. Son frère, ancien directeur des droits réunis à Caen, était en procès avec les fermiers généraux et Félicité désirait faire servir à sa cause la plume et les amis de son ami Nicolas (4).

Félicité Mesnager lui coûtait de l'argent comme Sara ; il rompit enfin avec elle quand il eut découvert que son amie, tout en lui accordant ses faveurs, travaillait à éloigner le vieux et riche chevalier de Saint-Mars de sa fille Marion, désireuse qu'elle était de l'accaparer elle-même (5).

Enfin, en couronnement de ces amours de plus en plus malheureuses, le 4 juin 1788, Retif entendait parler, pour la première fois depuis trente-sept ans, de Jeannette Rousseau (6). Avec un autre personnage que lui, il conviendrait de s'étonner qu'il n'eût pas cherché plus tôt à avoir des nouvelles de celle qui avait mis dans son cœur

(1) *Les Nuits de Paris*, XIV, 2985,,

(2) *Ibid.*, p. 2986-2987.

(3) *Mon kalendrier*, p. 3882 (sous le nom de Prodiguer).

(4) *Ingénue Saxancour*, III, 106 ; — P. COTTIN, p. 203. n. 3.

(5) *Mes inscriptions*, p. 210, note.

(6) *Monsieur Nicolas*, p. 433 n. et 2664, n.

le grand, le radieux, l' « unique » amour de sa vie. Jeannette ne s'était pas mariée. Elle était entrée comme institutrice dans une famille d'Auvergne à Riom et s'était consacrée à l'éducation des enfants. « Ainsi, dit Retif, tandis que je courais d'écart en écart, Jeannette fournissait une carrière innocente; tandis que je tâchais d'acquérir quelque gloire, elle pratiquait de paisibles vertus (1). »

Car Jeannette avait bien été le seul amour de sa vie. A vrai dire, on aurait de la peine à s'en douter par tout ce qui précède; mais il ne convient pas de juger des faits sur l'apparence.

Nicolas disait à Élise :

— Dans la vérité, vous êtes pour moi Jeannette Rousseau, Marie-Jeanne, M^{me} Parangon, Zéfîre, Henriette, Rose, Eugénie.

A quoi Élise répondait :

— Voilà l'homme que je désirais. Il cessera de m'aimer quand je cesserai d'être ce qu'il aime, sans être moins constant; toujours fidèle à son premier amour!

Et un ingénieur qui assiste à la scène :

— Une jolie constance ! (2)

En effet.

Il est notable que Gérard de Nerval, brillant biographe de *Monsieur Nicolas* et qui présente avec lui plus d'un rapport, ne fût-ce qu'en son noctambulisme, eut la même théorie :

La treizième revient : c'est encor la première
Et c'est toujours la seule (3)...

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 433.

(2) *Le Drame de la vie*, III, 634.

(3) *Les Chimères*, sonnet « Arlémis ».

XXVIII

“ MONSIEUR NICOLAS ”

Le 14 novembre 1783, Retif commença la rédaction de « Compère Nicolas », intitulé dans la suite *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé*, son œuvre la plus célèbre et la plus intéressante (1). Il en écrivit ce même jour les sept premières pages (2); mais il a tenu à établir qu'il en avait conçu le projet dès l'année 1777, cinq ans avant l'apparition des *Confessions* de Jean-Jacques, l'ouvrage étant annoncé dans le catalogue de ses œuvres imprimé en 1778 (3). Et nous en avons la confirmation en quelques passages du *Memento* où Retif expose, en notes encore vagues, le plan de l'œuvre future :

« Oh ! que m'a-t-on laissé au village ! J'y eusse été si

(1) *Monsieur Nicolas* ou *Le Cœur humain dévoilé*. Publié par lui-même, imprimé à la maison et se trouve à Paris, chez le libraire indiqué au frontispice de la dernière partie, 1794-1797. 16 tomes en 8 vol. in-12. Le tome XIII se compose de *Mon kalendrier*, le tome XIV de *Ma morale*, le tome XV de *Ma politique*, le tome XVI de *Mes ouvrages*. La pagination continue du tome I^{er} à la fin du tome XVI, jusqu'à la page 4840. Dans la pensée de l'auteur, l'ouvrage aurait dû comprendre, en outre, *Mes affaires*, *Mes maladies*, *Ma physique*, *Mes contemporains*, *Mes doles*, tomes qui n'ont pas paru. Voy. MONSELET, p. 177-178, QUÉRARD, XII, 190, et LACROIX, p. 387-398.

(2) P. COTTIN, p. XXI.

(3) LACROIX, p. 388.

1754 Sœur... ou plutôt, j'aide inquiétudes ; à-cause de l'endroit où elle est... Cependant, j'ai voulu qu'elle y alât. Votre Epouse, mon Ami, pour vous captiver, doit avoir toutes les grâces : je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même : Aussi, je vous verrais amoureux de toutes les Filles de notre Ville, qu'elles ne me doneraient pas d'inquiétude. Fanchète, avec l'air charmant qu'elle achève de prendre à P^s, effacera toutes ces petites impressions, que je suis bien-aise qui polissent votre esprit, en aguerrissant votre cœur, tandis que vous êtes garçon : Voyez tout; faites l'amour; degoutez-vous du vide de tout-cela ; Ne faites pas come M. Parangon, qui fut très-sage, très-ours, étant à marier, et qui depuis..... Mais Paris, qui donne les grâces, donne aussi bien des vices!... Fanchette

heureux! peindre mes qualités économiques, etc., les belles, les agneaux. »

Ces sept premières pages furent écrites en son logis de la rue des Bernardins, après quoi il posa sa plume et se rendit en sa chère île Saint-Louis dont il fit le tour. Nuit rose; mais la lune répandait les flots de sa blanche lumière. *Per amica silentia lunae*, il lut quelques-unes des dates, qui lui rappelaient ses peines et ses plaisirs. Absorbé en une rêverie apaisante, il songeait à l'œuvre commencée, qui étonnerait ses détracteurs. « Les idées venaient en foule : elles m'accablaient (1). »

Les douze premiers tomes contiennent le récit de sa vie depuis sa naissance jusqu'à l'année 1797 où il termina l'impression. Les années 1785-1797 ne sont qu'esquissées. La rédaction elle-même dura ces quatorze ans, 1787-1797, prise, retouchée, renforcée d'additions et de notes dont les dates sont souvent indiquées. Comme l'ouvrage fut imposé à la casse par l'auteur, plusieurs de ces additions ont été faites au cours de la composition typographique, sur le manuscrit. On rencontrera dans le courant du livre des mentions comme la suivante :

« Puissè-je conduire librement cet important ouvrage jusqu'à sa fin! puissè-je terminer le sixième et dernier volume des *Idées singulières* (2)! Je mourrai content. Ce 18 mai 1784, au milieu des craintes et menaces relatives à mon *peysan-paysane* avec figures (3). »

Le 16 avril 1795, il a imprimé la vi^e partie sur un manuscrit tellement inexact, note-t-il, « que je suis le seul qui ait pu le caser (4). »

1) *Les Nuits de Paris*, XII, 2750.

2) *Le Thesmographe* ou... *Réforme générale des lois*. L'ouvrage ne fut qu'en 1789, deux parties en un vol. in-8°, chez Maradan. Voy. DONSELET, p. 58-59, et LACROIX, p. 320-322.

3) *Monsieur Nicolas*, p. 228, note.

4) *Ibid.*, p. 3221.

Les huit premières parties (quatre volumes), ont paru en 1794. Retif leur a consacré une préface où il dit :

Les tableaux de ces huit parties, malgré le charme de la jeunesse, le romantique des sentiments, le naturel des situations... ne seront pas les plus intéressants. La touche de la fleur de l'âge sera plus ferme; et, dans les dernières parties, l'intérêt croîtra, soit par les personnages mêmes mis en scène, soit par la nouveauté des sentiments (1).

Contrairement à ce qu'annonce Retif, les premiers volumes, par la fraîcheur des descriptions, par l'exquise peinture des champs et de la vie agreste, forment le meilleur morceau de l'ouvrage. Le treizième volume, *Mon kalendrier* (1797), porte au bas du titre :

IMPRIMÉ A LA MAISON ET SE TROUVE A PARIS
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE L'EUROPE
CAR CET OUVRAGE EST POUR TOUTE LA TERRE.

Cet ouvrage « pour toute la terre » consistait en une liste des maîtresses de Retif ordonnée comme un calendrier religieux, chacune d'elles commémorée en un jour déterminé, avec sa biographie. En marge, les dates indiquent la première et la dernière année de leurs amours. Une prostituée y voisine avec une noble dame, Fanny de Beauharnais avec une fille publique. Les femmes qu'il aurait dû épouser y figurent comme épouses; sa femme, Agnès Lebègue, y est inscrite, mais comme mère de ses filles. Comme Retif avait plus de 366 femmes à commémorer, on en trouve deux parfois le même jour. Le premier janvier est placé sous le patronage du père et de la mère de l'auteur et sous celui d'Agathe Tilhien, jolie paysanne de Sacy, brune, propre, qui avait toujours un padoue bleu pour attache à ses souliers et, la première, donna à Monsieur Nicolas dans sa quatrième année l'idée d'un joli pied.

(1) *Monsieur Nicolas*, liminaires.

Le Kalendrier se termine par la liste d'un certain nombre de filles naturelles, filles de Monsieur Nicolas et qui, toutes, sont devenues nymphes au Palais-Royal. La première se nomme Sérafine, dite Belles-Épaules, « elle les avait grasses, blanches et toujours fort découvertes ». Retif monta chez elle. Sérafine, de son joli métier, nourrissait sa mère, fille d'un chantre de Saint-Séverin. Retif la reconnut. Elle se jeta dans ses bras. « Voilà mon gagne-pain, s'écriait-elle en montrant sa fille, et c'est toi qui me l'a donné ! » (1)

Son « Kalendrier » à la main, Monsieur Nicolas allait ensuite en l'île Saint-Louis lire et baiser les « inscriptions » qui commémoraient tant d'attendrissants anniversaires (2).

Fatras sentimental et qui ne serait en somme que divertissant, car jamais plume d'écrivain n'a produit œuvre plus singulière, si l'on n'avait le déplaisir de lire l'épigraphe suivante en tête de l'ouvrage :

Si, quand j'eus toutes ces aventures, dont je rougis, j'avais été républicain, je ne les aurais pas eues et j'eusse été vertueux.

Basse flagornerie aux idées du jour, par laquelle compère Nicolas reniait misérablement les idées de sa vie entière, exprimées maintes fois par lui dans les termes les meilleurs et qui lui avaient inspiré un des rares actes de courage de sa pauvre existence.

Le 16 octobre 1797, Retif écrivait aux époux Fontaine de Grenoble : « J'aurai achevé *Le Cœur humain dévoilé* sous quinze jours (3). »

L'impression se faisait ainsi et la composition.

(1) *Mon Kalendrier*, p. 3904.

(2) *Les Nuits de Paris*, XVI, 402.

(3) *Lettres inédites*, 25 vendémiaire an V, 16 octobre 1796, p. 2-3.

Depuis lors, *Monsieur Nicolas* a été réimprimé très souvent, soit en totalité, soit en partie (1). L'édition Liseux est excellente; mais il faut lire l'œuvre de Retif dans l'édition originale, composée par l'auteur lui-même à l'aide de la petite imprimerie dont il avait fait l'acquisition et qu'il avait installée chez lui; édition d'une vie, d'une couleur, d'un pittoresque dont s'éclaire le texte lui-même. Les passages considérés par l'écrivain comme les plus importants sont imprimés en gros caractères, en cicéro, notamment ceux qui sont consacrés à Jeannette Rousseau, à M^{me} Parangon, à Zéphire, à Rose Bourgeois : les grandes passions; la « gaillarde » sert aux parties d'importance moyenne et le « petit romain » est pour les morceaux utiles, mais de moindre intérêt.

Puis il y a la variété, la diversité des systèmes typographiques et orthographiques essayés l'un après l'autre; ici ce sont des abréviations indiquées par un trait au-dessus du mot comme dans les incunables et les manuscrits du moyen âge; là, les syllabes longues sont marquées d'un accent circonflexe (2). Lorsque certaines lettres minuscules arrivent à faire défaut au cours de la composition, elles sont remplacées, dans le corps même des mots, par des majuscules. Il arrive à l'auteur de faire des corrections à l'un ou à l'autre passage déjà casé. Pour ne pas avoir à défaire la composition d'une page entière lorsque la correction demande un peu plus d'espace, il se sert de caractères d'un œil plus petit ou met les mots en abrégé emmi le texte courant. On en a un exemple par la page de *Monsieur Nicolas* reproduite ici en photogravure.

(1) La réimpression des 14 tomes qui comprennent la biographie de Nicolas Retif a été faite par la librairie Liseux, en 1883, 14 vol. in-8°. Une nouvelle réimpression en volume in-4° est en cours depuis 1924 à la librairie Jonquières, avec illustrations de Sylvain Sauvage. Nous n'indiquons pas les réimpressions partielles, trop nombreuses.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 1625.

On imagine à quel point la diversité de ces accidents typographiques, œuvre de l'auteur lui-même, donne à l'ouvrage un aspect vivant et pittoresque.

A la lecture enfin du livre, il semble que Retif nous adresse par moments directement la parole. Il nous interpelle :

« Lecteur ! je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus, comme l'Anglais condamné à vendre son corps... Je manque de chemises ! »

Parvenu au récit de la mort de Madeleine Baron, survenue à Auxerre quand il était sur le point de l'épouser, nous le voyons fondre en larmes, sous cette brusque émotion :

« Le 16 février 1784, à trois heures et demie, dans mon lit où je travaille, je ressens le coup aussi douloureusement que le premier jour. Si je l'écrivais le 11 mars (date anniversaire), je ne pourrais tenir la plume. » La phrase suivante s'arrête inachevée et nous lisons en note :

« J'en restai ici hier, suffoqué de douleur : je ne pouvais plus écrire. »

Ailleurs des explosions d'un autre genre. Au milieu d'un récit qui se déroule paisiblement, on entend tout à coup :

« Dieu ! qu'il fait chaud ! Et dire que lorsque je travaille comme un mercenaire, la moitié de Paris s'enivre à la campagne. »

Ou bien nous apprenons que l'écrivain s'est interrompu pour aller aux *Italiens* :

« On avait affiché une pièce nouvelle. Grand Dieu, quel vacarme ! une foule d'étourdis, accourus pour polissonner, bruissaient, huaient, sifflaient, puis se demandaient ce que l'auteur avait dit (1). »

Après quoi, le récit se poursuit.

L'auteur écrit en laissant courir sa plume sous l'impulsion de ses pensées qui se bousculent, quittant un sujet pour en

(1) Citation empruntée aux *Nuits*, VIII, 1802.

prendre un autre, puis revenir au premier. « J'écris en désordre, dit-il lui-même (1). »

Ce qui est touchant et, quoiqu'on en ait, rend l'auteur de *Monsieur Nicolas* sympathique, est son extrême sincérité. En combien de pages ne sent-on pas l'émotion, la tendresse d'une humilité véritable : « Concitoyen lecteur, lisez-moi avec courage, malgré mes détails enfantins, car ils sont nécessaires... Je n'ambitionne point de vous étaler de grandes vérités. Vous avez Voltaire, Rousseau, Buffon. Je vous prie seulement de remarquer les choses neuves que je dis honnêtement, simplement (2). »

Ce livre, *Monsieur Nicolas*, marquera sans doute la fin de son activité littéraire. « Puissé-je y mettre la dernière main ! Quand il sera fini, que je meure ! mon travail sera parfait et j'aurai vécu (3). » « Il terminera ma carrière et lorsque tu le tiendras, lecteur, je ne serai plus ; mais je vivrai cependant avec toi par le mélange de mes pensées avec les tiennes, je remuerai encore ton âme et nous existerons ensemble (4). »

Retif estime que Rousseau écrit trop en « auteur », nous dirions trop en « gens de lettres ». Lui, ne veut écrire qu'en « homme ». Son but n'est d'ailleurs pas de faire de la morale, mais de dire sa pensée, ses sentiments (5).

Il n'hésitera pas à dévoiler ses turpitudes (6) et, quelles qu'elles soient, il demande au lecteur son amitié. Le courage qu'il a de se dévêtir doit effacer ses torts, le purifier. Lecteur, « voyez l'homme dans le peu de bien, voyez l'homme dans le mal : je ne suis qu'un homme (7) ». « Terrible tâche que de décrire sa vie, en s'obligeant de dire

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2942.

(2) *Ibid.*, p. 227, note. Citation abrégée.

(3) *Ibid.*, p. 2918-2919.

(4) *Ibid.*, p. 965-966.

(5) *Ibid.*, p. 2918.

(6) *Ibid.*, p. 2834.

(7) *Ibid.*, p. 2918-2919.

toute la vérité, cent fois la plume m'est tombée des mains (1). »

Par moments il se redresse dans un mouvement de naïf orgueil. Oui, il a dévoilé ses turpitudes, mais s'il a été cynique, c'est « par un sentiment superbe de son mérite ». Il a écrit un livre pour l'immensité des siècles (2).

Dans la suite il redeviendra modeste. Il dira plus tard que, sur les nombreux volumes de *Monsieur Nicolas*, il n'est fier que des derniers : les quatre tomes qui traitent de la philosophie, de la morale, de la politique et de la religion (3), les seuls, à vrai dire, qui soient tombés dans un complet oubli.

Les assignats l'ont ruiné et la misère l'a contraint à publier cet ouvrage qui n'aurait dû paraître qu'après sa mort (4) :

« Vous allez me juger, lecteur, je vous livre mon moral pour subsister quelques jours de plus, *Omnia jubet paupertas et facere et pati* (5). »

Un généreux amateur lui avait promis des subventions que les circonstances ne lui permirent de verser que pendant peu de temps (6). Il s'agit de François Arthaud de Lyon : homme d'esprit et original, note Retif (7), « solide en certains principes philosophiques (8) ». Arthaud favorisa pécuniairement le mouvement aérostatique mis à l'ordre du jour par les Montgolfier. Il permit à Retif de terminer l'impression des *Dames nationales* et de commencer celle de *Monsieur Nicolas*. Arthaud fut à son tour ruiné par la Révolution et Retif dut poursuivre l'impression sur ses propres ressources.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2954.

(2) *Ibid.*, p. 3.600.

(3) *Lettres inédites*, p. 22.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 3192.

(5) *Ibid.*, liminaires.

(6) *Ibid.*, p. 3671.

(7) *Les Posthumes*, I, 293-294.

(8) *Monsieur Nicolas*, p. 3191-3192.

Or les acheteurs se faisaient de plus en plus rares à mesure qu'apparaissaient les tomes nouveaux. Les événements de la Révolution ne favorisaient pas une entreprise pareille. La plupart des premiers souscripteurs étaient émigrés ou guillotins. Les tomes IX-XVI sont inférieurs aux précédents pour la qualité du papier et la typographie, et ils ne sont plus tirés qu'à deux cent cinquante exemplaires, deux cents exemplaires en moins que les premiers volumes. Encore cette édition réduite ne peut-elle être vendue (1). En son domicile, l'auteur en montrait mélancoliquement les ballots ficelés à sa fille Marion :

— Il y a là une fortune, mais il faut que je sois sous terre pour être apprécié à ma valeur...

Hélas ! en 1806, après sa mort, les volumes de *Monsieur Nicolas* furent vendus au poids du papier (2). Et cependant le pauvre homme avait raison. Un seul exemplaire de *Monsieur Nicolas*, qui se vendait déjà sept cents francs en 1872, se vend aujourd'hui plus de deux mille.

C'est en Allemagne encore que *Monsieur Nicolas* fut le mieux compris à son apparition et par les plus grands esprits.

Le 2 janvier 1798, Schiller en écrivait à Goethe (3) :

« Avez-vous lu, par hasard, le rare ouvrage de Retif, *Le Cœur humain dévoilé*? J'en ai lu tout ce qui en a paru et, dédaignant tout ce que l'ouvrage contient de répugnant, de plat et de révoltant, je m'en suis délecté. Une nature d'une telle sensibilité m'était inconnue. La variété des individualités, — féminines surtout, — que l'on y rencontre, la vie et le réalisme des descriptions, les détails caractéristiques et la peinture des mœurs françaises en certaine partie de la classe populaire doivent intéresser.

(1) LACROIX, p. 403.

(2) *Ibid.*

3) Correspondance de Schiller, éd. Ph. Stein, II, 219.

Pour moi, qui ai si peu occasion de puiser au dehors et l'étudier les hommes dans la vie réelle, un tel livre, quelle qu'estime que j'aie d'ailleurs pour celui de Benvenuto Cellini, a une valeur inappréciable. »

Et Guillaume de Humboldt, de Paris, écrivait également à Goethe qu'un pareil ouvrage lui paraissait le plus vrai et le plus vivant qui eût encore paru (1).

Une dernière question se pose : quelle confiance mérite *Monsieur Nicolas*, au point de vue de la véracité et de l'exactitude des faits ? Une confiance beaucoup plus grande, sans aucun doute, que les *Confessions* de Jean-Jacques. C'est la conclusion à laquelle sont arrivés unanimement, aussi bien en Allemagne qu'en France, les érudits qui ont étudié la question (2). Au fait, doit-on s'en étonner ? Rousseau a écrit ses *Confessions* entièrement de mémoire, tandis que Retif avait sous les yeux ses fameux cahiers, ses notes, ses vers, le relevé avec commentaires de ses inscriptions, documentation qui, malgré les destructions partielles par M^{me} Lebègue, en 1752 (3), remontait aux premières années de la jeunesse.

« Les voilà, s'écrie-t-il, ces fameux cahiers, depuis quarante-cinq ans dépositaires fidèles de toutes mes pensées, écrites à mesure pour moi-même, non pour tromper les autres : je les dérobaï à tout le monde. » Puis il avait ses vers où il avait noté dans sa jeunesse les principaux événements de sa vie, particulièrement ses aventures amoureuses. Les premiers remontaient à 1752.

On peut, au reste, faire la critique de certaines parties de *Monsieur Nicolas* par les textes contemporains.

M. Monceaux a comparé le récit que Retif donne de

(1) DÜHREN, p. 22.

(2) Telle est l'opinion de Monselet, de G. de Nerval, de P. Lacroix, de P. Cottin, de E. Duhren. « L'exactitude des faits, écrit ce dernier, se confirme en toute circonstance », p. 342.

(3) *Faits qui servent de base...*, II. 426.

l'incendie de Courgis, en 1749, avec la relation du même événement, écrite par l'ancien maire Droin et l'a reconnu exact : « Une relation de l'incendie de Courgis, rapprochée des notes de M. Droin, montre que, dans *Monsieur Nicolas*, l'auteur a décrit avec la plus grande exactitude l'histoire de sa jeunesse (1). » M. Monceaux ajoute : « Depuis que nous avons lu quelques-unes des œuvres de Retif, après avoir parcouru les parties de l'Auxerrois si chères à son cœur, nous avons acquis la conviction que ses descriptions sont d'une réalité saisissante (2). »

Nous avons pu constater personnellement, en compagnie de M. Gilbert Rouger, que la maison Cuzin actuelle, ancienne maison Fournier, auprès de la porte de l'Horloge, à Auxerre présente exactement les lieux tels que Monsieur Nicolas les décrit lors de son arrivée chez Parangon : la boutique, la salle, la cour, l'escalier par lequel le jeune apprenti montait à sa chambre au-dessus des latrines; et M. Henri Garreau, de la maison Garreau frères, nous disait (3) que, les premiers volumes de *Monsieur Nicolas* en main, il suivait précisément les allées et venues, les aventures diverses de Retif à Auxerre.

Le marquis de Bordes de Fortage, à Bordeaux, possédait une lettre de Retif à Nougaret, datée de Sacy, 16 juillet 1767, qui permet de constater que ce que Retif a dit dans son autobiographie de son séjour et de ses occupations à Sacy, à cette époque, est parfaitement exact (4).

Une minutieuse comparaison de la romantique histoire de Sara, qui occupe le tome XII de *Monsieur Nicolas* avec les *Inscriptions* conduit à la même conclusion : la

(1) MONCEAUX, p. 107-108.

(2) *Ibid.*, p. 106, 108 et 110.

(3) Le 17 août 1927.

(4) *Catal. de la bibl. de Bordes de Fortage* (Bordeaux, 1927), p. 60, n° 3948.

répétition des faits « démontre que *Monsieur Nicolas* n'est point une histoire fabriquée, ni même « romanisée », mais un récit authentique (1). » Et la même observation surgit de la comparaison du *Memento* (2) avec l'histoire trouba-louresque des petites modistes.

Nous répéterons néanmoins qu'il convient de tenir en suspicion les conclusions lascives des aventures amou-reuses de l'ami Nicolas, telles qu'elles sont présentées en cette autobiographie publiée en 1794-1797. La comparaison avec la relation des mêmes faits écrite à une époque antérieure, notamment dans *Les Nuits* et *Les Contemporaines*, montre la déformation érotique dans une pensée sénile : la délicieuse histoire de Louise et Thérèse et la gracieuse aventure des *Nuits* qui se termine à l'aurore, place Vendôme, en sont des exemples caractéristiques.

Et convient-il de s'arrêter à cet amoncellement de paternités féminines, — car Monsieur Nicolas ne savait faire que des filles, — accumulées par Retif en son autobio-graphie et plus particulièrement en son *Kalendrier*, quelques-unes dans des conditions d'in vraisemblance grossière ? On a vu que, d'un grand nombre de ces filles, le père serait ensuite devenu l'amant, pour n'apprendre que trop tard le lien qui les unissait. On est en présence d'une forme de sadisme tourné vers l'inceste, comme celui du marquis de Sade l'était vers la cruauté.

Le Drame de la vie « contenant un homme tout entier, pièce en treize actes, des ombres, et en dix pièces régulières (3) », est l'histoire de Monsieur Nicolas mise au théâtre pour ombres chinoises.

(1) P. COTTIN, p. VI.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, 12469 bis.

(3) *Le Drame de la vie*, cinq parties en 5 vol. in-12. Imprimé à Paris, à la maison; chez la veuve Duchesne et Mérigot, libraires rue Saint-Séverin, 1793. Voy. MONSELET, p. 172-173, et LACROIX p. 368-377.

Le Drame de la vie, dit Retif, est la « décharge » de *Monsieur Nicolas*. Il y a imprimé les textes dont il ne voulait pas encombrer son œuvre principale (1). L'ouvrage contient, en effet, outre les treize actes pour ombres et les dix pièces « régulières » des lettres et des vers de jeunesse.

Au moment où l'action commence, le héros, — Retif, — a soixante ans. Il suppose qu'il vient d'épouser Jeannette Rousseau, encore vierge à soixante-trois ans (2) :

« Voici, lecteur, l'ouvrage le plus extraordinaire qui ait encore paru », déclare Retif en son avis préliminaire (3). Très extraordinaire en effet. Il y a notamment une scène où Retif réunit vingt-sept de ses filles naturelles : l'une est fille d'une princesse, l'autre d'une bouchère, celle-ci d'une fille qui faisait la femme de son père, tandis que l'épouse faisait la fille à marier; telle est la fille d'une servante de cabaret et telle autre d'une fille publique (4), ce qui n'est évidemment pas ordinaire. Scène folle mais avec une conclusion admirable. Retif, qui se doit tout entier à ses filles légitimes, n'a rien à donner aux fruits de ses amours; mais voici que, dans sa détresse d'homme de génie et de poète, il va leur faire le plus merveilleux des présents : il leur distribue... les étoiles !

Louise aura la Lyre, Thérèse le Cygne, Léonore le Bouvier, Marguerite le Chariot, Marie-Jeanne l'Étoile polaire, Hipsipile Cassiopée, Edmée Colette Sirius... et le reste, comme dit Retif, car il n'aime pas la locution barbare *et cetera*. Et chaque année, à l'anniversaire de chacune d'elles, à dix heures du soir, il ira sur le Pont-Neuf, d'où il contempera l'étoile de celle de ses filles dont la commémoration se place en ce jour, tandis que de son côté, au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1796.

(2) *Le Drame...*, avis de l'éditeur.

(3) *Ibid.*, I, 3.

(4) *Ibid.*, p. 702.

même moment, du lieu où elle se trouvera, son enfant contempera le même astre dans une pensée commune (1). Victor Hugo, en ses plus audacieuses envolées, n'a pas dépassé la folle grandeur de ce romantisme en délire, à laquelle ne pouvait atteindre qu'un cerveau dont l'extragagante exaltation finissait réellement par croire que l'était arrivé.

Arthaud de Lyon le fait dîner plusieurs fois aux Tuileries avec Mercier, Lanjuinais, Louvet, l'abbé Grégoire, Lanhenax et autres convives qui devaient jouer un rôle marquant dans la Révolution (2). L'imprimeur Nicolas Bonneville l'invite de son côté avec des personnalités politiques. Certain jour, la conversation tomba sur la littérature. L'un des convives, écrivain en renom, se lance dans une vive diatribe contre les auteurs de romans, genre inutile et méprisable. Retif écoutait sans mot dire quand, enfin, n'y tenant plus :

— Taisez-vous, lui dit-il en se levant. Malgré tout votre génie vous n'êtes qu'une bête et vous devez m'adorer !

Et, sur cette belle déclaration, il quitte la table et disparaît comme l'éclair.

« Ce trait, ajoutait Bonneville, loin de déplaire aux convives, les amusa infiniment, même celui qui en était l'objet (3). »

(1) *Le Drame de la vie*, p. 722-723.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 3192-3193.

(3) CUBIÈRES, ap. LACROIX, p. 58.

LA RÉVOLUTION

Retif avait entrepris un voyage en Suisse pour s'occuper de la vente de ses ouvrages avec les libraires de Genève et de Neuchâtel (1); à son retour, le 23 juin 1789, il trouva Paris en fermentation.

Depuis la réunion des États généraux, — 5 mai, — une ère nouvelle semblait devoir s'ouvrir.

Retif a laissé plusieurs relations des événements parisiens sous la Révolution, en se bornant généralement à ce qui s'est passé sous ses yeux; aussi ne convient-il pas d'y chercher des faits sensationnels; mais nul écrivain n'a tracé, de la capitale en ces années mémorables, une description, plus fidèle, plus vivante, en sa simplicité. Le premier de ces récits est dans les tomes XV et XVI des *Nuits de Paris* (2), le second dans le tome XV de *Monsieur Nicolas* (3), le troisième dans *Les Posthumes*. De ces pages, on ne saurait trop s'inspirer pour comprendre le véritable caractère de la Révolution à ses débuts.

Les lignes suivantes permettront d'en juger : relation

(1) DÖHREN. p. 270.

(2) Le tome XV, sous le titre *La Semaine nocturne* (1790), le tome XVI sous le titre *Les Nuits de Paris* ou *Le Hibou spectateur* (1794). Il en a été publié une édition illustrée de documents contemporains et débarrassée des éléments hétéroclytes, dans la collection de mémoires illustrés de la librairie Fayard, sous le titre *Les Nuits révolutionnaires*.

(3) Sous le titre *Ma politique*, voy. LACROIX, p. 396-398.

les événements du 14 juillet sur lesquels nous avons établi notre fête nationale.

Cette page est tirée des *Posthumes* (1), où nul historien ne s'est encore avisé de l'aller quérir :

« La Ville (Municipalité) toujours convoquée depuis le 2 (juillet 1789), ayant à sa tête le prévôt des Marchands, délibérait sur ce qu'il y avait à faire. Les échevins, qui se trouvaient trop faibles, abandonnèrent volontiers leurs fonctions aux Électeurs de la capitale, qui s'introduisirent dans l'Hôtel de Ville; mais le dernier prévôt de Marchands, Flesselles, que Pelletier-Morfontaine avait eu le bonheur de se substituer, voulut garder la présidence. Le peuple, ou plutôt la populace, en effervescence, demandait des armes, les uns pour le plaisir d'en avoir, les autres pour les vendre, quelques-uns pour se défendre chez eux contre les brigands et les pillards. Flesselles voulut éluder d'armer indifféremment tout le monde : il n'y avait là rien que de sage. Il écrivit dans des termes ambigus à de Launey, gouverneur de la Bastille. Celui-ci ne crut pas le danger aussi grand qu'il était... Il ne saura pas que des bandits de grand chemin, des mendiants de sac, des scélérats secrets et quelques honnêtes gens abusés étaient autour de la Bastille, odieux séjour ! pour attendre leur proie... Il se croit dans un fort imprenable. De là, ses réponses aux lettres entortillées de Flesselles... De Launey s'occupait très négligemment de ses moyens de défense... La foule arrive à la porte du fort. De Launey ne voit que des polissons en guenilles guidés par quelques Gardes françaises...

« Voilà de Launey prisonnier et la Bastille prise. L'aveugle populace, toujours absurde, toujours aveugle, qui n'est pas en insurrection mais en pillage, se jette sur tout, vole, emporte... et, ne trouvant souvent que des papiers, les jette, les déchire (2). Elle arrête prisonniers de pauvres

(1) P. 228-232.

(2) C'est l'exacte relation du pillage des *Archives de la Bastille*. Retif parle en témoin oculaire.

invalides qui n'ont fait que leur devoir, elle les emmène avec le gouverneur. En route, de Launey, escorté, croit qu'on le mène à l'Hôtel de Ville, qu'on va le confronter avec Flesselles, que celui-ci va prendre sa défense. Il marchait, poussé, pressé par de jeunes polissons de quatorze à seize ans. Près de la Grève (place de l'Hôtel-de-Ville), un de ceux-ci, — car les polissons ont joué un grand rôle dans la Révolution, — un polisson lève sa canne, il en décharge un coup sur la tête chauve du gouverneur, Ce fut le signal. O populace ! Comment des philosophes ont-ils pu prêcher qu'il fallait te prostituer la Liberté !... »

Retif de La Bretonne est un des écrivains qui ont prévu la Révolution, dans les termes les plus précis, et bien des années avant que les événements ne se produisent. « De tous les gens de lettres, je suis le seul qui connaisse le peuple, écrit-il déjà en son *Memento* (1). Prenez garde, magistrats, une révolution se prépare ! »

Il y revient en ses *Nuits* : « De tous les gens de lettres, je suis le seul qui connaisse le peuple, me mêlant à lui... Je suis descendu dans les plus basses classes... Une révolution se prépare ! l'esprit d'insubordination s'étend, se propage ! C'est la classe la plus basse qui fermente sourdement... (2) »

Retif insiste : « Écoutez la voix d'un plébéien qui vit avec le peuple, qui connaît ses plus secrètes pensées. La fermentation existe, elle augmente... Ramenez l'ordre, la subordination ! Et vous, mes chers concitoyens, tremblez que l'anarchie ne vous plonge dans des malheurs !... (3) » « Le pouvoir est passé entre les mains de ceux qui ont intérêt à l'anéantir (4). »

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 102 v°.

(2) *Les Nuits de Paris*, VII, 1487-1488.

(3) *Ibid.*, XIII, 2979.

(4) *Ibid.*, X, 2331.

Ce même 14 juillet, dont il a laissé une description qui varie la vérité, Retif fut arrêté en sa chère île Saint-Louis, sur une dénonciation de son gendre Augé qui l'accusait d'être un « espion du roi ».

Onze heures du soir : Monsieur Nicolas allait prendre le pont de la Tournelle, quand Morin, marchand de vin, la sentinelle du pont (1), le mena tout tremblant au corps de garde, où le témoignage d'une jeune fille demeurant dans l'île, Savinienne Froment, le fit remettre en liberté :

— C'est le pauvre dateur, dit Savinienne... un bon homme. Je me suis complue à le suivre pour lire ce qu'il écrivait. Cela était fort innocent (2).

En son imagination prompte à se forger les périls extrêmes, Retif se voyait déjà transféré à l'Hôtel de Ville et accroché au fatal réverbère. « Ce jour-là on n'examinait rien. »

Une autre dénonciation d'Augé, le 26 octobre suivant, allait avoir des conséquences plus graves (3). En se fondant sur les similitudes qui existaient entre certains écrits de Retif et trois libelles qui venaient de paraître, Augé accusait son beau-père d'en être l'auteur. C'était :

— *Moyen sûr à employer par les deux ordres pour dompter le Tiers-Etat...*

— *Domine salvum fac regem...*

— *Dom B... aux Etats généraux,*

le dernier du caractère le plus ordurier (4).

Retif fut arrêté chez sa fille Marion, le 28 octobre, à 10 heures et demie du soir. Il était malade, prêt à prendre un médicament. Il fut conduit par des fusiliers au district de Saint-Louis la Culture où il fut interrogé (5). On le questionna sur sa vie privée.

(1) *Le Drame de la vie*, p. 1236-1238.

(2) *La Semaine nocturne*, p. 72-76.

(3) *Ibid.*, p. 202.

(4) Sur ces trois pamphlets, voy. LACROIX, p. 457-462.

(5) *La Semaine nocturne*, p. 199-202. Le texte de la délation d'Augé y est publié.

Retif répond qu'il vit séparé de sa femme par commun accord, mais en entretenant avec elle de bons rapports comme en témoignerait leur correspondance. Il réclame une immédiate perquisition chez lui, ce qui fut fait (1). L'innocence de l'accusé fut reconnue et le calomniateur fut emprisonné à la Force, où il resta quatre jours et remis en liberté sur la déclaration de son beau-père qui se contentait de laisser son gendre « à ses remords et à la honte de ses crimes (2) ».

La critique moderne s'est demandé ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans la dénonciation d'Augé. Ph.-L. de Bordes de Fortage serait disposé à croire que l'auteur de *Monsieur Nicolas* aurait tout au moins pris part à la rédaction de ces libelles (3); Paul Lacroix lui attribue le *Dom B... aux Etats généraux* (4). En son interrogatoire du 15 novembre, Augé rétracta ses affirmations en ce qui concernait les deux premiers libelles, pour ne plus imputer à son beau-père que le *Dom B... aux Etats généraux* (5). Retif déclare de son côté que l'auteur du *Domine salvum fac regem* était connu : Peltier, rédacteur des *Actes des apôtres*; quant au *Dom B...*, il aurait été de Sénac de Meilhan. Toutes hypothèses fragiles, faute de données précises.

La connaissance que Retif avait des mœurs populaires contribuait à le faire rechercher du monde aristocratique. En novembre 1789, Sénac de Meilhan, intendant de Valenciennes, le fait dîner avec Talleyrand, Sieyès, la duchesse de Luynes, la comtesse et le vicomte de Laval, Mathieu de Montmorency. Ces nobles personnages se présentaient en marchands du faubourg Saint-Antoine et de

(1) *La semaine nocturne*, p. 220.

(2) *Ibid.*, p. 232; *Le Thesmographe*, p. 587.

(3) Catalogue n° 3920.

(4) P. LACROIX, p. 460.

(5) *La Semaine nocturne*, p. 218.

a rue Saint-Denis, mais les dames demandaient sans cesse :

— Que dit le peuple?

En cette même année 1789, Retif imprime son *Thesmographe*, cinquième et dernier volume paru des *Idées ingulières*, plan de législation dédié aux États-généraux. L'auteur propose pour la France la constitution du Danemark. Selon son usage, Retif a inséré, dans le volume, des pièces et des lettres étrangères au sujet, toute une correspondance relative à ses démêlés avec son gendre, et deux pièces de théâtre, l'une *Le Bouledogue* « destinée au théâtre des danseurs de corde, le sujet étant trop bas pour les Variétés », — il y drapait son propriétaire qui venait de lui donner congé, — l'autre, *L'An deux mille*, comédie héroïque mêlée d'ariettes (1).

Le 23 octobre, Retif assiste à l'assassinat de Foulon et de Berthier; mais à mesure que les événements vont devenir plus violents, il se retirera en son isolement, fréquentant quelque temps encore chez la comtesse de Beauharnais, puis s'éloignant également de ce milieu où les opinions jacobines qu'il va adopter ne seront plus de mise.

Monsieur Nicolas passa une partie de cette année 1789 à étudier les filles du Palais-Royal devenu une foire brillante de jeunesse élégante, provoquante, et de corruption. Il y allait non seulement pour une documentation spéciale nécessaire à ses livres, mais aussi pour y suivre le cours des assignats.

Emmi le gracieux essaim de ces demoiselles du bel air, la mise en circulation du papier-monnaie ne tardera pas à créer une manière de bourse où se négocieront fiévreuse-

(1) *Le Thesmographe* ou *Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les Nations de l'Europe pour opérer une réforme générale des loix*, à La Haie, chez Gosse-Junior et Changuion, libraires des États, et se trouve à Paris, chez Maradan, 1789. Deux parties en un vol. in-8°. Voy. MONSELET, p. 158-159, QUÉRARD, XII, 178, et LACROIX, p. 320-322.

ment les devises révolutionnaires. Le malheureux Retif en avait les poches pleines, transformation des beaux écus que les *Contemporaines* lui avaient valus, aussi que d'indignation, en ses *Nuits*, contre les vils agioteurs qui font monter l'or à des hauteurs vertigineuses en abaissement du papier de la République !

Enfin, Retif fréquentait le Palais-Royal pour y retrouver ses innombrables filles naturelles et il ne passait guère de semaine qu'il n'en dénichât l'une ou l'autre parmi ces nymphes d'humeur accueillante.

Rue de Thionville, il voit sortir d'un magasin une ravissante jeune femme. Il la suit : en marchant la belle retroussait ses jupes et montrait une jambe d'une beauté parfaite. Retif s'approche :

— Baissez votre jupe.

Elle sourit.

— En vérité, il y a conscience à mettre tout le monde sens dessus-dessous et jusqu'aux pauvres vieillards.

— Ho ! je vous connais, dit-elle, et vous allez me connaître aussi : maman est M^{me} Hollier.

La belle était la fille de Monsieur Nicolas, la troisième de ses filles qu'il reconnaissait ainsi à la beauté de sa jambe : les deux autres étaient Adélaïde Simar et Filette Alanette. A ce moment, passe un cabriolet sur le Pont-Neuf. Légère comme le vent, la belle s'y élance, y prend place, salue son père de la main et s'envole. Il ne l'a plus revue (1).

Outre la forme de la jambe, Monsieur Nicolas avait, pour retrouver ses enfants, le « thermomètre de son cœur ». Voici comment fonctionnait ce thermomètre. De temps en temps à la vue d'une jeune personne, Nicolas éprouvait « un sentiment d'aise et de bonheur dont il ne pouvait se rendre raison (2) », jusqu'au jour où il découvrit que ce sentiment provenait de ce qu'il était le père de la jeune femme en

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3242-3243.

(2) *Ibid.*, p. 3156.

question. Ainsi Monsieur Nicolas ne tarda pas à se faire, parmi les filles du Palais-Royal, une nombreuse progéniture, aidé par le bon vouloir de ces dames que ces paternités inattendues semblent avoir beaucoup amusées.

Or il se trouvait qu'Adélaïde Collart, fille naturelle de Monsieur Nicolas, s'était mariée à Cayenne, d'où elle mandait à son père que s'il connaissait des filles aimables, sans fortune, elle le priait de les lui envoyer, assurant qu'elles trouveraient par ses soins un bon mari dans l'aisance et toutes sortes d'agréments.

Où Retif vit l'occasion de caser une partie de ses filles qu'il prit soin de réunir en un dîner, chez quelque bon traiteur du Palais-Royal, avec celles de leurs mamans qu'il put convoquer : treize belles petites personnes, pas farouches du tout, et trois ou quatre dames plus graves, mais qui n'étaient pas méchantes non plus. « J'avais l'air d'un patriarche au milieu de mes femmes et de mes enfants. »

— Ho ! le beau moment ! m'écriai-je.

On imagine si les petites folles s'amusaient.

Il leur donna lecture de la lettre d'Adélaïde Collart et le résultat en fut qu'elles partirent toutes pour Cayenne, d'où leur père commun eut la satisfaction de recevoir, en 1795, de leurs nouvelles : toutes étaient arrivées à bon port, toutes avaient épousé de riches propriétaires, toutes étaient bien établies et surtout très sages, ce qui les changeait beaucoup (1).

Notre homme raconte la merveilleuse aventure avec la gravité qui sied ; mais peut-être M. Paul Cottin est-il bien inspiré en notant que l'imagination de Monsieur Nicolas pourrait bien avoir tiré toute cette belle colonisation du domaine de la plus charmante fantaisie (2).

Ces brillants intermèdes étaient rares malheureusement dans une vie assombrie par les infirmités, par la misère.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3213-3216.

(2) COTTIN, p. XCII.

La faillite du libraire Maradan jette le malheureux écrivain dans une détresse extrême (1). Et puis, le voilà sans amour, et bien que son vieux cœur porte cent rides profondes, une vie sans amour continue de lui paraître un pitoyable fardeau.

« Qui prendrai-je (comme amoureuse) pour les dernières années de ma vie? Je suis au bout, mon âme est éteinte et ne vois rien qui puisse la rallumer (2). »

Son ami Arthaud lui fait faire la connaissance de Mirabeau. Il eût été dommage que ces deux hommes, Retif, Mirabeau, ne se fussent pas rejoints (3). Ils étaient faits pour s'entendre, aussi s'entendirent-ils et, comme nous le verrons, en collaborateurs.

Tocqueville estimait que Mirabeau parlait de la Révolution naissante en homme digne de la diriger; mais a-t-il jamais prononcé des paroles plus étonnantes de clarté et de voyance que ces deux lignes écrites par Retif en 1790?

La déclaration de guerre de l'empereur François II est du 20 avril 1792 et le manifeste de Brunswick du 25 juillet suivant. Dès l'année 1790, Retif écrivait :

« Il ne faut pas nous flatter, notre révolution va nous coûter dix ans de guerre (4). »

Au café Manoury, où il se rendait le soir, on devait décidément le considérer comme absolument toqué.

De province où il s'est retiré, de Lyon, de Montpellier, de Béziers, de Marseille, le fidèle Grimod de La Reynière continue d'écrire les lettres les plus affectueuses à son vieil ami. Il est vraiment touchant par la manière dont il essaie de lui faire bon courage. Il lui dit combien son nom est populaire dans la France entière (5). Il insiste auprès de

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2824-2825.

(2) *Ibid.*, p. 2729.

(3) Voy. surtout *Ma politique*, t. XV de *Monsieur Nicolas*, p. 4233-4323.

(4) *Ibid.*, p. 4320.

(5) Lettre de Lyon. 7 mai 1790, *Le Drame de la vie*, p. 1276.

Retif pour qu'il vienne passer quelques mois avec lui, chez une tante charmante qu'il a à Béziers et qui serait heureuse de le recevoir. « Vous trouverez ici cent personnes nourries à la lecture de vos ouvrages (1). » Retif répond en disant sa tristesse. Il ne voit plus personne. « On ne m'entrevoit plus que, le soir, sur l'île, — car il ne lui a pas été possible de n'y pas revenir, — sur l'île qui est devenue mon cimetière à moi, m'entretenant volontiers avec les absents qui ne m'aigrissent pas (2). » Mais, répond La Reynière, c'est précisément parce que vous souffrez qu'il faut venir à Béziers. « Si vous continuez à demeurer dans le centre de vos chagrins et de vos travaux, votre santé s'affaiblira de plus en plus et vous n'y trouverez qu'une vieillesse douloureuse. » A Béziers, il y a d'ailleurs deux imprimeries bien montées et l'auteur des *Contemporaines* y pourra suivre le cours de ses travaux (3).

Mais Grimod échouera dans ses efforts pour amener à lui son ami Nicolas. « Votre genre de vie serait plus gai à Lyon, Béziers et Marseille qu'à Paris et vous pourriez tout de même composer, imprimer et vendre. Mais rien ne vous tirera de ce cloaque : vous aimez mieux y vivre triste et malade que bien portant et satisfait ailleurs (4). »

Il serait assez difficile de préciser les idées politiques de Monsieur Nicolas durant les années sanglantes : ses *Nuits révolutionnaires* ont été trop cartonnées ; il en désavouera les sentiments. Que si Nicolas tremblait jadis comme la feuille à la pensée d'une lettre de cachet, de quelles lancinantes angoisses ne devait-il pas être assailli à l'aspect de la guillotine. Avec sa sincérité coutumière il ne manque pas d'en faire l'aveu.

Son imagination fougueuse le rend malheureux. « Toutes

(1) Lettre de Béziers, 18 septembre 1790. *Le Drame de la vie*, p. 1286.

(2) *Ibid.*, p. 1340.

(3) Béziers, 4 avril 1791, *Ibid.*, p. 1308-1309.

(4) Marseille, 7 juillet 1791, *Ibid.*, p. 1323.

les nuits, mon imagination vagabonde me peignait l'audience révolutionnaire : Dumas et Coffinhal (président et vice-président du tribunal), leurs sitisangues jurés, les banquettes, les gendarmes à la baïonnette tirée, le fou droyant : *Tu n'as pas la parole !* la tonte frissonnante des cheveux, les mains hideusement ligaturées derrière le dos, la charrette, les huées d'une populace effrénée, la descente serrant le cœur, le fatal escalier, le renversé sur la planchette, la chute bruyante du couperet... les flots de sang (1)... »

Quand on fait paraître des livres, concernant les événements contemporains, sous la pression de visions pareilles, il est rare que les opinions exprimées soient d'une bien limpide indépendance.

Monarchiste convaincu sous l'ancien régime et au début de la Révolution, on voit Retif surmontant sa poltronnerie monter aux Tuileries une garde protectrice du monarque, pique en mains. Louis XVI est prisonnier au Temple, Retif rôde tout autour pour voir le roi se rendre devant ses juges. Il y fait le guet pendant quatre heures. Le 14 janvier, à la Convention, il entend le plaidoyer de Desèze qui l'émeut profondément. La veille encore, il déclarait le roi cent fois coupable, le lendemain il le plaint, il est redevenu monarchiste. Cubières cite le trait suivant :

Retif avait un ami à la Convention qu'il estimait beaucoup. Le 16 janvier, il le guette à la sortie de l'assemblée, un pistolet en poche :

— Avez-vous voté la mort du roi ?

— Non.

— Je vous aurais brûlé la cervelle.

Avril le retrouve partisan de Marat ; mais la sincérité des opinions exprimées dans les *Nuits*, cartonnées sous la Terreur, est des plus suspectes.

On peut dire que, durant toute la Révolution, Retif eut

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3217-3218.

deux idées constantes, fortement enracinées : il les avait développées sous l'ancien régime, il les développera sous le Directoire : l'une est l'énergique condamnation de ce que nous nommons la dictature du prolétariat, l'autre est le communisme. Retif est un communiste décidé. Il ne cessera de développer, sous les formes les plus diverses, ses théories sur la propriété commune à tous les citoyens. Ces deux opinions, qui s'accordent dans sa pensée, forment sa doctrine politique.

Le bas peuple sans éducation est le plus grand ennemi d'un gouvernement. A ce peuple s'adressent les agitateurs qui le mènent à la tyrannie, laquelle doit être distinguée de la monarchie traditionnelle.

« Toute tyrannie est insupportable, écrit Retif, et celle des sans-culottes encore plus que celle des princes, qui n'oppriment pas tout, parce qu'ils ne connaissent pas tout, au lieu que les nombreux tyrans sans-culottes voient partout. Ils sont méchants, jaloux de leurs égaux, ivres du pouvoir d'être oppresseurs, pouvoir qu'ils ne croient jamais porter assez loin, insolents et injustes comme tous les ignorants, comme tous les hommes sans éducation ; cruels comme l'est quiconque fut longtemps avili (1). »

Le seul remède à ce mal est, non le partage égal des biens, car l'inégalité ne tarderait pas à renaître, mais la destruction de toute propriété individuelle : idée déjà développée dans *L'Anthropographe* (1782) et que nous retrouvons dans les pages écrites en 1797.

La doctrine est formulée avec une netteté parfaite. Le communisme seul peut détruire les vices de la société, fonder les sentiments de la solidarité, de fraternité, servir de base à la vertu (2).

Comme un interlocuteur lui objectait :

— Je veux être maître de mon travail, de ma marchan-

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 2175, note.

(2) *Ibid.*, p. 3960 et 3969-3970.

dise, de ma propriété en un mot, que je puisse y mettre le prix que je voudrais... « Étonné, observe Retif, de cette manière bizarre de penser, je tâchai de pénétrer quel était son principe et je le trouvai. Cet homme était *propriétaire* (partisan de la propriété). Il prétendait que la propriété, qui n'est qu'un abus de la société, en est la base. De ce faux principe découlaient toutes les absurdités de son raisonnement (1). »

Retif avait esquissé deux candidatures aux élections pour la Convention, l'une à la section du Panthéon, l'autre dans le département de l'Indre. S'il regrette de ne pas avoir été élu, c'est à cause de ses plans communistes, qu'il aurait certainement, pense-t-il, fait adopter (2).

De quelles ressources Retif disposa-t-il durant ces années troublées? Sa fortune avait été ruinée par les assignats. Dans les premiers temps ceux-ci conservèrent une valeur qui alla s'effritant. Retif mit sa plume, et sans aucun doute aussi sa petite imprimerie, à la disposition de Mirabeau dans ses campagnes de pamphlets, notamment contre l'abbé Maury, qui lui tenait tête à la tribune. Les divers partis entretenaient des brochuriers à gages. Le fait est affirmé par le chevalier de Cubières en sa notice sur Retif et confirmé par ce dernier en son tome XV de *Monsieur Nicolas* quand il parle de ses visites mystérieuses à Mirabeau (3). L'attribution à Nicolas Retif de deux au moins des pamphlets dirigés contre l'abbé Maury est admise non seulement par Paul Lacroix (4), mais par Bordes de Fortage (5). Il s'agit des libelles intitulés, l'un *Le Viol* (6), l'autre *Le Mariage de M. l'abbé Maury* (7). En ses *Nuits*

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 4424.

(2) *Nuits de Paris*, XVI, 491.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 4249-4305.

(4) Paul LACROIX, p. 322-324.

(5) *Catalogue*, p. 54, sous le n° 3923.

(6) *Le Viol*, par l'abbé Mauri. S. l. n. d., in-8° de 8 pages.

(7) *Le Mariage de M. l'abbé Mauri*. S. l. n. d., in-8° de 8 pages.

de Paris Retif raconte comment on lui offrait de l'argent pour la rédaction de pamphlets politiques (1).

Retif avait organisé à la librairie de la veuve Duchesne des lectures-conférences qui commencèrent le 1^{er} janvier 1790. Elles se faisaient tous les jours et deux et trois fois par jour les dimanches et jours de fête. « Ce que j'en fis, dit-il, fut en faveur des provinciaux isolés, qui n'ont aucune espèce d'amusement. Je voulais les entretenir de ce qui se passe dans tout le royaume en leur faisant connaître la situation des villes et les mœurs des habitants. » Conférences gratuites sans doute, mais qui contribuaient à la vente de ses livres, des *Contemporaines* plus particulièrement.

Il dînait une fois par semaine chez son ami et protecteur Arthaud et nul doute que celui-ci ne le soutint également de sa bourse jusqu'au jour où il fut lui-même durement atteint dans sa situation matérielle (2).

D'autre part, sa femme Agnès Lebègue, adressait le 30 septembre 1792 à Pétion, maire de Paris, d'accord avec son mari, qui l'engageait à « mettre deux ressources dans leur maison », une pétition à fin d'obtenir une place dans une maison d'éducation publique. Elle se déclarait propre à instruire les enfants et se recommandait du conventionnel Lamarque. La requête porte en apostille : « Nous n'avons aucune place à notre disposition qui puisse occuper utilement les talents de M^{me} Retif (3). »

En 1794, nous trouvons Retif employé en qualité de correcteur à l'imprimerie du *Bulletin des lois* (4).

Après thermidor, la famine, le renchérissement de toutes

(1) *La Semaine nocturne*, p. 425.

(2) *Monsieur Nicolas*, p. 3192-3193 et 3671.

(3) *Archives nationales*, F¹⁵ 242. *Intermédiaire des chercheurs*, 1888. col. 352.

(4) Rapport de Lebrun, sous-chef à la 2^e section de la police, 1798, *Archives nationales*, F⁹ 4266, GRASILIER. p. 73.

choses feront des milliers de victimes parmi lesquelles encore notre pauvre Nicolas. Par décret de la Convention du 14 nivôse an III (5 janvier 1795), après intervention de Marie-Joseph Chénier, Retif obtiendra un secours de 2.000 livres (1).

Durant ces années agitées, de grands changements survinrent dans la famille de Monsieur Nicolas. Le 21 mars 1791, sa fille Marion, — figure de vierge, — épousa, comme nous l'avons dit, son cousin Edmond Retif, de Sacy. Son jeune mari meurt, à vingt-quatre ans et Marion revient s'établir à Paris avec ses trois petites filles; elle n'abandonnera plus le vieux Retif, tandis que sa fille aînée, Agnès, divorcée d'avec Augé, épousait, en 1793, un employé, Louis Vignon. De leur union naîtra Victor Vignon de La Bretonne, romancier et poète, qui héritera de la fécondité de son grand-père. Il publiera *Les Nouvelles Nuits de Paris*, écrira une comédie, *Fanny*, dédiée à la comtesse de Beauharnais et brûlera une partie de ses manuscrits en 1828, « en un jour de désespoir (2) ».

Le 16 janvier sera prononcé le divorce de Nicolas Retif et d'Agnès Lebègue (3), sur la demande de cette dernière.

On était en pleine Terreur quand, un matin, à la porte de sa petite imprimerie, rue de la Bûcherie, il vit paraître Hue, le juge de paix sans-culotte :

— St!... on veut te parler.

Nicolas était blanc de peur. Il avance en tremblant :

— Nous venons mettre les scellés chez toi.

Retif se rappelait avoir pris la parole à la tribune du Panthéon en faveur du ministre Roland qui n'était plus en faveur.

(1) *La Décade*, avril-juin 1806, p. 124. Il ne s'agit pas d'une pension de 2.000 lb., comme l'ont cru quelques biographes.

(2) LACROIX, p. 463-465.

(3) *Intermédiaire des chercheurs*, 1888, col. 852.

— Où est ta femme?

— Il y a neuf ans qu'elle a quitté la maison.

— C'est de sa part que nous venons mettre les scellés.

Retif respira. « L'indignation, moins accablante que la terreur, y succéda. » Préliminaires de la procédure en divorce.

« L'avoir demandé, ajoute Nicolas, est le seul plaisir que m'ait fait M^{lle} Lebègue depuis trente ans (1). »

Compère Nicolas parodiait, en le renversant, le mot célèbre de Louis XIV sur la mort de la reine Marie-Thérèse.

Après quoi il parle plus sérieusement :

« J'ai un avis à donner aux gens mariés, c'est qu'une fois unis, il faut demeurer ensemble, attachés l'un à l'autre, se secourant mutuellement, se pardonnant ses torts... Jamais les enfants, quelque chéris qu'ils soient, ne sont pour leur père comme une bonne épouse (2)... »

Retif venait d'être enfin débarrassé de son redoutable gendre. Augé avait maintes fois menacé de mort son beau-père, mais c'est contre sa belle-mère qu'il tourna finalement sa fureur. Le 30 juin 1793, armé d'un poignard, il voulut l'assassiner, ce qui lui valut une condamnation à mort exécutée en place de Grève (3).

Au moment de son divorce, Monsieur Nicolas songeait à se remarier, fidèle au premier amour de sa vie, avec Jeannette Rousseau. La belle devait avoir soixante-trois ans. « Aujourd'hui, 16 nivôse (6 janvier 1794), attaqué en divorce par l'infâme Agnès Lebègue, je médite une lettre pour demander en mariage Jeannette Rousseau, née le 19 décembre 1731 (4). » Il parle même de son mariage avec l'incomparable Jeannette, en donne le détail, en décrit les circonstances, comme s'il avait eu lieu. Quelques biographes

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3219.

(2) *Ibid.*, 3220.

(3) LACROIX, p. 196; — HUE, p. 227.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 996.

y ont été trompés; mais il apprenait, le 24 mars 1794, que Jeannette était morte depuis quelques années (1).

Et le pauvre Nicolas conclut :

« Je languis infortuné, à soixante ans, privé de tout sans espoir, sans consolation! » Il ajoute ces mots poignants où, dans un moment de clairvoyance, il se juge lui-même :

« Parce que tout mon bonheur était faux (2). »

Une infirmité douloureuse, qui mettait ses jours en danger, aggravait ses tourments.

Le terrible renchérissement de toutes choses après la chute de Robespierre, achevait de l'accabler. Plus haut est citée une page, — on peut dire inconnue, — de Retif sur les premières journées de la Révolution; en voici une autre, tirée également des *Posthumes*, sur la fin de ces années d'oppression et de sang :

« Depuis ce moment (thermidor), les choses auront changé de face; mais d'autres maux viendront accabler la masse des citoyens. Les malveillants n'étant plus épouvantés par l'affreuse guillotine, ne voyant plus couler le sang à flots, se rassureront, décrieront les assignats et réduiront à mourir de faim les rentiers, les pères de famille de tous les états; feront monter pour tout homme non intriguant le prix des journées, des denrées, des marchandises à un prix excessif... Ils feront manquer les subsistances. On verra de pauvres habitants de Paris, l'honnête et laborieux citoyen obligé d'aller lui-même, ou d'envoyer sa femme et ses filles disputer une subsistance précaire à la porte des boulangers, des bouchers, des charcutiers, des chandeliers avec la plus vile populace! Il y aura queue comme on dira, même aux laitières... Cet excès même de misère, cette fureur d'agiotage et de gain sera due au

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 1235.

(2) *Ibid.*, p. 1381-1382.

changement subit de régime. Il faut passer du mal au mieux avec gradation...

« Il est impossible d'exprimer à quel degré de misère les gens honnêtes seront amenés. On en verra mourir de besoin. d'autres se détruire; quelques-uns, qui auront horreur du suicide, aller mourir à l'Hôtel-Dieu: d'autres traîner une cadavéreuse existence en se privant des trois-quarts nécessaires: ceux-là dévorer des aliments malsains, du boudin de sang gâté et corrompu qui les empoisonnera; d'autres périr par des harengs pourris, ceux-là par des fromages corrompus. Les années qui suivront les années de sang seront plus désastreuses que ces années elles-mêmes. Tout, excepté l'agioteur, le banquier, le député, tout est ruiné, souffrant, découragé (1). »

En date du 1^{er} octobre 1796, Retif adresse au Directoire un appel pressant :

« Pouvez-vous quelque chose? car je ne sais rien. Renfermé chez moi, travaillant du matin au soir, j'ignore tout. et rapports et convenances. Je me jette avec confiance dans votre bonne volonté... Salut, respect, fraternité, justice. »

« Votre ami.

« RESTIF DE LA BRETONNE (2). »

En marge de la supplique, les directeurs Carnot, Reubell et Barras signèrent un arrêté prescrivant au ministère de l'Intérieur de fournir au pétitionnaire « les subsistances dont il peut avoir besoin comme cela s'est pratiqué à l'égard du citoyen de Raynal (3) ».

Lettre datée du n° 16 de la rue du Fouarre, où demeu-

(1) *Les Posthumes*, s. p. 285-286 (texte abrégé).

(2) Publié par Grasilier, p. 63-64.

(3) *Ibid.*, p. 67. M. Grasilier date cette apostille du 1^{er} vendémiaire an III (22 septembre 1794), date inadmissible. Il conviendrait de lire sans doute : 1^{er} vendémiaire an VI (22 septembre 1797).

rait sa fille Marion avec ses fillettes. Il y allait prendre ses repas (1). Lui-même demeurait rue de la Bûcherie, n° 27, vis-à-vis celle aux Rats (2).

Sa seule consolation, en ces années douloureuses, aurait été d'aller voir journellement, de recevoir chez lui et de combler de caresses une jeune femme, M^{me} Folin, dite « la jolie jambe », qu'il appelle Filette en son *Monsieur Nicolas*, épouse d'un horloger de la rue Saint-Honoré. Elle était fille de Louise, devenue M^{me} Dumas, dont il a raconté la gracieuse histoire, en son amitié avec Thérèse. « En passant devant la porte de Filette, j'admirais ses beaux cheveux touffus et cendrés, le charme mignard de ses beaux yeux, la blancheur d'une main de lis (3). »

Retif va s'imaginer le plus sérieusement du monde être le père de la jeune femme (4) et racontera son histoire en son *Kalendrier* (5), dans les termes les plus rocambolesques.

Filette mourut le 26 octobre 1796, et ce dernier rayon de bonheur s'éteignit à son tour (6).

Dans sa misère, Retif, geignard, plaintif, quémendeur, tend la main à tout venant : aux époux Fontaine, de Grenoble ; à Beaumarchais, rentré en France après un exil de trois ans. Beaumarchais lui répond que, lui aussi, il est ruiné. « Depuis cinq mois que je suis revenu, je n'ai, sur tous mes capitaux et arrérages échus, touché que trois louis et demi. J'ai perdu, mon ami, le plus touchant plaisir de mon aisance, la possibilité d'obliger... Je vous aime et ne puis vous aider (7). »

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3255.

(2) *Lettres inédites*, p. 3.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3157-3158.

(4) Voy. ses lettres aux époux Fontaine, de Grenoble. *Lettres inédites*, p. 33 et 49.

(5) P. 3895-3899.

(6) Lettre à M^{me} Fontaine, 17 septembre 1793. *Lettres inédites*, p. 33.

(7) Lettre du 27 novembre 1796, *Monsieur Nicolas*, p. 3075-3076.

Une lueur dans la nuit : un important débiteur promet à Monsieur Nicolas de lui régler ce qu'il lui devait. Et le voilà tout aussitôt à cheval sur un beau projet, celui de se marier avec la fille d'un homme pauvre, une fillette de seize ans, « douce, naïve, enfantine, agréable sans être jolie ». Il valait mieux pour un vieillard, assure-t-il, une fille non formée qu'une femme faite qui aurait des volontés (1). Pour ne pas ressembler à un vieillard de comédie, il veut cependant s'assurer des sentiments de M^{lle} Marie-Victoire et la trouve dans les meilleures dispositions. Hélas ! le débiteur « fallace » ne tint pas sa promesse. Et Retif de se rabattre sur une compagne de quarante à soixante ans, mais assez aisée pour le nourrir. « J'ai encore d'excellents ouvrages à faire et produirais au delà de ma dépense (2). » La compagne aisée ne se trouva pas.

Tout en composant *Monsieur Nicolas*, Retif nous confie : « Aujourd'hui, 13 décembre 1796, en casant, je suis au comble du malheur (3). »

Il venait de subir une grande déception aux portes de l'Institut. Une loi du 8 août 1793 avait supprimé les diverses académies; deux ans après, le 25 octobre 1795, en l'avant-dernière de ses séances, la Convention organisa l'Institut. Elle le divisa en trois classes : I. Sciences physiques et mathématiques; II. Sciences morales et politiques; III. Littérature et Beaux-Arts, qui devaient compter dans l'ensemble cent-quarante-quatre membres. Le 20 novembre 1796, le Directoire en nomma quarante-huit qui se réunirent pour élire les titulaires des quatre-vingt-seize sièges restant à pourvoir. Dans la section de littérature, Mercier proposa l'élection de Retif de La Bretonne.

— M. de La Bretonne a du génie, objecta le président, mais il n'a pas de goût.

(1) *Monsieur Nicolas*, p. 3254.

(2) *Ibid.*, p. 3243-3244.

(3) *Ibid.*, p. 3057.

Et Mercier de répliquer :

— Eh ! messieurs, quel est celui de nous qui a du génie (1) ?

Retif n'eut que deux voix, celle de Mercier et celle de Bernardin de Saint-Pierre (2).

De cet échec il souffrit beaucoup.

« On sait que l'Institut national, écrit-il, a été établi pour servir de retraite aux véritables gens de lettres. Certainement je suis plus homme de lettres qu'un Fontanes, qu'un Guinguenet, qu'un Millin, qu'un Sélis... Voilà quels sont les gens qui ont exclu de l'Institut national le génie accablé sous le poids du malheur et de la vieillesse (3). »

Puis il se redresse en un de ces mouvements de naïf orgueil dont il est familier et, en une manière de placard dont il accompagne *La Philosophie de Monsieur Nicolas*, il imprime ces lignes dont ses adversaires eurent tôt fait de se moquer (4) :

« Nicolas Retif a été oublié dans la formation de l'Institut national, — on avait oublié l'article « Paris » dans *l'Encyclopédie* (5). »

(1) CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX, éd. Lacroix, p. 60-61.

(2) GRASILIER, p. 64-65.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 3244-3245.

(4) Voy. l'article de Millin dans *Le Magasin encyclopédique*, III (1796).

(5) Le texte du placard est reproduit dans le *Magasin encyclopédique*, III, 551. Retif l'aurait même fait afficher aux murs de Paris. QUÉRARD, VII, 548.

L'HISTORIEN

Après fructidor (septembre 1797), on procéda dans l'Allier à une épuration féroce des administrations publiques. Quatre professeurs de l'école centrale du département furent révoqués (1). Après quoi un concours fut ouvert pour le remplacement des titulaires mis en disgrâce. Retif prit part au concours pour la place vacante dans la chaire d'histoire. Conformément aux termes du programme, il envoya un mémoire contenant un plan d'enseignement et des vues sur l'histoire générale. A l'unanimité, les membres du jury chargés d'examiner les travaux des concurrents jugèrent le mémoire de Retif supérieur à celui de ses rivaux.

« Le projet d'instruction du citoyen Retif-La Bretonne, nous dit-on dans le rapport de la commission, quoique dans un cadre très resserré, n'en est pas moins remarquable par les grandes vues qu'il renferme, par les principes lumineux qui y sont énoncés, tant sur l'histoire ancienne que moderne, par une touche forte et savante par la morale saine et l'opinion politique de l'auteur; il inspire la plus grande confiance et annonce les plus grands talents (2). »

(1) 9 vendémiaire, 7 ventose an VI (30 septembre 1797, 25 février 1798).

(2) Assemblée administrative du département de l'Allier, séance extraordinaire du 14 floréal an VI (3 mai 1798). *Archives départe-*

En conséquence le jury, « considérant que le citoyen Retif-La Bretonne a consacré de longues années à l'étude spéciale de l'histoire, qu'il existe dans son ouvrage une supériorité évidente sur ceux des autres concurrents déjà dignes d'éloge, que ses connaissances profondes et ses principes républicains ont été immédiatement appréciés par tous les membres du jury », le nomma, en date du 3 mai 1798, professeur d'histoire à l'école centrale du département de l'Allier (1).

En lisant l'œuvre si variée de Monsieur Nicolas, on découvre en effet plus d'une vue historique surprenante pour son temps; notamment sa doctrine sur les origines du pouvoir royal.

J'énonce, dit-il, une vérité étrangère à Montesquieu, tout grand homme qu'il était, vérité qui nous indique l'origine de la royauté, bien différente du faux adage de Voltaire :

« Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

« Le premier qui fut roi fut un père de famille », corrige Retif par une vision d'une justesse merveilleuse et que l'érudition moderne, après plus d'un siècle d'investigations, a fini par confirmer. La pensée de Voltaire, ajoutait-il, ne peut s'appliquer qu'aux princes qui sont apparus aux époques ultérieures, aux usurpateurs, aux conquérants (2).

Et comme il expose bien en son *Memento* les sentiments des Français de son temps, suivant la conception précédente. Rappelons que le *Memento* est un recueil de notes intimes, encore inédites aujourd'hui :

mentales de l'Allier, série L, n° 103. Documents signalés par M. Fuchs, professeur au lycée de Charleville, transcrits par les soins de M. Flament, archiviste du département.

(1) *Archives départementales de l'Allier*. L. 103.

(2) *Les Nuits de Paris*, X, p. 2326-2327.

Louer la fidélité des sujets, c'est les insulter. Leur fidélité est plus encore pour leur intérêt que pour celui du prince. Le roi est le chef et non le tyran de l'État. Ses intérêts et ceux du peuple ne sont point séparés. Qu'un tyran d'Asie récompense la fidélité des esclaves que la violence et le plus injuste des droits lui soumettent, il a raison; ces gens ne lui doivent. Lorsqu'ils le servent fidèlement, ils lui font grâce; mais un Français ne fait que son devoir, et sa récompense est dans le bien même qu'opère sa fidélité; lui en donner une autre ce serait le faire douter qu'il n'a fait que ce qu'il a dû (1).

Sur les empereurs romains les vues de Retif ne sont pas moins justes. A l'opposé des monarques traditionnels, il voit en eux des « dictateurs », et sur les causes de cette dictature impériale, fondée par César et par Auguste, combien il a raison et contre Montesquieu lui-même.

Et qu'on ne dise pas, observe Retif, que ce fut la corruption des Romains qui amena les empereurs, « ce fut la nature éternelle des choses ». « Aussi, dit Retif, il est faux le beau chapitre de *L'Esprit des lois*, si fréquemment cité, où le despotisme est exprimé par l'image des sauvages coupant l'arbre pour en avoir le fruit (2). »

De cette distinction entre la monarchie traditionnelle et la « tyrannie », il est encore traité en termes lumineux dans *L'École des pères* : « La pire espèce de despotisme, écrit Retif, n'existe plus depuis l'anéantissement presque total du gouvernement républicain; tels étaient les tyrans de Syracuse, d'Athènes, de Milet, de Corinthe, les premiers empereurs romains, les premiers ducs de Toscane... Cette sorte de tyrannie était comme la maladie nécessaire du gouvernement républicain. Elle nous empêche de regretter une forme sociale si chère aux grands cœurs et si honorable pour l'humanité : la monarchie n'a pas tous les avantages du républicanisme, mais elle n'en a pas les

(1) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 1.

(2) *Les Nuits de Paris*, X, 2328-2329.

inconvenients; elle est le rempart le plus sûr contre l'oppression (1). »

Mais la merveille, la merveille inattendue, presque inconcevable, est l'histoire de Jeanne d'Arc par Retif de La Bretonne. A l'époque où Voltaire écrivait *La Pucelle*, chef-d'œuvre d'ironie, d'inconvenance, d'incompréhension et de frivolité, Retif, le pauvre hère, réprouvé, raillé, méprisé, rejeté avec dégoût par l'Institut de France, écrivait sur notre pure héroïne nationale, non seulement les pages les plus émues et les plus belles, mais les plus vraies, les plus exactes que la sublime enfant, et jusqu'à nos jours, ait jamais inspirées (2).

« Elle possédait toutes les vertus, dit-il en commençant : âme simple et sensible, innocence, piété, candeur, générosité, courage. » Et vraiment chacun de ces mots n'est-il pas à souligner?

Voici Jeanne à Chinon devant Charles VII, parmi les hommes de guerre et les courtisans :

« On admire sa noble hardiesse. Elle avait des grâces naturelles, elle parlait avec chaleur, il n'était pas possible de la voir sans partager son enthousiasme... La franchise de son âme, le feu de ses regards, la naïveté de ses réponses simples mais précises, souvent sublimes, portaient la persuasion dans tous les cœurs. Ce zèle ardent pour son prince, pour sa nation se communiquait à tout ce qui l'approchait; elle inspirait naturellement la confiance, l'attachement et même le respect (3). »

La jeune fille a conquis la confiance du roi; il consent à la marche sur Orléans. Le jour du départ, « Jeanne rassembla les prêtres en un bataillon sacré, marchant à la tête des troupes, précédé d'une bannière décorée des

(1) *L'École des pères*, I, 16-17. Voy. encore *ibid.*, I, 363-365.

(2) RETIF DE LA BRETONNE, Jeanne d'Arc, dans *La Prévention nationale*, II, 145-216.

(3) *Ibid.*, II, 149.

signes de notre religion. L'air retentissait d'hymnes chantés par les prêtres, que les soldats répétaient à haute voix (1) ».

L'entrée à Orléans est décrite en termes parfaits : Retif rappelle les grâces naturelles de la jeune guerrière, l'adresse avec laquelle elle portait son étendard et maniait son cheval, quoique peu faite à cet exercice, — car l'historien bourguignon Monstrelet l'a calomniée en alléguant sa prétendue servitude dans une hostellerie où elle aurait mené boire les chevaux, — Retif dit la beauté de ses traits « plus nobles que délicats ». Ils inspiraient le courage et la confiance. De ce moment les Orléanais se crurent invincibles et le furent en effet (2).

Retif a très bien vu, bien avant Anatole France, quelle faute était la marche sur Reims, au point de vue stratégique; mais il a compris aussi, ce qui échappera à son successeur, les avantages décisifs que le succès devait procurer. C'est la manœuvre de Condé à Rocroy; elle était d'une hardiesse téméraire, l'échec en eût détruit l'armée française. Par quoi se marquent les grands esprits? — En leur témérité, ils réussissent.

« C'était sur la parole de cette fille singulière qu'on formait une entreprise contraire à toutes les règles de la prudence, dit fort bien Retif de La Bretonne. Le moindre revers devenait irrémédiable. En ce moment, Jeanne d'Arc décida de la fortune de Charles. Il était perdu, sans ressource s'il eût échoué, tandis que son couronnement fut ce qui lui ramena le cœur, la foi et les secours de ses sujets (3). »

La suite du récit se déroule sous la plume de l'historien avec une égale sagesse, une égale clairvoyance, une égale intelligence des caractères et des faits.

« On peut dire que le sacre de Reims, conseillé par une

(1) *La Prévention nationale*, II, 153.

(2) *Ibid.*, II, 154.

(3) *Ibid.*, II, 168-169.

paysanne de dix-sept ans, fut suivi de tous les heureux succès qu'aurait pu prévoir la politique consommée des Richelieu, des Louvois, des Vergennes (1). »

Et comme Retif voit bien ce qui a fait le fond de l'œuvre de la Pucelle ! « Elle ôta aux Français la crainte et la jeta sur les Anglais ; la confiance qu'elle inspira ouvrit les portes des villes et les cœurs de leurs habitants. » Notre historien n'écrit pas seulement avec une rare intelligence des faits, mais avec une bienfaisante émotion. « On est attendri, dit-il, — dit-il bien sincèrement, — on est ému, ravi d'admiration en voyant la réalité du mérite et de la modestie de cette jeune créature. »

Retif arrive enfin au procès.

« La naïveté, la modestie, la noblesse de ses réponses, dit-il en parlant de Jeanne, auraient dû faire rougir des juges moins corrompus ; elles ne servirent qu'à les déconcerter. »

Réflexion d'une psychologie pénétrante.

L'analyse que Retif fait du procès de Rouen est délicate de charme, d'humour et de vérité. On voudrait tout citer.

« On ne peut retenir les mouvements de son indignation, écrit-il, lorsqu'on se représente cette foule de théologiens, de prêtres, de docteurs, présidés par un évêque furieux, s'armer, contre une jeune fille simple et sans expérience, de toutes les subtilités que pouvait leur suggérer le désir impuissant de la trouver coupable. Sans cesse ils tendaient quelque nouveau piège à son ignorance, demandes captieuses, toujours les mêmes quoique présentées sous des formes différentes... Les juges paraissent perdre de vue l'objet principal pour interroger Jeanne sur des minuties puériles, comme : si elle allait souvent se promener dans son enfance ? si elle s'était battue contre les enfants de son âge ? si elle s'était fait peindre ? si les saints et les saintes

(1) *La Prévention nationale*, II, 177.

qui lui apparaissaient parlaient anglais ou français? s'ils avaient des boucles d'oreille, des bagues :

« — Vous m'en avez pris une, réplique-t-elle à l'évêque de Beauvais, rendez-la moi. »

« Si ses saints étaient nus ou habillés? »

« — Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi les vêtir? »

« Ce qu'il y a de remarquable, ajoute admirablement Retif, c'est que dans toutes ses réponses elle paraît entièrement exempte de tous les genres de superstition que la crédulité de son siècle adoptait.

« Un commissaire se retira, disant :

« — Je ne veux plus assister à un jugement où l'on fait dépendre les jours de l'accusée d'une distinction grammaticale, puisque si, au lieu d'affirmer qu'elle croit ses apparitions réelles, elle disait qu'elles lui semblent telles, on ne pourrait la condamner. »

« Quelquefois plusieurs juges l'interrogeaient dans le même moment :

« — Beaux pères, leur disait-elle, l'un après l'autre. »

« Excédée d'une multiplicité de questions inutiles, déplacées, le plus souvent indécentes, elle s'écrie à plusieurs reprises :

« — Demandez à tous les juges assistants si cela est du procès et j'y répondrai (1)! »

Et voici la conclusion :

« Les Français doivent éternellement chérir et respecter la mémoire de la Pucelle. Elle se croit réellement inspirée; mais elle ne l'était que par son zèle et par son courage au-dessus de tout ce qu'on prête aux héros de la fable et de l'histoire. Les effets seuls distinguent l'enthousiasme vertueux du fanatisme. Jeanne d'Arc, née française, brûlait du désir d'arracher sa patrie au joug étranger, et elle fut le premier mobile du salut de la France. Elle périt à l'âge de dix-neuf ans, ce qui ajoute encore à sa gloire; elle

(1) *La Prévention nationale*, II, 200.

n'était qu'une enfant, elle en avait l'innocence et la candeur, jointes à la vertu sublime des héros (1). »

Retif reviendra encore sur l'histoire de Jeanne d'Arc dans ses *Nuits de Paris*, dans ses *Posthumes*, et toujours en termes parfaits.

« On nie les miracles en ce siècle philosophe, note-t-il dans ses *Nuits*, moi je ne les nie pas. Une forte imagination les fait, un grand courage, une persuasion parfaite les opèrent à chaque pas. Qu'on me mette au siècle de Charles VII, qu'on me donne une Jeanne d'Arc et je chasse les Anglais du royaume... O Jeanne ! sublime Jeanne d'Arc ! je me prosterne devant toi. Les rois de France auraient dû te faire canoniser ; mais non ! tu es plus grande, fille céleste ! vraiment envoyée du ciel, et je dirai de toi ce qu'un homme de grand esprit disait de saint Vincent de Paul :

— On en a fait un petit saint en le canonisant, au lieu de le laisser grand homme (2). »

Les Posthumes, de Retif, font se rencontrer Jeanne d'Arc et Voltaire en une manière de dialogue des morts. « Courageuse et chaste pucelle, elle avait encore son air naïf et noble (3). » Ce qui est charmant c'est que l'auteur sait donner à la jeune fille cette ironie gracieuse, cet humour léger qui distinguent ses réponses aux enquêteurs de Poitiers et aux juges de Rouen.

L'âme de Voltaire demande à la Pucelle de lui pardonner le poème assez gaillard qu'il s'est permis sur elle :

— Je veux bien, encore que ne sache quelle risée avez faite de moi, mais elle doit être bonne ! car goguenard avez l'air assez (4).

Paul Lacroix, déjà, a fait remarquer que le seul blâme formulé par le XVIII^e siècle contre *La Pucelle*, de Voltaire,

(1) *Prévention nationale*, II, 214. "

(2) *Nuits de Paris*, IX, 2121-2222.

(3) *Les Posthumes*, I, 165.

(4) *Ibid.*, I, 168-169.

émane de l'auteur de *La Prévention nationale* (1).

Spectacle admirable, que ce pauvre hère, Retif, misérable, pourri de maladies, puant la crasse, en son logis délabré, sur un grabat sordide, grelottant de froid, — il souffle sur ses doigts et à peine peut-il tenir la plume, — en la puissance de sa pensée généreuse, par-dessus toutes les académies, les universités, les bastringues officiels, rendant à la plus noble des héroïnes le plus bel hommage qu'elle ait reçu. C'est qu'il avait une âme profondément française, populaire, Bourguignon né Champenois, comme la bonne Lorraine était née Champenoise; issu comme elle d'une famille de paysans aisés, d'une famille de tasins, son cœur battait à l'unisson du sien. Il l'a comprise de race, de tempérament et d'instinct, comme l'avait comprise l'escolier Villon, aussi misérable que lui.

En ses études philologiques, Retif a des parties non moins remarquables, indiquant avec précision que les langues française, italienne, espagnole dérivent du latin. Il dit, dès le XVIII^e siècle : « Nous parlons latin (2). » Venant à la langue anglaise, il montre bien qu'elle est composée d'éléments « tudesques » et d'éléments latins, et, en abordant ces derniers, comme il sait habilement les distinguer : en emprunts faits directement à la langue de Cicéron « depuis l'introduction des arts et des sciences dans cette île », et en apports venus, « lors de la conquête, de l'ancien jargon français (3) ».

Il conviendrait enfin de le suivre en ses considérations sociales. Avec quelle saine compréhension il rend justice aux communautés paisibles de l'Auvergne et du Nivernais, à ces merveilleuses « maisons de village » et quelle belle description il en fait (4) ! A l'époque où, sous l'in-

(1) LACROIX, p. 217.

(2) *Le Memento*, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 38 v^o;
— *Monsieur Nicolas*, p. 362-363.

(3) *Monsieur Nicolas*, p. 820.

(4) *L'Ecole des pères*, I, 473-475.

fluence de Turgot et des physiocrates, les autorités du jour battaient étourdiment en brèche les jurandes et maîtrises, comme il sait en indiquer les vertus et prédire les inconvénients qu'en entraînera la suppression (1) !

Nommé au concours professeur d'histoire à l'école centrale de l'Allier, Retif ne songea pas à venir occuper la place qu'il avait conquise. Dans sa séance du 29 vendémiaire an VIII (21 octobre 1799), l'assemblée administrative du département constate que « plus de dix-sept mois se sont écoulés depuis que le citoyen Retif La Bretonne a été officiellement instruit de sa nomination sans qu'il se soit présenté pour remplir ses fonctions » ; elle décide de pourvoir à son remplacement (2). L'honorable assemblée avait d'ailleurs appris que, depuis quelque temps, le citoyen Retif occupait à Paris d'autres fonctions, fonctions pour le moins inattendues dans la vie de compère Nicolas.

(1) *L'École des Pères*, III, 345-347.

(2) *Archives départementales de l'Allier*, série L, n° 65.

MONSIEUR NICOLAS

DANS LES BUREAUX DE LA POLICE

Le grand Carnot avait compris la valeur de l'auteur des *Nuits* et l'avait soutenu dans sa misère (1); mais le coup d'État de fructidor le renversa, il dut fuir et ses libéralités ne purent être continuées. Le pauvre Nicolas se trouvait dans une situation désespérée, quand un nommé Lecomte, ami de fraîche date mais d'un dévouement sincère, renonça en sa faveur à une place qu'il devait occuper au ministère de la police générale. Retif y entra, conjointement avec un certain Lebrun, l'un et l'autre en qualité de sous-chef au bureau de la direction. Le ministre Dondeau reçut les deux nouveaux titulaires et leur annonça que leur traitement, fixé à 4.000 francs, courrait à dater du 1^{er} floréal (20 avril 1798). Au fait, on voit Retif de La Bretonne figurer sur un état d'émargement « des employés du bureau particulier et du bureau des interrogatoires » à partir de cette époque (2).

Retif en écrit à M^{me} Fontaine de Grenoble : « Un ami

(1) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 65. Voy. aussi lettre à M^{me} Fontaine, 16 septembre 1797, *Lettres inédites*, p. 32.

(2) Note du ministère de la police, 15 floréal an VI (4 mai 1798). *Archives nationales*, F^r 3006. Documents communiqués par M. d'Hauterive. Ils ont été utilisés en partie par M. Grasilier en son étude

récent, mais vif, vient de me procurer une place de 4.000 francs, dont j'ai reçu le premier mois, 333 francs. Voilà un petit commencement de bonheur... Ma situation est devenue supportable (1). »

Une pièce non datée, mais certainement de cette époque, porte que la section des lettres interceptées, — *vulgo* le *Cabinet noir*, — étant surchargée de travail et le ministre ayant demandé une recherche qui devait exiger beaucoup de temps, on proposait de transférer Retif à ce bureau où il pourrait être fort utile, soit pour cette recherche soit comme traducteur d'espagnol et d'italien, soit comme rédacteur. La demande fut agréée, Retif passa au cabinet noir (2). Nous savons qu'il possédait la langue espagnole. Il l'avait apprise bien avant l'époque où il s'occupait de traduire les romans de Quevedo (3). Il n'est donc pas singulier de le voir figurer sur un état du 21 frimaire an VII (11 décembre 1798), comme sous-chef de la 2^e section de la 2^e division : « Correspondance clandestine, lettres interceptées », en qualité de traducteur de la langue espagnole. Travail considérable au reste. Les lettres venues des pays étrangers s'entassaient par milliers. Retif avait sous ses ordres huit ou neuf employés (4).

Le Cabinet noir avait été rétabli par la Convention, le Comité de Salut public ayant affirmé que « le secret des lettres était un moyen funeste de perdre la patrie ».

Le sous-chef Lebrun, sous l'influence de son collègue

Retif de La Bretonne inconnu, librairie Margraff, s. d., petit in-4°. Tout en tenant en haute estime le livre de M. Grasilier, nous ne pouvons partager son opinion sur les fonctions que Retif aurait remplies à la police, antérieurement à 1798.

(1) S. d. *Lettres inédites*, p. 61.

(2) *Archives nationales*, F^r 3006.

(3) L'espagnol, « langue que je commençais à étudier alors » (1755), *Monsieur Nicolas*, p. 1529. La traduction du *Grand Tacagno* parut en 1776.

(4) GRASILIER, p. 80-81.

Retif, ne tarda pas à proposer d'établir au ministère une petite imprimerie qui soulagerait la besogne, notamment pour l'expédition des pièces à nombreux exemplaires. « Le sous-chef de bureau de direction (Retif), indépendamment de ses occupations ordinaires, dirigerait facilement cette petite imprimerie : il a été prote dans sa première jeunesse (1). » Ainsi elle ne coûterait rien.

Retif conserva plusieurs années ces fonctions qui lui assuraient sa subsistance matérielle. Fouché arrive au ministère le 20 juillet 1799 avec son âme damnée, le curé défroqué Pierre-Marie Desmarest, ancien employé dans les vivres des armées, homme rude et ferme, très probe, bon et juste. En l'an X (1802), il proposa la réforme de la 2^e division où travaillait Retif, avec suppression de la section des lettres interceptées, « épouvantail inutile et impolitique ». Le sous-chef, Retif La Bretonne, perdait son emploi, mais en raison « de son grand âge et de la considération qu'il s'était acquise dans les lettres », Desmarest proposait de le placer aux archives (2). Fouché adopta la suppression proposée, mais refusa le transfert du sous-chef au département des archives et, par arrêté du 24 prairial an X (13 juin 1802), le citoyen Retif fut « supprimé ». Son traitement continuait de lui être versé en manière d'indemnité jusque fin messidor, c'est-à-dire jusqu'au 12 août 1802 (2). Le 14 septembre de la même année, le ministère de la police générale était d'ailleurs lui-même transformé.

(1) GRASILIER, p. 72-73.

(2) GRASILIER, p. 91-92.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Les quinze lettres écrites par Retif aux époux Fontaine de Grenoble jettent une vive clarté sur les années 1797-1798 où cesse le récit de *Monsieur Nicolas* (1). Elles se complètent par celles que M^{me} Fontaine écrivait à Retif et que celui-ci a publiées (2). Le mari était un marchand, employé à l'intendance militaire.

M^{me} Fontaine s'était prise d'enthousiasme pour l'auteur des *Contemporaines* : « Dès ma première jeunesse, vous avez été mon auteur chéri; mon mari, ma mère, ma sœur partagent mon enthousiasme. Les longues soirées d'hiver n'ont été pour nous qu'un instant, partagées entre le travail et l'un des livres de M. Retif La Bretonne (3). » Retif lui a appris ses devoirs de femme, et « de la manière la plus agréable, la plus engageante ». C'est à lui qu'elle doit le bonheur qui règne en son petit ménage. Mais elle ignorait tout de lui : où? quand? avait vécu celui qui s'est « dévoué au bonheur de la race présente et future », et dont l'existence lui était devenue « aussi précieuse que celle d'un père ». Enfin elle a pu se procurer de ses nouvelles. Elle lui écrit pour épancher son cœur.

(1) *Lettres inédites de Retif de La Bretonne pour faire suite à la collection de ses œuvres*, Nantes, 1888.

(2) *Mes ouvrages*, p. 4838-4840.

(3) Lettre du 24 février 1797.

Retif lui répond le 15 mars et verse tout aussitôt, dans le sein de son enthousiaste correspondante, tous les détails qu'elle pouvait désirer. « J'ai deux filles de mon mariage, la cadette (Marion), veuve et chargée de trois enfants au berceau, est celle chez laquelle je mange pour que ma pension lui aide; l'aînée (Agnès) est mieux, après avoir été souverainement infortunée. Je la néglige depuis qu'elle est moins à plaindre. »

A la lecture de cette épître, M^{me} Fontaine ne se tient plus de joie : Monsieur Nicolas est en vie, il lui a écrit, ils sont compatriotes ! « Je vous prie de me regarder comme une âme qui vous a voué, jusqu'à la mort, admiration, attachement et reconnaissance ! »

Et Retif de profiter de ces bons sentiments pour dévoiler sa misère, ses tourments, ses projets, ses besoins. A soixante ans, son imagination est plus active que jamais, ses derniers livres ont excité l'admiration. Il en a déjà écrit deux autres : l'un en six volumes, *L'Enclos et Les Oiseaux*, l'autre en quatre volumes, *Les Posthumes*, les plus extraordinaires qu'il ait composés. « J'ai vingt-six plans tracés. » Et voici que reparaissent ses projets de mariage avec une femme d'un certain âge, qui l'entre-tiendrait en retour de quoi il lui abandonnerait le profit de ses livres, en s'engageant à en publier régulièrement deux par an (1).

« Je me pleure moi-même après avoir pleuré les autres ! Je n'ai plus personne ; j'ai tout perdu et tout ce qui me reste, tout, tout, ne contribue qu'à mon supplice (2). »

Retif confie à ses correspondants l'état de sa santé. Il entre dans des détails précis, intimes (3).

Il se plaint âprement de sa fille Marion, qui était, comme on sait, la douceur et le dévouement même. Il l'appelle

(1) Lettre du 30 avril 1797, *Lettres inédites*, p. 15.

(2) Lettre du 20 mai 1797, *Ibid.*, p. 19.

(3) *Ibid.*, p. 32.

« une furie domestique » qui l'empêche de dormir. Elle le tourmente quoiqu'il n'ait plus de femme et demeure seul (1). Sans repos la vie lui est insupportable. Il ne sait à qui avoir recours, car il lui faudrait démasquer une ennemie (Marion), et il ferait un tort irréparable à de pauvres enfants qui ne sont pas coupables.

Aussi Retif, « infirme, pauvre, sujet à mille besoins », songe-t-il à mettre fin à son existence; mais il n'a pas achevé *Les Mille et une métamorphoses* et ne peut malheureusement pas songer à se tuer avant que ce livre soit terminé.

Sur ces jérémiades les époux Fontaine lui font parvenir deux écus d'or. Retif répond par l'envoi d'une collection complète de ses œuvres, ce qui faisait le paquet qu'on imagine. Fontaine demande ce qu'il doit pour toute cette bibliothèque. L'auteur n'ose fixer lui-même le prix, d'autant qu'il a fait l'envoi sans y être sollicité. Enfin ce sera ce qu'on voudra. « J'ai reçu avec regret les deux écus d'or. Je ne m'en console que parce qu'ils m'ont été utiles. Je les ai dérobés à ma harpie (Marion). Ils sont à mon usage. Il me reste à vous prier d'adresser, si vous me faites réponse, — car il comptait bien sur un nouvel envoi, — « *Au café Robert Manoury, coin de la place de l'Ecole, au bout de la rue de l'Arbre sec* (2). »

Il entretient les époux Fontaine d'un emprunt de 6.000 livres pour l'impression des *Mille et une métamorphoses*, — quatre volumes, — « le meilleur, le plus étonnant » de ses ouvrages, complément de sa *Philosophie*. En remboursement, il abandonnerait la vente de 1.500 exemplaires (3).

Guillaume de Humboldt rencontre Retif à Paris vers cette époque. Il le dépeint à Gœthe comme un homme

(1) Il demeurerait rue de la Bûcherie, et Marion rue du Fouarre.

(2) Lettre du 28 mars 1798, *Lettres inédites*, p. 43-44.

(3) Lettre du 25 avril 1798, *Ibid.*, p. 50.

d'une taille au-dessous de la moyenne, bien formé, très robuste. Il a été frappé par sa tête au front élevé, le grand nez aquilin, les yeux noirs, comme enflammés sous les épais sourcils broussailleux et qui les recouvrent en partie. L'expression du visage n'en est pas moins douce et agréable (1).

Retif a abandonné ses idées terroristes, en supposant qu'elles aient jamais eu d'autre fondement que sa propre terreur. Le voilà enthousiaste de Bonaparte, l'homme du jour sur lequel il compte pour l'organisation de son cher communisme. En même temps qu'à Bonaparte son admiration va à Babeuf qui prêche le communisme et avec quelle énergie ! *Le Tribun du peuple* n'a pas de lecteur plus acharné que Monsieur Nicolas. Babeuf s'efforce de faire entrer le communisme en activité. Il a organisé une vaste conjuration à Paris, dans les départements ; mais l'affaire tourne mal. Le 26 mai 1797, Babeuf est arrêté, condamné à mort avec l'un de ses partisans, Darthé. Dans leur prison, ils se frappent l'un et l'autre d'un poignard, mais sans mettre fin à leur vie, et, sanglants, — tel Robespierre le 10 thermidor, — ils sont traînés à l'échafaud. Monsieur Nicolas en conclut que le communisme a des inconvénients, ce qui l'amène à renoncer à faire le bonheur de l'humanité par des réformes politiques, pour se borner à l'améliorer par des réformes morales et à l'instruire par les plus hautes spéculations (2).

De ces tentatives de réforme morale, Retif ne manque d'ailleurs pas de donner un spécimen inattendu en publiant son *Anti-Justine* (3).

(1) Lettre du 18 mars 1799, citée par Dühren, p. 326.

(2) DUHREN, p. 286-287.

(3) *L'Anti-Justine* ou *Les Délices de l'amour*, par M. Linguet. Au Palais-Royal, chez feu la veuve Girouard, très connue, 1798. Deux parties in-12. Voy. MONSELET, *Retif...*, p. 183-186, QUÉRARD, XII, 188-189, et LACROIX, p. 413-425. L'attribution par Retif du livre à Linguet est une plaisanterie du plus mauvais goût.

Retif avait horreur de la *Jusline* du marquis de Sade. « Ce scélérat ne présente les délices de l'amour qu'accompagnés de tourments, de la mort même. » Il convenait, estimait-il, de remplacer ces abominations par un livre qui répondit aux mêmes goûts, mais avec humanité. « Mon but, dit Retif, est de faire un livre plus savoureux que les siens (du marquis de Sade), que les épouses pourront faire lire à leurs maris, un livre où les sens parleront au cœur, où le libertinage n'ait rien de cruel pour le sexe des grâces. »

Eh bien ! il est joli le livre que les épouses devaient faire lire à leurs maris ! Les cruautés sadiques en ont disparu, il est vrai, mais pour être remplacées... par l'inceste. Les exemplaires de *L'Anli-Justine* seront saisis en 1803 par ordre de Bonaparte consul. L'édition originale en est de la plus grande rareté.

Les Posthumes, lettres reçues après la mort du mari par sa femme qui le croit à Florence, ne parurent qu'en 1802 (1), la dernière des œuvres de Retif imprimées de son vivant, mise sous le nom de Cazotte. Le plan en avait été donné à Retif par Fanny de Beauharnais :

Un tendre mari, qui se sait perdu, destiné à la mort dans un avenir rapproché, veut préserver du désespoir une épouse chérie. Il prend la résolution d'aller mourir secrètement à l'étranger et compose une série de lettres, datées au jour le jour. Après son décès, elles seront envoyées à sa femme par un ami fidèle, aux dates fixées, et la prépareront insensiblement à sa mort dont elles lui présenteront l'aspect sous la plus apaisante image. « Mon but dans la composition de cet ouvrage extraordinaire, dit l'auteur, est le même que celui de Pythagore, à son arrivée en Italie : guérir les hommes des vaines frayeurs de la mort. »

(1) Imprimé à la maison, et se vend à Paris, chès Duchêne, 1802. Quatre parties en quatre volumes in-12, avec gravures anonymes en tête de chaque volume. Voy. MONSELET, *Retif...*, p. 186-187, et LACROIX, p. 425-429.

Ces quatre volumes abordent les sujets les plus divers. On y trouve notamment le système cosmogonique que Retif avait commencé d'esquisser en son *Ecole des pères*, pour le reprendre dans *La Découverte australe* (1), *Les Posthumes* et *La Philosophie de Monsieur Nicolas*. « Ces trois ouvrages, disait Charles Nodier, sont les livres les plus raisonnables que l'on puisse faire entrer dans la bibliothèque d'un fou. »

« C'est un fou qui vend la sagesse », disait plus justement encore le bon Joubert (2).

On s'est demandé si *Les Posthumes* ou *Lettres du tombeau* étaient réellement l'œuvre de Cazotte, avec lequel Monsieur Nicolas avait été très lié. Les lettres aux époux Fontaine ne laissent aucun doute : le livre est de Retif lui-même. Le malheureux écrivain avait encore essayé d'obtenir de ses amis dauphinois assistance pécuniaire pour l'impression de ces quatre volumes : « Si j'obtenais des avances, je les rendrais sur l'ouvrage. »

A côté d'obscénités, dont la pensée vieillissante de l'auteur ne peut plus se défendre, à côté de divagations insensées et de puérilités pitoyables, *Les Lettres du tombeau* contiennent des pages d'une beauté émouvante et d'une impressionnante grandeur, dans les parties notamment où l'écrivain expose son panthéisme et son système cosmogonique. Dieu et la nature ne font qu'un. Dieu, c'est l'im-

(1) *La Découverte australe par un homme volant ou le Dédale français*, imprimé à Leipsick, et se trouve à Paris chez la veuve Duchesne. 4 vol. in-12, 1781. Faux-titre : *Œuvres posthumes de N...*, avec une estampe à chaque fait principal. Voy. LACROIX, p. 198-207, et QUÉRARD, XII, 184. — C'est la découverte de l'aviation, par le plus lourd que l'air, à l'époque des montgolfières. Les principes de la machine créée par l'homme volant de Retif sont, en somme, ceux de nos aéroplanes, le mouvement des moteurs actuels remplacé par un mouvement que produit l'aviateur lui-même. Il s'y rencontre des analogies curieuses, ainsi l'homme volant de Retif lance des bombes comme le feront les avions militaires de 1914-1918.

(2) Cité par Émile HENRIOT, *Les Livres du second rayon*, p. 305.

mensité même des mondes avec une âme vivifiante qui les anime comme le principe vital anime le corps humain. Quand Herschell répandit ses découvertes retentissantes sur le mouvement du soleil qui se déplace, Retif, en une vague et saisissante intuition l'avait précédé :

« J'avais deviné ce que vient de découvrir l'illustre Herschell que les soleils se déplacent et marchent dans un orbite immense autour d'un centre universel... O belle et sublime vérité ! Il existe donc un centre général de tous les centres et ce centre unique, c'est vous, ô mon Dieu ! »

« Herschell, dit-il encore, a vu marcher, avancer le soleil dans l'espace, et Sauri, l'abbé Sauri, a eu raison de dire que les soleils étaient des centres tournant autour d'un centre commun. Voilà ce qu'on peut appeler la plus belle démonstration de la divinité 2. »

Pour Retif chacun des astres est un être vivant, tirant sa substance de l'astre autour duquel il gravite, qui l'anime et le nourrit, jusqu'à l'astre central, Dieu, qui répand sa vie féconde sur l'univers entier.

Quant à l'origine des astres secondaires, Retif se rencontre, en ses géniales hypothèses, de la manière la plus surprenante encore, avec les plus récentes théories de la science moderne. Il la voit dans les nébuleuses qui nagent dans l'éther comme des poissons dans l'eau et produisent des astéroïdes, lesquels se fixent et deviennent des planètes. Dans cet état elles ne subsistent plus que quelques milliards d'années et c'est de leur décomposition successive que naissent les végétaux, les animaux et les hommes 3).

« Nous sommes une moisissure », disait Anatole France. C'est du Retif.

1) *Les Nuits de Paris*, VI, 1324, note. — Les mémoires de Herschell sont datés de 1780-1813. Retif avait publié l'esquisse de son système dans *L'Ecole des pères*, en 1776.

2) *Les Nuits de Paris*, XII, 2677.

3) *Le Bretonne jeune* par G. de Nerval, *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1820 (p. 1128).

Tout est donc vie dans la nature, tout y vit, actif, agissant, en tranformation constante, depuis le plus humble caillou, jusqu'au flamboyant centre animateur qui est Dieu, ou plutôt qui est l'âme de ce corps immense qu'il vivifie de son infinie fécondité. « La terre n'est rien comparée au soleil et le soleil n'est qu'une mite comparé à l'astre autour duquel il gravite et cet astre n'est qu'un point comparé à Dieu, son soleil à lui qui, seul, sait tout et bien (1). »

« La terre est un être vivant et si vivant que, de sa surabondance de vie, de ses sécrétions, résultent toutes existences minérales, végétales, animales... Les planètes se nourrissent et tirent cette nourriture du soleil. Et le soleil?... Rappelez-vous la manière dont les chrétiens se peignent l'éternelle félicité : l'âme s'abreuvera dans une mer inépuisable, infinie, de volupté, de lumière. Ces magnifiques idées sont vraies. Elles sont une suite de l'ancienne doctrine. Les soleils reçoivent la vie, et l'aliment de la vie, de la Divinité même (2). »

Retif croit la planète Mars habitée (3) ; conformément à la doctrine actuelle, il croit que la vie sur la terre finira, non par refroidissement, mais par dessèchement (4). « La planète sera desséchée, épuisée; les plantes périliteront, les espèces vivantes diminueront et s'anéantiront : aucun homme ne verra la fin du monde; aucun homme n'en a vu le commencement (5). »

Sous l'action de son imagination enfiévrée, dans la contemplation de la vie des étoiles, Retif en arrive par moments aux plus ahurissantes constatations, à la suivante par exemple, qui fera éclater de rire le lecteur ignorant de son système, mais ne mettra qu'un sourire sur les lèvres de celui qui l'aura compris :

(1) *Les Posthumes*, IV, 103.

(2) *L'Ecole des pères*, III, 311-313.

(3) *Les Nuits de Paris*, I, 55.

(4) *Monsieur Nicolas*, p. 35, note.

(5) *Le Memento*, bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 16.

« Une puissante comète, déjà plus grosse que Jupiter, s'était encore accrue sur sa route en s'amalgamant six autres petites comètes languissantes. Ainsi dérangée de sa route par des petits chocs, elle n'enfila pas juste son orbite elliptique de sorte que cette infortunée vint se précipiter dans le centre dévorant du soleil : la pauvre planète brûlée vive poussait des cris épouvantables... (1) »

La comtesse de Beauharnais avons nous dit, donna à Retif le plan des *Posthumes*. Chaque semaine, le vendredi, il venait souper en son hôtel, rue de Tournon et y apportait cinq ou six « lettres du Tombeau » qu'il nous lisait, dit Cubières, avec une grande affection paternelle. Tout le monde les admirait, « parce qu'en société particulière, tout le monde admire toujours tout », mais comme la lecture durait parfois jusqu'à cinq ou six heures du matin, plusieurs des auditeurs admiraient en dormant (2).

Le baron de Lamothe-Langon rencontre Retif chez M^{me} de Beauharnais. Il avait changé depuis l'époque où il éveillait l'enthousiasme de M^{lle} de Chézy. Retif, dit Lamothe-Langon, était repoussant, et par son costume, dont il n'avait pas changé depuis quinze ans, et par son caractère que l'orgueil et la misère avaient aigri (3).

Nicolas avait mis ses dernières ressources dans l'impression du livre. « Que le lecteur sensible, écrit-il à la fin du IV^e volume, se représente un vieillard de soixante-huit ans, qui a tant travaillé pour l'utilité publique. » Sa principale préoccupation, durant sa vie entière, n'a-t-elle pas été d'ouvrir à ses semblables des routes vers le bonheur ? Il en trace 272 dans les *Contemporaines*, 34 dans les *Françaises*, 45 dans les *Parisiennes*, 610 dans les *Provinciales*, 60 dans les *Filles du Palais-Royal*, plus de 80 dans l'*Enclos et les oiseaux*, et le reste.

(1) *Les Posthumes*, IV, 75-76.

(2) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 71.

(3) Cité par Lacroix, p. 21, note 1.

Il était vraiment fâcheux que l'homme, qui avait ouvert à ses contemporains plus de onze cent et une routes vers le bonheur, ne s'en fût pas réservé une pour lui-même.

Puis le pauvre Nicolas rappelle que les assignats lui ont fait perdre les 74.000 francs qu'il avait réalisés sur la vente de ses derniers livres.

« L'homme, qui vient de s'épuiser pour imprimer cet ouvrage, n'a que son prompt débit pour tout moyen de subsister avec trois orphelins, — les enfants de Marion, — *Miseremini mei, miseremini mei saltem vos, amici!* — Aidez-moi ! vous dirait Job. »

Appel désespéré qu'il termine par ces mots :

« Aidez-moi du moins à imprimer quatre ou cinq ouvrages dont j'hypothéquerais la première vente pour les frais. Venez à mon secours, s'il est possible : jamais je n'en ai eu tant besoin ! »

Autre manie sénile : imprimer encore et encore des ouvrages nouveaux, faits à la hâte, ouvrages en quatre, cinq et six tomes chacun. Après la mort de Retif, Cubières-Palmézeaux publiera, en la faisant précéder d'une notice biographique, *L'Histoire des compagnes de Maria* (1). Maria n'était autre que la bienfaitante comtesse de Beauharnais. Et Retif aura laissé bien d'autres manuscrits attendant l'impression : *L'Enclos et les oiseaux*, six parties en trois ou quatre volumes, *Les Mille et une mélamorphoses*, *Le Glossographe* ou réforme de la langue, *Les Tours de passe-passe des épouses de Paris*, ouvrages pour la publication desquels il ne cessera, jusqu'à son dernier souffle, de chercher des bailleurs de fonds. Les amis, auxquels Retif adressait en ses *Posthumes* un déchirant appel, lui auraient-ils répondu, que les trois orphelins n'en auraient guère ressenti l'effet : tout aurait été employé à des impressions nouvelles.

(1) *Histoire des compagnes de Maria* ou *Episodes de la vie d'une jolie femme*, ouvrage posthume de Restif de La Bretonne, Paris, chez Guillaume, 1811, 3 vol. in-12. Voy. LACROIX, p. 433-436.

Il ne lui venait pas à l'esprit qu'un homme de soixante-huit ans, après avoir publié plus de deux cents volumes, avait peut-être fait connaître au public ce qu'il avait à lui dire d'intéressant et que le moment pouvait être venu de se tenir tranquille. Non, ces publications incessantes, accumulées, prolixes, désordonnées, étaient devenues pour le vieillard un irrésistible, un insurmontable besoin.

Pour comble de malheur, à peine *Les Posthumes* eurent-elles paru, qu'elles furent saisies par ordre du ministère public, sous prétexte d'immoralité et de révélations concernant une personne qui tenait de près au gouvernement (1). La saisie, il est vrai, ne tarda pas à être levée grâce à la comtesse de Beauharnais, mais l'arrêt de la vente lui aura été fatale.

En brumaire an X, le pauvre Nicolas s'adressa une fois de plus au ministère. Fouché était remplacé par le grand juge Régnier. Retif lui écrivait le 3 novembre 1803 : « Il fait froid et je n'ai pas de quoi me chauffer. Je fais un mémoire sur l'Afrique que j'espère présenter au Premier Consul. » Il travaillait en outre à divers mémoires sur l'or, sur les gommés, sur les bois de construction, le tout pour le bien de la République. On voit cette pensée en incessante fermentation, une activité cérébrale devenue malade et que rien ne peut plus brider. « Mais je n'ai pas de feu », dit en terminant celui qui signe : « L'indigent Retif de La Bretonne, ancien employé (2). »

A la suite de cette requête le pauvre Nicolas reçut un secours de cinquante francs, qu'il ne put toucher que le 28 février 1804, quatre mois après avoir tendu la main (3).

Il avait conçu un dernier ouvrage, *Les Revies*, dont quelques fragments ont été publiés dans *Les Posthumes*. Il y suppose qu'il recommence sa vie avec pouvoir de dominer

(1) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 71-72. "

(2) *Archives nationales*, F^o 3160, éd. Grasilier, p. 97-98.

(3) *Ibid.*, p. 100-101.

les événements. Ainsi, dans l'intense puissance de son imagination et la ténacité de ses souvenirs, il lui arrivait encore de se donner, en pensée tout au moins, des moments de bonheur, retournant sur son île pour y relire les dates qui fixaient les quelques heures heureuses de sa pittoresque et pitoyable existence. Les yeux mouillés de larmes qui lui semblaient douces, il se remémorait Jeannette, M^{me} Parangon, Zéfire, Louise, et cette Colombe d'Auxerre qu'il avait failli épouser. Regardant couler les eaux de la Seine qui avaient passé sous les murs d'Auxerre, il lui semblait y voir se refléter l'image de celle dont les traits demeuraient gravés dans son cœur. Penché sur le parapet, suivant du regard l'eau fugitive il murmurait d'une voix émue :

— O fleuve, qui baignes le pied de la maison de celle que j'ai tant aimée, dis-moi si elle est heureuse.

Le pauvre Nicolas souffre de plus en plus de ses infirmités, hernies, rétention d'urine, maux d'estomac. A dater de 1802, il ne peut guère sortir seul (1). Il ne quitte plus son logis de la rue de la Bûcherie, au n^o 27, aujourd'hui n^o 16, bondé des exemplaires de ses ouvrages qui ne se vendent plus. Sa fille Marion, son gendre Vignon et sa fille Agnès lui prodiguent leurs soins, ainsi que le docteur Nauche, dont l'habileté et le dévouement actif vont prolonger ses jours (2). La bienfaisance de la comtesse de Beauharnais soulage sa misère, Napoléon I^{er}, enfin, ne permet pas que la vieillesse du plus puissant écrivain du xvi^{ie} siècle se traîne dans l'indigence (3). Monsieur Nicolas passa ses derniers jours entouré de ses enfants, servi par une domestique, soigné par une garde-malade. Il s'éteignit le 3 février 1806, à midi, dans sa soixante-douzième année (4).

(1) Lettre des enfants de Retif, *Mercur de France*, 22 février 1806, p. 372.

(2) CUBIÈRES, éd. Lacroix, p. 74.

(3) Lettre des enfants de Retif, *loc. cit.*

(4) *Ibid.*

Sa mort secoua la conscience de ceux qui avaient méconnu le réformateur et l'écrivain. Retif ne fut pas enterré, comme il en avait exprimé le désir, auprès de son père et de sa mère, au cimetière de Sacy, juxta la porte des épousailles (1), en un tombeau dont la pierre porterait le titre de ses ouvrages (2), mais au cimetière Sainte-Catherine, aujourd'hui Montparnasse. L'Institut, qui l'avait méprisé, eut l'honnêteté d'envoyer une délégation à ses obsèques, et Fontanes, parvenu aux plus hautes dignités, sollicita l'honneur de tenir l'un des cordons du poêle (3). Dans une imposante manifestation d'admiration et de respect, dix-huit cents personnes accompagnèrent à sa dernière demeure le pauvre Nicolas (4); mais le plus bel hommage lui fut rendu par sa femme, Agnès Lebègue, sur laquelle il n'avait cessé de répandre les plus abjectes calomnies. La lettre adressée par Agnès à Cubières-Palmézeaux et publiée par lui à la suite de sa préface aux *Compagnes de Maria* (5), suffit à juger le long différend des deux époux. M^{me} Retif y met dans sa vraie lumière la figure de son mari. Elle signale sa bienfaisance, sa bonté; bienfaisance agissante que Retif a si bellement passée sous silence en ses minutieuses autobiographies. Par cette lettre, et par elle seule, la physionomie de Retif de La Bretonne se transforme devant la postérité, qui peut donc reconnaître en lui le brave homme de génie qu'il fut, faible et inconséquent, bon, travailleur acharné, convaincu profondément des idées qu'il exposait et sincère en leur expression. Et, pour demeurer paradoxal jusqu'au seuil de la tombe, ce sera à la femme contre laquelle il se

(1) Porte latérale de l'église de Sacy, aujourd'hui murée, donnant sur le cimetière, ainsi nommée parce que la coutume y faisait célébrer les mariages. *Monsieur Nicolas*, p. 158.

(2) VALLERY-RADOT, *Un coin de Bourgogne*, p. 252.

(3) MONSELET, *Oubliés...*, p. 215.

(4) *Ibid.*

(5) I, xl-xlj.

sera montré le plus injuste, cruel, dur et repoussant, ce sera à la femme qu'il aura le plus abominablement insultée, que Monsieur Nicolas devra cette suprême, définitive réhabilitation.

Paris, 18 octobre 1806.

Je suis trop charmée, Monsieur, de l'honneur que vous m'avez fait par la demande de quelques traits intéressants qui puissent être insérés dans l'éloge de feu mon mari (dont, par bonheur pour sa famille, vous voulez bien vous charger) pour ne pas y répondre avec empressement. Mais des malheurs, que toute la prudence humaine ne pouvait prévoir, m'ayant séparée de cet homme de mérite en 1784, je ne puis me livrer au doux plaisir que j'aurais à chanter ses louanges, si le démon de la discorde n'avait pas empoisonné de son souffle impur l'esprit de cet homme naturellement bon. Cela fut cause que, durant vingt-six années, je n'eus aucune connaissance, ni de ses affaires, ni de sa conduite : en vain j'écrivais, on interceptait mes lettres. Ainsi, tout ce que je puis dire en ce moment, c'est que, durant tout le temps que j'ai passé avec lui, j'ai eu la satisfaction de voir dans mon mari un homme fort utile au public, de plusieurs manières. J'ai vu, avec admiration, plus de vingt pères de famille ne subsister, un nombre d'années considérable, que par le travail que leur procurait cet auteur si laborieux. Il donnait toujours la préférence aux pères et mères chargés de nombreuse famille, et surtout aux plus infortunés, car il était fort charitable. Si un vieillard, homme ou femme, lui demandait l'aumône, il le conduisait dans une petite auberge, pour lui faire donner un ordinaire et une chopine de vin. Pour refuser un homme âgé, il aurait fallu qu'il n'eût rien sur lui. Il est aussi fâcheux pour les pauvres que pour lui que ses affaires aient mal tourné; mais, malheureusement, comme il avait mis son patrimoine dans l'impression de ses œuvres, il se trouva ruiné par les assignats et autres causes dont il ne put se garantir, par rapport à sa grande bonté.

Je désirerais bien, Monsieur, qu'on pût tirer l'esprit de sa très nombreuse collection, qui deviendrait sûrement bien précieuse au public, lorsque le génie et le goût de MM. Palmézeaux et Mercier y auraient ajouté un nouveau prix. Si j'avais l'esprit et le génie de M^{me} la comtesse Fanny de Beauharnais, je vous offrirais mes services; mais, en me rendant justice, je n'ai à vous offrir que les regrets que me cause mon incapacité, ainsi que le témoignage de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être..., etc.

VEUVE RESTIF, née LEBÈGUE.

CONCLUSION

« Ce pourceau de Retif » disait Brunetière (1). Le brillant directeur de la *Revue des Deux-Mondes* se fût heurté à de bien vives surprises s'il avait recherché l'opinion des hommes du XVIII^e siècle sur cet abject pornographe.

Les hommes du XVIII^e siècle ont généralement considéré Retif de la Bretonne comme l'un des écrivains les plus moraux et les plus recommandables de son temps. Ses adversaires les plus décidés, comme La Harpe, croient devoir, sur ce point, lui rendre hommage. La Harpe ne peut que louer, dans l'œuvre de Retif, « le grand fonds de morale qu'on y rencontre (2). » *Le Journal de Paris* exalte « cet ami de la vertu et qui sait la faire aimer (3) ». *L'Année littéraire*, dirigée, après Fréron, par un ecclésiastique des plus respectables, l'abbé Grosier, ne cesse de rendre hommage à l'auteur des *Françaises* (4), à l'auteur des *Parisiennes* (5), pour les services qu'il rend aux bonnes mœurs. L'abbé de Fontenay, qui rédige les *Affiches de province*, ne laisse pas d'exprimer les mêmes sentiments. « On lui doit, dit-il, des leçons de vertu sublimes (6). »

(1) Cité par Bédard, p. 725.

(2) *Journal politique et littéraire*, 25 décembre 1776.

(3) 17 décembre 1780.

(4) *Année littéraire*, 1787, I, 289.

(5) *Ibid.*, 1788, II, 3.

(6) Cité par P. Cottin, p. 124, n. 4.

Ce que Grimod de La Reynière admire surtout en son ami Retif, c'est le moraliste (1). Exilé à Domèvre, Grimod se désespère, il croit entrevoir sa fin prochaine : « J'emporterai du moins cette consolante idée, écrit-il à Retif, que je laisse un ami de la vertu à la tête de notre littérature (2). » Le vieux chevalier de Saint-Mars lui mande de son côté : « Vos œuvres peignent les bonnes mœurs et les vices avec cette simplicité nerveuse qui donne envie de pratiquer les unes et de fuir les autres (3) », et, plus tard : « J'irai avec plaisir voir votre laboratoire où vous travaillez au bonheur de l'humanité... Ayons de bonnes et dignes mères et des pères à l'avenant, tels que vous essayez d'en former (4). » Le comte de Clermont-Tonnerre lui écrit de la même encre, ainsi que le baron de Corberon, ministre de France auprès du duc des Deux-Ponts (5). Et l'excellent Tous-tain-Richebourg, censeur royal, le meilleur et le plus digne des hommes, écrit à celui dont il a charge de contenir les excès : « Continuez par vos sages et ingénieuses spéculations à nous éclairer sur les moyens pratiques de former les hommes et de les rendre heureux. » Ou bien encore : « La philosophie et l'humanité ne condamneront jamais les spéculations d'un écrivain sur les moyens de rendre plus de décence aux mœurs (6). »

Vittier, de Bordeaux, s'exprime ainsi :

« La lecture de vos ouvrages ne peut qu'être recommandée par toutes les âmes honnêtes. L'amour de ses devoirs, les notions du juste et de l'injuste, le goût des bonnes mœurs, le respect pour les usages sociaux et les

(1) *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 78.

(2) Lettre du 23 novembre 1781, *Drame de la vie*, p. 1263.

(3) 19 juillet 1780, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 40.

(4) Vers 1784. *Ibid.*, lettre 99.

(5) *Ibid.*, lettre 95.

(6) Lettre du 10 mai 1783, *Contemp.*, XXXIII, à la fin du volume.

maximes de philosophie qu'ils enseignent ont rendu vos livres utiles sur tous les points de la terre (1). »

Et, de Dijon, c'est François Marlin qui, après s'être brouillé avec Retif pour avoir, en ses démêlés conjugaux, pris le parti de sa femme, lui déclare qu'il ne peut plus vivre tranquillement depuis qu'il n'a plus pour le diriger l'exemple du plus vertueux des hommes (2).

Et de Grenoble, un cousin, receveur des tailles :

« Je regarde comme un beau titre pour une famille d'avoir un parent qui a fait de son esprit et de son talent un usage aussi respectable (3). »

Citations qui pourraient se multiplier. L'étranger en juge de même. De Lausanne, le 11 juillet 1788, Grimod de La Reynière écrit à son ami :

« Tous ceux qui s'occupent, en Suisse, de la littérature française estiment vos ouvrages et vous regardent comme le véritable ami des mœurs et de la vertu (4). » Une lettre de Genève (5) salue en Retif le seul romancier qui, depuis Richardson, ait eu vraiment pour but d'épurer les mœurs. Et le baron de Bilderberck, en la préface d'un ouvrage publié à Lausanne en 1789 :

« Retif, ce génie vraiment extraordinaire, cette apparition inconcevable dans le siècle où nous vivons..., ce cœur qui brûle de l'amour sacré du bien public... tout chez lui, jusqu'à son cynisme, est respectable et tient au but moral qu'il s'est proposé et qu'il ne perd jamais de vue (6). »

Le vieux temps mesurait les hommes et les œuvres à une échelle différente de la nôtre. Oyez les chansons que

(1) 1784, 4 septembre, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 110.

(2) LACROIX, p. VI.

(3) 5 avril 1780, *Contemporaines*, 2^e éd., XIX, lettre 32.

(4) *Drame de la vie*, p. 1274.

(5) Signée Mallet fils, 9 janvier 1786, *Contemporaines*, 2^e éd., XXI, lettre 142.

(6) Cité par Palmézeaux, *Hist. des compagnes de Maria*, I, xliij-iv.

nos arrière-grands'mères chantaient à table, le plus honnêtement du monde, pour le divertissement de chacun; lisez les œuvres du bon Rabelais. Nos ancêtres jugeaient de la moralité d'un livre par l'impression d'ensemble qu'il devait laisser. Et, sur ce point, on ne saurait contredire Retif de la Bretonne quand il affirme que son œuvre a pour but le bonheur des hommes par la vertu et le bien.

Nul écrivain ne montre plus d'inégalité. Retif de La Bretonne a laissé des pages écœurantes et d'autres de la plus complète insignifiance. Il en est d'enfantines, avec des longueurs interminables et d'une lecture fastidieuse. Retif a composé des livres d'une inspiration folle, extravagante et d'autres où se rencontrent des fragments de la plus rare beauté. Par la simplicité, la spontanéité, la force et la franchise, aussi bien de la conception que de l'expression, Retif est un écrivain unique dans le XVIII^e siècle français. A le comparer à ses contemporains, on peut dire que, dans ses meilleures parties, il est au-dessus de tout, et de ces meilleures parties on formerait quatre ou cinq volumes, sur plus de deux cents, il est vrai, qu'il a publiés; mais quel est l'écrivain du XVIII^e siècle qui ait laissé à lire et relire la valeur de plus de quatre volumes?

Les inégalités de l'œuvre de Retif proviennent de sa manière de composer, toute d'inspiration. L'inspiration était-elle heureuse, le morceau est incomparablement bien venu; mais souvent aussi cette inspiration provenait d'un accès d'érotisme ou d'une exaltation enfiévrée. « Je compose ordinairement, écrit-il à Marlin de Dijon, par l'effet d'une presse machinale, sans réfléchir aux antiques modes du vrai beau, et ma revision ne produit que du refroidissement et de la timidité (1). » « Je travaille ivre, dit-il encore; n voulant varier les genres, je sors du mien et je fais mal; je veux corriger ensuite, ce qui est rare, je rends décousu,

(1) Lettre du 12 octobre 1783, *Faits qui servent de base...*, p. 425-426

c'est-à-dire que je rends ma *nouvelle*, — il s'agit des *Contemporaines*, — un peu plus mauvaise qu'auparavant, et comme il faut finir par quelque chose, c'est par le *mal* qu'elle finit (1). »

Ces lignes donnent le secret de toute l'œuvre rétivrénne.

Au point de vue historique, tout au moins, elle est d'une valeur exceptionnelle. La sincérité en est confirmée plus d'une fois. Par ses carnets intimes on voit comment Retif travaillait. On lit, par exemple, dans *Le Memento* :

« Les filles des gens de boutique à Paris, inutiles, faînantes. Savoir si c'est vrai (2). »

Son désir d'exactitude se manifeste ainsi en maint endroit.

Peut-être, dans un sentiment de gratitude envers un écrivain qui nous a fourni, pour nos études sur l'ancien régime et sur l'histoire de la famille française, de si nombreux documents vainement cherchés ailleurs, avons-nous exagéré son mérite et sa valeur. On nous a beaucoup raillé pour avoir écrit que Retif de La Bretonne était le plus grand écrivain du XVIII^e siècle. Que voulez-vous, comme dit l'autre :

« C'est mon avis et je le partage. »

(1) *Faits qui servent de base...*, p. 425.

(2) Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 12469 bis, f. 36 v^o.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS

Nous tenons à remercier particulièrement MM. Maurice Cornevin et Gilbert Rouger pour le précieux concours qu'ils ont bien voulu nous prêter; ainsi que MM. les maires de Sacy et de Courgis et M. Champeaux, propriétaire de la métairie de la Bretonne.

Les ouvrages de Retif, cités dans les notes ci-dessus, le sont toujours sauf indication contraire, d'après l'édition originale.

- ALMÉRAS (H) : Introduction à *La Vie de mon père*, Paris, 1910
ASSÉZAT (J) : Introduction, bibliographie et notes aux *Contemporaines mêlées*, Paris, s. d.
ASSÉZAT (J.) : Introduction et notes aux *Contemporaines du commun et par gradation*, Paris, s. d.
BARRAS (L.) : *Le Félicisme. Retif de La Bretonne fut-il fétichiste?* Montpellier, 1913.
BEAUNIER (André) : *La Jeunesse de Joubert*, Paris, 1921.
BÉCLARD (L.) : *Sébastien Mercier, sa vie, son œuvre, son temps*, Paris, 1903.
BEUCHOT : Article nécrologique sur Retif, dans la *Décade ou Revue philosophique, littéraire et politique*, mai 1806.
BOISSIN (Firm.) : *Retif de La Bretonne*, Toulouse et Paris, 1877.
BOISSON : Introduction à *La Vie de mon père*, éd. Bossard, 1924.
BORDES DE FORTAGE : *Catalogue de la Bibliothèque de M. Ph.-L. de...*, 3^e partie, Bordeaux, 1927, avec notices de Bordes de Fortage sur les livres et la vie de Retif.
BORDES DE FORTAGE : *Une visite à la ferme de La Bretonne*, Bordeaux, 1905.
CHALLE : « Auxerre il y a cent ans », dans le *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, 1855.

- CHARPENTIER (L.) : *Restif de La Bretonne, sa perversion fétichiste*, Bordeaux, 1912.
- CHEZY (Helmina von) : *Unvergessenes*, Leipzig, 1858.
- COTTIN (Paul) : *Mes inscriptions*, journal intime de Restif de La Bretonne, Paris, Bibliothèque elzévirienne, 1889.
- CUBIÈRES DE PALMÉZEAUX : Notice historique et critique sur la vie et les ouvrages de Restif de La Bretonne, préface à *l'Histoire des compagnes de Maria*, dont elle forme le premier volume, Paris, 1811. Réimprimé en grande partie par Lacroix, *Bibliographie...* (1875).
- DÜHREN (E.) : *Rétif de La Bretonne, der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator*, Berlin, 1906.
- FERNEL (D^r) : « Les névrosés de la littérature et de l'histoire », dans la *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, juin 1912.
- GIRAULT (E.) : « Rétif de La Bretonne », dans la *Revue des romans*, II (1839), p. 199-204.
- GRAND-CARTERET : Introduction et notes à l'édition abrégée en trois volumes, de *Monsieur Nicolas*, Paris, s. d., 1926.
- GRASILIER (Léonce). *Rétif de La Bretonne inconnu*, Paris, s. d., 1927.
- HENRIOT (Émile) : *Les Livres du second rayon*, Paris, 1926.
- HUE (Gust.) : « Femme et gendre d'homme de lettres », dans *Le Mercure de France*, 16 mai 1910.
- JACOB (Bibliophile) : Voy. LACROIX (Paul).
- KÉRATRY, dans *Le Livre des cent et un*, II, 395-422; « Les gens de lettres d'autrefois », Paris, 1831.
- LACROIX (Paul), dit le Bibliophile Jacob : *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de La Bretonne*, Paris, 1875.
- LACROIX (Paul), dit le Bibliophile Jacob : *Enigmes et découvertes bibliographiques*, Paris, 1866.
- Lettres inédites de Restif de La Bretonne pour faire suite à la collection de ses œuvres*, Nantes, 1883. Les lettres de la citoyenne Fontaine à Retif ont été publiées sous l'anonymat par Retif, *Monsieur Nicolas*, p. 4838-4840.
- LISEUX (Isid.) : Introduction et notes à la réimpression de *Monsieur Nicolas*, Paris, 1883.
- LOUIS (D^r) : « Un romancier fétichiste, Restif de La Bretonne », dans la *Chronique médicale*, 1^{er} juin 1904.
- MONCEAUX (M.-H.) : « Souvenirs d'un maire de village », dans *l'Annuaire de l'Yonne pour 1892* (Extrait, Auxerre, 1892).
- MONSELET (Ch.) : *Rétif de La Bretonne. Sa vie et ses amours*, documents inédits., Paris, 1854.
- MONSELET (Ch.) : *Oubliés et dédaignés*, Paris, 1885.
- MONTAIGLON (Anat. de) : Préface aux *Monuments du costume*, Paris, 1876.

- NERVAL (Gérard DE) : « Les confidences de Nicolas », dans les *Illuminés*, Paris, 1852 et 1868. Avait paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août-15 septembre 1850.
- PRINGAULT (F.) : « Restif de La Bretonne communiste », dans *Le Mercure de France*, 16 décembre 1913.
- PUYCHEVRIER (Sylvain) : Dans le *Bulletin du bouquiniste*, numéro du 15 septembre 1864.
- QUÉRARD (J.-M.) : *La France littéraire*, t. VII (1835) et XII (1859-1864).
- RIBIÈRE (H.) : « Essai sur l'histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne », dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques et nationales de l'Yonne*, X^e, 1858.
- SOURY (Jules) : *Etudes de psychologie. Portraits du XVIII^e siècle*, Paris, 1879.
- TALMEYR (Maurice) : Avant-propos à une adaptation du *Paysan-Paysane pervertis*, Paris, s. d.
- VALLERY-RADOT (R.) : « Restif de La Bretonne réformateur et précurseur », *Revue bleue*, 1890^a, 3-8.
- VALLERY-RADOT (R.) : *Un coin de Bourgogne*, 5^e édition, Avallon, 1899.
- P.-S. — Un drame-vaudeville, *Rétif de la Bretonne ou le Rousseau des Halles*, par Varner et Meyer, a été représenté aux Folies-Dramatiques en 1836, mais ne paraît pas avoir été imprimé. Deux manuscrits, différents l'un de l'autre, avec corrections, suppressions, visas de la censure, en sont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal dans la collection Rondel. Sur le second manuscrit, la pièce est intitulée *Rétif de la Bretonne ou un roman en action*. Vaudeville en trois actes. La pièce est intéressante et le caractère de Rétif y est remarquablement bien compris.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES CHAPITRES

I. — A Sacy. Un petit pâtre.....	1
II. — A Bicêtre. L'enfant de chœur.....	23
III. — A Courgis. Jeannette Rousseau.....	35
IV. — A « la Bretonne ». Derniers mois de vie champêtre.....	54
V. — A Auxerre. L'apprenti typographe.....	58
VI. — M ^{me} Parangon.....	68
VII. — A Paris. Le compagnon imprimeur.....	94
VIII. — Zéure	102
IX. — L'aventure anglaise.....	117
X. — Monsieur Nicolas veut devenir curé....	122
XI. — Agnès Lebègue.....	130
XII. — Rose Bourgeois.....	140
XIII. — « Je deviens auteur ».....	147
XIV. — Louise et Thérèse.....	177
XV. — « Le Paysan perversi ».....	185
XVI. — Virginie.....	195
XVII. — « La Vie de mon père ».....	220
XVIII. — Les petites modistes.....	232
XIX. — « La Paysane perversie ».....	245
XX. — « Les Contemporaines ».....	251
XXI. — Sara.....	261
XXII. — En l'île Saint-Louis.....	280
XXIII. — « Les Nuits de Paris ».....	288
XXIV. — La Renommée.....	315
XXV. — Grimod de la Reynière.....	321
XXVI. — Son Théâtre.....	329
XXVII. — En famille.....	333
XXVIII. — « Monsieur Nicolas ».....	346

XXIX. — La Révolution.....	360
XXX. — L'Historien.....	381
XXXI. — Monsieur Nicolas dans les bureaux de la police.....	391
XXXII. — Les dernières années.....	394
XXXIII. — Conclusion.....	408
BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CITÉS.....	413

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — Retif de la Bretonne à cinquante et un ans. (<i>Dessin de Binet, gravé par Berthet.</i>).....	Frontispice
II. — La Ferme de La Bretonne à Sacy. (<i>Photo de M. Gilbert Rouger.</i>).....	2
III. — Edme Retif, ayant sa femme Barbe Ferlet à sa droite, et ses quatorze enfants. (<i>Dessin de Binet, gravé par Berthet.</i>)..	10
IV. — Le presbytère de Courgis et son jardin. (<i>Photo de M. Gilbert Rouger.</i>).....	34
V. — L'église de Courgis. (<i>Photo de M. Gilbert Rouger.</i>).....	42
VI. — La maison de Jeannette Rousseau, à Courgis. (<i>Photo de M. Gilbert Rouger.</i>)..	50
VII. — Arrivée de Retif à Auxerre, le 14 juillet 1751, avec son frère Georges. (<i>Extrait du « Paysan pervers ».</i>).....	58
VIII. — M ^{me} Paragon offrant à Retif une montre d'argent. (<i>Extrait du « Paysan pervers ».</i>)	74
IX. — Le pays de Sacy au XVIII ^e siècle. (<i>Carte de Cassini.</i>).....	122
X. — La place de l'Horloge à Auxerre. (<i>Extrait du « Voyage pittoresque » de Laborde, 1782.</i>).....	130
XI. — Le père de Retif de La Bretonne, Edme Retif, clerc de procureur à Paris, âgé de dix-neuf ans. (<i>Frontispice de l'édition originale de la « Vie de mon père ».</i>).....	226
XII. — Les petites modistes de M ^{me} Monclar. (<i>Extrait des « Contemporaines ».</i>).....	234

XIII. — Une page du memento, autographe de Retif de La Bretonne. (<i>Bibliothèque de l'Arsenal.</i>).....	242
XIV. — Javotte, sœur de Retif, débarquant du coche d'Auxerre, au port Saint-Paul. (<i>Extrait de la « Paysanne pervertie ».</i>)..	250
XV. — Retif et Sara Debée. (<i>Extrait des « Contemporaines ».</i>).....	266
XVI. — « Son île ». — L'île Saint-Louis au XVIII ^e siècle. (<i>Extrait du plan dit de Turgot, 1734-1739.</i>).....	282
XVII. — Le hibou spectateur nocturne. (<i>Frontispice des « Nuils de Paris ».</i>).....	290
XVIII. — Les jardins du Palais-Royal en 1788. (<i>Aquarelle contemporaine inédite, Musée Carnavalet.</i>).....	298
XIX. — Sébastien Mercier. (<i>Peint par Prudhome, gravé par Lorieux. Musée Carnavalet.</i>)..	314
XX. — Une page de Monsieur Nicolas casée par Retif de La Bretonne.....	346

ACHÈVÉ D'IMPRIMER
: : LE 5 AVRIL 1928 :
PAR L'IMPRIMERIE
PAUL DUPONT A CLICHY
: : : (SEINE) : : .

